This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

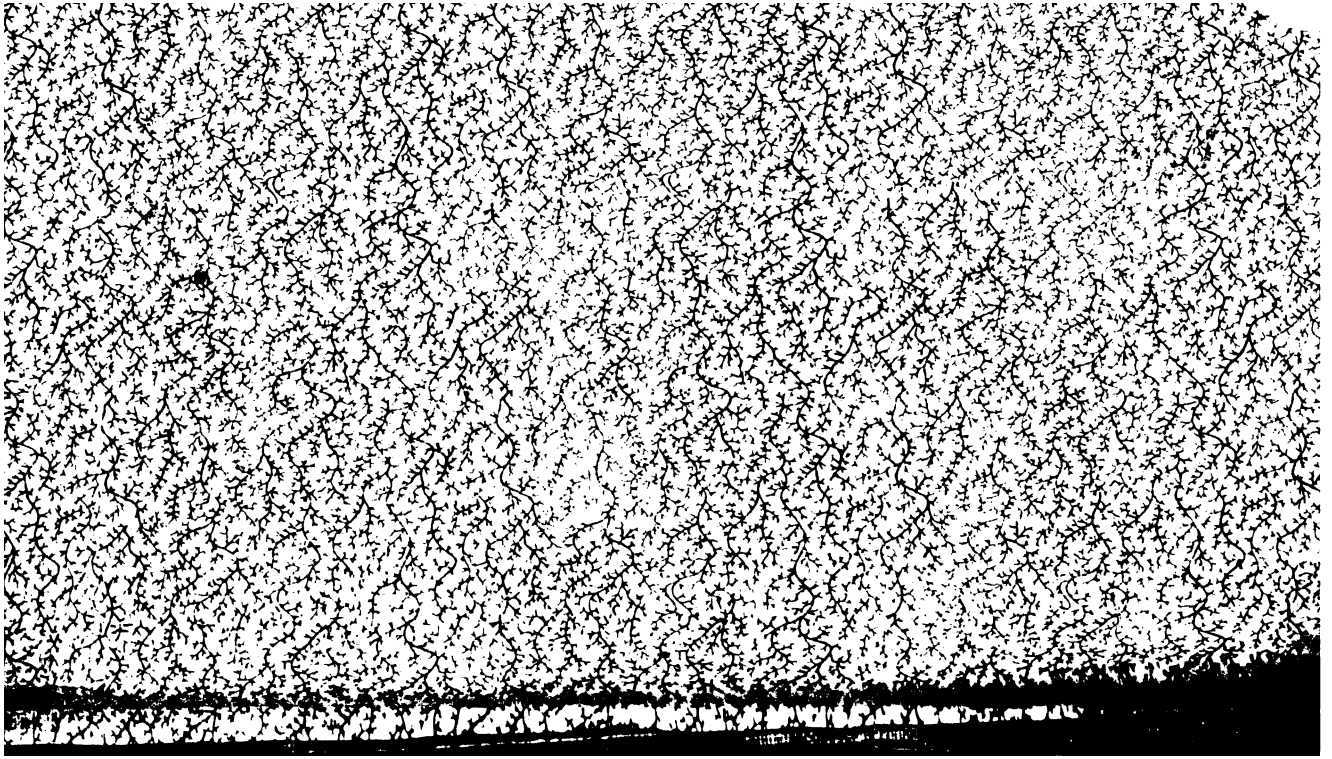
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

OX LIBRARY

gin Collection.
sented in 1884.



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

ASTOR NEW-YORK

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Un Philosophe sous les toits.	1 vol.
Confessions d'un ouvrier.	1 —
Au coin du feu.	1 —
Scènes de la vie intime.	1 —
Chroniques de la mer.	1 —
Les Clairières.	1 —
Scènes de la Chouannerie.	1 —
Dans la Prairie.	1 —
Les derniers Paysans.	1 —
En Quarantaine.	1 —
Sur la pelouse.	1 —
Les Soirées de Meudon.	1 —
Souvenirs d'un Vieillard, la dernière étape	1 —
Scènes et Récits des Alpes.	1 —
Les Anges du Foyer.	1 —
L'Échelle de Femmes.	1 —
La Goutte d'Eau	1 —
Sous les Filets.	1 —
Le Foyer Breton.	2 —
Contes et Nouvelles.	1 —
Les Derniers Bretons	2 —
Les Réprouvés et les Élus.	2 —
Les Péchés de Jeunesse.	1 —
Riche et Pauvre.	1 —
En Famille.	1 —
Pierre et Jean.	1 —
Deux Misères.	1 —
Les Drames Parisiens.	1 —
Au Bord du lac.	1 —
Pendant la Moisson.	1 —
Sous les Ombrages.	1 —
Le Mat de Cocagne.	1 —
Le Mémorial de Famille.	1 —
Souvenirs d'un Bas-Breton.	1 —
L'Homme et l'Argent.	1 —
Le Monde tel qu'il sera.	1 —
Histoires d'autrefois.	1 —
Sous la Tonnelle.	1 —
Le Mendiant de Saint-Roch.	1 —
Théâtre de la Jeunesse.	1 —
Trois Femmes.	1 —
Souvenirs et Récits.	1 —
Causeries Historiques et Littéraires.	3 —
La Lune de Miel.	1 —
Le Pasteur d'Hommes.	1 —

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

CAUSERIES

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

TROISIÈME SÉRIE

PARIS

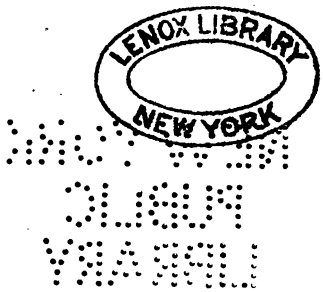
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Tous droits réservés

S.S.D.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

CAUSERIES

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

CHAPITRE PREMIER

Comédies de Térence. — Leur caractère et part qu'ont pu y avoir Scipion et Lélius. — *L'Andrienne;* ce qui la recommande. — *Le Phormion.* — Indication de ce qui manque à Térence. — *Les Adelphes;* en quoi ils sont inférieurs à *l'École des maris.* — Traduction de Messieurs de Port-Royal. — *Le Bourreau de lui-même* et *la Belle-mère.* — Ce qu'étaient les atellanes.

La comédie latine disparaît avec Plaute; Térence n'a laissé que des imitations élégantes du théâtre grec. Ses pièces, sans gaieté, n'arrivent point à être touchantes; ce sont des dialogues d'une grâce un peu froide, qui semblent moins faits pour le théâtre que pour la lecture. La joyeuse muse qui inspirait l'auteur de l'*Aulu-*

laria a ici perdu son rire et ses grelots ; elle analyse, elle raisonne, elle prêche même, on croirait entendre parfois celui que Piron appelait plaisamment le *Père Lachaussée*, si la perfection de la forme ne plaçait Térence bien au-dessus de l'auteur de *la Gouvernante* et de *l'Ecole des Mères*.

On pense que ce successeur de Plaute naquit à Carthage, à peu près 193 ans avant J.-C. Il fut vendu comme esclave à Térentius Lucanus, obtint sa liberté et devint le protégé de Lélius et de Scipion Émilien, auquel on attribua même plusieurs de ses comédies. Il se rendit, à ce qu'on assure, en Grèce, pour y étudier la littérature comique et traduisit ou imita cent huit pièces avec lesquelles il revenait à Rome, lorsqu'il perdit tous ses manuscrits dans un naufrage. La douleur qu'il en éprouva le fit tomber dans une tristesse qui dégénéra en consomption, et il mourut à l'âge de trente-cinq ans, avant d'avoir donné tout ce qu'il semblait promettre !

Voilà la légende ; l'histoire est beaucoup moins romanesque et plus incertaine, elle ne nous apprend, en réalité, rien de précis sur Térence, et l'on a même essayé vainement d'éclaircir la part que Scipion ou Lélius ont pu avoir dans ses compositions théâtrales.

Il est vraisemblable que cette collaboration se borna à des conseils, à des corrections, peut-être à quelques vers. Il en est de l'esprit des grands seigneurs comme de leur fortune, ils peuvent en détourner quelque chose, mais non se dépouiller entièrement.

Ce qui est évident, c'est l'influence de cette société lettrée et polie sur Térence. On sent que chacun de ses vers a été pesé « au trébuchet du bon goût, » comme eût dit Ménage ; qu'il dut discipliner son esprit par les habitudes demi-philosophiques, demi-mondaines des Scipion, et faire contracter à son style cet atticisme un peu monotone qui, en définitive, servit plus à la langue latine qu'à sa propre gloire.

César a bien jugé Térence quand il a dit :

....Utinam adjuncta foret vis comica.

Plût aux dieux qu'à ses autres dons il eût joint la verve comique.

Aussi disait-il plaisamment que ce n'était qu'une *moitié de Ménandre.*

Les six pièces qui nous restent de lui sont : *l'Andrienne, l'Eunuque, le Phormion, les Adelphes, le Bourreau de lui-même* et *la Belle-mère.*

L'Andrienne prend son nom de l'héroïne Glycerie, que l'on croit née dans l'île d'Andros. Elle est secrètement unie à Pamphile, que son père Simon veut marier à la fille d'un de ses amis, Chrémès.

Dave, qui favorise les amours de son jeune maître, lui persuade de consentir en apparence au mariage qu'on lui propose, parce qu'il sait que Chrémès vient de retirer sa parole; mais Simon ramène celui-ci à leur premier projet, si bien que Pamphile se trouve pris.

Dave fait alors apporter l'enfant de son jeune maître et de Glycerie et révèle ainsi tout le mystère à Chrémès, qui rompt de nouveau le mariage. Enfin arrive un personnage inattendu, Criton, qui apprend que la prétendue Andrienne est née à Athènes, et la suite de l'explication fait découvrir qu'elle est fille de ce Chrémès lui-même, qui la donne alors à Pamphile, au lieu de sa sœur, avec une dot de dix talents.

La pièce est habilement arrangée, les caractères sont bien soutenus, il y a dans le dialogue une facilité élégante qui révèle à la fois un travail attentif et un goût délicat; mais aucune verve comique, souvent des sentences bien formulées, jamais un trait qui fasse éclater le rire! C'est du Collin d'Harleville avec une forme

plus précieuse. Térence semble n'avoir eu réellement d'autre but que celui qu'il avoue dans son prologue de *l'Eunuque :* « plaire aux honnêtes gens et ne blesser qui que ce soit. » Ambition honorable, sans doute, mais tant soit peu restreinte pour un poëte comique chargé de *corriger les mœurs en riant* (*castigare ridendo mores*).

Nous venons de nommer *l'Eunuque :* dans cette pièce, Térence égale, s'il ne surpasse, pour le fond du moins, la licence de Plaute, sans arriver à son irrésistible gaieté. Brueys et Palaprat ont imité la pièce en substituant à l'eunuque un muet. Leur comédie devait être en vers ; mais l'auteur de la préface s'excuse avec une naïveté gasconne, de l'avoir laissée en prose, en ajoutant :

Le besoin pressant de l'état, je veux dire de l'état où je me trouvais, m'engagea de lire cette pièce à l'aréopage du théâtre, telle qu'elle était.

La comédie française l'emporte de beaucoup sur celle de Térence, par le mouvement scénique, la décence et le comique ; mais on y chercherait en vain ces touches fines, ces études charmantes, qui font de la pièce la-

tine une galerie de petits tableaux brillants de finesse ou de poésie. Lisez le début même de la première scène entre Phédria qui se débat contre un amour méprisé et son esclave Parménon, véritable sage, qui regarde les passions de sang-froid et seulement pour les étudier.

PHÉDRIA.

Que dois-je donc faire? — Ne point y aller quand c'est elle-même qui me demande? — Ne vaut-il pas mieux m'arranger de manière à ne plus supporter les affronts de pareilles femmes? Elle me renvoie, elle me rappelle, et j'y retournerais! Non, quand elle viendrait m'en supplier elle-même.

PARMÉNON.

Par Hercule! si vous le pouvez, c'est bien, c'est brave! Mais si, après un essai, vous ne persistez pas vaillamment, si, sous prétexte que vous ne pouvez vous passer d'elle, vous allez à l'improviste et sans faire vos conditions, vous remettre à ses pieds, prouvant ainsi que vous l'aimez toujours et que vous ne pouvez souffrir son absence, tout est fini, mon maître, vous êtes un homme perdu! Dès qu'elle vous saura vaincu, vous deviendrez son jouet.

PHÉDRIA.

Voyons, pendant qu'il en est temps encore, calculons bien...

PARMÉNON.

Eh ! grands dieux ! le moyen de mesurer avec le bon sens une chose qui n'a ni bon sens ni mesure ! Injures, soupçons, brouilleries, trêves d'un moment, la guerre et puis la paix, voilà l'amour, et prétendre assujettir à des règles certaines des choses de leur nature aussi mobiles, c'est vouloir déraisonner raisonnablement. Tout ce que la colère vous fait dire aujourd'hui : — Je la reverrais, elle ! quand elle le reçoit, lui ! quand elle me repousse, moi, quand elle me dit non ! — Ah ! laisse faire ! plutôt la mort ! elle saura quel homme je suis ! — eh bien, une seule petite larme qu'elle aura fait couler à grand'peine de ses yeux en les frottant, éteindra tout ce grand courroux ; c'est vous qui serez le coupable, et vous vous soumettrez au châtiment !

Ne croit-on pas entendre Molière quand Molière veut être délicat et tendre.

Le Phormion est un parasite qui, pour marier un fils de famille à une orpheline pauvre qu'il aime, profite de l'absence du père, soutient en justice que la jeune fille est parente du jeune homme, et que, d'après les lois d'Athènes, celui-ci doit l'épouser. L'amant se laisse condamner de grand cœur à faire ce qu'il désire ; le père, à son retour, veut rompre le mariage, mais il découvre

que la prétendue orpheline est la fille d'un de ses amis, et tout s'arrange selon l'habitude.

Ici, comme dans toutes les comédies de Térence, les combinaisons scéniques sont ingénieuses, mais avortent sans avoir produit leur effet. On sent l'intention, on attend en vain son développement; tout se borne à des promesses. Il semble que Térence veuille indiquer ce qu'il faudrait faire plutôt qu'il ne s'efforce de l'exécuter lui-même.

Un exemple fera mieux comprendre notre observation.

Lorsque Démiphon apprend le mariage de son fils, il réunit ses trois amis les plus intimes pour les consulter sur ce qu'il doit faire. Voici la scène de Térence :

DÉMIPHON.

Vous voyez où nous en sommes. Que faire? Parlez, Hégion.

HÉGION.

Moi?... c'est à Cratinus, je pense, de donner son avis...

DÉMIPHON.

Parlez, Cratinus.

CRATINUS.

Vous voulez mon opinion?

DÉMIPHON.

Oui.

CRATINUS.

Eh bien, je vous conseille de faire... ce qui vous conviendra le mieux. Il me semble juste et raisonnable que tout ce que votre fils a fait en votre absence soit annulé, et vous l'obtiendrez sans peine. — J'ai dit.

DÉMIPHON.

A votre tour, Hégion.

HÉGION.

L'avis de Cratinus est excellent, mais, comme vous savez, autant de têtes, autant d'opinions! Chacun a sa manière de voir. Je ne crois pas, moi, que l'on puisse revenir sur une chose jugée d'après les lois, et je trouve peu honorable de le demander.

DÉMIPHON.

Et vous, Criton?

CRITON.

Moi, je crois... que l'affaire est importante... et qu'il faut... en délibérer !

HÉGION.

Vous n'avez plus besoin de nous?

DÉMIPHON.

Non, vous êtes d'excellents conseillers. — Me voilà précisément plus embarrassé qu'auparavant.

L'inspiration de la scène est certainement heureuse, il n'y a rien à reprendre dans la marche, et cette délibération qui aboutit à une incertitude plus grande est une donnée du meilleur comique. D'où vient donc que le dialogue de Térence excite à peine le sourire? Que lui manque-t-il? Molière va nous l'apprendre. Il a pris au poëte latin son intention ; vous allez voir ce qu'il en a fait.

C'est aussi un père qui consulte, non des amis, mais des médecins, sur l'état de sa fille qui se meurt d'amour :

SCÈNE IV.

SGANARELLE, MM. TOMÈS, DES FONANDRÈS, MACROTON, BAHYS.

SGANARELLE.

Messieurs, l'oppression de ma fille augmente, je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

M. TOMÈS, *à M. des Fonandrès.*

Allons, monsieur.

M. DES FONANDRÈS.

Non, monsieur, parlez, s'il vous plaît.

M. TOMÈS.

Vous, vous moquez.

M. DES FONANDRÈS.

Je ne parlerai pas le premier.

M. TOMÈS.

Monsieur...

M. DES FONANDRÈS.

Monsieur...

SGANARELLE.

Hé! de grâce, messieurs, laissez toutes ces cérémonies et songez que les choses pressent.

(*Ils parlent tous quatre à la fois.*)

M. TOMÈS.

La maladie de votre fille...

M. DES FONANDRÈS.

L'avis de tous ces messieurs tous ensemble...

M. MACROTON, *bégayant.*

A-près a-voir bien con-sul-té...

M. BAYS.

Pour raisonner.....

SGANARELLE, *les interrompant.*

Hé! messieurs, parlez l'un après l'autre, de grâce!

M. TOMÈS.

Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille, et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang; ainsi je conclus à la saignée le plus tôt que vous pourrez.

. . . . .

M. DES FONANDRÈS.

Et moi, je dis que la maladie est une pourriture d'humeur causée par une trop grande réplétion; ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

M. TOMÈS.

Je soutiens que l'émétique la tuera.

M. DES FONANDRÈS.

Et moi, que la saignée la fera mourir.

M. TOMÈS.

C'est bien à vous de faire l'habile homme!

M. DES FONANDRÈS.

Oui, c'est à moi, et je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

M. TOMÈS.

Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés.

M. DE FONANDRÈS.

Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée dans l'autre monde, il y a trois jours.

M. TOMÈS, *à Sganarelle.*

Je vous ai dit mon avis.

M. DES FONANDRÈS, *à Sgnanarelle.*

Je vous ai dit ma pensée.

M. TOMÈS.

Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte. (*Il sort.*)

M. DES FONANDRÈS.

Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure. (*Il sort.*)

SCÈNE V

SGANARELLE, MM. MACROTON, BAHYS.

SGANARELLE.

A qui croire des deux, et quelle résolution prendre sur des avis opposés? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit et de me dire, sans passion, ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

M. MACROTON.

Mon-si-eur, dans ces ma-tiè-res-là, il faut pro-cé-der avec-que cir-cons-pec-tion, et ne ri-en fai-re, com-me on dit, à la vo-lé-e, d'autant que les fau-tes qu'on y peut fai-re sont d'u-ne dan-ge-reu-se con-sé-quen-ce, se-lon no-tre maî-tre Hip-po-cra-te.

M. BAHYS, *bredouillant.*

Il est vrai ; il faut bien prendre garde à ce qu'on fait ; car ce ne sont ici point des jeux d'enfants ; et, quand on a failli, il n'est pas aisé de réparer le manquement, et de réparer ce qu'on a gâté. *Experimentum periculosum.* C'est pourquoi il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie et de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

M. MACROTON.

Or, mon-sieur, pour ve-nir au fait, je trou-ve que vo-tre fil-le a une ma-la-die chro-ni-que, et qu'-el-le peut pé-ri-cli-ter, si on ne lui don-ne du se-cours, d'au-tant que les symp-tô-mes qu'-el-le a sont in-di-ca-teurs d'u-ne va-peur fu-li-gi-neu-se et mor-di-can-te qui lui pi-co-te les mem-bra-nes du cer-veau. Or, cet-te va-peur, que nous nommons en grec *at-mos*, est cau-sée par des hu-meurs pu-tri-des, te-na-ces, con-glu-ti-neu-ses, qui sont con-te-nues dans le bas-ven-tre.

M. BAHYS, *bredouillant.*

Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue succession de temps, elles s'y sont recuites, et ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

M. MACROTON.

Si bien donc que, pour ti-rer, dé-ta-cher, ar-ra-cher, ex-pul-ser, é-va-cuer les di-tes hu-meurs, il faut une pur-ga-tion vi-gou-reu-se ; mais, au pré-a-la-ble, je trouve à pro-pos, et il n'y a pas d'in-con-vé-nients, d'u-ser de pe-tits re-mè-des a-no-dins, c'est-à-di-re de pe-tits la-ve-ments re-mol-lients et dé-ter-sifs, de ju-leps et de si-rops raf-fraî-chis-sants qu'on mê-le-ra dans sa ti-sa-ne.

M. BAHYS, *bredouillant.*

Après nous en viendrons à la purgation et à la saignée, que nous réitérerons s'il en est besoin.

M. MACROTON.

Ce n'est pas qu'a-vec tout cela vo-tre fil-le ne puisse mou-rir ; mais au moins, vous au-rez fait quel-que cho-se, et vous au-rez la con-so-la-tion qu'-el-le se-ra mor-te dans les for-mes.

M. BAHYS, *bredouillant.*

Il vaut mieux mourir selon les règles, que de réchapper contre les règles.

M. MACROTON.

Nous vous di-sons sin-cè-re-ment no-tre pen-sée.

M. BAHYS, *bredouillant.*

Et nous vous avons parlé comme nous parlerions à notre frère.

SGANARELLE, *à M. Macroton, en allongeant ses mots.*

Je vous en rends très-hum-bles grâ-ces. (*A M. Bahys, bredouillant.*) Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise.

(*MM. Macroton et Bahys sortent.*)

SCÈNE VI.

SGANARELLE, *seul.*

Me voilà justement un peu plus incertain que je n'étais auparavant.

Les Adelphes, ou *les deux Frères*, mettent en présence deux systèmes d'éducation : l'un qui consiste à tout accorder au jeune homme, à se faire son complaisant ami ; l'autre à le tenir sous une discipline sévère. Micion a suivi le premier avec son neveu Eschinus ; Déméa suit le second avec son fils Ctésiphon. — Vous reconnaissez ici l'idée développée d'une manière si

comique par Molière dans *l'Ecole des maris*. — Chez Térence, le neveu élevé par Micion avec tant d'indulgence, Eschinus, enfonce la porte d'un marchand d'esclaves, bat le maître de la maison et enlève une jeune fille qui y était enfermée ! Déméa, qui l'apprend, arrive furieux, et se plaint à Micion, qui lui répond que tout est bien.

MICION.

Voyons, est-ce un si grand crime, après tout, qu'un garçon de son âge ait des bonnes amies, qu'il boive parfois un peu trop et qu'il brise une porte par hasard ? — Si nous n'en avons pas fait autant, vous et moi, de notre temps, c'est que nos moyens ne nous le permettaient pas. Vous vous faites un mérite aujourd'hui d'avoir été pauvre autrefois ! — Pure injustice ! — Avouez que si nous avions été moins gueux, nous aurions fait comme Eschinus. Si vous aviez un cœur d'homme, vous laisseriez votre fils suivre les autres goûts de son âge, plutôt que de le forcer à attendre, à désirer peut-être votre mort pour goûter à des plaisirs qui ne seront plus de saison.

DÉMÉA, *en colère.*

Par Jupiter ! vous me rendrez fou avec votre *cœur d'homme !* — Quoi ! vous oserez dire que ce qu'Eschinus a fait n'est point mal ?

MICION.

Écoutez-moi et ne me rompez plus la tête à ce sujet. Vous m'avez laissé adopter votre fils? il est devenu le mien. S'il a des torts, ils sont à moi, et j'en supporte la meilleure part. Il aime le bruit, le vin, les parfums! c'est à mes dépens; il a des maîtresses! c'est moi qui fournirai l'argent tant que cela me conviendra. Quand je n'en aurai plus, rien ne m'empêchera de l'envoyer promener. — Une porte a été brisée! on la réparera; des habits sont déchirés, on les raccommodera. J'ai, grâce aux dieux, de quoi faire cette dépense sans me gêner.

Déméa se révolte contre cette facilité qui fait de l'éducateur un véritable complice; il a pour son compte de toutes autres manières avec son fils Ctésiphon; lui-même explique son système à Syrus, l'esclave d'Eschinus.

DÉMÉA.

Je ne néglige rien pour donner à mon fils Ctésiphon d'honnêtes habitudes; je veux que la conduite des autres soit pour lui comme un miroir dont il ne détourne jamais les yeux, et qu'il prenne exemple d'eux pour lui-même.

SYRUS.

C'est parfait.

DÉMÉA.

Je lui dis sans cesse : Évitez ce défaut !

SYRUS.

Encore mieux.

DÉMÉA.

Ceci est bien !

SYRUS.

C'est cela même.

DÉMÉA.

Cela est mal !

SYRUS.

Excellent.

DÉMÉA.

Puis ensuite...

SYRUS, *l'interrompant.*

Par Hercule ! c'est dommage que je n'aie pas le temps de vous écouter maintenant ; mais j'ai trouvé des poissons conformes à mes principes et il ne faut pas les laisser gâter; car voyez-vous, Déméa, ce serait pour moi une faute aussi grave que pour vous de ne pas faire ce que vous venez de dire. Autant que cela dépend de moi, je suis vos préceptes à l'égard de mes camarades. Je leur dis sans cesse : — Voilà qui est trop salé : —

ceci est brûlé; — il faudrait un peu plus de sel; — ah! parfait, cela; — souvenez-vous-en pour l'avenir. — C'est ainsi que je les dirige selon ma petite capacité; en un mot, mon miroir, à moi, Déméa, ce sont les plats, et j'ordonne à mes compagnons de s'y regarder sans cesse pour apprendre ce qu'ils ont à faire.

Il va sans dire que, comme dans la comédie de Molière, le père dogmatique et sévère est pris pour dupe. C'est précisément pour son sage fils qu'Eschinus a brisé la porte du marchand d'esclaves et enlevé la jeune fille; mais lui-même s'est rendu coupable de violence envers une autre femme qu'il est obligé d'épouser, si bien que la pièce de Térence est, en réalité, sans conclusion. Les deux systèmes ont également échoué, puisque les élèves de Déméa et de Micion ont fait d'égales sottises. L'enseignement donné par Molière est, en même temps, plus logique et plus net; l'indulgence d'un des tuteurs renfermée dans les limites d'une honnête liberté, lui gagne l'affection et la confiance de sa pupille, tandis que la sévérité excessive de son frère provoque l'aversion d'Isabelle et justifie ses fourberies.

Les messieurs de Port-Royal, Lancelot, Nicole et Lemaistre de Sacy, avaient publié une traduction des

Adelphes et du *Phormion;* mais ils y avaient fait certaines coupures et avaient ajouté une scène à chacune de ces deux pièces, afin, disent-ils, dans leur préface, « de retrancher un poinct de l'intrigue qui blessait l'honnesteté et substituer un incident honneste en la place d'un autre qui ne l'estait pas. »

Le Bourreau de lui-même est une espèce de drame bourgeois entrelacé dans une intrigue de valet des moins divertissantes.

Ménédème, voyant son fils Clinia amoureux d'une jeune fille pauvre, Antiphile, lui en fait des reproches si durs, que le jeune homme s'expatrie. Le père, désolé, se reproche sa cruauté ; Clinia revient et, croyant son père toujours irrité contre lui, il se cache chez un de ses voisins, Chrémès, qui fait venir celle qu'il aime afin de réunir les deux amants, et reconnaît dans Antiphile une enfant que sa femme avait autrefois exposée *parce qu'il ne voulait pas élever de fille !*

Ménédème, informé du retour de son fils, déclare qu'il ne le contrariera plus dans aucun de ses désirs ; il consent même à recevoir chez lui une courtisane dont il le croit amoureux et qui est la maîtresse de Clitiphon, le fils de Chrémès. Enfin tout s'éclaircit ; Clinia épouse Antiphile, et Clitiphon obtient le pardon de son père,

qu'il a joué pendant toute la pièce, à condition qu'il se mariera *pour en finir*.

On cherche en vain comment Laharpe a pu trouver dans une pareille pièce « *le sujet heureux d'un drame qui, traité avec art, serait susceptible de beaucoup d'effet.* » Aucun auteur dramatique n'a du reste partagé son opinion, car *le Bourreau de lui-même* n'a jamais été reproduit sur le théâtre moderne.

Il en est de même de l'*Hécyre* ou *la Belle-mère*, pièce qui tomba deux fois à Rome. Il n'y a plus ici, à la vérité, aucune apparence de comédie. Il s'agit d'une jeune fille à qui un inconnu a fait violence au milieu des ténèbres, qui épouse un jeune homme et devient mère pendant son absence. Le mari refuse, au retour, de reconnaître une paternité impossible et va demander le divorce, lorsqu'il découvre, au moyen d'un anneau, qu'il a été, avant son mariage, l'auteur de la violence à laquelle l'enfant doit le jour.

Plaute et Térence représentent seuls, pour nous, la comédie latine. Il est propable que les œuvres de leurs rivaux, si elles avaient échappé à la destruction, ne modifieraient que bien peu le jugement à porter sur le théâtre romain. D'autres poëtes nous produiraient les mêmes éléments comiques avec quelques variations dans la

forme. Ce qu'on doit regretter davantage, c'est la perte de cette littérature dramatique de second ordre qui se révélait dans les *atellanes* et qui correspondait vraisemblablement à notre théâtre de la foire. Tout fait croire que la farce italienne, à laquelle la haute comédie elle-même a tout emprunté, n'a point eu d'autre origine que ces espèces de parades populaires. On a prétendu que Polichinelle et Arlequin étaient des personnages fantastiques transmis par les Osques; qu'il n'était point rare de trouver sur des vases greco-latins les masques, les pantalons et les grandes manches du bouffon italien; que le nom de *Zanni*, que porte encore l'Arlequin, n'était qu'une altération de celui de *Sannio* donné au buffon des farces romaines, lequel avait aussi la tête rasée et l'habit composé de pièces d'étoffes de différentes couleurs; enfin qu'on avait trouvé la figure de Polichinelle dans les fresques de Pompéia.

Quoi qu'il en soit, les faiseurs de tours, les baladins et surtout les gladiateurs firent bientôt oublier les comédies et les *atellanes*. Le spectacle des yeux dégoûta du spectacle de l'esprit. Les pièces étaient interrompues dès les premières scènes par les cris de la foule qui demandaient des combattants. Un peu plus tard, on cria :

— *Les chrétiens aux lions!* mais alors Rome penchait déjà vers sa ruine, les instincts féroces avaient repris le dessus, et les parfums de la poésie s'étaient perdus dans l'odeur du sang!

CHAPITRE II

État de Rome à l'époque de Cicéron. — Ses études et ses commencements. — Ses *Verrines*. — Complot de Catilina; ce qu'étaient la conjuration et les conjurés. — Exil de Cicéron. — L'opinion publique à Rome. — Retour de Cicéron; affaiblissement de son caractère. — *Les Philippiques*. — Mort de Cicéron. — Ses œuvres philosophiques. — *Traité de la vieillesse*.

La destruction de Carthage avait fait disparaître le seul aiguillon qui tînt en éveil le vieux génie de Rome. Désormais sans rivale et allourdie par de trop riches dépouilles, elle va céder de plus en plus aux amollissantes influences. Ce qui lui reste de vigueur sera dépensé dans les luttes intestines au profit d'ambitions privées. Une espèce de barbare, né à Arpinum, au pays des Herniques, et parvenu des grades inférieurs au commandement de l'armée, brisera le premier cette ligue des grands, sous laquelle les Gracques avaient succombé.

La victoire de Marius commence l'ère des exils et des supplices, qui sembla devenir l'état naturel de Rome et ne s'arrêta qu'à sa ruine. Sylla vengea les victimes par de nouvelles proscriptions. Il tint l'épée sur toutes les têtes sans qu'aucune pût être certaine de lui échapper.

— Je n'ai pas encore de résolution prise sur ceux que je veux sauver, répondit-il au sénat, qui cherchait à connaître ses intentions.

La république entière devint une immense arène ouverte à toutes les vengeances et à toutes les cupidités. On payait deux talents un parricide, et il se trouva des fils pour réclamer cette récompense infâme. Quiconque recevait un proscrit était puni de mort. Les villes qui s'étaient déclarées pour Marius furent abandonnées comme butin aux soldats. On réunit tous les habitants de Préneste sur une place publique, et on les passa au fil de l'épée, au nombre de douze mille!

Désormais l'exemple était donné, on avait vu que, pour gouverner Rome et avoir droit de vie et de mort sur tous ses citoyens, il suffisait d'être le plus fort; le champ se trouvait ouvert aux ambitieux et aux violents. Les esclaves eux-mêmes, dans cette universelle négation du droit, mirent en doute la légitimité de l'esclavage, reconnue par toutes les sociétés antiques; ceux

que le peuple romain faisait combattre dans le cirque, et dont le courage n'avait été longtemps qu'un spectacle, songèrent à en faire un moyen de délivrance. Les gladiateurs de Capoue, conduits par Spartacus, se réunissent sur le Vésuve, où ils sont rejoints par une multitude de fugitifs. Ils battent d'abord deux préteurs et sont enfin vaincus par Crassus. — La chaîne antique de la servitude ne devait point être brisée par l'épée, mais par un mot et par un signe transmis au monde du haut du Calvaire.

C'est au milieu de ces sanglantes complications, entre les proscriptions de Sylla qui finissent, et les triumvirats qui se préparent, que Rome voit paraître son plus grand génie littéraire, Cicéron ! — Seul il résume l'esprit romain dans ce qu'il a de plus souple et de plus abondant. — D'autres sans doute l'ont surpassé sur certains points ; mais aucun n'a touché par autant de côtés à toutes les limites de l'intelligence ; aucun n'a montré cette universelle aptitude qui est le trait caractéristique des races latines. Cicéron nous apparaît, avec la différence des temps, des mœurs et des missions, comme le Voltaire de la Rome de Pompée. Égaux en activité, en compréhension, en heureuse facilité pour produire leur pensée, ils assistent tous deux à des déclins, l'un

de la république romaine, l'autre de la monarchie française ; mais Cicéron défend la forme sociale sous laquelle il est né, tandis que Voltaire multiplie les efforts pour en accélérer la chute ; le premier meurt en voyant avorter son œuvre, le second en la voyant réussir au delà de ce qu'il avait supposé, de ce qu'il eût voulu ! Placé sur cette frontière de la république et de l'empire, Cicéron est le dernier et le plus glorieux représentant de ce qui restait à Rome de gouvernement délibératif. Le droit meurt avec lui et ne ressuscite plus. Comme Démosthène, il lutte tant qu'il peut vivre et meurt avec la patrie ; comme lui il jette un éclat suprême sur ces derniers moments et lègue à l'avenir un nom qui est devenu synonyme de l'éloquence elle-même.

Cet art de la parole, que Cicéron porta aux dernières limites, n'était pas ancien à Rome. Les débats du Forum et du sénat formèrent pendant longtemps plus d'hommes d'affaires que d'orateurs. Les vieux Romains ne paraissent point avoir recherché les moyens de charmer ou d'émouvoir. Leur langage était simple, rude et direct ; ils produisaient leur pensée sans ornements, comme leur propre personne.

Les Gracques furent les premiers qui apportèrent à la tribune l'habileté oratoire et le mouvement. Versés

dans l'étude des lettres grecques, qui était loin encore d'être générale, ils avaient été exercés à tout ce qui pouvait faire valoir leurs facultés naturelles par une femme, qui apporta dans l'accomplissement de cette tâche la force d'une Romaine et la patience d'une mère.

Après eux parut Hortensius, qui fut surnommé le *roi du Forum*. Jeune et brillant, il éblouit dès son début par la richesse de son langage, la grâce de son élocution, l'élégance un peu pompeuse de ses manières. Malheureusement ces mérites qui, dans le jeune homme, avaient été une séduction, dans l'homme mûr devinrent moins attrayants. On sentit à la longue que la gravité virile manquait à cette faconde charmante; on l'attendit longtemps, elle ne vint pas; elle ne devait pas venir. — Mais les espérances trompées par Hortensius allaient être bientôt dépassées par un plus jeune contemporain.

Le 2 janvier de la 647e année de la fondation de Rome (106 ans avant J.-C.) était né à Arpinum un enfant qui fut confié tout jeune aux soins du célèbre orateur Crassus, puis aux meilleurs rhéteurs grecs établis à Rome. — C'était Marcus Tullius, destiné à acquérir tant de gloire sous le sobriquet de Cicéron, qu'il devait à une légère difformité.

Il s'appliqua d'abord avec une grande ardeur à l'étude de la littérature grecque, qui formait alors la base de l'instruction classique. Il s'exerça même longtemps à écrire dans la langue de Démosthène, puis à composer des vers latins dont Juvénal a dit trop de mal et Voltaire trop de bien.

Après une campagne contre les Marses faite sous les ordres de Sylla, il revint à Rome pour suivre les leçons du philosophe académicien Philon et de Molon le rhéteur. — Ces études persévérantes continuèrent jusqu'à l'âge de vingt-six ans. Ce fut alors seulement que Cicéron se hasarda à plaider quelques causes civiles sur lesquelles nous ne savons rien. Enfin, enhardi et confiant en ses forces, il osa prendre la lourde charge d'une cause criminelle ; il accepta la défense de Roscius.

Le père de ce Roscius avait été assassiné pendant les proscriptions de Sylla par deux de ses parents qui s'étaient emparés de ses biens. Craignant que le fils ne les réclamât, ils l'accusèrent du crime qu'ils avaient eux-mêmes commis. — Un affranchi de Sylla, Chrysogon, soutenait leur accusation.

La défense de Roscius présentait donc, outre les difficultés de la cause, un véritable péril. On plaidait contre

le favori du dictateur, qui pouvait d'un mot réduire le défenseur à un silence éternel. Aussi tous les avocats avaient-ils refusé Roscius. Cicéron, dont on a soupçonné le courage, fut le seul qui osa entreprendre cette tâche difficile.

Son plaidoyer n'est pas seulement un modèle oratoire, mais un grand exemple de l'adresse et de l'esprit de conduite qu'un homme public doit apporter dans les affaires. Pour sauver Roscius de l'accusation de parricide, il ne suffisait pas de prouver son innocence et la scélératesse de ses accusateurs ; il fallait encore ne pas éveiller le ressentiment de Sylla, obtenir en quelque sorte sa neutralité et l'amener à souffrir que la justice eût son cours.

Lorsqu'on lit le plaidoyer de Cicéron, on est sur-le-champ frappé de l'habileté avec laquelle il côtoie le péril sans y tomber. Tout en attaquant Chrysogon, il a soin de supposer que Sylla ignore le crime, qu'il ne peut ni le connaître, ni le défendre ; il met enfin le dictateur si ouvertement hors de cause, qu'il le force, en quelque sorte, à y rester.

Toutes les qualités et tous les défauts de Cicéron se trouvent déjà dans cette harangue. — L'abondance y touche parfois à la profusion ; le goût de l'ornement lit-

téraire se fait trop sentir et l'orateur lui-même y a noté, plus tard, quelques fautes contre le goût; mais à côté de ces imperfections, que d'éclat! quelles ressources! comme la grande période latine se déroule déjà avec puissance et douceur! Ce qu'avait fait Socrate pour le mécanisme de la phrase grecque, Cicéron vient de le faire pour celui de la phrase romaine.

Cependant, bien des choses manquaient encore à son éducation oratoire. Il avait la voix forte, mais sans souplesse; elle s'élevait outre mesure et donnait à sa véhémence quelque chose de forcé; il ne savait point varier son accent, et sa poitrine toujours faible se refusait à une longue plaidoirie. Il partit en conséquence pour la Grèce où il espérait compléter ses études et fortifier sa santé.

Antiochus l'Ascalonite l'initia à la nouvelle école académique, et il prit tant de goût pour les études philosophiques, qu'il songea un instant à se fixer à Athènes pour s'y livrer tout entier. La mort de Sylla et les sollicitations de ses amis, qui le pressaient d'entrer dans les affaires publiques, le détournèrent de ce projet. Cependant, avant de retourner à Rome, il voulut compléter son instruction littéraire en visitant les écoles de Rhodes et de l'Asie Mineure.

Nous avons déjà vu Démosthène suivre, longtemps après ses premiers triomphes, les écoles d'Athènes, nous retrouvons chez Cicéron la même persistance d'étude et la même foi dans les avantages qu'il doit en retirer. Quand on compare ces fortes éducations poursuivies jusqu'à l'âge mur, à nos éducations hâtives et brusquement interrompues, on comprend plus facilement la supériorité des hommes publics de l'antiquité. — Ils avaient senti que l'intelligence du citoyen destiné aux affaires politiques ne pouvait rester étrangère à aucune des branches de l'activité humaine; qu'elle devait aborder les plus hautes régions de la philosophie, de la science et de l'art, non pour en connaître tous les détails, mais pour en saisir les ensembles; ils pensaient enfin que plus on élève l'esprit par l'étude, plus il élargissait son horizon, et que, pour apprendre à bien voir il ne fallait pas s'exercer seulement à regarder à ses pieds.

Cette avidité de culture intellectuelle s'est fait, du reste, sentir à toutes les époques de forte vitalité. Lors de la renaissance, les savants, les artistes de tout âge et de tout pays accouraient à l'université de Paris et venaient s'asseoir sur les bancs de l'école pour apprendre mieux ce qu'ils avaient enseigné toute leur vie; en

lement à retenir les noms des plus considérables, mais encore à savoir leur demeure à la ville ou à la campagne, à connaître leurs voisins, leurs amis; de sorte qu'il n'allait nulle part en Italie sans pouvoir nommer ceux de ses concitoyens qui y habitaient et montrer même leurs terres ou leurs maisons. »

A cette époque la fortune de Cicéron était encore très-modique, ce qui ne le rendait ni moins désintéressé, ni moins incorruptible. Il put le prouver dans une cause plus éclatante que toutes celles qu'il avait jusqu'alors plaidées.

Il s'agissait de Verrès. — Nommé au gouvernement de la Sicile, il l'avait désolée par ses rapines et ses cruautés. Malheusement l'aristocratie romaine regardait comme un de ses priviléges le droit de s'enrichir dans le gouvernement des provinces. Attaquer chez Verrès un pareil abus, c'était donc l'attaquer tout entière. Aussi ne négligea-t-on rien pour traîner l'affaire jusqu'à l'année suivante, où les amis de l'accusé devaient arriver à la préture et au consulat. Mais Cicéron déjoua toutes ces intrigues. Il avait demandé trois mois et demi pour aller recueillir les preuves dont il avait besoin contre Verrès; grâce à sa diligence, il termina tout en cinquante jours!

Chargé par les Siciliens de venger la Sicile, il revint à Rome, assigna l'accusé, et voyant que les préteurs voulaient traîner l'affaire jusqu'au dernier jour des audiences, afin que la journée ne suffît pas aux plaidoiries et que la cause ne pût être jugée, il déclara qu'il se contenterait de faire entendre les témoins. Leurs dépositions furent si unanimes et si accablantes, que Verrès n'osa pas attendre l'arrêt. Il profita de la loi romaine qui exemptait du jugement tout citoyen qui se condamnait lui-même à l'exil.

Des sept harangues préparées par Cicéron contre l'ancien proconsul de la Sicile, deux seulement furent prononcées ; mais les cinq autres nous sont restées. Celle qui raconte les supplices infligés par Verrès a toujours été regardée comme un chef-d'œuvre. Jamais orateur n'a porté plus loin le pathétique et l'élévation. Ce n'est plus ici la brièveté impétueuse de Demosthène, sa logique passionnée, son ironie sanglante ; mais, en revanche, nous trouverons une forme mieux étudiée, des grâces d'ornement, et, par-dessus tout, une sensibilité communicative complétement inconnue de l'orateur athénien. L'éloquence de Cicéron est comme une source intarissable qui coule d'un flot toujours également limpide. Dans nos temps modernes un seul homme

nous paraît avoir été aussi naturellement orateur, c'est Lamartine. — Ceux qui l'ont entendu au gouvernement provisoire, toujours l'esprit présent, toujours la parole prête, trouvant réponse à tous les interlocuteurs, improvisant vingt discours par journée pendant près de trois mois, sans fatigue, sans répétitions, sans défaillance dans l'inspiration, ceux-là seuls peuvent comprendre les inestimables ressources de cet heureux génie. — Malheureusement les longues études ont manqué à ces dons merveilleux. Enivré par l'harmonie de sa parole et laissant flotter les principes sur une mer d'images splendides, l'orateur français a rarement trouvé l'accent ferme et clair qui est la première condition du tribun. Ses plus brillantes improvisations laissent toujours après elles l'esprit incertain et la conscience comme étourdie. Là où l'on attend une accusation sévère, un avertissement énergique, une règle enfin qui puisse conduire, vous ne trouvez trop souvent qu'une abondance mélodieuse et caressante; les plus vifs élans vont se perdre dans je ne sais quel épanouissement poétique; — vous avez entendu gronder l'éloquence, vous attendez une de ces tempêtes que savaient soulever Démosthène ou même Mirabeau, et tout se termine par une pluie de fleurs!

Le génie de Cicéron, qui eût pu tendre aux mêmes abîmes, y échappa, grâce à la forte gymnastique intellectuelle que nous vous avons signalée. — Il en sortit comme Achille était sorti du Styx, fortifié, invincible! Jamais il ne le prouva mieux que dans ses harangues contre Verrès. Dans celle que nous avons déjà indiquée surtout (la harangue sur les *supplices*), le patriotisme lui fournit parfois des mouvements dont la véhémence pathétique va au sublime. Tel est le passage où il accuse Verrès d'avoir fait battre de verges un citoyen romain.

Vous savez que ce titre était alors une sauvegarde dans le monde entier. Y porter atteinte c'était toucher à la république elle-même. Celle-ci avait souvent entrepris des guerres lointaines pour venger l'outrage fait à son plus obscur citoyen. Là était sa dignité et une partie de sa force. Un grand capitaine a dit plus tard que partout où flottait le drapeau français, c'était la France! Le peuple-roi était allé plus loin : partout où se trouvait un Romain, c'était Rome tout entière! Que l'on juge, d'après cela, de l'effet produit par la révélation de Cicéron.

Après le récit de plusieurs cruautés de Verrès, il y arrive et semble s'épouvanter lui-même de ce qu'il va dénoncer.

Et maintenant, Romains, que dirai-je de Gavius, de la ville municipale de Cosano? Où trouverai-je assez de paroles, assez de voix, assez de douleur? — Ma sensibilité n'est pas épuisée, mais je crains que mes expressions n'y répondent plus.

Moi-même, la première fois qu'on me parla de ce forfait, je crus ne pouvoir le faire entrer dans mon accusation. Je le savais réel, mais je sentais qu'il n'était pas vraisemblable. — Enfin, cédant aux pleurs de tous les citoyens romains qui font le commerce en Sicile, appuyé du témoignage de toute la ville de Rhége et de celui de plusieurs chevaliers qui, par hasard, étaient alors à Messine, j'ai exposé le fait dans mon premier plaidoyer, et de manière à porter la vérité jusqu'à l'évidence ; mais que puis-je faire aujourd'hui? Il y a déjà longtemps que je vous entretiens des cruautés de Verrès! — Je n'avais point prévu, je l'avoue, les efforts qu'il me faudrait pour soutenir votre attention et ne pas vous fatiguer des mêmes horreurs. — Il ne me reste plus qu'un moyen, c'est de vous raconter simplement la chose ; — elle est telle qu'il suffit de la faire connaître.

Ce Gavius, jeté comme tant d'autres dans les prisons souterraines de Syracuse, bâties par Denys le tyran, trouva, je ne sais comment, le moyen de s'échapper de ce gouffre, et vint à Messine. — Là, près des murs de Rhége et des côtes d'Italie, sorti des ténèbres de la mort, il se sentait renaître en revoyant le jour pur de la liberté. Il était comme ranimé par ce voisinage bienfaisant qui lui rappelait Rome et les lois! — Il parla tout haut dans

Messine, se plaignit qu'un citoyen romain eût été jeté dans les fers. — Il allait, disait-il, droit à Rome ; il voulait demander justice contre Verrès. Le malheureux ignorait que parler ainsi à Messine c'était comme s'il eût parlé dans le palais même du préteur.

Je vous l'ai dit et vous le savez, Romains, Verrès avait choisi les habitants de cette ville pour complices de tous ses crimes, recéleurs de ses vols, associés de son infamie ! — Gavius est donc conduit devant les magistrats de Messine, et, par malheur, Verrès y vint lui-même ce jour-là. — On l'informe qu'un citoyen romain se plaint d'avoir été plongé dans les cachots de Syracuse, qu'au moment où il mettait le pied sur un navire en proférant des menaces contre le préteur, il avait été arrêté et qu'on le gardait afin que celui-ci décidât de son sort.

Verrès les remercie de leur zèle et de leur fidélité ; il arrive furieux à la place publique ; ses yeux étincelaient et son visage respirait la cruauté. La foule était dans l'attente de ce qu'il allait faire. Tout à coup il ordonne qu'on saisisse Gavius, qu'on le dépouille, qu'on l'attache au poteau et que les licteurs préparent les instruments du supplice ! — Le malheureux s'écrie qu'il est *citoyen romain,* qu'il a servi avec Prétius, chevalier romain, en ce moment à Palerme, et qui rendra témoignage à la vérité ! — Verrès répond qu'il a reçu des informations, que Gavius est un espion envoyé en Sicile par les esclaves fugitifs, restes de l'armée de Spartacus ! — imputation absurde, dont il n'existait pas le moindre vestige. — Il ordonne aux licteurs de l'entourer et de le frapper !

Oui, sur la place publique de Messine, on battait de verges un citoyen romain ! et lui, sous les coups et au milieu des douleurs du supplice, il ne faisait entendre, au lieu de cris et de gémissements, que ces seuls mots : — *Je suis citoyen romain !* Il pensait qu'ils devaient suffire pour écarter de lui les tortures et les bourreaux : mais, bien loin d'arrêter la main des licteurs, pendant qu'il répétait en vain le nom de Rome, une croix, une croix infâme, l'instrument de la mort des esclaves, était dressée pour ce malheureux, qui n'avait jamais supposé qu'il y eût dans l'univers une puissance dont il pût craindre un pareil traitement.

— O doux nom de la liberté ! ô droits augustes de nos ancêtres, ô loi Porcia, loi Sempronia, puissance tribunitienne si amèrement regrettée, et qui vient enfin de nous être rendue ! est-ce ainsi qu'on vous respecte ? Avez-vous donc été établie pour que, dans une province de l'empire, dans une ville alliée, un citoyen romain fût livré aux verges des licteurs par le magistrat même qui ne tient que du peuple romain ses licteurs et ses faisceaux... — Que dirai-je des flammes et des fers rougis dont on se servait pour le torturer ? — Et Verrès restait insensible à ses plaintes, insensible aux larmes de tout ce qu'il y avait à Messine de citoyens présents à cet affreux spectacle.

Toi, Verrès, toi, tu as osé attacher à un gibet celui qui se disait citoyen romain ! — Le premier jour, je n'ai pas voulu me livrer à ma trop juste indignation ; j'ai craint celle du peuple qui m'écoutait ; j'ai craint le soulèvement qui s'annonçait de toutes parts ; je me suis

contenu, de peur que la fureur publique ne dérobât cet homme à la vengeance des lois, et j'ai applaudi à la prudence du préteur Glabrion, lorsqu'il fit sortir les témoins que l'on venait d'entendre ; mais aujourd'hui, Verrès, que tout le monde sait l'état de la cause et quelle en doit être l'issue, je m'en tiens à ton propre aveu! — cet aveu est ta sentence de mort.

Vous vous en souvenez, Romains, au moment de l'accusation, Verrès, effrayé des cris qui retentissaient autour de lui, se leva tout à coup et dit que Gavius n'avait prétendu être citoyen romain que pour retarder son supplice ; mais qu'en réalité ce Gavius était un espion ! — Il ne m'en faut pas davantage. — J'abandonne tout le reste ; je ne te demande pas sur quoi tu fondes cette accusation, je récuse mes propres témoins! — Mais tu le dis toi-même, tu l'avances, il criait : — *Je suis citoyen romain!* Eh bien, réponds-moi, misérable ! si tu te trouvais chez quelque nation barbare, aux extrémités du monde, prêt à être conduit au supplice, tu dirais, n'est-ce pas : — *Je suis citoyen romain!* — Et s'il est vrai que partout où le nom de Rome est parvenu, ce titre sacré te sauverait, comment cet homme, quelqu'il fût, lorsqu'il l'invoquait devant un préteur romain comment n'a-t-il pu, je ne dis pas échapper au supplice, mais le retarder d'un seul instant?

Enlevez cet appui à nos citoyens, enlevez-leur ce garant de salut, et les provinces, les villes libres, les royaumes, le monde entier où ils voyagent aujourd'hui avec sécurité se referme à l'instant pour eux! — Mais pourquoi m'arrêter à Gavius, comme si tu n'avais été

l'ennemi que de lui seul et non pas celui du nom romain... — Cette croix que les Messinois avaient fait dresser, suivant l'habitude, dans la voie Pompéia, pourquoi l'as-tu fait arracher ? Pourquoi l'as-tu fait transporter devant le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie? Pourquoi ? Tu l'as dis toi-même et tu ne peux le nier, tu l'as dit publiquement; c'était afin que Gavius, qui se vantait d'être citoyen romain, pût, du haut de son gibet, regarder en expirant sa patrie ! Cette croix est la seule, depuis la fondation de Messine, qui ait été dressée à cette place ! Tu l'as choisie afin que ce malheureux qui mourait dans les tortures, vit, pour comble d'amertume, quel étroit espace séparait le séjour où la liberté règne, de celui où il mourait en esclave; tu l'as choisie, afin que l'Italie vît un de ses enfants attaché au gibet de la servitude !

Vous le savez, Romains, enchaîner un citoyen est un attentat; le battre de verges, un crime; le faire mourir, presque un parricide ! Qu'est-ce donc que l'attacher à une croix? — Notre langue n'a point de mot pour une pareille atrocité ! — Eh bien, ce n'a pas été assez pour Verrès. — Qu'il meure, a-t-il dit, en regardant l'Italie ; qu'il meure à la vue de la liberté et des lois ! — Non, Verrès, ce n'est pas seulement Gavius, ce n'est pas un seul homme que tu as cloué à cette croix ! c'est la liberté, c'est le droit, c'est le peuple romain tout entier !

Devant un tel passage, l'éloge lui-même semble froid.

Que dire de cet art admirable qui multiplie les mouvements sans brusquerie ni confusion, remue tour à tour l'indignation, la pitié et vous conduit, par la logique, à l'attendrissement! Les notes que nous venons d'entendre dans cette éloquence d'une onction emportée sont pour nous toutes nouvelles; on ne les trouve point dans Démosthène. Il semble qu'ici la corde d'airain ait fait place à la corde d'or.

Cicéron avait demandé que l'on condamnât Verrès à restituer aux Siciliens douze millions cinq cent mille francs, et cette somme était si loin d'équivaloir aux vols commis par l'ancien préteur, qu'on avait accusé l'orateur romain de s'être laissé corrompre pour ne pas demander davantage; — cependant les juges n'accordèrent que cinq millions de dommages.

Mais cette lutte contre Verrès n'était qu'un prélude à une autre lutte plus dangereuse.

Pendant que la gloire de Cicéron grandissait au Forum et lui conquérait les plus hautes dignités de la république, un complot se tramait dans l'ombre, contre celle-ci, et menaçait de renouveler, en les dépassant, les horreurs de Marius et de Sylla.

Les courtes tyrannies exercées par ces deux hommes avaient éveillé toutes les ambitions. Leur succession

était toujours ouverte ; c'était au plus heureux ou au plus hardi de la recueillir. Crassus, Pompée et César semblaient y prétendre. Le premier comptait sur ses richesses, le second sur sa gloire militaire, le troisième sur son adresse et sur sa popularité. — Un quatrième concurrent se présenta, c'était Catilina.

Catilina avait participé aux combats et surtout aux générosités de Sylla ; lors des proscriptions, il s'était enrichi par le meurtre et pillage ; mais ses prodigalités eurent bientôt tout épuisé. — Ses crimes ne pouvaient suffire à entretenir ses vices. — Sa vie entière avait été une longue succession d'infamies. Accusé de concussions honteuses dans son proconsulat en Afrique, il échappa, à force d'intrigues, à la condamnation.

Il y avait alors à Rome une femme riche, mais tellement décriée, qu'au dire de Salluste, *on ne pouvait louer que sa beauté.* — C'était Aurélie Aurestille. — Catilina la demanda en mariage pour rétablir sa fortune, et comme Aurélie hésitait parce qu'il avait un fils né d'une première union, il se débarrassa de ce fils par le poignard. Les richesses de la nouvelle épouse furent bientôt dissipées comme le reste, et Catilina songea à se créer d'autres ressources.

Il avait réuni autour de lui tout ce qu'il y avait alors

à Rome de jeunes patriciens avides et corrompus : c'étaient les Pison, les Céthégus, les Lentulus, les Antoine ! — Tous voulaient, non pas agrandir la république, ainsi que l'avaient fait leurs pères, mais en partager les dépouilles. Il ne s'agissait point comme on a osé le dire, de refondre la société romaine, d'enlever à l'aristocratie ses biens et ses priviléges pour appeler les plébéiens à un partage plus équitable des jouissances ; il s'agissait simplement de s'emparer des richesses et du pouvoir. L'étude de la conspiration, les hommes qui y prenaient part, ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet. Les compagnons de Catilina appartenaient tous aux premières familles de la république, et il s'appuya sur les vétérans de Sylla, auxquels de nouvelles discordes promettaient un nouveau butin. Lorsque l'on a voulu faire récemment de Catilina une sorte de réformateur, on n'a pas été plus fidèle à l'histoire qu'en donnant Cicéron pour le représentant de l'aristocratie romaine. Dans ce débat, Cicéron représenta la morale et le droit contre la corruption et la violence. La guerre faite à Catilina ne fut que le premier acte de la longue lutte qu'il soutint plus tard en faveur du gouvernement délibératif, contre César et Antoine. Homme nouveau, il s'efforçait de maintenir les institutions de Rome dont l'ambition des pa-

triciens préparait la ruine. Il s'arma, il est vrai, contre Sergius Catilina, de toutes les craintes et de toutes les indignations; il parla aux sénateurs de leurs palais promis à l'incendie, de leurs familles déjà marquées pour le meurtre, mais afin d'associer leurs intérêts privés aux intérêts publics, et de leur donner le courage de sauver la patrie, en leur prouvant la nécessité de se sauver eux-même.

Catilina avait brigué le consulat, espérant que ce pouvoir, qui mettait dans ses mains toutes les forces de la république, faciliterait son usurpation. Cicéron ne craignit pas de se présenter comme concurrent et fut nommé.

Cet échec poussa à bout les conjurés. Ils envoyèrent en Étrurie un des leurs, Mallius, excellent officier de Sylla. Il était chargé de soulever les vétérans; on établissait en même temps des relations avec quelques villes alliées, on dressait une liste de proscription et on choisissait le jour de l'exécution.

Bien qu'on ne connût point à Rome toute l'étendue du péril, on le sentait. La ville entière était dans cette attente consternée qui précède les révolutions. Le moment avait été très-habilement choisi par Catilina. Il n'y avait en Italie que peu de soldats; les légions avaient suivi Pompée en Asie.

Cependant Cicéron veillait. A la nouvelle de la levée d'armes de Mallius, il fit rendre un sénatus-consulte qui lui conférait les pouvoirs les plus étendus. Tout à coup, une femme perdue de mœurs, Fulvie, se présente à lui. Elle a appris de Curius tous les détails de la conjuration ; elle indique le plan, les moyens, l'heure choisie !

Cicéron assemble aussitôt le sénat dans le temple de Jupiter Stator qu'il a fait fortifier. Il vient de communiquer aux pères conscrits la révélation de Fulvie, quand Sergius Catilina lui-même paraît ! — Ignorant l'indiscrétion de Curius, il se présente avec cet air sombre et hautain si admirablement décrit par Salluste. — A sa vue, Cicéron n'est plus maître de son indignation, il court à la tribune et s'écrie :

Jusque à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience? combien de temps encore ta fureur osera-t-elle nous braver ? Quoi donc, ni les gardes qui veillent la nuit au mont Palatin, ni ceux qui sont dispersés dans Rome, ni le peuple en alarmes, ni le concours de tous les bons citoyens, ni le choix de ce lieu fortifié, où j'ai convoqué le sénat, rien de ce que tu vois enfin, ne t'a averti que tes complots étaient découverts, qu'ils étaient enchaînés de toutes parts ! — Penses-

tu que quelqu'un de nous ignore ce que tu as fait la nuit dernière et celle qui l'a précédée? dans quelle maison tu as rassemblé les conjurés? quelle résolution tu as prise? — O temps! ô meurs! le sénat en est instruit, le consul le voit et Catilina vit encore? Que dis-je? il vit? — Il vient jusque dans le sénat, il s'assied dans le conseil de la république, il marque de l'œil ceux d'entre nous qu'il a désignés pour ses victimes. — Et nous, sénateurs, nous croyons avoir assez fait si nous évitons le glaive dont il veut nous égorger!

Il y a longtemps, Catilina, que les ordres du consul auraient dû te faire conduire à la mort! — Si je le faisais dans ce moment, tout ce que j'aurais à craindre c'est que cette justice ne parût trop tardive et non trop sévère. — Mais j'ai d'autres raisons pour t'épargner encore! — Tu ne périras que lorsqu'il n'y aura pas un seul citoyen, si méchant qu'il puisse être, si abandonné, si semblable à toi-même, qui ne convienne que ta mort est légitime! — Jusque-là tu vivras; mais tu vivras comme tu vis aujourd'hui, tellement assiégé (grâce à mes soins) de surveillants et de gardes, tellement entouré de barrières, que tu ne puisses faire un seul mouvement, un seul effort contre la république. Des yeux toujours attentifs, des oreilles toujours ouvertes me répondront de toutes tes démarches, sans que tu t'en aperçoives. — Et que peux-tu espérer encore, quand la nuit ne suffit plus pour cacher tes réunions criminelles, quand le bruit de ton complot se fait entendre à travers les murs où tu crois te renfermer? Toutes tes actions sont connues de moi comme de toi-

même. Faut-il dire ce que tu as fait cette dernière nuit?... Écoute : j'affirme que tu t'es rendu avec un cortége d'armuriers dans la maison de Lecca ; qu'un grand nombre de malheureux que tu as associés à tes crimes s'y sont également rassemblés ! — Ose le nier ! — Tu ne réponds rien ; je puis te convaincre ; — je vois ici plusieurs de ceux qui étaient avec toi ! — Cette nuit, te dis-je, dans la maison de Lecca, tu as distribué les postes de l'Italie ; tu as nommé ceux des tiens que tu amènerais avec toi ; tu as désigné les quartiers de la ville où il faudrait mettre le feu ; tu as fixé le moment de ton départ !

Poursuis donc ta résolulion ; sors de Rome ; qui peut t'y arrêter ? Comment supporterais-tu le séjour d'une ville où il n'y a pas un seul habitant, excepté tes complices, pour qui tu ne sois un objet d'horreur et d'effroi ! — Tu viens de paraître dans cette assemblée ; eh bien, dans ce grand nombre de sénateurs, parmi lesquels tu as des parents, des alliés, quel est celui de qui tu as obtenu un salut, un regard ? Si tu es le premier qui ait essuyé un semblable affront, attends-tu que des voix s'élèvent contre toi lorsque le silence seul t'a déjà condamné ; lorsqu'à ton arrivée tous les siéges sont restés vides à tes côtés !

Je t'entends me répondre que tu es prêt à partir pour l'exil si le sénat t'y condamne. — Non, je ne le proposerai point au sénat, mais je vais te mettre à même de connaître ses dispositions à ton égard. — Catilina, sors de Rome ; exile-toi de ta patrie ! — Remarques-tu ce silence et t'en faut-il davantage ? Si j'en disais autant à

Sextius ou à Marcellus, tout consul que je suis, je ne serais pas ici en sûreté ; mais c'est à toi que je m'adresse, c'est à toi que j'ordonne l'exil, et quand le sénat me laisse parler ainsi, il m'approuve ; quand il se tait, il prononce ; son silence est un arrêt.

Pars donc ! tu as tant répété que tu attendais un ordre d'exil qui pût me rendre odieux, sois content ; je l'ai donné ! Achève, en y obéissant, de soulever contre moi ces inimitiés dont tu te promets tant d'avantages. Mais si tu veux me fournir un nouveau motif de gloire, sors avec l'écume des citoyens ; va dans le camp de Mallius ; déclare à la république une guerre impie ; va te jeter dans ce repaire où t'appelle depuis lontemps ta fureur insensée ; là tu seras satisfait, car ton œil réjoui sera sûr de ne pouvoir s'arrêter sur un seul homme de bien !

Catilina voulut en vain répondre ; dès les premiers mots, les murmures de l'assemblée lui firent comprendre que toute défense était inutile ; on lui jetait de loin les noms de *scélérat* et de *parricide*. Alors, transporté de fureur :

— Puisque je suis entouré d'ennemis, dit-il, puisqu'on me pousse à bout, j'éteindrai cette incendie sous les ruines !

Il sortit du sénat à ces mots, quitta Rome, alla rejoindre Mallius et périt avec lui en combattant.

Quant aux complices qu'il avait laissés, ils furent arrêtés et mis à mort sans avoir été jugés par le peuple comme l'exigeait la loi. Cicéron avait pris cette violation du droit à sa charge ; — on le surnomma le *Père de la patrie.*

Cette conjuration, si heureusement étouffée, ne fut pas seulement la plus grande occasion fournie à l'éloquence de Cicéron : sa destinée entière sembla en dépendre, et l'on peut dire que cet événement partagea en deux portions la vie de l'orateur romain. La première n'avait été que triomphes et services glorieux ; la seconde ne fut qu'épreuves et incertitudes.

Plusieurs amis des conjurés avaient survécu, et ceux mêmes qui n'avaient point trempé dans la conspiration, mais qui nourrissaient, comme Catilina, l'espoir d'asservir la patrie, souhaitaient la perte de l'éloquent citoyen qui l'avait sauvée une fois. César, Crassus et Pompée, qui se partageaient d'avance la république comme une proie, étaient importunés de sa présence. Ils laissèrent une faction se former contre l'ancien consul. Elle était conduite par Clodius. Celui-ci fit passer une loi qui déclarait coupable de trahison quiconque aurait fait périr un citoyen romain sans que le peuple l'eût condamné! — C'était l'arrêt d'exil de Cicéron ! — Il fut

forcé de quitter Rome, erra quelque temps en Italie, se vit fermer la Sicile par un de ses anciens amis et se retira enfin à Thessalonique, près de Plancus.

Clodius fit démolir sa maison de ville et sa maison de campagne, et sur l'emplacement de la première il bâtit un temple. — Il eût dû le dédier à l'Ingratitude : par un de ces mensonges ordinaires aux scélérats victorieux, il le dédia à la Liberté !

Cependant, à Rome, tout ce qui n'appartenait point à cette populace sans patrie, composée d'étrangers ou d'affranchis, avait pris le deuil au moment du départ de Cicéron. Clodius ne pouvait paraître en public sans exciter les sifflets et les huées. Le fameux comédien Ésope ayant paru dans une tragédie d'Accius, dont le héros était Télamon, tous les vers qui pouvaient être appliqués au proscrit furent saisis et couverts d'applaudissements. Quand l'acteur s'écriait : — *Et quoi donc ! n'est-ce pas lui qui par sa grandeur d'âme a soutenu et consolidé la république ?..... Quand l'événement hésitait, a-t-il hésité à offrir sa vie ?... Grand par le cœur, par le courage, par le génie... O père de la patrie !... Ingrats Argiens, vous avez souffert qu'il fût exilé, chassé, et vous ne le rappelez point !*

Chacun de ces vers était interrompu par de longues acclamations, et on les faisait répéter à plusieurs reprises. Enfin, au bout de dix mois, l'opinion publique l'emporta; Cicéron put revenir. Le sénat alla à sa rencontre, on vota des actions de grâces aux villes qui l'avaient reçu et ses maisons furent réédifiées aux frais de l'État.

Mais ici commence pour l'orateur romain une vie nouvelle. La république était perdue; il ne lui restait plus, à lui, un de ses derniers défenseurs, qu'à la regretter et à attendre. Son passé condamnait à la retraite son présent! Il ne sut pas le comprendre ou n'eut pas la force de s'y résigner. Au lieu de renoncer à tout rôle politique, il accepta le patronage d'un des triumvirs, et entra dans le parti de Pompée.

Il le fit sans conviction, sans espérance pour la patrie, comme un homme qui ne croit point à son propre choix! Jusqu'à présent nous l'avions vu défendant seulement les institutions de la république, désormais nous le trouverons flottant, malgré lui, entre les factions contraires, forcé de faire de son éloquence un expédient et d'exiler ses principes dans le domaine de la spéculation philosophique.

Ne nous étonnons pas de ces espèces de défaillances

si fréquentes dans l'histoire des grands hommes. Il vient un âge où les forces affaiblies font chanceler la foi, où l'expérience, au lieu d'être une arme, se transforme en fardeau, — époque déclinante, non pas toujours pour le génie, mais pour le caractère. — Alors, on mesure plus timidement les difficultés, on s'effraye du bruit et du mouvement, on regarde avec inquiétude vers ce soir de la vie qu'on voudrait conserver paisible ! — Jugeons ces langueurs sans les condamner trop sévèrement.

Derrière les générations qui descendent, viennent les jeunes générations ; à elles appartient de ressaisir l'action à l'heure et dans les conditions fixées par les grandes lois qui régissent le monde social, et de reprendre courageusement les étapes vers l'avenir. — On l'a dit avant nous, le progrès ressemble à ce flambeau que les initiés se passaient de main en main dans les mystères antiques ; le bras qui le porte peut changer, mais le flambeau avance toujours.

Le parti de Pompée, qu'avait embrassé Cicéron, fut vaincu à Pharsale ; l'orateur romain vint faire sa soumission à César, qui le reçut à merci. Mais lorsque celui-ci tomba sous le poignard de Brutus, Cicéron applaudit, comme si la mort d'un homme eût pu ressusciter une

nation. Il reconnut bientôt que la place du tyran était faite, et qu'il ne restait plus qu'à le choisir.

Antoine et Octave se disputèrent l'héritage de César. — En logique, il n'y avait point de rôle pour Cicéron dans cette lutte ; le besoin d'importance politique le poussa à se ranger sous un des drapeaux. Il choisit celui d'Octave, jeune homme silencieux, gauche, timide, dont on croyait facile de se débarrasser après s'en être servi. A la droiture sans voile de la première partie de sa vie succédaient ainsi les calculs tortueux de la politique. Ramené dans l'arène, il attaqua Antoine avec un emportement qui sentait la rancune et l'effort. Dans ces harangues, appelées *philippiques* (en souvenir de celles que Démosthène avait autrefois prononcées contre le roi de Macédoine), la voix de Cicéron, habituellement si maîtresse d'elle-même, crie et se fausse un peu : pour la première fois il use de cette licence de la tribune qui cherche la force dans l'insulte et il enjolive les injures de toutes les guirlandes de la rhétorique. Pour notre part, nous devons l'avouer, nous aimons médiocrement dans la seconde philippique tant vantée, ces peintures des orgies d'Antoine, cette sensibilité pour la maison de Pompée, que profane la présence d'un pareil hôte et dont l'orateur va jusqu'à *plaindre les murailles et les toits*. Nous

ne retrouvons plus là l'accent convaincu des catilinaires ; il y a plus de haine que d'indignation.— Combien cette violence ornée est loin de la fougue ironique de Démosthène ! — Cicéron injurie, Démosthène flétrit.

Exceptons de cette critique la péroraison de la seconde *philippique*, où l'orateur retrouve une élévation vibrante, qui est le véritable accent de son génie.

Après avoir reproché à Antoine l'oppression brutale par laquelle il veut influencer les votes du sénat, il s'adresse indirectement aux bons citoyens pour les appeler une dernière fois à la défense de la liberté, avec les meurtriers de César :

Je laisse tout ce qui s'est passé, justifie si tu peux cette journée, oui, cette seule journée où nous sommes, cet instant où je parle ! Pourquoi le sénat est-il entouré de soldats ? pourquoi tes satellites m'écoutent-ils le fer à la main ? pourquoi les portes de la Concorde ne sont-elles pas ouvertes ? pourquoi des barbares, des Illyriens armés de flèches, ont-ils inondé le Forum ? — Il dit que c'est pour la sûreté des personnes ! — Ah ! plutôt périr mille fois que de ne pouvoir vivre sans gardes au sein de sa patrie.

Crois-moi, ce rempart est bien faible ; c'est par l'amour des citoyens et non par des soldats qu'il faut être gardé. Le peuple romain saura t'enlever, t'arracher tes

armes ; — et puisse la vengeance n'être funeste qu'à toi. — Mais, quoi que tu fasses, si tu persistes dans tes projets, je te le prédis, ton empire ne peut durer. Le peuple a d'autres hommes dignes de sa confiance ; en quelque lieu qu'ils soient, le salut de la patrie est là, ou plutôt la république est tout entière où ils sont ! — La république ! elle s'est vengée ; mais elle n'a point encore reconquis ses droits. Une jeunesse généreuse est prête à la seconder. En ce moment, ces nobles citoyens se tiennent à l'écart pour ne pas troubler la paix ; mais ils se rallieront à la voix de la patrie. Sans doute, le mot de paix est plein de charmes, la jouissance en est douce et salutaire ; mais entre la paix et la servitude, l'intervalle est immense. La paix, c'est la liberté tranquille et assurée ; la servitude est le pire de tous les maux. Garantissons-nous-en à tout prix, fût-ce par la guerre, fût-ce par la mort !

. . . . . .

Antoine, au nom des dieux ! tourne donc tes regards vers Rome ; considère de quel sang tu es né et non quels amis tu fréquentes ; sois avec moi ce que tu voudras, mais réconcilie-toi avec la patrie ! — Au reste, vois ce que tu as à faire ! — Pour moi, je le proclame hautement, j'aime, j'ai défendu la république ; je ne l'abandonnerai pas dans ma vieillesse. J'ai méprisé les poignards de Catilina, je ne craindrai pas les tiens. J'offre volontiers de mourir, si ma mort peut hâter la liberté de Rome. Puisse la douleur du peuple romain, en apprenant cette mort, donner une prompte explosion à la vengeance dès longtemps amassée dans tous

les cœurs. Si j'ai dit, il y a vingt ans, et dans ce temple même, que la mort ne peut être prématurée pour un consulaire, avec combien plus de vérité dirai-je aujourd'hui qu'elle ne peut l'être pour un vieillard ! Après avoir obtenu tant d'honneurs, avoir accompli tant de choses, qu'ai-je à désirer, sinon de déposer la vie ? — Je forme seulement un double vœu. — D'abord de laisser Rome libre en fermant les yeux ; les dieux immortels ne peuvent m'accorder une plus grande faveur ; — puis de voir chacun recevoir le châtiment ou la récompense qu'il aura mérité.

Ces paroles ont toute la mélancolie d'un adieu ; c'est le testament politique de l'homme d'État qui entendait venir la mort ! — Elle ne le fit pas attendre. La réconciliation d'Octave, d'Antoine et de Lépide fut cimentée par le réciproque abandon qu'ils se firent de leurs parents et de leurs amis. Antoine livra son oncle maternel (Lucius César) ; Lépide, son frère Paulus, Octave donna en retour la tête de Cicéron. Des assassins furent envoyés à sa poursuite ; atteint par eux, il descendit de sa litière et tendit lui-même la gorge à leurs épées, — montrant encore une fois que le courage de mourir pour une idée est plus facile que celui de vivre uniquement et constamment pour elle.

Bien que, comme orateur, Cicéron ait été inférieur à Démosthène sur certains points, il est impossible de ne pas reconnaître qu'il a agrandi le domaine de l'éloquence et qu'il lui a donné un langage plus varié. Démosthène n'avait fait, à vrai dire, que perfectionner des dons merveilleux; son génie est plutôt un objet d'admiration que de fructueuses études; presque rien de ce qui le recommande ne peut s'acquérir; — tout au plus serviront-ils à révéler un orateur à lui-même; — Cicéron, au contraire, a constitué une science oratoire. On voit clairement les moyens qu'il emploie; il peut vous apprendre l'art de disposer les arguments, de les développer, de les appuyer par la passion. Non-seulement il élève d'admirables édifices, mais il laisse voir les machines dont il s'est servi pour les élever.

Son éloquence embrasse toutes les formes, pathétique, véhémente, fleurie, serrée de dialectique, elle sait se défendre au besoin et prendre le ton d'une plaisanterie décente. Les Grecs avaient très-éloquemment manié l'ironie; mais Cicéron fut le premier qui sut lancer ces traits à demi émoussés qui réveillent le rire sans exciter la haine ou le mépris. Nul ne l'égala non plus en tact oratoire; il essayait, pour ainsi dire, ses auditeurs! Jaloux de faire vibrer toutes les âmes à l'unisson

de la sienne, il imitait le musicien qui veut éviter toute discordance, il commençait par *prendre le ton* ! — précaution indispensable et souvent oubliée par nos modernes orateurs. En parlant devant une assemblée, on songe trop souvent à soi et non à elle; on s'occupe plus de son amour-propre que de la victoire de l'idée que l'on défend, et, tout en obtenant un triomphe personnel, on perd sa cause ! Ce n'est point là seulement un malheur, c'est une faute. Combattre pour la vérité ne suffit pas, il faut la sauver, s'il se peut. Toute maladresse, toute imprudence qui la compromet est un crime contre cette vérité elle-même. L'homme qui se sert de la parole est obligé d'honneur à en faire l'emploi le plus profitable à sa cause. Personne n'est tenu de vaincre, mais tout le monde est tenu de ne rien faire pour mériter d'être vaincu.

Le côté faible et reprochable de Cicéron, nous l'avons déjà indiqué, c'est le caractère ! La simplicité et le désintéressement lui manquent; non pas le désintéressement des richesses, mais celui de l'orgueil. Il ne peut accepter qu'on l'oublie un seul instant; il lui faut à tout prix cette renommée retentissante qu'il confond avec la gloire. De là ces tergiversations de paroles, cette recherche d'importance, ces vanteries puériles qui fe-

raient sourire si elles n'attristaient pas. La correspondance de Cicéron est un monument douloureux de la faiblesse d'un homme à qui rien ne manqua, si ce n'est le courage de clore lui-même sa vie. On voit la vanité et l'ambition inquiètes s'efforçant toujours de se produire, ménageant tout ce qui peut les servir, quêtant l'éloge, ramenant sans cesse le souvenir des services rendus! Cicéron s'aperçoit lui-même, par instant, de ces répétitions trop fréquentes, et a l'air d'en rire comme d'un lieu commun indispensable près du vulgaire; pour s'excuser, il affecte la rouerie de l'homme d'État, mais sans y faire croire; l'éloquence de ses glorifications prouve leur sincérité.

Jusqu'ici tout ce que nous avons dit de Cicéron se rapporte à l'orateur, il nous reste quelques mots à dire du rhéteur et du philosophe.

Ce double titre lui est dû pour ses livres de rhétorique, parmi lesquels on distingue surtout l'*Orateur*, et pour ses traités *des Devoirs*, *du Destin*, *des Lois*, *de la Nature des dieux*, *de l'Amitié* et *de la Vieillesse*. Mais qu'il analyse les règles de l'art ou celles de la morale, il ne parle guère en son propre nom, et il se contente de populariser chez les Latins des idées empruntées aux critiques et aux philosophes de la Grèce. Par-

tout l'originalité fait défaut; le style seul donne à ce fond connu une ampleur verbeuse, mais élégante, qui retient le lecteur.

Le meilleur des traités philosophiques de Cicéron est, sans aucun doute, le *Dialogue sur la vieillesse.*

L'auteur suppose que Caton, interrogé par Scipion et par Lélius, explique ce qu'il y a encore de bonheur dans ce déclin que la plupart des hommes voient venir avec épouvante. Il prouve que le vieillard peut conserver jusqu'au dernier jour sa part d'activité et ne s'éteindre qu'à force de vivre; que, s'il est privé de ces plaisirs que Platon appelle *l'appât des maux*, il en conserve de plus sûrs et de plus paisibles; qu'il dépend de lui de ressembler aux vins, qui ne perdent leur force que pour s'améliorer, et d'arriver, par la satiété de la vie, à la maturité pour la mort.

Quant à celle-ci, il ne veut la regarder que comme une délivrance; l'âme, en quittant sa forme mortelle, retourne à sa véritable destination. Il ajoute en finissant :

Le jour de mon départ venu, il ne serait point facile de me retenir ici-bas et je ne voudrais pas être refondu comme Pélias. Si quelque dieu croyait me faire

largesse en me proposant de rebrousser chemin jusqu'à l'enfance et de vagir une seconde fois dans les langes, je le refuserais sans hésitation, et je ne voudrais pas, quand la lice est parcourue, être rappelé de la borne au point de départ... Cependant je ne prétends pas déprécier la vie comme l'ont fait souvent certains philosophes. Je ne me repens pas d'avoir vécu, parce que je crois avoir vécu de manière à ne pas être né en vain, mais je sortirai de l'existence comme d'une hôtellerie et non comme d'une demeure. La nature a donné à l'homme le monde terrestre pour qu'il s'y arrête, il ne le condamne pas à y rester! O le beau jour que celui où je m'éloignerai de cette foule et de cette fange pour aller rejoindre l'assemblée céleste, le divin sénat des âmes!

Vous le voyez, c'est la doctrine de Pythagore et de Socrate vulgarisée par Cicéron; — les triumvirs l'envoyèrent en vérifier l'exactitude au moment où il venait d'entrer dans cette vieillesse dont il avait heureusement résumé les ressources et les consolations. — Lorsqu'il fut égorgé, il avait 64 ans.

CHAPITRE III

Perfectionnements apportés à la langue latine. — Lucrèce. — Établissement de l'empire; rôle qu'Auguste veut faire jouer à la littérature. — Quels furent les deux plus vaillants soldats de cette campagne impérialiste. — Horace; sa vie, son caractère et ses œuvres. — Virgile; *les Bucoliques, les Géorgiques, l'Énéide.* — Ce qui a manqué à Virgile.

La mort de Cicéron n'avait été qu'un épisode à peine remarqué dans l'immense tragédie du second triumvirat. Trois cents sénateurs et deux mille chevaliers périrent à Rome sous le poignard ! Un cri de supplication s'éleva, mais Octave répondit qu'il ne cesserait de frapper que le jour où tout lui serait soumis et dévoué.

Cet adolescent taciturne, que les hommes d'État de Rome prenaient pour un agneau, se trouva un tigre. Tous les partis avaient cru s'en servir comme d'une transition utile; il les trompa tous, et, arrivé au pou-

voir suprême, ne leur laissa le choix qu'entre l'apostasie ou la mort.

A la violence il joignit l'hypocrisie. Au plus fort de sa domination, alors que les familles décimées n'osaient porter le deuil de parents égorgés, et quand les Romains, prosternés aux pieds de leur empereur, se livraient à une émulation de servilité, il fit paraître un édit dans lequel il disait : « *Qu'il me soit permis d'affermir la république dans un état permanent de splendeur et de sécurité; j'aurai obtenu la récompense que j'ambitionne si son bonheur est réputé mon ouvrage, et si je puis me flatter, en mourant, de l'avoir établi sur des bases immuables.* »

La phrase était sans doute déjà ancienne au temps d'Octave, mais pas assez cependant pour n'avoir pas été répétée depuis par tous les usurpateurs. L'ambition, à en croire son langage, est la plus candide de toutes les passions; elle ne se satisfait jamais elle-même que dans l'intérêt du genre humain.

Octave, devenu Auguste, prouva d'ailleurs que rien ne lui manquait pour son nouveau rôle. Dès qu'il ne trouva plus d'obstacle, il sembla s'adoucir. Sachant que dans le mécanisme de la tyrannie, la clémence est un des moyens les plus nécessaires et les plus sûrs, il épargna

les ennemis dont il n'avait rien à craindre. Après avoir effrayé il pardonna, et tous ceux qui ne se trouvèrent ni proscrits ni égorgés crurent qu'ils lui devaient la liberté et la vie.

Puis vinrent les grands travaux d'embellissement, qui lui gagnèrent les gens qui y trouvaient leurs profits et la foule qui ne regardait que le résultat. Il ouvrit un nouveau *forum*, bâtit les temples de *Mars Vengeur*, d'*Apollon* et de *Jupiter Tonnant*. Il excita les principaux citoyens à l'imiter. Il disait en parlant de Rome : — *Je l'ai reçue de briques, je veux la laisser de marbre.* — Quant au peuple, il multiplia pour lui les libéralités et l'occupa de spectacles. Il faisait venir de tous les coins du monde ce qui pouvait amuser l'oisiveté romaine; on montra, par son ordre, un rhinocéros au Champ de Mars, un tigre sur la scène, un serpent de cinquante coudées[1] aux comices. — En même temps les administrations étaient réformées, de nouvelles lois promulguées. Une seule excita des réclamations générales, la loi contre le célibat. Rome voulait bien abdiquer ses libertés, mais elle tenait à ses vices. L'empereur dut fléchir et renoncer à protéger le mariage, cette clef de voûte de toute société.

[1] 75 pieds

Le calme s'était fait sous une oppression artificieuse qui ne sacrifiait que la dignité morale et favorisait les intérêts. Ceux qui avaient survécu songeaient à jouir de la vie. On savait gré à Auguste d'avoir mis fin aux devoirs d'une orageuse liberté ; las d'être citoyen, on se réjouissait de se trouver sujet. Après la folie des factions turbulentes venait la folie des soumissions serviles ; on avait lutté sans raison, on voulut dormir sans mesure, et la servitude parut pour cela le meilleur oreiller.

Aussi, vit-on le peuple romain se précipiter sous le joug avec une enthousiaste reconnaissance. A peine quelques hommes, amoureux de la liberté perdue, osaient-ils la regretter, non tout haut, non pendant leur vie, mais dans leurs testaments ! Encore proposa-t-on de les poursuivre morts pour crime de lèse-majesté ! — Auguste s'y opposa ; il sentait qu'une compression trop absolue avait ses dangers, et qu'il pouvait être utile de laisser une issue à ces regrets des derniers Romains.

Qu'importaient d'ailleurs les soupirs sortis de quelques tombes ? Ils n'éveillaient ni espérances ni échos ! Loin de regarder en arrière, le peuple arrivait à une sorte d'adoration du présent. Il se précipitait au-devant

d'Auguste, des branches de lauriers à la main et le déclarait *père de la patrie!*..... Les rois alliés bâtissaient en son honneur des villes appelées *Césarées*; ils faisaient achever à Athènes le temple de Jupiter Olympien pour le dédier au *génie d'Auguste*. — Ainsi, l'enthousiasme tendait déjà à l'idolâtrie, le monde allait élever un autel au succès; le meurtrier de Cicéron devenait Dieu!

Cette prospérité croissante l'avait apaisé et enhardi. Il était sorti insensiblement de sa mystérieuse réserve. Suétone nous apprend que son cachet, qui avait d'abord été un sphinx gravé, devint plus tard une tête d'Alexandre; quand le monde se fut définitivement donné à lui, il y substitua sa propre image, comme s'il eût voulu exprimer qu'il renonçait à la protection du mystère et de la gloire, et qu'il ne s'appuyait plus que sur lui-même!

Ce fut alors aussi qu'il voulut illustrer son règne par l'éclat des lettres. Son favori Mécène, un de ses compagnons d'école et de gymnase en Grèce, le seconda puissamment dans ce projet.

Rome se trouvait merveilleusement préparée pour un développement littéraire, qu'avaient jusqu'à ce moment contrarié les guerres civiles. Le latin dégrossi par En-

nius et par Plaute, poli par Térence, avait été conduit à sa perfection par Cicéron et par Lucrèce.

Car c'est à tort qu'on a représenté ce dernier comme se servant d'une langue poétique fruste et encore mal réglée. Ceux qui l'ont répété oubliaient que l'auteur du poëme sur *la nature des choses* employait le latin déjà parlé par Térence, par Catulle, par Cornélius Sévère ; qu'il vivait au temps de Cicéron et était presque contemporain d'Horace et de Virgile ! Certes, à cette époque la langue latine pouvait être regardée comme complétement formée, et, si l'on trouve dans Lucrèce des tours vieillis, c'est qu'il les choisit à dessein comme Salluste, pour les rajeunir. L'incorrection ou la faiblesse prosaïque qu'on lui reproche, avec raison, ne prouvent pas davantage un idiome encore grossier, mais une œuvre inachevée. Partout où Lucrèce a complété son travail, le tour poétique, l'expression, l'harmonie sont arrivés à une perfection que Virgile lui-même n'a pu dépasser ; mais beaucoup de parties de son livre sont visiblement restées à l'état d'ébauche. « Sa poésie, dit M. de Pongerville, qui l'a si bien traduite, sa poésie ressemble à ce lion que Milton peint, dans son ingénieuse création des êtres, et dont une part s'agite pleine de force et brillante de beautés, tandis que l'autre,

demi-formée, est encore adhérente au limon originel. »

Si nous ne nous arrêtons pas à l'œuvre de Lucrèce ce n'est donc point parce que nous la regardons, d'après quelques érudits, comme un informe essai *écrit en latin étrusque ;* mais parce que cet examen ne trouve point de place dans notre rapide esquisse des œuvres littéraires qui instruisent un siècle ou le reflètent. En développant dans ses vers le système d'Épicure, Lucrèce a cédé à une fantaisie toute personnelle, et son poëme est resté le livre d'un petit nombre. Témoin des proscriptions de Marius, de Sylla et de César, dégoûté d'un monde livré aux égoïstes et aux violents, le poëte romain se retira dans les abstractions philosophiques comme sur une hauteur inaccessible, et y vécut seul jusqu'au jour où, fatigué de son poétique isolement, il se plongea volontairement dans l'éternel sommeil. — La nature, seule divinité qu'il adorât, l'avait d'avance guéri de la terreur de ce passage suprême, si on en juge par la magnifique prosopopée qu'il lui fait prononcer au troisième livre de son poëme :

Mortel, quelles douleurs causent tes gémissements ?

Pourquoi pleurer à l'aspect de la mort? Si tu as coulé jusqu'ici tes jours dans les délices, si ton âme ingrate n'a pas laissé échapper les flots du bonheur comme un vase sans fond, convive rassasié, que ne sors-tu satisfait du festin de la vie? Heureux voyageur, que n'acceptes-tu les douceurs du repos? Si, au contraire, tu n'as pas cueilli les fruits que je t'ai prodigués, si l'existence t'importune, pourquoi rechercher plus longtemps des désenchantements et des ennuis? Je ne puis rien créer de nouveau pour ta joie; mon ordre est invariable. Ton corps n'est pas encore affaissé par les ans, tes membres ne languissent pas encore de vieillesse; mais rien ne changera à tes yeux, non-seulement quand ta vie triompherait de plusieurs siècles, mais lors même qu'elle devrait s'éteindre avec l'éternité.

La vie et la mort de Lucrèce furent donc sans sérieuse importance historique dans le grand mouvement littéraire de Rome. Il indiqua seulement aux poëtes qui devaient lui succéder comment le vers latin pouvait resserrer la pensée dans une formule à la fois concise et étincelante; il leur montra, dans la création, dans la philosophie et dans les scènes journalières, certaines sources poétiques jusqu'alors inexplorées; là se borna son influence et son enseignement.

Mais mille autres causes favorisèrent l'éveil des muses latines. Outre la vulgarisation des études grecques, le repos subit qui succédait à de longues agitations, laissait à la pensée le temps de germer et de se produire. Fatiguée par la turbulence factieuse des dernières années, Rome avait pris l'action en dégoût ; elle se retourna avec empressement vers les spéculations de la pensée.

Aussi y eut-il une sorte d'explosion du génie latin, et nous voyons paraître, à peu près en même temps, Virgile, Horace, Ovide, Pollion, Gallus, Properce, Tibulle et Tite-Live.

C'est cette profusion d'illustres écrivains qui a fait regarder le siècle d'Auguste comme le grand siècle littéraire de Rome !

Si l'on ne s'occupe que de la perfection de la forme, de l'heureux tour dans la composition et de la grâce des détails, nul ne peut contredire un pareil jugement ; mais pour ceux qui cherchent dans les monuments de l'intelligence la constatation d'un effort particulier et nouveau, la littérature du siècle d'Auguste paraît moins une œuvre originale qu'une restitution. On voit bien le génie imitateur qui arrange et perfectionne ; on cherche le génie créateur qui élève sur la route du

temps quelque chose que le passé n'a point connu. Prenez tous les grands écrivains du règne d'Auguste, vous pourrez dire d'où chacun d'eux procède, et quel est, dans la Grèce, son père intellectuel. On a trop assimilé ce siècle à celui de Louis XIV, traducteur lui-même et comparable à certains égards, mais original, du moins dans plusieurs de ses grands génies. Parmi les hommes du temps d'Auguste, quel équivalent trouverez-vous à notre Bossuet, qui fait pour la chaire ce que Démosthène avait fait pour la tribune; à Pascal, qui crée à la fois le pamphlet sérieux et l'analyse de la conscience ; à Molière, le philosophe pratique, qui élève le bon sens à la hauteur de la poésie? — J'aperçois chez les latins des Fénelon, des Racine, des Boileau avec plus de ressources peut-être, mais sans plus d'initiative.

Voyez Virgile, qui marche à leur tête, Virgile l'habile coloriste, le narrateur émouvant, le poëte parfait! — Qu'est-il au fond? — Un émule heureux de Théocrite, un vainqueur d'Hésiode, un vaincu d'Homère! — Horace, plus personnel, mais de contours moins purs, emprunte une partie de ses idées à la philosophie grecque, une partie de ses mouvements à Pindare ou à Anacréon, une partie de ses rhythmes à Archiloque et à

Alcée. — Ovide remet en vers brillantés toutes les fables dispersées dans les poëtes de la Grèce. — Properce et Tibulle continuent Sapho avec moins de passion. — Tite-Live lui-même s'empare de la forme d'Hérodote et de Thucydide !

Il résulte de cette imitation plus ou moins lointaine je ne sais quoi d'arrangé bien que charmant, de moins direct quoique d'une franche beauté. La lumière éblouit encore, mais on sent que c'est un reflet. Sainte-Beuve a exprimé l'opinion que nous soutenons ici, dans des vers qui ont les allures fuyantes et les grâces voilées habituelles à sa poésie.

La muse des Latins, c'est l'Hellénie encore,
Son miel est pris des fleurs que l'autre fit éclore.
N'ayant pas eu du ciel, par des dons aussi beaux,
Grappes en plein soleil, vendange à pleins côteaux,
Cette muse moins prompte et plus industrieuse,
Travailla le nectar, dans sa fraude pieuse,
Le scella dans l'amphore, et là, sans plus l'ouvrir,
Jusque sous neuf consuls, lui permit de mûrir.
— Le nectar, condensant ses vertus enfermées,
A propos redoubla de douceurs consommées,
Prit une saveur propre, un goût délicieux,
Digne en tout du festin des pontifes des dieux.
— Et ceux qui, du Taygète absents, ou d'Erymanthe,
Ne peuvent, thyrse en main et couronnés d'acanthe,

En pas harmonieux, dès l'aube, y vendanger,
Se rabattent plus bas, à ce prochain verger,
Où le maître leur sert la liqueur enrichie
Dans sa coupe facile et toujours rafraîchie.

Faut-il en conclure que la littérature du siècle d'Auguste n'a point de caractère historique et n'a gardé aucune empreinte ? Nullement. La littérature d'Auguste a son cachet particulier qui la date dans l'histoire, et c'est à ce point de vue surtout qu'elle nous paraît intéressante à examiner.

Ce règne du vainqueur d'Antoine ne fut, à vrai dire, qu'une introduction. Il fallait, à la place de la société qui avait péri, en reconstituer une nouvelle. Pour fonder la dynastie impériale, on avait besoin de récréer un tempérament national. Il était indispensable de donner aux Romains des habitudes et des idées qui pussent assurer un avenir aux héritiers d'Auguste. Cette transformation de Rome, l'empereur romain crut que les artistes et les poëtes aideraient à l'accomplir. Ce fut à eux qu'il confia l'éducation du peuple nouveau qu'il voulait former. Dociles à l'impulsion donnée, tous y travaillèrent d'un commun effort, bien que par des moyens différents.

songèrent donc à réveiller la tradition historique, et Mécène encouragea Tite-Live à raconter aux Romains les annales de leur histoire.

Malheureusement ces récits avaient le danger de reporter les esprits vers les gloires de la république. Les confidents d'Auguste sentirent qu'il y avait autre chose à faire. Il fallait réveiller, sans doute, la tradition historique, mais en l'*impérialisant!* Qui empêchait de faire sortir la domination des Césars de l'origine même de Rome et de la montrer comme l'accomplissement des grandes destinées prédites à la ville éternelle? Les Césars ne descendaient-ils pas des héros troyens, et par eux de Vénus elle-même? La Grèce avait eu ses épopées faites pour les peuples, Rome devait avoir la sienne faite pour les empereurs! Cette œuvre difficile fut commandée au prince des poëtes latins, à Virgile.

Dans cette nombreuse pléiade d'écrivains qui illustrent le siècle d'Auguste, il en est donc deux qui semblent avoir plus particulièrement travaillé à en reproduire les tendances et qui sont plus spécialement l'expression de l'époque, en même temps qu'ils en sont la plus grande gloire. Ces deux chefs du mouvement littéraire du temps, vous les avez déjà nommés : c'est Horace, c'est Virgile.

Nous les prendrons comme deux types auxquels se rapportent tous les autres, et qui représentent, à eux seuls, sous sa forme la plus séduisante et la plus parfaite, le génie latin au règne d'Auguste. Tous leurs contemporains nous montreraient les mêmes sources d'inspiration, plus troublées et amoindries.

Horace était né à Venouse, ville frontière de la Lucanie et de la Pouille, 66 ans avant J.-C. — Son père était un simple affranchi, qui avait acquis une très-modeste fortune, comme greffier des ventes publiques, mais il n'épargna rien pour faire instruire son fils, et Horace lui en témoigna sa reconnaissance dans une de ses satires.

Si, après tout, ma nature est droite et déparée seulement par un petit nombre de défauts, qui sont comme quelques taches de rousseur sur un beau visage, si nul ne peut me reprocher justement d'être envieux, avare ou débauché ; si mes mœurs et ma probité (car il faut que je fasse mon éloge) m'ont rendu cher à mes amis, je le dois à mon père. — Bien qu'il vécût pauvrement d'un petit domaine peu fertile, il ne voulut point m'envoyer à l'école de Flavius, où les nobles bambins, issus de nos nobles centurions, s'en allaient, l'ardoise et la bourse de jetons suspendus au côté gauche, apprendre à calculer l'intérêt de l'argent pour l'époque des ides ;

— mais il osa conduire son fils droit à Rome pour y apprendre ce que le sénateur et le chevalier font enseigner aux leurs. A voir mes habits et mes esclaves qui me suivaient à travers la foule, on eut pu croire que je jouissais d'un revenu qui défrayait toutes ces dépenses. Mon père lui-même, gardien à l'œil sévère, me suivait chez tous mes maîtres. Que vous dirai-je enfin? Mon innocence, cette fleur de la vertu, fut préservée non-seulement de toute action honteuse, mais de tout soupçon. Il ne craignit pas de s'attirer des reproches si je ne devais être quelque jour qu'un modeste huissier ou un pauvre collecteur comme il l'avait été, et moi-même je n'aurais pas songé à m'en plaindre. Mais maintenant je dois le remercier de ce qu'il a fait, et, tant que j'aurai ma raison, je me réjouirai d'avoir eu un pareil père. Je ne m'excuserai pas comme tant de gens qui répètent que ce n'est point leur faute s'ils n'ont pas eu d'illustres aïeux ! Non, car si la nature, après une certaine période d'années, permettait à l'homme de remonter le temps et de choisir des parents à son orgueil, content des miens, je n'irais pas en chercher de plus relevés au milieu des faisceaux et des chaires curules.

Après avoir achevé à Rome ses premières études, Horace se rendit à Athènes pour les compléter. Là, parmi les jeunes Romains qui fréquentaient les écoles, il en distingua un plus grave, plus silencieux, dont

l'œil pensif semblait toujours suivre, à travers l'espace, quelque image invisible. Chaque fois que, dans ses commentaires, le maître ramenait un souvenir de la Grèce, de Léonidas ou de Thémistocle ; chaque fois que le mot de liberté retentissait au milieu de cette jeunesse studieuse, son œil s'allumait d'un éclair rapide et sa figure austère s'illuminait d'une espérance contenue. — Cet étrange écolier était Brutus, qui méditait la délivrance de sa patrie et préparait tout bas la guerre contre les triumvirs.

Sa parole noble et convaincue lui avait déjà recruté des soldats parmi les auditeurs de Cratippe et de Théomneste ; Horace se laissa entraîner à leur élan. Il n'avait point fini de boire ce *vin de la jeunesse* qui enivre et pousse à toutes les généreuses témérités ; l'Horace d'Auguste n'existait point encore. Enrôlé comme tribun dans l'armée de la république, il combattit à Philippe, où le hasard vainquit pour Octave. Le génie en deuil qui avait promis à Brutus de lui apparaître dans ces plaines fatales, tint fidèlement parole, et si celui qui mérita le nom de dernier Romain l'aperçut avant de mourir, il dut reconnaître, sous son voile funèbre, la liberté elle-même.

Ce fut, en effet, le suprême effort de la vieille Rome

et quand Octave eut fait jeter la tête de Brutus aux pieds de la statue de Jules-César, tout rentra dans l'immobilité et dans le silence de la servitude.

Horace avait partagé le sort des troupes vaincues à Philippe, et lui-même déclare gaîment qu'il abandonna son bouclier afin de s'échapper plus sûrement. — On n'était plus au temps où les mères lacédémoniennes disaient à leurs fils en les armant : « Reviens vivant, avec ton bouclier, ou mort sur ton bouclier. »

Après la défaite qui amena la confiscation des biens d'Horace, celui-ci vint à Rome *honteux et sans ailes,* comme il le dit dans son épître à Florus, et il y exerça les humbles fonctions de scribe dans les bureaux de la questure. — C'était au même moment où Virgile, chassé de ses terres, recevait l'hospitalité d'un de ses anciens maîtres, le philosophe Syron.

La ressemblance des positions et des goûts commença entre les deux poëtes une amitié qui continua jusqu'à la mort de Virgile.

Tous deux ne tardèrent pas à se faire connaître de Mécène, qui les présenta à Auguste. Le nouvel empereur eut le mérite de reconnaître le parti qu'il pouvait en tirer et de se les attacher en les enrichissant.

Horace, particulièrement, lui devint agréable par sa

conversation enjouée et ses flatteries sincères. L'ancien tribun de Brutus avait bientôt pris congé de ses illusions républicaines; l'épicurien, un instant égaré dans les camps du stoïque, reconnut, dès le premier regard jeté sur la cour d'Auguste, que c'était là le champ d'asile qu'il fallait à sa nonchalance studieuse et à ses voluptés choisies. Vivant entre les plaisirs de Rome et les loisirs de Tibur, sans autre souci que de philosopher à ses heures, de railler les ridicules du temps et de chanter ses bienfaiteurs et ses amis, il laissait couler les jours comme ces eaux paisibles qui ne rencontrent aucun obstacle et ne reflètent que de douces images.

La générosité d'Auguste avait dépassé tous ses vœux. Abrité par ce qu'il appelle sa *médiocrité dorée* et qui ressemblait singulièrement à l'opulence, il composait, en se jouant, ces courts chefs-d'œuvre, qui semblent des inspirations involontaires et aussi rapides que l'occasion qui les a fait naître.

L'empereur avait voulu l'avoir pour secrétaire, comme le prouve un fragment de lettre écrit à Mécène et conservé par Suétone. On y lit ces mots :

Autrefois je suffisais à ma correspondance avec mes

amis ; maintenant je suis accablé d'affaires et infirme ; je désire vous enlever votre Horace : il quittera donc votre table pour notre palais, et il nous aidera à écrire nos lettres.

Mais notre poëte sut échapper à cette domesticité déguisée, et Auguste eut le bon goût de ne point lui en garder rancune. Ses lettres, dont plusieurs passages nous ont été conservés, prouvent que, jusqu'au dernier moment, il se montra le protecteur, presque l'ami d'Horace. Il lui reprochait avec bienveillance de ne pas lui adresser ses vers et ne pas user près de lui de son crédit. Lorsque le poëte lui envoya son volume, il lui écrivit avec une familiarité bouffonne :

Dionysius m'a apporté votre petit livre ; si petit qu'il soit, il me fournit contre vous matière à accusation. — Vous me paraissez craindre que vos livres ne soient plus grands que votre personne. Mais si la taille vous manque, il n'en est point heureusement de même de la rotondité ; vous pourriez écrire sur un boisseau, et la forme de votre volume ressemble assez à celle de votre ventre.

Au moment même de rendre le dernier soupir, Auguste recommanda encore son auteur favori à Mécène,

et lui dit : *Souvenez-vous d'Horace comme de moi-même.*

Une telle persistance de bonne volonté, nous dirions presque d'affection, s'il ne s'agissait d'Octave, explique les louanges d'Horace, de même que ses goûts justifient le rôle qu'il fit jouer à sa muse. Lorsque celle-ci seconde si bien les projets d'Auguste, c'est sans effort et en obéissant à ses propres penchants. Horace chante la paix et le plaisir pour son propre compte, autant qu'au profit de l'empereur. S'il engage les Romains à déposer les pensées sérieuses pour déguster le falerne ou pour écouter la voix de quelque jeune fille *au doux sourire et au doux parler*, c'est qu'il le fait lui-même et y trouve sa joie. Les bons serviteurs d'un système sont ceux qui y croient et qui l'appliquent. Aucun autre poëte n'était plus propre à transformer les Romains en Grecs de la décadence, à éteindre l'esprit public dans les placides jouissances d'un esclavage accepté, à effacer enfin lettre par lettre, de tous les cœurs, ce nom de citoyen auquel des générations entières s'étaient sacrifiées.

Qu'importait désormais au fugitif de Philippe les droits de Rome et ses institutions antiques ? Chassé de Tibur par l'hiver, il appelle ses amis aux plaisirs que la ville leur promet.

Vois-tu comme le Soracte se dresse tout blanchi d'une neige épaisse ; comme les forêts fléchissent sous le poids des frimats, et comme les fleuves s'arrêtent enchaînés par les glaçons.

Chasse le froid, cher Thaliarque, prodigue le bois dans ton foyer, que ton amphore sabine nous verse un vin de quatre ans, et abandonne le reste aux dieux. C'est à eux d'apaiser les vents qui luttent sur la mer orageuse, et qui font plier les cimes des vieux ormes ou des cyprès.

Ce que sera demain ! que t'importe de le savoir ! le jour que le sort te donne, jouis-en comme d'un gain. Aujourd'hui jeune et beau, ne méprise ni les danses ni les douces amours. Voici la saison des exercices au Champ de Mars et des promenades sous les portiques ; c'est l'heure convenue pour les rendez-vous et les chuchotements mystérieux du soir ; c'est maintenant qu'un rire charmant trahit la jeune fille dans le coin obscur qui la cache, et qu'on peut dérober les gages d'amour à un bras qui fuit ou à une main doucement rebelle.

Voilà les enseignements donnés à la jeunesse patricienne ; ce sont là désormais ses devoirs ! Comment résister à ces sollicitations énervantes faites dans un langage dont aucun autre n'avait encore égalé la grâce et la douceur.

Horace y revient sans cesse d'ailleurs. — Cette es-

pèce de fatalisme épicurien, si favorable au maintien des tyrannies, il le prêche sous toutes les formes avec le même accent aimable et convaincu. Tout à l'heure, c'était l'hiver qui inspirait ses conseils à Thaliarque; le retour du printemps ramène les mêmes conseils à Torquatus.

Les neiges se sont enfuies, les champs reverdissent et les arbres ont repris leur chevelure; la terre change de face; les fleuves décroissants rentrent dans leurs lits.

Déjà les nymphes osent reformer leurs chœurs de danse avec les Grâces demi-nues. L'année qui s'écoule et les heures qui emportent cet heureux jour nous crient ensemble : — N'oublie pas la mort! Les zéphirs adoucissent la froidure, le printemps est chassé par l'été qui doit fuir à son tour dès que l'automne chargé de fruits répandra ses trésors; puis la froide saison viendra de nouveau tout engourdir! Mais dans leurs cours rapides, les mois ne cessent de réparer leurs pertes; tandis que nous, une fois descendus près du pieux Énée et du puissant Tullus, nous ne sommes plus qu'ombre et poussière!

Qui sait si les dieux ajouteront à la somme de nos jours le jour de demain? ce que tu auras donné au plaisir, ton ami, échappera seul aux mains avides de tes héritiers; — quand tu ne seras plus et que Minos aura prononcé ton arrêt suprême, ô Torquatus, ni ta

noblesse, ni ton éloquence, ni tes vertus ne te rendront à la vie. Diane elle-même n'a pu délivrer des ténèbres infernales le chaste Hippolyte, et Thésée a vainement essayé de rompre les chaînes de son cher Pirithoüs.

Vous le voyez, c'est toujours le développement des beaux vers de l'ode à Leuconoé :

Filtre tes vins, resserre tes longs espoirs dans les étroites limites de la vie; tandis que nous parlons, le temps jaloux a fui; cueille le jour et ne crois pas au lendemain.

Morale qui gagna si bien de proche en proche, qu'elle devint toute la philosophie de cette nouvelle société romaine, qui, n'osant regarder ni son passé qui était un reproche, ni son avenir qui était une menace, ne cessa plus de s'avertir elle-même de jouir du présent. Ce qu'avait dit Horace, elle voulut bientôt le faire répéter aux choses elles-mêmes; l'ode du poëte romain fut mise en scène, et l'on vit, dans les festins de la Rome impériale, au milieu des fleurs et des fruits, un squelette d'argent dont le grimacement sinistre exitait les convives à profiter des joies présentes.

Et quelle autre préoccupation eût pu, en effet, la dé-

tourner du plaisir ? Les Caton, les Brutus et les Cicéron avaient autrefois à veiller au salut de la patrie ; mais les nouveaux Romains étaient délivrés de ce lourd fardeau. Les longs débats entre le droit et les ambitions renaissantes s'étaient enfin terminés par l'heureuse usurpation d'Auguste ; le peuple avait trouvé un maître qui consentait à tout conduire ! Aussi le poëte ne craint-il qu'une chose : c'est que le divin Auguste ne se lasse de sa puissance, lui qui, sous une forme mortelle cache évidemment le dieu de la paix et de l'industrie, Mercure, le fils ailé de Maïa.

Demeure longtemps sur la terre, toi qui daignes recevoir ici-bas le nom de vengeur de César ; demeure pour le bonheur des Romains ; que la vue de nos crimes ne te force pas à fuir indigné dans les cieux ; mais accepte de nous les grands triomphes et permets-nous de t'appeler notre père et notre maître.

Cependant, nous l'avons déjà dit, il ne suffisait pas d'accoutumer Rome à la vie frivole et aux respectueux enthousiasmes pour le prince, il fallait de plus la rappeler aux goûts de la vie champêtre. L'églogue s'alliait heureusement à l'ode anacréontique, et, près des buveurs et des amants, le divin Auguste était bien aise de

voir des laboureurs et des bergers. Le paisible bonheur des champs était un autre moyen d'isoler les Romains, de les endormir. Que pouvait-on craindre de ces Cincinnatus à qui on laissait leur charrue, mais à qui on avait enlevé leur patrie? Pourquoi ne pas les exciter à toutes les vertus de la république, pourvu qu'il ne fût point question de la république elle-même? L'empire ne pouvait-il avoir son Curius Dentatus aussi bien que la Rome d'autrefois? — Qui l'empêchait de cultiver son petit jardin pour César comme il l'avait cultivé jadis pour la liberté?

Les courtisans d'Auguste n'y voyaient point d'empêchement, et Horace y vit un thème favorable aux détails poétiques.

Comme tous les citadins un peu blasés, il aspirait au calme de la campagne et entrevoyait la vie rustique à travers les embarras de Rome. De sa villa de Tibur, il apercevait les troupeaux dispersés dans les pâturages, les robustes laboureurs penchés sur les sillons, les forts attelages côtoyants les routes ombreuses, et, séduit par ce tableau charmant, il s'exaltait pour une existence dont il ne voyait que la mise en scène et les décors, il enviait le sort de ces premiers Romains qui vivaient du travail de leurs mains sur le fonds défriché de leurs

pères ! Une fois à cheval sur cette fantaisie, sa rapide imagination en parcourait tous les détails, et les vers se succédaient sur ses tablettes, jusqu'à ce qu'à bout de verve et subitement réveillé, il se mît à rire lui-même de son extase.

Ainsi, dans la seconde ode du livre des Épodes, toujours citée et qui mérite de l'être, le trait ironique par lequel il termine son idylle, prouve qu'il a le sentiment secret de l'inutilité de ces tableaux. Horace en juge par lui-même. Ce ne sont là que des visions auxquelles se plaisent un instant des esprits mobiles ; mais ces efforts pour cacher la sueur du travail sous les guirlandes de la poésie ne persuaderont personne, on ne fait pas plus une nation de laboureurs qu'une nation de poëtes. — Ce sont les mœurs, les institutions, la longue transmission des coutumes qui lui donnent son caractère et ses aptitudes.

Aussi Horace n'aborde-t-il qu'en passant le rêve agreste ; il revient bientôt à ses apothéoses d'Auguste, à ses peintures railleuses de Rome, à ses causeries littéraires ou à sa philosophie du plaisir. — C'est là l'objet de ses satires et de ses épîtres.

Les premières, au nombre de dix-huit, sont l'esquisse la plus fine et la plus élégante qui nous ait été laissée

sommeil et les heures nonchalantes, oublier doucement cette vie tourmentée? Oh! quand paraîtront sur ma table ces fèves, parentes révérées de Pythagore, et ces menus légumes assaisonnés d'un lard friand! O veillées! ô festins des dieux! lorsque toute la maison soupe avec moi devant mon foyer et que mes joyeux serviteurs se rassasient de mets auxquels j'ai touché à peine. Affranchi des sottes lois de l'étiquette, chaque convive peut vider là, au gré de son envie, son verre, grand ou petit, selon qu'il porte bien le vin ou qu'il préfère se réjouir le cœur à petits coups.

Alors la conversation s'établit, non sur ce que possède autrui ou sur le mérite du danseur Lépos, mais sur ce qu'il importe à tout le monde de savoir : si le bonheur de l'homme vient de la richesse ou de la vertu; si c'est l'habitude ou l'intérêt qui fonde l'amitié; quelle est la nature du bien et ce qui le complète. — Au milieu de ces propos, le voisin Cervius ne manque jamais l'occasion de placer un conte de bonnes femmes, et si quelqu'un vante devant lui l'immense fortune d'Arellius, sans se douter de ce qu'elle entraîne d'inquiétudes, il commence aussitôt :

« Il y avait une fois un rat des champs qui reçut un rat des villes dans son pauvre réduit. Vieux hôtes, vieux amis. — Le rat des champs était un vrai cancre, chiche de son avoir, mais disposé pourtant à se desserrer un peu en faveur de l'hospitalité. En un mot, il ne plaignit ni les pois, ni l'avoine de son magasin; il apporta même, d'un délicat museau, des grains de raisin sec et des rogatons de lard qui n'étaient rongés

qu'à moitié ; mais ce fut en vain, il ne put vaincre les dédains de son hôte. Le rat des villes effleurait tout d'une dent aristocratique, tandis que le patron du logis lui laissait le meilleur, et, couché sur un peu de paille nouvelle, grugeait quelques grains de blé et d'ivraie. Enfin le citadin : — Quel plaisir trouvez-vous, mon cher, dit-il, à vivre de privations dans ce bois suspendu au dos de la colline? Que ne préférez-vous la ville et la société des hommes à vos forêts sauvages? Croyez-moi, ami, mettez-vous en route, car tout ici-bas ne vit que pour mourir, et, grand ou petit, nul ne peut fuir la camarde. Aussi, mon bon, pendant que vous le pouvez, donnez-vous de la joie, et vivez en vous souvenant toujours qu'il faudra bientôt mourir.

Ce discours frappe le rat des champs ; il déloge d'un bond, et les deux compagnons trottent ensemble vers la ville, avec l'intention de s'y glisser le soir par-dessous les murailles.

Déjà la nuit était au milieu de son cours, quand ils s'introduisent dans une maison opulente. Des tapis d'un rouge étincelant s'étalaient sur des lits d'ivoire, et les reliefs du festin de la veille remplissaient des corbeilles entassées. Le rat des villes installe notre paysan sur la pourpre, puis, comme un hôte qui a retroussé sa robe pour être plus alerte, il court chercher les mets l'un après l'autre et, en bon maître d'hôtel, il n'oublie jamais de goûte avant de servir. Le campagnard, tout réjoui de son changement de condition, s'étend voluptueusement et profite de chaque mets en vaillant convive. Mais tout à coup, voilà qu'un bruit affreux de

portes brusquement ouvertes les jette à bas du lit; et de courir éperdus, çà et là, tremblants, à demi morts, aux aboiements des molosses qui ébranlent la maison. Alors notre rustique : — Adieu, camarade, dit-il à son compagnon, cette vie n'est point mon fait; je retourne à ma forêt et à mon trou. La sécurité m'y consolera de mes pois chiches. »

Voilà cette fable que je vous avais annoncée dans mon premier chapitre; elle termine la satire d'Horace comme une vignette charmante qui complète le texte.

Les *Epîtres* traitent plus généralement des sujets littéraires ou philosophiques. Celle adressée aux Pisons n'est autre chose que l'art poétique si habilement refait dans notre langue par Boileau; les autres sont des confidences personnelles, des lettres en vers dans lesquelles Horace raconte ses impressions, analyse ses sentiments, explique ses principes, si l'on peut donner ce nom aux maximes mondaines et un peu trop faciles du poëte épicurien. Nulle part sa muse *pédestre*, ainsi qu'il l'appelle lui-même, ne fait preuve de plus de souplesse et de grâce. Il faut l'entendre confier à Mécène ses études philosophiques et ses beaux projets de réforme.

Maintenant, je laisse de côté les vers et toutes ces ba-

gatelles. Le vrai, l'honnête, voilà ce qui m'occupe, ce qui m'inquiète, ce qui me possède tout entier. J'amasse, je recueille, et bientôt on verra de mes œuvres! — Mais tu me demanderas peut-être quel est mon chef et dans quel système j'ai établi mes pénates. Dans aucun; je ne veux point jurer par les paroles d'un maître, je vais où m'emportent mes folles bouffées; mais partout je suis à l'auberge. Un matin je m'éveille dipos et je me plonge dans l'océan des affaires; la solide vertu n'a point de plus fidèle, de plus rigide champion; puis Aristippe me débauche, je retombe dans ses maximes, et plutôt que d'être l'humble serviteur des choses, je m'applique à me les approprier...

Sa dernière épître est adressée à son livre.

Allez, lui dit-il, vous soupirez pour les portiques de Vertumne et de Janus (*où étaient établis les libraires*), vous brûlez de paraître polis à la pierre ponce par la main des Sosies; vous maudissez les clefs et les verroux, chers à la modestie; vous gémissez d'être connus d'un petit nombre d'amis, et vous souhaitez la foule! — Hélas! ce n'est point pour cela que je vous avais élevés! — Mais allez donc, puisque votre impatience vous emporte; seulement, une fois envolés, n'espérez plus de retour. — Malheureux! qu'ai-je fait? direz-vous quand vous sentirez l'atteinte de la critique; mais il sera trop tard; vous savez ce qu'on fait d'un livre quand le dégoût succède à l'amour blasé du lecteur.

Si mon juste courroux contre votre imprudence ne m'abuse, vous pourrez plaire tant qu'il vous restera un air de jeunesse; mais dès que les mains du vulgaire auront souillé vos marges, vous irez dans un coin, nourrir la mite paresseuse... ou, dans quelque quartier perdu, moisir aux mains d'un magister qui bredouille la syntaxe aux marmots.

Lorsqu'un chaud rayon de soleil vous amènera un nombreux auditoire, dites de moi que, né d'un simple affranchi sans richesse, j'osai déployer loin du nid paternel des ailes ambitieuses... — Ajoutez que je sus plaire à ce que Rome eut de plus illustre à la cour ou dans les camps. — Peignez enfin un petit homme court et tirant sur le grison, très-ami du soleil, très-prompt à s'emporter; mais s'apaisant aussitôt. Que si, par hasard, on vous demande mon âge, dites que j'ai compté quatre fois dix hivers, surchargés de quatre années, lorsque Lollius a partagé avec Lépide les faisceaux consulaires.

Vous avez vu quels services Horace avait pu rendre aux idées que désirait faire prévaloir Auguste dans cette campagne littéraire des écrivains impériaux; il ne pouvait rien entreprendre de long et de suivi; c'était le cavalier numide de cette armée; brillant, rapide, mais n'engageant que de courtes escarmouches.

Il fallait un poëte de plus longue haleine, capable de

chanter les travaux de la vie champêtre et d'immortaliser la tradition historique dans un impérissable chef-d'œuvre. Le sort qui avait déjà tant fait pour Auguste, lui donna Virgile, Auguste sut comprendre la richesse du présent.

Virgile était né 70 ans avant J.-C. dans un petit village voisin de Mantoue, appelé Andes, et qui existe encore aujourd'hui sous le nom de Petiola. Selon toutes les conjectures, son père était fermier et propriétaire de quelques terres. Bien que sans fortune, il fit instruire son fils d'abord à Crémone, puis à Milan, où Virgile prit la robe virile le jour même de la mort du poëte Lucrèce. Il se rendit ensuite à Naples et acheva de s'initier aux lettres grecques et aux études philosophiques, sans lesquelles une éducation littéraire semblait alors incomplète.

Après la victoire de Philippes, Octave ayant distribué à ses vétérans les terres voisines des villes qui s'étaient déclarées pour le parti de Brutus, celles du père de Virgile se trouvèrent confisquées, et le poëte vint à Rome, où il fut présenté à Mécène et par ce dernier à Auguste, qui lui fi rendre son modeste domaine. Sa première églogue célèbre ce bienfait de l'empereur.

Le père de Virgile, sous le nom de Tityre, est assis

à l'ombre d'un hêtre et voit passer Mélibée qui, chassé de ses champs par un des soldats vainqueurs, va chercher avec son troupeau un abri inconnu dans quelque terre lointaine. Il s'étonne de l'heureuse tranquillité du vieux berger, et celui-ci répond :

Un dieu, ô Mélibée, m'a fait ces loisirs... c'est à Rome que j'ai vu cette jeune divinité pour laquelle l'encens fume tous les mois sur nos autels. Je lui adressai ma prière et il me répondit aussitôt : — Enfants, continuez à faire paître vos taureaux, et laissez vos bœufs sous le joug.

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard! ainsi tu garderas ton domaine, et il suffira à tes désirs, bien qu'il soit resserré par des rochers stériles et des marais hérissés de joncs. Tes brebis, près de devenir mères, n'auront ni à essayer des pâturages inaccoutumés, ni à braver la contagion d'un troupeau voisin. Heureux vieillard, tu continueras à respirer l'ombreuse fraîcheur au milieu des fleuves connus et près de tes sources sacrées. Ici, les abeilles qui viennent sucer les fleurs le long de la haie de saules, limite de ton héritage, t'inviteront au sommeil par leur léger bourdonnement ; là, sur la roche escarpée, le bûcheron jettera au vent ses chansons, tandis que tes ramiers préférés et que la tourterelle roucouleront doucement à la cime de l'ormeau...

Nous, au contraire, nous irons chercher une patrie

chez les Africains altérés, en Crète sur les bords du rapide Oaxe, ou près des Bretons que l'Océan sépare du reste de l'univers. — Ah ! ne pourrai-je donc jamais revoir, après un long exil, les limites du champ paternel, le toit couvert de gazon de ma pauvre chaumière ! Ne pourrai-je encore admirer les épis mûrs de mon doux royaume ! — Un soldat impie sera maître de ces guérets si bien cultivés ; un barbare récoltera ces moissons ! Voilà où les discordes civiles nous ont conduits ; malheureux ! voilà pour qui nous avons ensemencé nos sillons. — Greffe encore maintenant tes poiriers, ô Mélibée, et plante tes vignes en rayons ! Allez, allez, chèvres jadis heureuses ! Couché au fond d'une grotte tapissée de mousse, je ne vous verrai plus, de loin, suspendues à la roche verdoyante ; vous ne m'entendrez plus chanter, ô chères compagnes, et je ne vous mènerai plus brouter le cytise ou le saule aux bourgeons amers.

On ne peut se méprendre à cet accent suave et nouveau ; c'est bien celui d'un grand poëte, c'est de plus celui d'un véritable ami des champs ! Il est évident que les aspects rustiques lui sont familiers, qu'il en a analysé tous les détails, qu'il en a respiré tous les parfums. Ce n'est plus, comme Horace, un citadin qui vante la campagne ; c'est l'enfant élevé au milieu des scènes champêtres et chez qui tous les souvenirs sont

restés des images. — Il n'a point seulement admiré la nature du haut de son char de voyageur ou de la terrasse de sa villa; il a vécu avec elle; il a reçu ses plus intimes confidences. Ce poëte de la cour d'Auguste est toujours au fond un paysan de Mantoue. On le reconnait à ce touchant retour vers *les limites du champ paternel, le toit couvert de gazon de la pauvre chaumière* et *les épis mûrs de son doux royaume!*

Malheureusement ses nouveaux amis ne lui permettront point de s'arrêter à ces tableaux. La muse de Théocrite leur semble un peu agreste et demande à être ornée; Virgile voudra, comme il le dit : *rendre la campagne digne d'un consul!* Aussi ses églogues sortiront-elles trop souvent de leur cadre champêtre. Surchargées d'allusions politiques ou même de science philosophique (comme la sixième, par exemple, dans laquelle Silène explique l'origine du monde d'après les Épicuriens), elles ne nous présenteront plus qu'une sorte d'énigme dont quelques vers charmants ne peuvent racheter les obscurités. Tous ces personnages contemporains, célébrés sous le nom de Daphnis ou de Palémon, forment une mythologie bucolique dont nous avons perdu la clef, ce que, pour notre part, nous regrettons médiocrement.

Les commentateurs se sont pourtant efforcés de la retrouver, et l'on ferait un volume des bizarres imaginations auxquelles plusieurs d'entre eux ont été conduits. — Il en est qui sont allés jusqu'à voir dans la quatrième églogue adressée à Pollion, et où le poëte, voulant glorifier la victoire d'Auguste, déclare que *les temps prédits par la sibylle sont enfin arrivés,* il en est, dis-je, qui ont vu dans cette figure poétique le pressentiment de la venue du Christ ! Comprenez, si vous le pouvez, comment le poëte païen Virgile s'est trouvé transformé en prophète annonciateur ! — ou plutôt ne cherchons pas à comprendre, et passons.

Virgile avait employé trois années à composer ses dix églogues ; il en consacra sept à son poëme des *Géorgiques,* non qu'il travaillât lentement, mais parce qu'il se montrait difficile envers lui-même, et revenait sans cesse sur le travail achevé. Chaque matin il dictait un grand nombre de vers et passait le reste de la journée à les réduire à un petit nombre.

— Mon poëme, disait-il plaisamment, est comme les petits ours, à qui leur mère ne donne une forme qu'à force de les lécher.

A vrai dire, pourtant, il semble que le poëte se soit moins occupé de la forme proprement dite que des dé-

tails. L'ordre manque à son poëme, il confond les matières, revient sur ses pas et lasserait la patience du lecteur s'il ne le tenait sans cesse émerveillé devant ses admirables broderies.

Aussi, ce que l'on retient surtout dans les *Géorgiques*, ce sont les épisodes.

Le premier chant débute par une invocation aux dieux, parmi lesquels le poëte ne manque point de placer César Octave. Il n'ose indiquer son rang dans l'Olympe, mais il lui propose successivement la terre, la mer et le ciel (car le Tartare, dit-il, ne peut se flatter de l'avoir pour roi) ; puis, entrant dans son sujet, il explique l'origine de l'agriculture et les intruments nécessaires au labour ; il apprend à distinguer les terres, à reconnaître l'époque favorable pour chaque travail, à observer la marche régulière des astres, et rappelle à ce propos comment cette marche fut troublée à la mort de César.

Ce tableau des prodiges lugubres qui annonçaient aux Romains de terribles châtiments se termine, comme toujours, par l'apothéose d'Auguste. — Faire de l'ancien triumvir l'unique ancre de salut de Rome, la personnification de la paix et le réconciliateur obligé entre les hommes et les dieux était,

dès lors, le plus sûr moyen de consolider une usurpation.

Dans le second livre, Virgile traite de la culture des arbres et trouve moyen d'amener ce magnifique éloge de la terre italique pour lequel les républicains de Rome eux-mêmes purent lui pardonner tout le reste. Il termine par un retour plein de grâce amoureuse vers les douceurs de la vie champêtre.

O trop heureux l'homme des champs, s'il connaissait son bonheur ! Loin des discordes armées, la terre toujours juste verse pour lui de son sein une nourriture facile. S'il n'habite pas une de ces demeures aux toits élevés dont les vastes portiques sont inondés, dès le point du jour, par les flots de clients qui viennent saluer le maître : s'il ne peut s'extasier devant des portes brillantes d'écaille, devant des tapisseries brochées d'or ou des vases d'airain de Corinthe; si la pourpre corruptrice de Tyr n'a pas altéré la blancheur de ses laines et s'il n'a pas mêlé les bois parfumés à l'huile sortie de ses pressoirs, il est riche de ressources variées. Il peut, sans sortir de son domaine, chercher le repos dans de fraîches retraites, aux bords des lacs d'eau vive. Couché au fond de quelque fraîche Tempé, il écoute le mugissement de ses bœufs et il laisse le doux sommeil descendre des feuilles sur sa paupière. — Là, son regard aperçoit de gras pâturages, de vastes forêts et une jeu

nesse endurcie par le travail, à qui le bonheur coûte peu. Les dieux sont servis, les parents respectés; Astrée fuyant la terre laissa chez eux les derniers vestiges de ses pas.

Le troisième chant s'occupe des troupeaux; il contient la description d'une épizootie qui avait ravagé l'Italie, et que tous les poëtes didactiques ont imité depuis.

Enfin, dans le quatrième chant, Virgile entretient Mécène, par ordre duquel il déclare avoir entrepris son travail, des soins que demandent les abeilles. Il termine par l'épisode d'Aristée et la descente d'Orphée aux enfers.

Cette sèche analyse ne peut donner aucune idée des *Géorgiques,* mais elle suffit pour rendre visible l'intention du poëte. — Quant à la beauté des développements, vous en trouverez un reflet, affaibli, sans doute, mais non pas sans charme, dans la traduction de Delille, la seule traduction en vers d'un poëme étranger qu'on puisse lire. Dans cette poésie didactique, qui demande moins d'inspiration que de ressources, et où le tour de force supplée à l'imagination, l'adresse du versificateur français a heureusement lutté contre l'élé-

gante élévation du modèle. On ne sent que rarement la gauche attitude d'une muse traductrice qui, lorsqu'elle s'efforce de reproduire une expression ou un geste, n'arrive le plus souvent qu'à sa grimace. En acteur habile, Delille a su prendre le costume du poëte qu'il voulait représenter ; il a sa démarche et quelquefois son accent. — Seulement c'est un acteur ! — Quoi qu'il puisse faire, l'insuffisance de l'imitation se trahit ; à chaque instant on aperçoit le rouge, et çà et là on devine l'oripeau.

Mais c'est bien autre chose dans l'*Énéide* ! Ici l'immensité du travail surpassait les forces du versificateur français. Le mécanisme de la langue poétique, quelque ingénieux qu'il fût, ne suffisait plus pour rendre des caractères et des passions. Transporté au milieu des grandes aventures de l'épopée, Delille a l'air d'un nageur sûr de lui dans un fleuve paisible, mais qui, obligé de lutter tout à coup contre les flots de la mer, se trouble, enfonce et sent qu'il se noie.

Telle était, au reste, la difficulté de l'entreprise que tous ceux qui l'ont tentée depuis y ont échoué plus complétement que lui, et sa traduction est encore restée le plus honorable échec que l'on ait subi dans cette tentative.

Le moyen, en effet, de donner à notre alexandrin monotone assez de variété pour conduire le lecteur jusqu'à la fin du douzième chant par de continuels renouvellements? Virgile y a réussi à peine avec sa langue prosodiée, sa liberté d'inventeur et les prodigieuses ressources d'un des esprits le plus naturellement poétique qui se soit jamais révélé.

Nous avons déjà dit quel avait été son but en écrivant l'*Énéide*. Il voulait faire pour Rome ce qu'Homère avait fait pour la Grèce, réunir l'*Iliade* et l'*Odyssée* dans une épopée latine qui populariserait parmi les Romains l'histoire de leurs origines.

D'après la tradition demi-fabuleuse de l'Italie, les Troyens fugitifs débarqués dans le Latium sous la conduite d'Énée, passaient pour les pères de la race romaine. — Jules César prétendait même descendre directement du fils de Vénus et d'Anchise par Iule.

Le choix du héros avait donc l'avantage de confondre la légende césarienne et la légende nationale, de donner une base commune à Rome et à l'empire.

Restait à coordonner les éléments épars de la tradition, à l'enrichir d'inventions attachantes, à créer des caractères dramatiques, à faire enfin du nouveau poëme

une sorte de mirage de l'Italie comme ceux d'Homère l'avaient été de la vieille Grèce.

Virgile nous paraît avoir fait à cet égard tout ce que l'on pouvait attendre d'un génie fécond, attentif, et qui, chose merveilleuse, unissait la patience à l'impressionnabilité. Partout il a lié les événements de son poème aux lieux et aux familles les plus célèbres de l'Italie. — La nourrice d'Énée est inhumée sur le mont Caïete et lui donne son nom; le Promontoire de Misène reçoit le sien d'un des hérauts de l'armée troyenne; le pilote Palinure nomme un autre cap; les Claudius, les Memmius et les Cluentius retrouvent dans le poëme leurs ancêtres *Clausus, Menesthée* et *Cloanthe*. Les paysages sont d'une si scrupuleuse vérité, qu'on les reconnaît encore aujourd'hui et qu'un voyageur peut, l'*Énéide* à la main, parcourir les lieux décrits par le poëte latin.

Celui-ci avait bien compris qu'une épopée doit embrasser l'ensemble de la nature physique et de la nature morale; qu'il fallait y trouver enfin le monde résumé. Lorsque le Tasse travaillait à la *Jérusalem délivrée*, il conduisit un jour un de ses amis sur une hauteur et lui montrait l'horizon immense qui se déroulait sous leurs yeux. — Vous voyez, lui dit-il, ces

campagnes fécondes, ces fleuves, ces montagnes, ces mers, ce ciel où se cachent les esprits invisibles et ces villes où s'agitent les hommes? Voilà mon poëme! — Virgile s'était évidemment dit la même chose; mais, comme le Tasse, il a eu moins de puissance que de volonté.

Son épopée prend le fils d'Anchise et de Vénus, sept ans après la ruine de Troie. Éole, excité par Junon, qui reste ennemie implacable des Troyens, disperse sa flotte au moment où il apercevait déjà l'Italie, et la jette sur les côtes d'Afrique, près de Carthage. Vénus se présente à son fils sous les apparences d'une chasseresse, et l'engage à demander asile à Didon, reine de la ville nouvellement fondée.

Didon, qu'elle enflamme d'amour pour Énée, reçoit le héros troyen comme un envoyé des dieux. — Celui-ci raconte la destruction de Troie et ses longues prérégrinations à travers mille dangers.

Toute cette partie de l'*Énéide* est une réminiscence presque continuelle de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Quelquefois Virgile ne fait que prendre l'image ou la pensée d'Homère; il la travaille, l'embellit souvent, mais sans pouvoir déguiser le larcin.

Didon, qui a laissé voir son amour à Énée, va le

prendre pour époux, lorsque Jupiter ordonne au héros troyen de poursuivre sa route et d'aller s'établir en Italie où l'attendent de grandes destinées. Énée, soumis à la volonté du maître des dieux, se décide à partir secrètement. Didon aperçoit, aux premières lueurs du jour, la flotte qui s'enfuit à pleines voiles! Alors se frappant le sein et maudissant l'ingrat qui l'abandonne, elle prononce contre lui des imprécations, le voue aux furies vengeresses, et s'adressant enfin à son peuple :

Et vous, Tyriens, que sa race, que la nation qui doit naître de lui, soient à jamais poursuivis de votre haine. Qu'il n'y ait jamais entre les deux peuples ni amitié, ni alliance. Un jour, j'en ai l'espoir, de mes cendres sortira un vengeur qui poursuivra sans relâche cette colonie de Troyens avec la flamme et avec l'épée. Maintenant, plus tard, toujours que les deux nations soient ennemies, que les terres, les flots, les hommes, se combattent sans merci. — Je lègue la guerre à nos derniers neveux.

. . . . . .

Elle dit, et frémissante, égarée, le cœur plein de sombres résolutions, elle promène autour d'elle des yeux injectés de sang. Ses joues marbrées frémissent; déjà pâle de la mort qui l'attend, elle se précipite dans la

cour intérieure de son palais, *où elle a fait entasser en forme de bûcher tout ce qu'elle tient d'Énée;* elle monte jusqu'au sommet, saisit une épée dont elle avait fait présent au héros troyen, mais, hélas! pour un autre usage; elle regarde un instant les riches étoffes qu'elle avait reçues de lui, et cette couche nuptiale bien connue! étouffée d'abord par l'émotion et les larmes, elle se jette enfin sur la couche et prononce ces dernières paroles : — Adieu, dépouilles douces à mon cœur, tant que les destins et l'amour l'ont permis; recevez mon âme et délivrez-moi de mes tortures. — J'ai vécu; j'ai fourni la carrière que la fortune m'avait ouverte; c'est une grande ombre que je lègue aux enfers. J'ai fondé une ville puissante; les murs que je vois sont mon ouvrage... Trop heureuse, hélas! si les vaisseaux troyens n'avaient jamais touché nos rivages.

A ces mots, elle appuie ses lèvres sur la couche nuptiale. — Mourons donc sans vengeance, dit-elle; mais mourons! c'est ainsi, c'est ainsi que je veux descendre aux enfers! Que de la haute mer le Troyen repaisse ses yeux de la flamme de ce bûcher, et qu'il emporte avec lui l'annonce de ma mort pour augure.

Elle parlait encore lorsque ses femmes, qui l'avaient vue fléchir tout à coup, aperçoivent l'épée teinte de sang et ses mains qui retombaient inanimées.

Ceci est, si nous pouvons nous exprimer ainsi, de la passion moderne : on chercherait vainement rien de pareil dans Homère. C'est seulement à l'apparition des

tragiques grecs que l'amour revêt ce caractère émouvant. Son exaltation est le signe d'une société dans laquelle le cœur prend plus d'importance et où les instincts se transforment en sentiment.

L'anacronisme par lequel Virgile fait Énée contemrain de Didon, et la haine léguée à son peuple, par la reine délaissée, contre les descendants du prince troyen, est, en outre, un trait de génie. Cette origine donnée à l'inimitié de Rome et de Carthage appartient bien à l'épopée dont la mission est de poétiser les annales d'une nation et l'on aime à entendre Didon qui, près de monter sur un bûcher, annonce au fondateur de Rome les vengeances d'Annibal.

Cependant Énée continue sa navigation. Il relâche en Sicile, où Virgile fait célébrer des jeux comme Homère dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*; puis il consulte la Sybille de Cumes, descend aux enfers et aborde enfin en Italie, où il est accuelli par le roi Latinus qui lui promet en mariage sa fille Lavinie.

Mais Turnus, roi des Rutules, qui recherchait la main de cette dernière et qui est excité par Junon, soulève tous les peuples du Latium contre les Troyens.

Énée, conseillé par le dieu du Tibre, remonte le fleuve jusqu'à Pallantée, pour demander du secours au

roi Évandre, qui s'est établi avec une colonie d'Arcadiens au lieu même où Rome doit être bâtie.

Évandre habite un palais de chaume, son trône est une chaise d'érable recouverte de la peau d'un lion, sa garde, deux chiens qu'il nourrit lui-même, ses poëtes, les oiseaux qui chantent sur sa tête! Mais ces campagnes encore sauvages doivent devenir un jour la grande Rome! Là sera le *Forum*, ici le quartier des Carènes, où s'élèveront les palais de Lucullus. Évandre montre à son hôte le bois d'Argilète, la porte Carmentale, la roche Tarpéienne et l'emplacement du Capitole, qui inspirait déjà une respectueuse terreur!

Le bon roi accorde à Énée un corps de troupes commandé par son fils Pallas, et Vénus, se rappelant sans doute le merveilleux bouclier qu'a autrefois forgé Vulcain pour Achille, en réclame un non moins précieux, sur lequel le divin forgeron a représenté, par anticipation, tous les exploits qui doivent illustrer plus tard le peuple romain.

Les quatre derniers chants décrivent les combats des deux armées, terminés enfin par la mort de Turnus. Longtemps regardés comme inférieurs aux premiers, il ont été réhabilités par Chateaubriand, qui remarque avec raison que ce sont les seuls qui appartiennent en

propre à Virgile, et qu'à bout de ses imitations d'Euripide ou d'Homère, il y a multiplié les inspirations personnelles et créé des caractères dont les types n'existaient point avant lui. Tels sont ceux de Camille, la séduisante amazone, que le Tasse a copiée, en l'affaiblissant, dans Clorinde; tels sont surtout Nisus et Euryale, ces deux amis si touchants de beauté, de dévouement, de jeunesse, qui combattent et meurent l'un près de l'autre, comme deux Spartiates du bataillon sacré.

Quant à la forme destinée à faire valoir ce plan ingénieux, elle est presque constamment noble, harmonieuse, savante. — Il n'est pas une page où n'étincellent des vers qui frappent et restent imprimés dans la mémoire en vivantes images!

D'où vient donc que l'*Énéide* ne vous emporte point comme les poëmes d'Homère? que, sans rien pouvoir y reprendre, vous l'admirez faiblement, que la perfection même des détails semble tourner contre le poëme et vous allanguit? — D'où cela vient? De ce que l'épopée de Virgile est une œuvre artificielle, tandis que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont nées spontanément.— De ce que l'un procède de l'inspiration nationale et en a le mouvement, tandis que l'autre est l'œuvre d'un poëte de

cour et qu'on y sent les précautions de l'art. Le génie a besoin de s'appartenir à lui-même. Il faut qu'il obéisse sans calcul à l'mpulsion de la muse. L'imagination des poëtes ressemble à ces harpes éoliennes que l'on suspend aux rameaux, et qui, selon le vent qui passe, font entendre un son sauvage ou mélodieux. Pour écrire l'épopée de Rome, il n'eût point fallu se rappeler que l'empereur avait fait substituer, dans *les Géorgiques*, à l'éloge de Gallus l'épisode d'Aristée; il n'eût point fallu voir en perspective l'évanouissement d'Octave en composant les beaux vers sur Marcellus; il n'eût point fallu surtout se trouver riche de plus d'un million donné par Auguste et dont on devait lui rendre la valeur en gloire et en plaisirs. — Virgile a fait tout ce que pouvait faire le génie enchaîné à des obligations, mais il a été la preuve que les grandes œuvres ne se commandent pas et qu'elles doivent germer d'elles-mêmes, à leur saison et dans une terre libre.

Quand Voltaire a dit que *si Virgile était l'ouvrage d'Homère, c'était son plus bel ouvrage,* il a, comme trop souvent, sacrifié la justice à un trait brillant. Le plus bel ouvrage d'Homère c'est cette nationalité grecque dont il a été, pendant tant de siècles, le père nourri-

cier; c'est cette tradition héroïque transmise depuis la guerre de Troie jusqu'à Platée, c'est ce peuple enfin à qui il a donné une langue, une littérature, un sentiment commun, et dont il a fait le plus merveilleux peuple de la terre !

En lisant Virgile, il me semble suivre une de ces rivières où mon regard ne rencontre que villas charmantes, parcs aux dessins variés, villages coquets ou cités opulentes. — J'admire l'art nus au service d'une riche nature.

Mais quand je me trouve devant Homère, je crois entendre les grondements profonds de l'Océan; mon œil se perd dans des horizons sans limites, et je sens que c'est de là qu'est sortie la nuée qui a formé la rivière, et que c'est là qu'elle retourne elle-même.

CHAPITRE IV

Tite-Live; son histoire niée par les Allemands. — Salluste; sa vie et ses œuvres. — Un débat dans le sénat romain. — L'ère des Césars. — Juvénal et ses satires, — Tacite et Suétone. — Récit de la mort de Néron. — Péroraison de *la vie d'Agricola*. — Fin de l'empire romain.

En parlant des efforts tentés par Auguste pour conserver, en la reconstituant, la tradition historique des Romains, nous avons nommé Tite-Live, dont la grande histoire prenait Rome à sa fondation et la conduisait jusqu'à l'an 743, c'est-à-dire jusqu'à la mort de César.

Son ouvrage était partagé en cent quarante Décades; il ne nous en reste que trente-cinq, encore quelques-unes sont-elles incomplètes; mais elles suffisent pour nous faire connaître le système adopté par Tite-Live.

Voulant populariser l'histoire nationale, il se décida

à la puiser dans les traditions. Tous les récits conservés par la transmission populaire furent scrupuleusement recueillis par lui, et il en fit les origines de son histoire.

Ce n'est pas tout : comme Thucydide, il entremêla son récit de discours supposés qui devaient lui donner une réalité plus vivante, mais sans avoir, comme l'historien grec, les documents certains qui pouvaient donner à ces discours, sinon pour la forme, au moins pour le fond, une sorte d'authenticité.

Le livre y perdit évidemment comme histoire ; mais il y gagna comme intérêt et comme couleur. Flottant, pour ainsi dire, entre l'épopée et la chronique, l'œuvre de Tite-Live emprunta à ce double voisinage un accent si dramatique et si élevé, que, dans sa tragédie des *Horaces*, Corneille n'a eu souvent qu'à traduire en vers la prose de l'historien latin.

Ceci suffirait pour expliquer la popularité des Décades. Elle fut telle que Caligula, irrité de les voir entre toutes les mains, ordonna de les saisir dans les bibliothèques pour les détruire ! — Devant ces grands et poétiques tableaux de la vertu des ancêtres, il éprouvait, sans doute, la même colère que le parricide qui tuait à coups de pierre une heureuse nichée de jeunes

oiseaux, en disant qu'ils l'accusaient, dans leurs chants, d'avoir tué son père.

Le pape Grégoire le Grand reprit, longtemps après, la même œuvre de destruction, parce que, disait-il, « les miracles des faux dieux que rapportait Tite-Live, pouvaient ébranler la foi des chrétiens ! »

Par compensation, l'histoire de Tite-Live fut tellement recherchée lors de la renaissance des lettres en Europe, que l'on vit des savants mettre leurs terres en vente afin d'acheter un manuscrit des Décades, et que Cosme de Médicis, pour faire réussir une négociation près d'Alphonse, roi d'Aragon, lui en envoyait une belle copie. On engagea d'abord le prince espagnol à ne pas la recevoir, de peur que le manuscrit ne fût empoisonné (le poison était, dans cet heureux temps, un des arguments diplomatiques le plus en usage); mais Alphonse ne put résister au désir de relire un auteur dont il préférait le style, selon ses propres expressions, aux concerts des plus habiles musiciens, et qui le charmait jusqu'à guérir ses maladies.

Enfin, Henri IV, dans son enthousiasme gascon pour l'historien latin, déclarait qu'il donnerait une province de France à celui qui découvrirait une de ces Décades! — Heureusement qu'on ne lui proposa pas le marché.

Tite-Live est de l'école historique à laquelle on a donné dans ces derniers temps le nom d'école pittoresque, et que les travaux de MM. de Barante, de Ségur, (l'historien de la grande armée), et même d'Augustin Thierry, qui y appartient par plusieurs côtés, ont justement mise en faveur.

Il est la plus haute et la plus complète expression d'un genre dans lequel l'écrivain s'efface lui-même, en s'interdisant la critique qui choisit et la doctrine qui juge, pour s'imposer, avant tout, la tâche de reproduire le passé dans sa naïveté. Tite-Live est, en un mot, le type qu'a défini Quintilien, en disant que l'historien devait écrire *pour raconter et non pour prouver*.

On a vivement attaqué de nos jours, non-seulement le système historique adopté par Tite-Live et que nous ne prétendons pas défendre, mais son livre lui-même. Parce que beaucoup de fables avaient été mêlées à l'histoire des premiers âges de Rome, les Allemands ont résolûment nié toute cette histoire et se sont déclarés mieux instruits que les auteurs latins des faits dont ceux-ci étaient plus rapprochés de près de vingt siècles! — Et savez-vous d'où ils tirent, pour cela, leurs preuves? — De l'historien même qu'ils regardent comme un romancier, où d'autres écrivains qu'ils déclarent

aussi peu dignes de foi ! Leur système d'argumentation est appuyé tout entier sur ce principe : *prendre pour vrai dans chaque livre ce qui favorise leur explication et pour faux ce qui la contredit.*

Mais quelle est l'histoire que n'altère point la légende populaire? Ne la voyons-nous pas se glisser dans le récit des faits contemporains eux-mêmes, et faudra-t-il pour cela répudier ces faits? Nierez-vous un événement toutes les fois que des circonstances fabuleuses y auront été ajoutées. — Car tout le raisonnement des Allemands et de leur école se réduit à cette argumentation : — La chose n'a pu se passer ainsi, donc elle n'a point eu lieu !

Et qu'ont-ils substitué à l'histoire acceptée jusqu'à nos jours? Des suppositions ! On a renversé le roman populaire pour y substituer un roman philosophique ! Ainsi, grâce à Niebuhr et à ses adhérents, nous savons aujourd'hui que les rois de Rome sont des mythes ; chacun d'eux ne représente pas un homme, mais une évolution sociale ? Romulus symbolise le règne de l'aristocratie ; son frère Rémus, qu'il tue, représente la démocratie ; Brutus, fils de Tarquinia, signifie l'indépendance nationale naissant de la tyrannie ; en un mot, toute l'histoire romaine de ces premiers temps exprime,

par des noms d'hommes, des idées générales et collectives ; c'est un immense logogriphe offert à la postérité !

Et quel est l'auteur de cette énigme compliquée ! — Au dire des Allemands, c'est tout le monde ! Nous avons, sans nous en douter, la singulière habitude de traduire ainsi les faits généraux, et le genre humain est perpétuellement occupé à transformer des systèmes sociaux en biographies !

Aussi attendez que quelque érudit d'outre-Rhin raconte la révolution française : il prouvera que les noms célèbres qui y figurent ne sont point des personnalités réelles, mais des abstractions. — Louis XVI représente évidemment l'idée monarchique décapitée par l'idée démocratique ; Robespierre, c'est la classe juridique ; Danton, la violence révolutionnaire ; Napoléon, le peuple armé ! — Les écrivains français qui les ont regardés comme des individualités vivantes, ont prouvé leur *manque de critique*, et les historiens philosophes ne peuvent voir dans ces grands noms que des symboles, comme dans Romulus, Tarquin, Coriolan et Guillaume Tell !

Sérieusement, est-ce là ce qu'on appelle réformer l'histoire? Quoi, parce que tout ne peut être cru dans Tite-Live, tout sera déclaré fabuleux? Les anciens au-

ront accepté pour vrai un récit imaginaire, *dans le fond comme dans les détails*, et il aura fallu attendre jusqu'au XVIII^e^ siècle pour s'apercevoir de sa fausseté ?

Et que met-on en avant pour soutenir une pareille opinion ? — L'aveu fait par Tite-Live qu'il a consulté des documents incertains ? (Comme si ce n'était point le cas de tous les historiens, sans que tous aient la bonne foi d'en convenir.) — La découverte de certains fragments de vers dans sa prose, d'où l'on a conclu des emprunts à de vieilles chansons et à de vieux poëmes (comme si la prose de Cicéron, de Pline, de Sénèque ne renfermait pas également un grand nombre de vers involontaires) : — enfin les contradictions fréquentes du récit (comme si ces contradictions ne s'expliquaient point par l'inexactitude des copistes auxquels nous devons la transmission des Décades). — En résumé, toute la critique faite de Tite-Live repose sur des inductions, tandis que la valeur de son œuvre est établie par l'adhésion des contemporains et par l'admiration de dix-huit siècles.

Au reste, une autre école historique avait été fondée quelques années auparavant par Salluste : c'était celle qui, prenant le contre-pied de l'école de Tite-Live, veut

avant tout que l'histoire soit une leçon et prouve quelque chose.

Salluste était né à Amiterne, ville considérable du pays des Sabins, dont on retrouve encore aujourd'hui quelques ruines près de San-Vittorino, dans l'Abruzze. — Il naquit au temps de Marius, et se trouva mêlé, dès sa jeunesse, à cette gigantesque curée du monde romain.

Les désordres de ses premières années avaient rapidement englouti son patrimoine; en voyant que la puissance et la richesse étaient devenues une proie livrée aux plus audacieux, il se jeta dans la mêlée pour en revendiquer sa part.

Une aventure honteuse qui déshonora Fausta, femme de Milon, et qui attira à Salluste, son complice, un châtiment public, le jeta dans le parti de Claudius. Leurs intrigues firent exiler Milon qui, rappelé plus tard, tua Claudius.

Pendant ce temps, Salluste avait continué à suivre le flot de corruption qui emportait la société romaine. Noté d'infamie et dégradé du rang de sénateur par les censeurs Appius Pulcher et Pison, il n'en fut pas moins nommé questeur pour la seconde fois par le crédit de César, dont il avait embrassé le parti avec tous les hommes perdus de dettes ou de crimes.

Il en est de certaines révolutions comme des tempêtes de l'Océan ; quand elles s'apaisent, on se trouve entouré de débris, mais l'écume triomphe et surnage ! Après sa victoire, César fit ce que font les Césars de tous les temps: il éleva ses complices, dans la pensée que la hauteur du piédestal empêcherait de voir les flétrissures.

Salluste fut nommé proconsul de la Numidie, où il amassa d'immenses richesses par les moyens ordinaires aux proconsuls. Accusé à Rome, il acheta ses juges et vint s'établir sur le mont Quirinal, où il fit construire un palais entouré de vastes jardins, qui fut habité dans la suite par plusieurs empereurs romains. Il y réunit à prix d'or les œuvres d'art les plus précieuses, et c'est de là qu'ont été déterrées depuis une grande partie des antiques qui font l'ornement de nos musées modernes.

D'après une telle vie, on pourrait croire que les histoires de Salluste sont la glorification du succès, que, conformant ses doctrines à ses actions, il a prouvé que le gouvernement du monde appartenait au crime habile et que ses livres révèlent un prédécesseur de Machiavel !

Loin de là ! les livres de Salluste respirent une morale austère. Un souffle de la Rome républicaine semble traverser ces pages stoïques ! Étrange et lamentable

contradiction dont l'histoire des lettres nous offre tant d'exemples ! Ainsi l'homme peut se dédoubler ! Trouver en lui-même deux êtres dont l'un condamne et méprise l'autre. Sorti de son cabinet de travail, il reprend à la porte les vices qu'il vient de flétrir ; près d'y rentrer il secoue ses souillures avec la poussière de ses pieds et redevient l'adorateur de la vertu !

Hypocrisie, direz-vous? Non, l'homme ne se masquerait point ainsi devant lui-même ; il ne jouerait pas un rôle dont il devrait être le seul spectateur. Si, rendu à la solitude, il retrouve tout à coup le sentiment du droit, le respect du devoir, c'est que tous deux parlent en lui, c'est que, pour étouffer leur voix, il faut les cris de la passion et les tumultes de la mêlée humaine.

Ce n'est point quand l'homme corrompu vante le bien qu'il ment, c'est quand il le trahit ! La logique, aidée de la conscience, nous fait voir la vérité ; la mauvaise foi, aidée de l'intérêt, l'obscurcit. Nous sommes sincères en approuvant ce qui est beau, ce qui est juste, car nous ne faisons que suivre notre inspiration intérieure ; nous cherchons à nous tromper nous-mêmes en pratiquant ce qui est inique, ce qui est vil ; nous en rougissons, nous nous efforçons de masquer nos actes par la dissimulation ou l'audace.

Salluste, déprédateur et débauché, était l'homme factice d'une éducation déplorable et d'une société pourrie : Salluste, philosophe sévère, était l'homme primitif, l'homme du dedans, celui qui, dégagé des tentations, reconnaissait la grandeur de la vertu.

Mais ses écrits n'en sont pas moins la condamnation de sa vie. Ils prouvent que Dieu lui avait donné une lumière dont il n'a point voulu se servir, et Dion Cassius a pu dire avec justice : « Salluste est resté déshonoré par ses livres mêmes. Les leçons qu'il y avait données ont toutes été contredites par ses actions ; César a pu l'absoudre, mais ses ouvrages sont un arrêt qui affiche ses crimes au poteau. »

Il ne nous reste de Salluste que l'histoire de la conjuration de *Catilina* et de *la guerre de Jugurtha ;* ce sont deux chefs-d'œuvre ! Tacite les jugeait comme la postérité l'a jugé lui-même à son tour. Il admirait l'énergique brièveté des narrations, la profondeur des aperçus, l'admirable habileté avec laquelle les discours étaient enchâssés dans le récit.

La conspiration de Catilina et *la guerre de Jugurtha* ne sont que des épisodes historiques ; mais l'admirable talent de Salluste en a fait des histoires complètes. L'une est le tableau rapide et saisissant d'une de ces guerres

lointaines qui transportaient l'aigle romaine au milieu des nations barbares ; l'autre nous donne sur les mœurs de Rome, sur ses factions, sur l'esprit antique et l'esprit nouveau qui s'y trouvaient en présence, des indications si nettes et si vives que plus de paroles sembleraient superflues.

Nous avons dit que Salluste était le chef de l'école des historiens philosophes ouverte plutôt que fondée par Thucydide. Son récit de la conspiration de Catilina débute par des réflexions très-élevées sur les devoirs de l'homme et du citoyen. Il explique dans une sorte de justification détournée comment il a été conduit à s'occuper d'histoire, et arrive enfin à son héros.

Ici nous vous demanderons la permission de citer ; la manière de Salluste est de celles qui gagnent plus à être traduites, même par nous, qu'à être analysée. Voici le portrait qu'il donne de l'homme dont il va raconter la criminelle entreprise.

Lucius Catilina était d'une race illustre ; il avait l'esprit énergique, le corps vigoureux, l'âme méchante et corrompue. — Dès son adolescence, il aima les dissensions intestines, les meurtres, les vols, les discordes civiles, et ce furent les exercices de sa jeunesse. — Il sa-

vait supporter les veilles, le froid et la faim au delà de ce qu'on pourrait croire. Homme audacieux, mais changeant, il était capable de tout feindre, de tout dissimuler. On l'avait toujours vu avide du bien d'autrui et prodigue du sien. Ses passions étaient des flammes. Parlant assez bien, mais sans jugement, il se laissait toujours emporter, dans ses vastes aspirations, vers l'incroyable et l'impossible.

Après la domination de Sylla, il n'eut qu'une pensée : s'emparer de la république. Peu lui importaient les moyens, pourvu qu'il y arrivât. Cet esprit farouche était chaque jour plus excité par ses besoins et par ses crimes, que sa nature même avait accumulés ; il l'était également par la corruption des mœurs, composés monstrueux de deux vices contraires : le luxe et l'avarice !

. . . . . .

Dans une ville aussi grande et aussi perverse que Rome, Catilina réunit facilement autour de lui tous les scélérats, dont il se fit une sorte de garde. C'étaient les impudiques, les adultères, ceux qui avaient dissipé les biens paternels à entretenir leurs vices, ou qui s'étaient endettés pour racheter leurs crimes ! Puis venaient les parricides, les sacriléges, les gens flétris par une sentence ou qui craignaient de l'être, les journaliers de l'assassinat ou du parjure, qui vivaient du sang de leurs concitoyens ; enfin tous les hommes que le libertinage, la pauvreté ou les remords tenaient en éveil. Tels étaient les intimes de Catilina. Si, par malheur, quelqu'un d'irréprochable tombait dans son

amitié, le commerce de tous les jours et la séduction le faisaient bientôt semblable aux autres.

Mais Catilina recherchait surtout les jeunes gens dont l'esprit encore flexible se laissait plus facilement prendre au piége. Car, selon la passion qui les enflammait, il leur procurait des amours faciles, des meutes, des chevaux. Il n'épargnait ni son argent, ni sa réputation, pour se les assujettir et se les attacher.

. . . . . .

Quand il les avait enfin à sa discrétion, il les formait à toutes les actions coupables. Il les prêtait d'abord pour de faux témoignages ou de fausses signatures ; il les accoutumait à mépriser la bonne foi, l'argent, le péril. Enfin, lorsqu'il leur avait fait mettre sous leurs pieds la réputation et l'honneur, il leur confiait des missions plus hardies. S'il n'avait, dans le moment, aucun intérêt au crime, il faisait saisir et égorger des gens dont il n'avait jamais eu à se plaindre. Il aimait mieux être cruel sans besoin, que de laisser la main et le cœur de ses serviteurs s'engourdir dans l'inaction.

Voilà quels étaient les amis et les complices en qui Catilina mettait son espoir. — Sachant, d'ailleurs, que partout l'usure avait créé un peuple de désespérés, que les soldats de Sylla, ruinés par leurs excès, se rappelaient les rapines qui avaient suivi leurs anciennes victoires, et aspiraient à la guerre civile ; il forma le projet de détruire la république.

Salluste nous a conservé tous les détails du complot.

Il nous fait assister aux conciliabules nocturnes où les conjurés font leurs conditions et se partagent les dépouilles de la société comme si elle n'eût été déjà qu'un cadavre; il nous introduit ensuite dans le sénat et nous montre le grand débat qui s'ouvre à propos des complices de Catilina arrêtés par l'ordre de Cicéron. Et ici il ne s'agit plus seulement de discours supposés, comme ceux de Tite-Live; tout nous engage à croire que les discours rapportés à cette occasion par Salluste sont, à peu de chose près, la fidèle reproduction des harangues prononcées au sénat.

On voit, en effet, dans Xénophon, que les Grecs connaissaient déjà l'art d'écrire par notes abrégées, de manière à pouvoir suivre, à peu près, la rapidité de la parole; mais cet art, peu répandu avant Cicéron, fut perfectionné par un de ses esclaves, dont il fit plus tard un affranchi. Tullius Tiron s'appliqua à compléter la nomenclature des signes abréviatifs, et créa cette tachygraphie que l'on appela par la suite *notes tironiennes*. La connaissance de cet art, simplifié par Sénèque et par quelques autres, se répandit dans tout l'empire; on s'en servit pour la plupart des actes, dont on diminuait ainsi la longueur. Ce fut de là que les officiers chargés de leur transcription furent appelés *notai-*

res, parce qu'ils employaient les *notes tironiennes*.

On en fit usage en France jusqu'à la fin du IXe siècle, et en Allemagne jusqu'à la fin

Aujourd'hui la clef de cette écriture cursive a été complétement perdue. Le pape Jules II chargea en vain les plus savants hommes de son temps de la retrouver. — Cependant Carpentier a publié un *Alphabetum tironianum*, et ce sont ces recherches qui ont conduit Taylor à la découverte du nouveau système de sténographie adopté de nos jours dans toute l'Europe.

Il reste donc constant qu'à l'époque de Cicéron on pouvait recueillir les discours prononcés dans le sénat, au moyen de *scribes tironiens* que le consul lui-même avait fait placer près de la tribune. — Ce fut ainsi que l'on conserva sa première *Catilinaire*, et sans doute les discours que donne Salluste dans le récit qu'il nous a laissé de ce célèbre débat.

Au reste, qu'ils soient ou non fidèles, nous croyons utile de les citer, soit comme un nouveau témoignage du génie de l'historien, soit comme un précieux document sur l'éloquence parlementaire des Romains.

Nous prenons le débat au moment où la punition des coupables est mise en délibération, et où chaque sénateur exprime son vote avec ou sans phrases.

Silanus, désigné consul pour l'année suivante, opine à la mort. — Tous ceux qui parlent après lui sont du même avis jusqu'à César. Celui-ci avait eu avec Catilina des rapports secrets; on le soupçonnait de connaître la conspiration et de ne s'être abstenu d'y prendre part qu'après examen. En tous cas, c'était l'homme que vous connaissez : candidat de la tyrannie, il attendait l'heure favorable et ne voulait pas que trop de sévérité décourageât ces volontaires de toute usurpation, qui, après avoir échoué sous Catilina, pouvaient l'aider un jour à réussir lui-même. Dans tous les temps, l'ambition qui attend a ménagé les téméraires et les vicieux comme les soldats naturels de son avenir.

César se lève donc et commence de cet air de calme nonchalant sous lequel il avait coutume de cacher toutes ses émotions.

Pères conscrits,

Les hommes qui ont à délibérer sur une question douteuse doivent avant tout être affranchis de haine, d'amitié, de colère ou de compassion. Si l'esprit en est assiégé, il démêle, en effet, difficilement la vérité, et jamais personne n'a pris le parti le plus sage en obéis-

sant à sa passion. Donnez à votre intelligence toute liberté, elle vous sert bien; qu'une passion l'obsède, au contraire, elle en est bientôt dominée, et la raison devient inutile.

Je pourrais multiplier les exemples de peuples et de rois qui, poussés par la colère ou par la compassion, se sont égarés; mais j'aime mieux vous rappeler ce que nos ancêtres ont fait de sage ou de juste contre les impulsions de leurs propres cœurs.

Pendant la guerre de Macédoine, les Rhodiens, nation puissante et riche qui devait ses agrandissements aux bienfaits du peuple romain, nous manquèrent de fidélité et se déclarèrent contre nous. Cependant, à la fin de la guerre, nos ancêtres ayant eu à délibérer sur leur sort, craignirent que l'on ne les soupçonnât de les attaquer plutôt pour ravir leurs richesses que pour venger l'injure reçue, et ils les laissèrent impunis. De même, lors des guerres puniques, bien que les Carthaginois, pendant la paix ou pendant les trêves, eussent souvent commis des actions indignes, nos pères n'en prirent jamais occasion d'user de représailles. Ils préférèrent ce qu'exigeait leur dignité à ce que leur permettait la rigueur de la justice.

Vous aussi, Pères conscrits, vous devez prendre garde à ne pas être plus occupés du crime de Lentulus et de ses complices, que de votre propre honneur. Si l'on peut inventer un supplice proportionné à ce crime, j'approuve l'innovation proposée; mais si sa grandeur dépasse l'imagination elle-même, je crois qu'il faut appliquer simplement les peines indiquées

par la loi. Je suis convaincu que Décimus Silanus, qui est un homme ferme et courageux, n'a parlé que dans l'intérêt de la république ; je ne le soupçonne nullement de céder, dans de si graves conjonctures, à la faveur ou à la haine ; je connais trop bien ses habitudes de modération ; cependant, son avis me paraît, je ne dirai pas cruel (que pourrait-il y avoir de cruel contre de pareils hommes ?) mais contraire à l'esprit de la république.

Certes, Silanus, la crainte de l'avenir ou l'atrocité de l'attentat ont pu seuls décider un consul désigné à proposer un nouveau genre de peines.

Quant à la crainte, il est inutile d'en parler, puisque, grâce à la vigilance de notre excellent consul, nous avons tant de forces sous les armes ; je n'ai donc à m'occuper que de la nature de la peine.

Pourquoi n'as-tu pas ajouté à ton avis, Silanus, que les coupables seraient d'abord battus de verges ? Est-ce parce que la loi Porcia le défend ? Mais d'autres lois défendent aussi d'ôter la vie à des citoyens condamnés, et leur permettent de se sauver par l'exil. — Est-ce parce qu'il te paraît plus dur d'être battu de verges que de mourir ? — Est-ce, au contraire, parce que le châtiment te semble trop léger ? — Comment concilier ce respect pour la loi dans un point de peu d'importance, avec sa violation sur un point plus sérieux.

Mais qui osera, direz-vous, blâmer ce qui aura été fait contre les parricides de la république ? — Qui ? — Le temps, les conjonctures, la fortune, dont le caprice gouverne les nations. Quoi qu'il arrive, ceux-ci auront

mérité leur sort, j'en conviens; mais examinez mûrement, Pères conscrits, les conséquences de votre décision pour d'autres citoyens. Tous les mauvais exemples sont nés de bons principes, puis quand l'autorité passe à des hommes ignorants ou moins justes, le nouvel exemple donné à propos contre des gens qui le méritaient s'applique à tort aux gens qui ne le méritent pas. Après la défaite des Athéniens, les Spartiates leur imposèrent trente tyrans pour gouverner la république. Ceux-ci commencèrent par faire mourir des scélérats odieux à tout le monde; le peuple s'en réjouit et cria que c'était justice; mais, insensiblement, la licence s'accrut; bientôt ils se mirent à sacrifier, selon leur fantaisie, les bons et les méchants, et à répandre partout l'épouvante, de sorte que la république, accablée sous la servitude, fut cruellement punie de sa joie insensée.

De nos jours même, lorsque Sylla victorieux fit égorger Damasipe et ses pareils, élevés sur les ruines de l'État, qui n'applaudit à cette action? Tout le monde répétait que des scélérats et des factieux dont les séditions avaient bouleversé Rome, méritaient bien la mort! Mais ce fut le signal d'un affreux carnage, car, dès que quelqu'un avait envie d'une maison ou d'une terre, et, un peu plus tard, d'un vase précieux ou d'un habit, il en faisait inscrire le propriétaire sur les listes de proscription. — Ainsi, ceux-là mêmes qui s'étaient réjouis de la mort de Damasipe, furent bientôt traînés au supplice, et l'on ne cessa de tuer que lorsque Sylla eut gorgé de richesses ses moindres partisans.

Je ne crains rien de pareil aujourd'hui, sous le consulat de Marcus Tullius ; mais, dans une grande nation, tous les hommes ne se ressemblent point. Plus tard, sous un autre consul, qui disposera également d'une armée, une imposture peut s'accréditer ; alors si, d'après l'exemple que vous allez donner, le consul, autorisé par un décret du sénat, tire l'épée, qui pourra conduire son bras ou l'arrêter ?

Nos ancêtres, dans la crainte des piéges que les factions peuvent tendre à des innocents, ont proclamé la loi Porcia et plusieurs autres, qui permettent aux condamnés de s'exiler. Ce motif, Pères conscrits, me paraît le plus puissant pour nous empêcher de rien innover. Certes, ils nous surpassaient en vertus et en sagesse, ces hommes qui, avec de si faibles ressources, formèrent le vaste empire qu'ils nous ont laissé, et que nous avons grand'peine seulement à maintenir.

Je conclus donc en demandant la confiscation des biens des coupables, leur dispersion dans les villes municipales où ils seront retenus prisonniers, et la défense de revenir jamais sur leur procès.

Ce discours artificieux dut produire une sensation profonde. César avait habilement ménagé toutes les opinions en les rappelant toutes à la prudence. Les allusions faites à l'instabilité des triomphes politiques, au danger des antécédents, dont les vaincus de la veille pouvaient s'armer contre les vaincus du lende-

main; le souvenir des proscriptions de Sylla ramené au moment où l'on voulait s'engager dans une voie sanglante; tout était merveilleusement choisi pour effrayer les timides et faire hésiter les prudents. Cette harangue donnait la mesure de César, — intelligence souveraine et déliée qui, à force de supériorité, d'à-propos et de souplesse, sut se faire une route à travers tous les partis et recueillir la moisson que les autres avaient semée.

Caton vit l'empression produite et monta brusquement à la tribune.

Vous connaissez tous ce dernier Romain si supérieur à ceux qui avaient autrefois porté le même nom. Cicéron a fait son histoire en quelques mots : « *Caton,* dit-il, dans une lettre à Atticus, *avait prévu tout ce qui est arrivé; il s'y est opposé de tout son pouvoir, et il a mieux aimé mourir que d'en être le témoin.* »

A sa vue, les sénateurs, saisis d'une crainte respectueuse, reprennent leurs places et font silence. Caton parle ainsi :

Pères conscrits,

Mon opinion est entièrement contraire à celle de Cé-

sar, lorsque je considère l'état des choses, les dangers qui nous environnent, et surtout lorsque je réfléchis aux avis que quelques orateurs viennent de donner !

Il me paraît qu'ils se sont seulement occupés du genre de supplice qui doit être infligé à ceux qui ont pris les armes contre leur patrie, contre leurs pères, contre les dieux domestiques; mais les circonstances nous avertissent de prévenir leurs attentats, bien plus que de délibérer sur la manière de les punir. — Les autres crimes peuvent être poursuivis lorsqu'ils ont été commis; mais celui-ci, si l'on n'en prévient pas l'exécution, ne laisse plus de recours à la justice. Une fois la ville prise, toutes les ressources sont retirées aux vaincus.

C'est donc à vous que je m'adresse, au nom de tous les dieux immortels ! à vous qui avez toujours fait plus de cas de vos palais, de vos maisons de plaisance, de vos statues, de vos tableaux, que de la république elle-même. Si vous voulez conserver ces biens, de quelque nature qu'ils soient, auxquels vous tenez tant, si vous voulez assurer du repos à vos voluptés, relevez un instant votre tête endormie, et sauvez la république. Il ne s'agit pas aujourd'hui des revenus de l'État, des insultes faites à nos alliés; on met en question notre liberté, notre vie !

Et c'est dans une pareille conjoncture qu'on vient me parler de douceur, de pardon ! — Il y a déjà longtemps, il est vrai, que nous n'appelons plus les choses par leur nom. Faire largesse des biens d'autrui, c'est de la libéralité, se montrer audacieux dans le mal,

c'est du courage! Voilà comment on a conduit la république au bord de sa perte. — Que l'on soit donc (puisque c'est l'usage !) libéral des biens des alliés, que l'on se montre plein d'indulgence pour ceux qui pillent le trésor public; mais du moins qu'on ne fasse pas des générosités de notre sang et que, pour épargner quelques scélérats, on n'aille pas sacrifier tous les gens de bien.

César veut que la fortune des coupables soit confisquée et qu'on les renferme eux-mêmes dans les villes municipales! Il craint, sans doute, si on les laissait ici, qu'ils ne fussent délivrés par leurs complices ou par une multitude achetée; mais croit-il donc qu'il n'y ait de méchants et de scélérats qu'à Rome, qu'on n'en trouve point dans toute l'Italie, et que leur audace ne soit point d'autant plus grande qu'il y a contre eux moins de défense? L'avis de César est mal fondé, s'il craint les complices de Catilina, et si, quand tout le monde s'inquiète, il est le seul tranquille, vous et moi nous avons une raison de plus de trembler.

Soyez donc assurés qu'en décidant du sort de Lentulus, vous décidez en même temps de celui de l'armée de Catilina et de tous les conjurés. Plus vous montrerez de vigueur, plus ils auront de faiblesse; mais si vous semblez mollir, ils se dresseront tous plus audacieux.

Des citoyens de la plus haute noblesse ont formé le complot de mettre la république en feu; ils appellent à la guerre les Gaulois, ennemis mortels du nom romain; le chef des conjurés a pris le commandement

d'une armée qui est déjà sur nous, et vous temporisez encore? Vous délibérez sur le sort des ennemis surpris dans nos murs? Du temps de nos ancêtres, Manlius Torquatus fit mettre à mort son propre fils, parce que, dans la guerre contre les Gaulois, il avait combattu malgré les ordres; ce noble jeune homme fut puni d'une valeur irréfléchie, et vous, vous ne savez quel parti prendre à l'égard des plus féroces parricides! — Ah! si l'on pouvait commettre ici quelque faute sans trop de danger, j'abandonnerais volontiers votre instruction à l'événement; mais nous sommes cernés! Catilina avec son armée nous tient l'épée sur la gorge; d'autres ennemis sont dans la ville, au milieu de nous; nous ne pouvons rien dire, rien préparer sans qu'ils en soient instruits; tout retard est impossible.

Je le déclare donc:

Puisque la déposition de Volturcius, celle des Allobroges, leurs propres aveux, ont prouvé que les accusés avaient préparé contre leur patrie le meurtre et l'incendie.

Le sénat doit appliquer la loi des ancêtres contre les criminels convaincus: — la mort!

L'avis de Caton prévalut. On prononça l'arrêt, qui fut exécuté sur-le-champ. Lorsqu'en sortant du sénat le consul rencontra les amis et les parents des coupables qui couvraient la place publique, il leur cria: —

Ils ont vécu ! et ce mot fut comme un coup de hache qui coupa au pied toutes les espérances criminelles.

Ces citations, que j'ai prolongées à dessein, ont pu, non-seulement vous faire connaître le talent de Salluste, mais l'état de la société romaine. Vous avez vu ce qu'était Catilina et de quelle armée il avait pu s'entourer; mais ce scélérat d'élite était encore trop en avant de son siècle; quelques citoyens restaient à la république ébranlée; il fallait que les triomphes d'Octave pussent les faire disparaître et que le règne d'Auguste achevât d'éteindre à Rome tous les instincts virils. Alors sentant que l'heure favorable est venue, on voit Catilina se relever de sa tombe avec son cortége de brigands, d'empoisonneurs et d'assassins; il monte sur le trône impérial, où il s'éternise sous les noms de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron!

C'est là ce qu'on a appelé l'ère des Césars! Une sorte de vertige s'empare de chacun de ces hommes au moment où il parvient à l'empire; la toute-puissance produit sur lui l'effet des philtres enivrants que préparaient les nécromants du moyen âge; sa raison se trouble, il perd la conscience de sa condition humaine; il se sent devenir dieu!

Et quel dieu! Le monde livré sans défense à ses pas-

sions est comme un champ qu'il fauche. Il n'y a plus qu'un être qui vit dans l'empire; les autres sont des instruments dont il dispose, des moyens de jouissance! — Conséquence inévitable d'une autorité sans limites. — L'homme, créature vacillante et incomplète, ne vit jamais impunément dégagé de tous les freins; s'il peut ce qu'il veut, tôt ou tard il voudra le mal, par l'imperfection de sa nature. Borner le pouvoir de celui qui gouverne, ce n'est pas se défier de lui, c'est simplement le croire un homme, c'est-à-dire corruptible. La toute-puissance ne peut appartenir qu'à la toute-science, et la toute-science n'est qu'en Dieu! Que ceux qui doutent des dangers de l'autorité absolue relisent l'histoire des successeurs d'Auguste; ils comprendront comment elle conduit insensiblement à cette folie du trône qui empêche d'entendre et de voir. — Tous les Césars commencent comme des anges pour finir comme des monstres: l'un deux se fait surnommer à son début *les délices du genre humain!* — C'était Néron.

Ce récit des commencements de l'empire est, au reste, le plus éclatant et le plus terrible enseignement que puisse donner le passé. On y lit clairement l'origine des décadences et on y apprend quels sont les symptômes de mort pour les nations.

Il faut voir de quelle manière se fonde et grandit la longue tyrannie impériale qui consume le peuple romain comme une fièvre lente.

Nous avons dit les efforts d'Auguste pour amortir et calmer ; nous avons vu ses générosités, sa clémence, ruses politiques dont il avoue le secret à son lit de mort. Près de fermer les yeux, il dit à ses amis :

— Ai-je bien joué mon rôle ?

Et, comme on lui répond affirmativement :

— Alors, ajoute-t-il, comme à la fin des comédies, *citoyens, applaudissez !*

Tel est le point de départ. Tibère continue dans la même voie. Au premier instant, tout en lui respire la modération. Il n'accepte l'empire qu'avec résistance, à la condition expresse de s'en démettre un jour. Et comme le sénat insiste :

— *J'attendrai donc,* dit-il avec soumission, *que vous jugiez équitable d'accorder un peu de repos à ma vieillesse.*

Craignant, en outre, que Germanicus ne fût impatient de lui succéder, il feignit une maladie qui lui laissait peu de temps à vivre.

Toute flatterie semblait lui répugner. Un Romain l'avait nommé son *maître* ; il l'avertit de ne pas lui

faire cet affront; un autre avait appelé les occupations de l'empereur *saintes;* il le força d'y substituer le mot de *laborieuses;* un troisième avait dit qu'il s'était présenté au sénat *par son ordre* ; Tibère l'obligea de dire: *par son conseil!*

Cette longue dissimulation n'avait d'autre but que d'assurer sa tyrannie. Il fallait s'aider du sénat pour faire rentrer dans le devoir la plupart des légions révoltées, quitte à s'aider plus tard des sympathies de la populace pour décimer le sénat. Auguste n'avait jamais été dupe de l'hypocrisie de Tibère; il avait deviné ce que cachait cette méchanceté qui prenait son temps pour se produire, et on l'avait entendu un jour s'écrier:

— *Malheur à Rome qui sera broyée par une mâchoire si lente!*

Quand il se sentit enfin maître de tout, Tibère se démasqua. Retiré dans l'île de Caprée comme dans un antre, il commença à promener la hache et le poison sur tout l'empire. Les richesses d'un citoyen lui faisaient-elles envie, il lui envoyait l'ordre de le nommer son héritier et le bourreau ouvrait sur-le-champ la succession. Il fit battre de verges sa belle-fille Agrippine, la veuve de Germanicus, laissa mourir de faim dans un cachot ses petits-fils Néron et Drusus, et or-

donna de poignarder le grammairien Séleucus, parce qu'il répondait trop bien aux difficultés qu'il se plaisait à lui proposer.

Auguste, divinisé, était devenu un inépuisable prétexte pour sa cruauté et ses confiscations. Un citoyen avait osé changer de vêtements devant la statue d'Auguste: — la mort! Un autre avait vaqué à des occupations sordides avec un anneau qui portait son image gravée! — la mort! Un troisième avait osé blâmer une parole autrefois prononcée par lui! — toujours la mort!

Mais ce n'était point assez de défendre ainsi la mémoire du fondateur de l'empire; Tibère prit sous sa protection celle de tous les rois passés. Un poëte fut accusé d'avoir injurié Agamemnon dans une tragédie! Il voulut se défendre en prouvant que sa pièce était ancienne et avait été applaudie par Auguste, à qui il l'avait lue; on ne l'écouta point et on le traîna au supplice.

Une foule de citoyens, craignant les dénonciateurs, se frappaient eux-mêmes; Tibère leur en fit un crime et confisqua leurs biens. Il retenait ses ennemis dans la vie pour multiplier leurs tortures. Un jour qu'il visitait les prisons, un condamné lui cria:

qui *n'avait pas honte,* disait-il, *d'être plus riche que l'empereur;* un autre jour, apprenant qu'un de ses parents portait toujours sur lui des contre-poisons :

— *Quoi!* s'écria-t-il, *avoir un antidote contre César!*

Et il le fit massacrer.

Vous connaissez l'histoire de son cheval Incitatus, qu'il avait revêtu de la dignité de consul, et comment il se fit élever des temples où le peuple l'adorait. — Enfin quelques-uns de ceux qui l'entouraient s'effrayèrent de sa folie toujours plus furieuse et l'immolèrent. Telle était la terreur, qu'on ne voulut point croire d'abord à la nouvelle ; on se persuada que c'était une ruse de Caligula pour frapper les Romains qui oseraient se réjouir.

Quelques sénateurs avaient cependant conservé, sous ces effroyables servitudes, un culte secret à la vieille liberté ; ils voulurent profiter de la mort de Caligula pour proclamer la république ; mais les prétoriens, qui préféraient un maître dont ils pouvaient attendre des largesses, allèrent porter la couronne à Claude, un des frères de Germanicus. Ils le trouvèrent caché derrière une porte et demi-mort de frayeur.

« Il ne demandait que la vie, dit Chateaubriand dans

ses études historiques; on lui donna l'empire et il pleura du présent. »

Que pouvait, en effet, ce poltron ridicule, dont la gaucherie avait été prise longtemps pour de la stupidité? Livré aux grossiers instincts de la brute, il laissa libre carrière à tous les crimes. Lui-même ne haïssait pas le sang, et, las de faire rire, il essaya parfois de faire peur; mais Agrippine, qu'il avait épousée, après avoir fait mettre à mort Messaline, voulut assurer le trône à son fils; elle termina brusquement son règne par le poison, et l'empire romain tomba aux mains de Néron.

Nous nous arrêtons à ce nom, qu'il suffit de prononcer pour réveiller l'idée du tyran dans sa perfection. — Aussi bien, il est temps de donner la parole aux écrivains qui nous ont laissé le récit de cette incroyable époque.

Parmi ces écrivains, il en est trois (un satirique et deux historiens), qui la résument et qui surpassent tous les autres, nous voulons parler de Juvénal, de Suétone et de Tacite.

Juvénal était d'Aquinum, aujourd'hui Aquino, dans l'Abruzze. — On croit qu'il naquit sous Caligula et qu'il mourut sous Adrien. Il vit ainsi onze empereurs

qui, pendant quatre-vingts ans, semblèrent uniquement occupés, sauf de rares exceptions, à déshonorer le trône ou à l'ensanglanter.

Juvénal était fils ou pupille d'un affranchi qui prit le plus grand soin de son instruction. Malheureusement les études littéraires étaient en décadence. La liberté, chassée du sénat et du forum, avait emporté avec elle les débats sérieux qui entretenaient la haute éloquence. A celle-ci avait succédé la déclamation ampoulée des écoles où l'on se livrait à des débats fictifs et à des amplifications de rhétorique sur les lieux communs de la littérature. C'est ce qui a fait dire à Boileau :

> Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
> Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
> Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
> Étincellent pourtant de sublimes beautés.
> Soit que, sur un édit arrivé de Caprée,
> Il brise de Séjan la statue adorée ;
> Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs.
> D'un tyran soupçonneux, pâles adulateurs,
> Ou que, poussant à bout la luxure latine,
> Aux portefaix de Rome il vende Messaline.
> Ses écrits pleins de feu, partout brillent aux yeux.

Pendant longtemps, Juvénal dut réprimer sa verve satirique. Il laissa son contemporain Martial, aiguiser

ses quatrains sarcastiques, sachant que l'esclavage, chez un peuple spirituel est l'époque des épigrammes; enfin, au déclin de sa vie, sous le règne plus heureux d'Adrien, il crut pouvoir rompre le silence, et il jeta ce grand cri de mépris et de colère qui a traversé dix-huit siècles.

Ses satires sont au nombre de seize. Par leur énergie sauvage, elles semblent avoir voulu se mettre au niveau du siècle qu'elles flétrissent, se montrer sans pudeur et sans pitié comme lui. La muse de ce terrible poëte de la société des Césars a accepté l'office de bourreau; sa lyre est un fer rouge dont elle marque au front les scélérats ou les vicieux. Cependant, quelle que soit la crudité cynique de certains détails, Juvénal eût pu dire ce que dit de lui-même un de nos poëtes vivants :

Mon vers, rude et grossier, est honnête homme au fond.

Il y a, en effet, dans son accent, quelque chose de probe et de sincère; on sent que, comme il le déclare dans ses premiers vers, il est bien le poëte de l'indignation (*facit indignatio versus*).

Pour s'en convaincre, il faut lire la satire où il raconte l'histoire de ce fameux turbot offert à Domitien,

qui réunit le sénat pour savoir à quelle sauce le poisson devait être accommodé.

Juvénal fait arriver successivement les patriciens tremblants à la voix du maître, et écrit au front de chacun son histoire, qu'il résume par un mot flétrissant. — Ailleurs il nous peint ces hypocrites silencieux et à l'air austère, « dont les cheveux, dit-il, sont plus courts que les sourcils » et qui, le nom de vertu sur les lèvres, ont pour dieux pénates tous les vices. — Il signale ces Grecs avilis, courtisans de tous les palais, parasites de tous les festins, qui flattent, comme d'autres travaillent pour vivre et qui savent prendre partout l'attitude ou le ton qui doit plaire. « C'est le talent de la nation, » ajoute-t-il; le Grec naît comédien. Tu ris, il rit plus » fort; il pleure s'il voit couler les larmes d'un ami, » mais sans en être plus triste pour cela; en hiver, de- » mandes-tu un peu de feu, il endosse son manteau; » si tu dis : « J'ai chaud, » il commence à suer. »

Mais c'est surtout dans la belle satire intitulée *les Vœux*, que Juvénal s'élève avec une éloquence tour à tour impétueuse, amère et sublime. Il signale la folie de ceux qui souhaitent les richesses ou les honneurs, et, rappelant à ce dernier propos la disgrâce de Séjan :

La puissance est sujette à l'envie, les plus élevés tombent du faîte ; la longue liste de leurs titres les entraîne au fond de l'abîme ; leurs statues descendent de leurs bases et suivent le câble qui les précipite. On saisit la hache, on brise les roues du char triomphal qui leur avait été consacré, on frappe les jarrets de bronze des innocents coursiers. Déjà le feu petille sous le souffle qui l'excite, déjà s'embrase dans la fournaise cette tête du *favori de Tibère*, que le peuple adorait ; le grand Séjan éclate et se dissout ! Maintenant cette face, la seconde de l'univers, va servir à faire de petits vases, des bassins, des poêles et des cuvettes. — Orne ta maison de lauriers, cours immoler un taureau superbe au Capitole ; le cadavre de Séjan est livré au croc, on le donne en spectacle, — et la foule de se réjouir ! — Vois, s'écrie-t-on, quelles lèvres ! quel visage ! je n'ai jamais pu supporter cet homme. — Mais pour quel crime a-t-il été condamné ? Parle-t-on de délateurs, d'indices, de témoins ? — Rien de tout cela ! une longue et verbeuse lettre, *avec le cachet de Tibère*, est arrivée de Caprée. — Fort bien, je comprends.

Et voilà nos citoyens ! — Comme d'habitude, ils se rangent du côté du succès ; ils maudissent la victime. Si la fortune eût favorisé Séjan et eût livré la vieillesse du prince à ses coups, ils le proclameraient maintenant Auguste ! Depuis que le peuple romain a cessé de vendre ses suffrages, il a renoncé à la politique ; lui qui distribuait jadis empire, faisceaux, légions, tout enfin, il demeure impassible, il ne lui faut plus que deux choses : du pain et des spectacles ! — *Écoutez ce qu'il dit dans*

la foule : — J'apprends qu'il en périra bien d'autres, n'en doutez pas ; la fournaise est grande ! Je viens de rencontrer, la pâleur au front, mon ami Brutidius qui se réfugiait à l'autel de Mars. Je crains bien que notre Ajax ne se venge d'avoir été mal servi. Vite, courons, et pendant que le cadavre de Séjan est encore sur la rive du Tibre, foulons aux pieds l'ennemi de César. Mais surtout, que nos esclaves nous voient, pour qu'ils ne puissent nous démentir et qu'ils ne traînent pas en justice leurs maîtres, tremblants et la chaîne au cou.

Quel terrible tableau d'une nation avilie par la servitude, n'ayant plus d'autre principe que la peur et n'avouant de sympathie que pour les victorieux !

Juvénal cherche les motifs de l'abaissement de la morale humaine et il les trouve dans l'avidité des jouissances, dans l'abandon de notre dignité, dans le besoin de nous sentir au-dessus de quelqu'un. Ceci avait été véritablement l'éternelle infirmité du peuple romain. Toutes ses facultés furent employées à la conquête et il avait mis sa gloire unique à dominer ! De là l'affaiblissement des sentiments de justice et de droit ; la force seule avait été adorée et 'on s'était préparé à l'esclavage par la tyrannie.

Des dépouilles enlevées dans les combats, une cui-

rasse suspendue à un trophée, la visière pendante d'un casque fracassé, un char sans timon, le pavillon d'une trirème vaincue, un captif tristement enchaîné au sommet d'un arc de triomphe ; voilà ce que nous regardons comme le souverain bonheur!... On a soif de gloire, non de vertu ! Qui voyons-nous embrasser celle-ci pour elle-même, sans l'attrait des récompenses? — Et cependant voilà bien longtemps qu'elle est fatale à la patrie, cette gloire d'un petit nombre, cette avidité de titres et d'éloges que l'on puisse graver un jour sur la pierre qui renfermera nos cendres ! — Fragile monument que le jet d'un figuier sauvage suffira pour détruire, car les tombes elles-mêmes sont destinées à périr.

Pèse Annibal! combien de livres de cendre dans ce grand capitaine? Le voilà celui que ne pouvait contenir l'Afrique, depuis la rive battue par l'océan mauritanien jusqu'aux bouches tièdes du Nil, entre les peuples éthiopiens et l'autre patrie des éléphants. Il ajoute l'Espagne à son empire, il franchit les Pyrénées ! La nature lui oppose en vain les Alpes et leurs neiges ; il entr'ouvre les rochers, il brise les montagnes dissoutes par le vinaigre. Déjà il tient l'Italie et pourtant il veut aller plus avant. — Soldats! dit-il, rien n'est fait si nous ne brisons les portes de Rome et si je n'arbore le drapeau de Carthage au milieu du quartier de Suburre ! — Oh ! la merveilleuse figure et quel tableau que celui de ce borgne monté sur sa bête de Gétulie! — Mais voyons le dénouement. O gloire ! il est vaincu ! Il fuit en exil, et là, ce grand, cet incomparable client attend

à la porte d'un palais qu'il plaise au tyran de Bithynie de s'éveiller. Cette âme qui bouleversa autrefois les nations ne quittera la terre ni par l'épée, ni par la pierre, ni par le javelot; Cannes et le sang précieux qui y fut versé auront pour vengeur *un atome de poison caché dans un anneau!* — Va donc encore, insensé, cours à travers les Alpes glacées pour plaire à nos écoliers et devenir un sujet d'amplification de *rhétorique*.

. . . . . .

Mais, *me diras-tu*, l'homme ne doit-il donc former aucun vœu? — Crois-moi, laisse les dieux apprécier ce qui nous convient et ce qui peut nous être utile. Nous demandons ce qui plaît, ils donneront ce qu'il faut. L'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même.

Poussés par nos amis ou par un aveugle et irrésistible penchant, nous demandons une épouse qui nous rende père! Ils savent, eux, quels seront ces enfants, quelle sera cette épouse! Si tu veux pourtant leur adresser quelque vœu... demande-leur la santé de l'esprit jointe à la santé du corps; demande une âme forte, exempte des terreurs de la mort et qui sache la regarder comme un bienfait de la nature.

Ce dernier conseil était surtout utile sous les Césars, où chacun devait regarder la vie comme un prêt que l'empereur pouvait, à chaque instant, lui redemander. Vu son titre de poëte satirique, Juvénal pourrait être taxé d'exa-

gération dans la peinture qu'il nous a laissée de cette sanglante époque, s'il n'avait pour garant les deux historiens que nous avons déjà nommés, Suétone et Tacite.

Suétone ne mérite le nom d'historien que dans une certaine mesure : c'est plutôt un chroniqueur à la manière de Froissart. Il est riche en détails, en anecdotes, en révélations curieuses ; mais il ne recherche ni la couleur, comme les historiens de l'école pittoresque, ni un enseignement, comme ceux de l'école philosophique. Son charme est dans la facilité et dans l'accent sincère d'une narration où rien ne frappe particulièrement, mais dont l'ensemble produit une impression singulièrement pénétrante.

Tacite, au contraire, appartient à l'école de Thucydide et de Salluste, mais les dépasse tous deux par la juste proportion des développements et la perfection de la formule.

Ce n'est pas seulement le plus profond des historiens : c'est le plus complet, en ce sens que rien d'important ne lui échappe ; le plus attachant, parce que sa sobriété prévient toujours la lassitude ; le plus instructif, en ce qu'il indique les origines ou les conséquences de toute chose. Racine l'appelait le plus grand peintre de l'antiquité ; Bossuet le plus grave des historiens ; Montaigne

avouait qu'il l'*avait couru d'un fil;* Montesquieu le commente continuellement et d'Alembert l'admirait sans restrictions.

Il ne faudrait point croire pourtant que son génie ait été à l'abri des critiques et même de la haine!

Outre le pape, qui fit jeter ses cendres au vent, nous pourrions citer Linguet, qui lui a adressé presque autant d'injures que s'il eût été un de ses contemporains, et l'empereur Napoléon qui, impatienté de ses révélations sur la tyrannie des Césars, le traitait de *mauvaise langue.*

Et savez-vous comment il justifiait cette expression? Par ce que dit Tacite de Néron! — Selon lui, l'historien latin avait calomnié le fils d'Agrippine; il n'avait pas compris qu'après tout, celui-ci avait aidé à constituer l'unité de l'empire romain; il oubliait qu'à la mort de ce prétendu monstre couronné, certaines provinces avaient poussé des cris de désespoir et avaient élevé des autels à Néron.

Quant à la calomnie, nous ferons observer que, si elle existe, elle ne vient point seulement de Tacite, mais de tous ceux qui ont écrit l'histoire de son règne, et il serait étrange que tous se fussent donné le mot pour répéter le même mensonge. — Puis les faits sont

là! Qui a empoisonné Britannicus? qui a forcé Sénèque à s'ouvrir les veines? qui a fait égorger sa propre mère?

L'unité du peuple romain exigeait-elle ces crimes?

Est-il vrai de dire d'ailleurs que l'établissement de l'empire ait constitué cette unité? — N'est-ce pas de lui, au contraire, que datent les révoltes des légions, les doubles et les triples nominations d'empereurs qui habituent les provinces à combattre Rome et les en détachent peu à peu?

Quant aux regrets publics exprimés à la mort de Néron, ils se réduisirent à ceux de quelques partisans, tels qu'en ont tous les scélérats, et à une ambassade du roi des Parthes, qui avait reçu plusieurs services du fils d'Agrippine et qui demanda que sa mémoire fut honorée; mais Suétone dit, en propres termes, qu'à la nouvelle de sa mort « *la joie publique fut telle, que le peuple parcourut les carrefours coiffé du bonnet de l'affranchissement.*

Il ne nous reste de Tacite que quatre ouvrages : Les *Annales*, qui renferment l'histoire de l'empire, avec des interruptions, depuis Tibère jusqu'aux dernières années de Néron.

Les *Histoires*, qui reprennent le récit depuis le règne

de Galba jusqu'à celui de Vespasien, dont elles donnent seulement une partie.

Les *Mœurs des Germains*, tableau curieux d'un peuple qui joue un si grand rôle dans l'histoire de l'empire.

Enfin, la *Vie d'Agricola*, dont Tacite avait épousé la fille.

Aucun de ces quatre chefs-d'œuvre n'est à indiquer particulièrement, il faut les lire tous et les relire, car les écrits de Tacite ressemblent aux profondeurs du ciel pendant la nuit. Au premier coup d'œil on n'aperçoit que quelques centaines d'étoiles, et à mesure qu'on regarde, il semble qu'elles se multiplient; les centaines deviennent des milliers, puis les points lumineux fourmillent innombrables ! Ainsi, dans les œuvres de l'historien romain, on n'est d'abord frappé que des grands épisodes; mais, à l'examen, une étoile semble naître à chaque page, à chaque ligne ; tout s'éclaire, tout brille, et la formule fait défaut à l'admiration.

Si, pour les lecteurs qui manquent de loisirs, il faut citer pourtant, nous indiquerons ce qui a rapport à Germanicus et à la révolte des légions, dans les *Annales;* et, comme opposition à ce tableau d'une noblesse émouvante, les détails intimes sur la vie de Néron. Ceux qui

ont rapport à ses vanités d'artiste sont surtout curieux à lire. Ce fils d'Agrippine qui tenait le monde sous sa main et pour lequel la terre épuisait ses voluptés, n'avait qu'une ambition sérieuse, dévorante : l'ambition de passer pour le meilleur chanteur de son temps ! — Les soins qu'il donnait à sa voix ne lui laissaient point le temps de s'occuper de l'empire. Voulant la faire applaudir, il parut sur le théâtre de Naples, et choisit de jeunes chevaliers et cinq mille plébéiens pour appuyer ses débuts. Ils étaient partagés en plusieurs corps, et on leur apprit les différentes manières d'applaudir. Il y avait les *bourdonnements,* les *tuiles,* les *castagnettes.* Les chefs de chacune de ses troupes gagnaient quarante mille sesterses (près de huit mille francs). — C'est à ce souvenir historique que nos claqueurs modernes ont dû le nom de *Romains,* que l'argot du théâtre leur a conservé.

Après ses triomphes de Naples, Néron voulut paraître sur la scène à Rome et y disputer le prix du chant. — Ici écoutons Tacite :

Le sénat, à l'approche des jeux quinquennaux, offre à l'empereur, pour le sauver de la honte, le prix du chant, en ajoutant la couronne de l'éloquence, afin de

cacher l'avilissement de l'histrion ; mais Néron répéta qu'il n'avait besoin ni de la brigue ni de l'autorité du sénat ; qu'il voulait l'égalité avec ses rivaux et qu'il obtiendrait de la conscience des juges le triomphe qu'i aurait mérité. Il commença par déclamer des vers sur la scène ; puis, le peuple le pressant de mettre ses talents au grand jour (car telles furent ses expressions), il monta sur le théâtre et se soumit à toutes les lois prescrites dans les combats de la lyre, comme de ne point s'asseoir malgré la fatigue, de n'essuyer sa sueur qu'avec la robe qu'il portait, de ne pas cracher, de ne pas se moucher à la vue des spectateurs. Enfin il fléchit les genoux, et, tendant respectueusement la main vers l'assemblée, il attendit avec une feinte anxiété la sentence des juges. La populace de Rome, qui avait coutume d'applaudir jusqu'aux gestes des histrions, trépignait en cadence et frappait des mains en marquant la mesure. On eût dit qu'elle se réjouissait, et peut-être se réjouissait-elle, en effet, peu soucieuse de la dignité romaine.

Mais les citoyens des villes éloignées, où se conservent encore l'austérité et les mœurs de la vieille Italie, ceux qui, vivant au fond des provinces, sans rien savoir de ses désordres, étaient venus à Rome en députation ou pour leurs affaires particulières, ne pouvaient supporter un pareil spectacle, ni suffire à cette tâche honteuse. Leurs mains, mal exercées aux applaudissements, se fatiguaient ; ils troublaient les habitués et souvent ils étaient frappés par les soldats qui garnissaient les gradins pour empêcher les acclamations de se ralentir ou de cesser, ne

fût-ce qu'un instant. — Un grand nombre de chevaliers furent écrasés en essayant de traverser la foule qui se pressait dans les couloirs, d'autres, à force de rester jour et nuit sur leurs bancs, contractèrent des maladies mortelles; car s'ils quittaient le théâtre, ils avaient tout à craindre; les délateurs étaient là, qui, tantôt ouvertement et le plus souvent en secret, prenaient les noms des spectateurs, épiaient sur leurs visages la joie ou la tristesse! Les hommes obscurs étaient sur-le-champ livrés au supplice; Néron dissimulait avec les personnages illustres: mais la rancune ne tardait pas à se montrer. On dit que Vespasien, réprimandé par l'affranchi Phébus de se laisser gagner par le sommeil, fut protégé à grand'peine par les prières des gens de bien, et qu'il fallut plus tard, pour le sauver d'une perte imminente, l'ascendant de sa destinée.

Voilà ce que Néron appelait *s'en remettre à la conscience des juges sans employer la brigue.*

Mais peut-être vous défiez-vous de cette *mauvaise langue* de Tacite; interrogeons alors Suétone et voyons comment il raconte la fin de ce règne dont les *Annales* ne rapportent qu'une partie, ce sera en même temps le moyen de comparer la manière des deux historiens.

Le monde, après avoir supporté près de quatorze ans un tel prince, en fit à la fin justice. Julius Vindex,

qui commandait alors dans les Gaules comme propréteur, donna le signal en soulevant cette province. — Des astrologues avaient autrefois prédit à Néron qu'il serait un jour déposé, ce qui lui avait fait dire ce mot célèbre : — *L'artiste vit partout*..... C'est à Naples qu'il apprit le soulèvement des Gaules, le jour même où il avait tué sa mère! Il reçut cette nouvelle avec tant d'indifférence et de tranquillité, qu'on le soupçonna de voir avec plaisir l'occasion de dépouiller, par le droit de la guerre, les plus riches provinces de l'empire..... Troublé enfin par les fréquentes et injurieuses proclamations de Vindex, il écrivit au sénat pour l'exhorter à venger l'empereur et la république; il s'excusa sur un mal de gorge de n'être pas venu en personne. Mais, dans ces manifestes, rien ne le blessa tant que de se voir traiter de mauvais chanteur..... et il allait demandant à tout le monde si on connaissait un plus grand artiste que lui ?.....

Son premier soin, en préparant son expédition contre les rebelles, fut de choisir des voitures pour le transport de ses instruments de musique... Cependant le bruit courut que les autres armées s'étaient aussi révoltées... Il remit donc au lendemain pour prendre un parti. — S'étant réveillé au milieu de la nuit, il apprit que ses gardes l'avaient quitté. Il sauta de son lit et envoya chez tous ses amis. N'en recevant aucune réponse, il alla, suivi de peu de monde, demander un refuge à quelques-uns d'entre eux. Toutes les portes lui furent fermées et personne ne lui répondit. Alors il revint dans sa chambre : les sentinelles avaient pris la fuite,

emportant jusqu'à ses couvertures et la boîte d'or où était le poison..... Il parut désirer une retraite pour se recueillir. Phaon, son affranchi, lui offrit sa maison de campagne, située entre la voie Salaria et la voie Nomentane, à quatre milles de Rome. Il monta à cheval en tunique et pieds nus, comme il se trouvait. Il était enveloppé d'un vieux manteau déteint, avait la tête couverte, un mouchoir devant la figure, et, pour toute suite, quatre personnes parmi lesquelles se trouvait Sporus. En sortant, il sentit la terre trembler, vit un éclair et fut saisi d'épouvante. Lorsqu'il passa près du camp des Prétoriens, des cris lui arrivèrent; c'étaient des imprécations contre lui et des vœux pour Galba!... Arrivé à un chemin de traverse, il renvoya les chevaux, et, s'engageant au milieu des ronces et des épines, dans un sentier couvert de roseaux où il ne pouvait marcher qu'en faisant étendre des vêtements sous ses pieds nus, il parvint, non sans peine, derrière la maison de campagne..... On creusa une ouverture sous la muraille, afin qu'il pût entrer secrètement et, en se traînant sur les mains, il gagna une chambre voisine, où il se coucha sur un mauvais matelas garni d'une vieille couverture.....

..... Tous ceux qui l'avaient suivi le pressaient de se dérober le plus tôt possible aux outrages dont il était menacé. Il ordonna de creuser une fosse devant lui, sur la mesure de son corps, de l'entourer de quelques morceaux de marbre s'il s'en trouvait, et d'apporter près de là de l'eau et du bois pour rendre les derniers devoirs à son cadavre. Il pleurait à chaque ordre

donné, et répétait sans cesse : — Quelle mort pour un si grand artiste ! Pendant ces préparatifs, un courrier vint remettre un billet à Phaon ; Néron s'en saisit et lut *que le sénat l'avait déclaré ennemi de la patrie et le faisait chercher pour le punir selon les lois anciennes.* Il demanda quel était ce supplice ; on lui apprit qu'il consistait à dépouiller le criminel, à lui serrer le cou dans une fourche, et à le battre de verges jusqu'à la mort. — Épouvanté il saisit deux poignards qu'il avait apportés et en essaya la pointe ; mais il les remit dans leurs gaînes en disant : — L'heure fatale n'est pas encore venue. Tantôt il exhortait Sporus à se lamenter et à pleurer, tantôt il priait quelqu'un de se tuer pour lui donner le courage de mourir. Quelquefois aussi il se reprochait sa lâcheté ; il se disait : — Je traîne une vie honteuse et misérable ! — Et il ajoutait en grec : — Cela ne convient pas à Néron ; cela ne lui convient pas ; allons, réveille-toi ! — Déjà s'approchaient les cavaliers qui avaient ordre de le saisir vivant. Quand il les entendit, il prononça en tremblant ce vers grec :

Des coursiers frémissants j'entends le pas rapide.

Et aussitôt, aidé par son secrétaire Épaphrodite, il s'enfonça le fer dans la gorge... Il expira les yeux ouverts et fixes, objet d'horreur et d'épouvante pour ceux qui le regardaient.

En lisant ce récit, on a peine à comprendre le juge-

ment de Laharpe, qui appelle Suétone un *anecdotier* et dit « qu'il rapporte tout, mais qu'il ne *peint* pas. »

Si nous ne nous trompons, il serait difficile de faire un tableau à la fois plus simple et plus saisissant de ces dernières heures de Néron. A chaque instant un coup de pinceau rapide accentue les physionomies et colore la scène. L'empereur histrion et le lâche égoïste se trahissent tour à tour avec une énergie bouffonne ou terrible, et quand on entend ce monstre naïf pleurer le grand artiste que Rome va perdre en lui, et engager un de ses amis à se poignarder pour lui donner du courage, on croit lire une des scènes de Shakespeare où le grotesque coudoie avec la terreur.

Loin d'accuser Suétone de ne *pas peindre*, on pourrait, au contraire, l'accuser de ne jamais faire autre chose. Ce qui lui manque, c'est la grandeur magistrale de Tacite, le parfait rapport entre toutes les parties de l'œuvre. Son histoire n'est qu'une galerie de tableaux juxta-posés dont il ne cherche jamais à faire sentir la parenté. Il vous promène de Jules César à Domitien sans vous montrer l'enchaînement des hommes et des choses. Dans Tacite vous n'avez qu'un tableau, mais il embrasse tout. On sent qu'il a des principes qui lui servent à juger et à coordonner les faits, tandis que

Suétone n'a que des souvenirs qui se succèdent et qu'il juge isolément, d'après sa sensation. L'un n'est, enfin, qu'un conteur, l'autre est le premier des historiens philosophes.

Ce titre, au reste, personne ne le lui a jusqu'ici contesté. — Alors même qu'on a mis en doute son exactitude et son jugement, on a reconnu la supériorité de sa forme.

Nous nous trompons : il s'est trouvé quelques pédants modernes qui, à force de corriger des thèmes, ont cru savoir mieux le latin que Tacite et ont déclaré qu'il n'appartenait pas à la bonne école, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'on ne trouvait pas ses tournures de phrases, ses expressions, son style enfin, dans Virgile ou dans Cicéron.

C'est une erreur commune et dont nous avons eu des exemples récents, que cette confusion faite entre la forme générale d'une langue à laquelle nul ne doit se soustraire et les formes particulières qui constituent la personnalité de chaque écrivain.

Il y a partout deux langues : celle que parle tout le monde, et celle plus nuancée que parlent les hommes qui sortent de la foule.— Cette dernière est l'accent particulier de chaque génie ; c'est elle qui les différencie

et les fait reconnaître ; mais les gens qui n'ont pas le sens délicat de l'art prennent cet accent pour une défectuosité de langage. Parce que la phrase de Tacite n'est point celle dont ils ont l'habitude, ils la déclarent d'une pureté douteuse ; — semblables à ces écoliers qui ne trouvent une langue étrangère bien parlée qu'à condition qu'elle le soit avec les inflexions de leur maître.

C'est la même erreur qui a fait dire de nos jours que Victor Hugo et Lamartine parlaient un français barbare ! — Reproche que nous voyons adresser dans tous les siècles aux écrivains d'une forme personnelle, à Bossuet, par exemple, à Labruyère, à Beaumarchais.

Mais à part ces étranges correcteurs de la latinité de Tacite, tout le monde est d'accord sur son admirable concision, qui semble cristalliser la pensée et l'enchâsser dans le récit comme une pierrerie étincelante. — Ce qui est moins connu, c'est la souplesse onctueuse de son style lorsque l'attendrissement le gagne. On pourra s'en faire une idée en lisant la péroraison de l'éloge d'Agricola.

On sait quelle fut la destinée de cet homme illustre. Envoyé par Vespasien dans la Grande-Bretagne pour la soumettre et la gouverner, il se rendit tellement cher

au peuple vaincu, que Domitien, qui ne pouvait croire à une autorité dépourvue d'ambition, le rappela à Rome. Agricola vécut dans la retraite sans regrets et sans murmure; mais cette vertu, même cachée, blessait l'empereur; il fi empoisonner secrètement le vainqueur des Bretons.

Tacite était alors absent, par suite d'un exil forcé ou volontaire, mais il s'occupa sur-le-champ de réunir tous les détails nécessaires à l'histoire de ce grand homme, qui, selon ses belles expressions, « par ses propres vertus et par les vices des autres, était poussé, en même temps, vers la gloire et vers l'abîme. »

Après avoir raconté comment Agricola dut refuser un des proconsulats qu'on allait tirer au sort, afin de ne pas exciter les soupçons de Domitien, et comment sa mort suivit ce refus, il ajoute :

Déplorable pour nous, triste pour ses amis, sa perte ne resta indifférente ni aux étrangers ni aux inconnus eux-mêmes. Le peuple, bien qu'il fût occupé d'autres soins, venait souvent à sa maison et parlait de lui sur les places et dans les réunions publiques. Personne ne se réjouit à la nouvelle de sa mort. Personne ne l'oublia sur-le-champ. La pitié fut d'autant plus vive, que

le bruit s'accrédita qu'il avait péri par le poison. — Quant à moi, je ne sais rien de précis et je n'oserais rien affirmer. Du reste, pendant toute sa maladie, Domitien lui envoya, plus souvent que les princes n'ont coutume de le faire, ses principaux affranchis et ses médecins de confiance, soit par interêt, soit pour l'espionnage. Au dernier jour même, on sut que des coureurs disposés sur les routes avaient rendu compte au prince de tous les instants de l'agonie, et personne ne croyait que Domitien pressât de la sorte une nouvelle qui dût l'affliger. Il montra néanmoins une apparence de douleur, tranquille désormais sur l'objet de sa haine, et cachant mieux la joie que la crainte. — Il paraît certain qu'à la lecture du testament d'Agricola qui le nommait héritier avec une digne épouse et une fille chérie (*à qui il voulait assurer au moins une part de ses biens*), il s'en réjouit comme d'un témoignage d'estime. Aveuglé et corrompu par des flatteries continuelles, il ne savait pas qu'un bon père n'institue pour son héritier qu'un mauvais prince.

Agricola... mourut dans sa cinquante-sixième année... Il a joui, dans toute leur plénitude, des vrais biens que donne la vertu, et, après les honneurs du consulat et du triomphe que pouvait y ajouter la fortune?... Mort avant sa fille et sa femme, on doit même le féliciter de s'être soustrait à l'avenir, sans avoir rien perdu de sa dignité, dans l'éclat de sa gloire, en laissant sains et saufs ses proches et ses amis. S'il n'a pas vécu jusqu'à ce siècle heureux, s'il n'a point vu le règne de Titus que nous annonçaient ses pressentiments et

ses vœux, ce fut du moins, pour sa mort prématurée, une grande consolation d'échapper à ces derniers temps où Domitien épuisait le sang de la république, non par instants et en la laissant respirer, mais sans relâche et, pour ainsi dire, d'un seul coup.

Agricola n'a pas vu le sénat assiégé par les armes, le meurtre de tant de sénateurs égorgés dans un même massacre, tant de nobles femmes exilées ou fugitives... Carus Métius ne comptait alors qu'une victoire... et on en était encore à l'accusation de Bébius Massa!... Depuis, nous avons traîné Helvidius en prison; nous avons vu condamner Mauricus et Rusticus; Sénécion nous a arrosés de son sang innocent! — Néron, du moins, détournait les yeux; il ordonnait les crimes et ne regardait pas. Le plus grand de nos maux sous Domitien c'était de voir et d'être vus, lorsque les soupirs étaient enregistrés, lorsque son visage cruel et cette rougeur dont il s'armait contre la honte suffisaient à faire pâlir et à désigner tant de victimes. — Tu es donc heureux, Agricola, non-seulement d'avoir vécu avec tant de gloire, mais aussi d'être mort à propos. Ceux qui ont assisté à tes derniers entretiens disent que tu as subi ta destinée sans regret, comme si tu eusses voulu par ton courage absoudre l'empereur. — Mais pour moi, pour ta fille, ce n'est pas assez de l'amertume de ta perte; il faut encore qu'à notre tristesse s'ajoute la douleur de n'avoir pu assister à ta maladie, soutenir ta vie défaillante, nous rassasier de ta vue et de tes embrassements. — Ah! pourquoi n'avons-nous pas recueilli tes volontés et tes paroles, pour les fixer au fond de notre cœur.

— C'est là notre regret, notre blessure. Forcés d'être absents, nous t'avons perdu quatre années avant ta mort. Sans doute, ô le meilleur des pères, grâce au dévouement de la plus aimée des épouses, rien n'a manqué à tes honneurs suprêmes; mais il a manqué des larmes à tes restes, et tes yeux, dans les dernières lueurs de la vie, ont dû désirer quelque chose.

S'il est un asile pour les mânes des hommes vertueux, si les grandes âmes, comme les sages aiment à le penser, ne s'éteignent pas avec le corps; — repose en paix et rappelle-nous de nos regrets impuissants et de nos plaintes efféminées, nous qui sommes ta famille, à la contemplation de tes vertus, qu'il n'est point permis de pleurer. — C'est par notre admiration, par nos louanges éternelles, c'est en te ressemblant, si nous en avons la force, que nous honorerons dignement ta mémoire. Tel est le véritable hommage, le pieux devoir de ceux qui te sont unis. J'exhorte ta fille et ta femme à rendre ce culte au souvenir de leur père et de leur époux. Qu'elles aient toujours présentes toutes tes actions, toutes tes paroles. Il vaut mieux qu'elles contemplent ta gloire dans l'image de ton âme que dans celle de ton corps.

Il serait difficile de vous faire entendre de plus nobles paroles; aussi ce seront les dernières.

Entre le siècle d'Auguste et Tacite, le silence de la servitude n'a été interrompu que par un petit nombre de voix.

Nous y sommes donc enfin arrivés.

Cette longue élaboration préparatoire, qui frayait la route à l'Évangile, est achevée. — Les esprits, dégagés des anciennes superstitions du paganisme, étaient depuis longtemps ouverts à la bonne nouvelle; mais le fait résistait! — Les barbares le suppriment, et, sur la table rase préparée par l'épée, le monde moderne va enfin se fonder pierre à pierre.

Laissons-lui le temps de sortir des ruines antiques et de dresser un abri où puisse se réfugier et chanter la muse.

A partir de ce moment, la tradition est brisée. — La Grèce, que nous apercevions encore à travers les horizons latins, va complétement disparaître. C'est dans les chants sauvages qui s'élèvent au midi et au septentrion qu'il faut chercher la poétique nouvelle.

Disons donc un dernier adieu à ces œuvres merveilleuses où nous avons vu le génie secondé par toutes les ressources de l'expérience. — Pareils à ces émigrants qui abandonnent l'Europe civilisée pour chercher une nouvelle patrie dans les steppes américains, nous quittons tous les prodiges de l'art pour entrer dans l'inculte domaine de l'inspiration barbare. — Ne nous effrayons pas trop, mais recueillons-nous ; tâchons d'oublier les

séductions de la muse antique, afin de comprendre celle qui va chanter; et, après avoir essuyé de nos lèvres ces traces du nectar versé par les Grecs et les Romains, goûtons sans hésiter à l'hydromel que vont nous offrir les scaldes du Nord.

CHAPITRE V

Constitution de nouvelles nationalités. — Chacune d'elles révélée par un monument littéraire. — Épopée germaine; *les Niebelungen*. — Origine de ce poëme. — Son analyse. — Caractère nouveau de la poésie barbare. — Ce qui manque aux *Niebelungen*.

Lorsque l'on se retourne vers l'époque romaine, deux choses surprennent au premier regard. — D'abord l'immense développement de Rome, puis sa décadence et sa ruine.

Les causes de cette double évolution ont été longuement étudiées; on a surtout appuyé sur le changement des mœurs et des institutions, mais il importe de ne point rester dans le vague d'une indication générale et de faire ressortir clairement en quoi consistait ce changement.

Au commencement de la république, Rome s'accrut

par la bravoure, la sobriété et la fierté tenace de ses citoyens. L'État, fermement constitué sur l'association du patron et des clients et sur la rigide exécution de la loi, s'agrandit aux dépens des cités voisines moins heureusement constituées. C'est le beau temps de la république patricienne tempérée par le tribunat plébéien, véritable gouvernement de Rome et le seul qui convînt à sa nature.

Plus tard, quand la domination romaine s'est étendue et qu'elle travaille à envahir le monde, la création d'une armée permanente lui donne sur toutes les nations une supériorité marquée. L'empire n'entretient qu'environ trois cent cinquante mille hommes, moitié de barbares, moitié de Romains; mais il les a toujours à sa disposition, tandis que les autres peuples ne forment leurs armées qu'au moment de la guerre. Rome a donc toujours l'avantage de troupes aguerries et la possibilité de frapper les premiers coups.

C'est là surtout le secret de ses constants succès militaires. C'est grâce à cette organisation, alors exceptionnelle dans le monde, que Rome put arriver à constituer un empire qui s'étendait depuis les déserts de l'Afrique jusqu'au Rhin, au Danube et au Caucase, sur une largeur d'environ six cents lieues, et dont la lon-

gueur était de plus de neuf cents lieues, depuis l'Euphrate jusqu'à l'Océan Atlantique !

Mais le système employé par les Romains dans leurs conquêtes devait, à la longue, tourner contre eux-mêmes:

Pour s'emparer de chaque contrée, il avait d'abord fallu détruire, par la guerre, l'élite des populations ; le reste avait été désarmé ou réduit en esclavage. — Afin d'assurer l'ordre, on avait fait un désert !

Les vainqueurs avaient pris possession des meilleures terres, qu'ils cultivaient au moyen d'esclaves, de sorte qu'au lieu de petites propriétés nourrissant un grand nombre de familles heureuses et libres, on avait eu de vastes domaines où végétait un peuple de captifs découragés et abrutis. Les arts mécaniques n'avaient plus trouvé d'ouvriers, et la production agricole avait subi une telle diminution que, sous Dioclétien, le soldat payait cinquante sous la livre de viande et vingt-deux francs la chaussure la plus grossière. Les patriciens, qui possédaient presque toutes les terres, avaient des domaines de dix lieues d'étendue, mais livrés à la stérilité.

Les dispendieuses folies des empereurs avaient encore aggravé la situation en amenant des exactions qui

achevèrent de ruiner les provinces. Ces exactions prenaient, comme cela a toujours lieu dans les gouvernements que l'on appelle réguliers, la forme d'impôts. — Il y en avait trois très-distincts.

D'abord l'impôt territorial (*indiction*) qui montait au *tiers du revenu* et que l'on doublait quelquefois sous le nom de *superindiction* (car en fait d'impôt l'important est toujours de trouver un nom qui donne à la rapine du fisc un faux air de légalité). Le second impôt était la *capitation* ou taxe personnelle ; elle montait quelquefois à trois cents francs par tête ! Enfin, il y avait les *corvées* ou travaux exécutés gratuitement pour l'État.

Et savez-vous qui supportait la totalité de cet immense fardeau ? — Une seule classe, la classe des *curiales*, correspondant à la bourgeoisie de nos sociétés modernes. — Ni les familles patriciennes, ni le peuple proprement dit ne participaient au payement des taxes, tout devait être fourni par les *curiales*, ou propriétaires d'au moins vingt-cinq arpents, qui, en échange du ruineux honneur d'administrer la cité, devaient subvenir à tous ses besoins. C'étaient les *communes* du temps, mais, à la différence de celles du moyen âge qui se constituèrent pour se défendre, celles-ci semblaient ne l'avoir été que pour payer.

Aussi, cette classe moyenne, qui forme toujours l'élément indispensable d'une nation, parce que c'est l'anneau qui sert à relier les deux autres, succomba-t-elle sous le poids. Une foule de *curiales* préférèrent renoncer à leur indépendance, qui n'était que le privilége de se ruiner pour les autres, et, abdiquant le titre de citoyens romains, ils se firent esclaves volontaires des patriciens, ou *serfs attachés à la glèbe.*

De leur côté, les esclaves, ne se sentant plus resserrés entre les classes intermédiaires qui les avaient jusqu'alors retenus dans le devoir, échappèrent à leurs maîtres et allèrent se réfugier dans les forêts, d'où ils étendirent leurs ravages sur les contrées voisines.

Tout contribuait donc à amoindrir les populations déjà affaiblies, et la solitude, comme un linceul de mort, semblait se dérouler pli à pli sur l'empire. On arriva enfin à ce résultat, que l'immense étendue indiquée plus haut nourrissait moins de cent vingt millions d'habitants, parmi lesquels on ne comptait plus que six millions de citoyens romains.

Ce fut alors que parurent les barbares! Leur invasion fut d'autant plus facile, qu'ils trouvèrent partout d'immenses vides par lesquels ils entrèrent comme par autant de brèches :

Les Goths, chassés des bords de la mer Noire et du Danube par les Huns, vinrent s'établir sur les terres de l'empire avec l'autorisation de l'empereur Valens. On leur avait demandé d'abandonner, comme gage de leurs intentions pacifiques, leurs enfants et leurs armes! Les enfants furent livrés, mais ils gardèrent les armes, et bientôt, renforcés par les Ostrogoths et les Visigoths, ils marchèrent sur Rome, que les esclaves révoltés ouvrirent à Alaric.

A cette nouvelle, les Huns s'agitent et préparent leurs coursiers. Eux aussi veulent une part dans cette immense proie. Ils accoururent sous les ordres d'Attila, et partout où ils ont passé il ne reste que la terre nue.

Le roi des Vandales, Genséric, réunit, à son tour, ses hordes sur les bords de la Baltique.

— De quel côté faut-il tourner le gouvernail? lui demanda le pilote.

— Mets la voile au vent, répond le roi barbare, il nous conduira contre ceux que Dieu veut punir.

Elle le conduisit à Ostie, d'où il courut assiéger Rome, qui fut prise et pillée pendant quinze jours. Tout ce qu'Alaric y avait laissé fut enlevé par les Vandales.

Ici finit l'empire d'Occident.

Mais pendant que la société latine s'écroule, des nations nouvelles commencent à poindre.

D'abord une tribu de Germains, à laquelle se réunissent les esprits les plus indépendants et les plus vifs des autres tribus, vient s'établir dans les Gaules. Ce sont les Francs, qui, mêlés plus tard aux Romains de la Neustrie et aux Burgundes, formeront le peuple français.

Peu après les Lombards s'établissent dans le nord de l'Italie et sont convertis par les soins de l'évêque de Rome, Grégoire le Grand.

Les Visigoths conquièrent l'Espagne, où ils se mêlent aux Suèves.

Enfin les Anglo-Saxons s'emparent de la Grande-Bretagne.

Les Allemands se fortifient et s'organisent en Germanie.

Cinq groupes se forment donc dans l'ancien monde romain et vont devenir les souches des cinq grandes nationalités du moyen âge.

Tout est encore dans le trouble tumultueux qui suit un si prodigieux bouleversement; mais derrière le morcellement qui vient de se faire, une grande asso-

ciation se prépare, celle des consciences ! A l'unité violente et toute matérielle que les barbares viennent de briser, va succéder une unité spirituelle, l'empire romain sera remplacé par la chrétienté.

Ces peuples, qui se forment et qui vont grandir, une foi commune les unit; dans des langues diverses ils adorent le même Dieu. Là est l'immense progrès accompli. La nationalité reste distincte dans les institutions; elle disparaît dans les âmes. Il y a un point (et le plus important !) sur lequel tous sont d'accord, tous sont des chrétiens, c'est-à-dire des hommes.

Il ne faudrait point croire, cependant, que cette influence de l'Évangile ait été immédiate, et que les peuples barbares soient devenus chrétiens de cœur au moment même où ils reçurent le baptême. Le christianisme, qui est le nom religieux de la civilisation, ne pouvait être d'abord bien compris de ces esprits sauvages jusqu'alors nourris de croyances folles ou sanguinaires. Il fallait laisser aux générations le temps de se renouveler. Ce soleil qui s'était levé sur le monde des âmes ne devait les pénétrer que lentement.

Il nous reste, dans les monuments littéraires des premiers siècles du moyen âge, des indications significatives de cette progression dans la foi chrétienne. Trois

surtout méritent d'être étudiés, tant à cause de leur importance que de leurs caractères distincts. Ils révèlent à la fois trois époques et trois races qui dominent toute la première partie de cette histoire, la race germaine, la race franco-latine et la race espagnole.

Ces trois œuvres capitales sont : les *Niebelungen*, — le *Chant de Roland*, — le *Romancero*.

Toutes trois ont vraisemblablement reçu leur forme actuelle du *dixième au douzième siècle*, mais pour de pareils poëmes, l'époque de la composition ne donne point la vraie date des idées qui s'y trouvent exprimées. Le poëte, aidé par des traditions plus anciennes, ne fait le plus souvent que les traduire dans la langue de son temps. Son œuvre reproduit moins le siècle où elle est écrite que celui des traditions qu'il a rajeunies. Ainsi quand Macpherson publia ses poésies d'Ossian, inspirées sinon fournies par de vieux chants, son recueil reflète évidemment plutôt l'époque gaélique que le dix-huitième siècle, et ses héros ressemblent certainement plus au véritable Fingal qu'à M. de Richelieu.

Le vrai millésime de ces médailles poétiques n'est donc pas autant celui du jour où elles ont été frappées, que celui des années auxquelles appartiennent les traits et les détails qui les composent.

Ainsi les *Niebelungen*, écrits selon toute probabilité vers le douzième siècle, se rattachent par la mythologie du poëme, par la nature des sentiments et par le caractère des héros, à une tradition barbare qui doit remonter bien plus haut.

Pour la mythologie d'abord, celle des *Niebelungen* appartient si visiblement aux croyances scandinaves, que plusieurs savants n'ont voulu y voir qu'une version de l'*Edda*, poëme religieux composé, comme vous le savez, au onzième siècle, avec les plus antiques traditions du Nord. Mais cette opinion ne peut soutenir un examen sérieux. Bien que les *Niebelungen* aient évidemment puisé aux mêmes sources que l'*Edda*, ils ne sont point comme celui-ci une sorte de code historique et religieux; on y trouve le récit d'une aventure dans laquelle les personnages ne représentent point de symbolisations, mais des hommes qui pensent, qui agissent et vivent pour leur propre compte.

D'autres érudits n'ont voulu voir dans l'épopée germanique, que le récit poétisé d'événements contemporains de Gunther ou d'Attila; — mais une foule d'épisodes et de détails sortent trop visiblement du domaine historique et entrent dans celui de la fable, trop d'anachronismes et de contradictions accusent les sources

diverses auxquelles a puisé le poëme pour que cette explication puisse satisfaire davantage.

L'opinion la plus vraisemblable est celle qui attribue les *Niebelungen* à ces diverses inspirations. Composés avec de vieux chants populaires, avec les transmissions orales du foyer et les antiques légendes, auxquelles le poëte a mêlé des ornements nouveaux, les *Niebelungen* ne seraient qu'un développement embelli d'œuvres antérieures.

Ce qui semblerait le prouver, c'est qu'un poëme plus ancien que les *Niebelungen*, et intitulé *la Plainte* (die Klage), traite le même sujet en l'abrégeant et fait mention d'un récit encore plus vieux et plus considérable consacré à la même aventure.

Celle-ci était donc une histoire qui remontait très-haut, et que l'épopée dont nous nous occupons n'a fait que répéter, en l'agrandissant.

Mais que signifie le nom de *Niebelungen?*

— Ici on est encore réduit aux conjectures.

Dans la première partie du poëme, ce nom est donné aux compagnons de Siegfried, et dans la seconde partie à ceux du roi Gunther, peut-être parce qu'après la mort de Siegfried ses gens sont restés à la cour du roi des Bourguignons. — En tout cas le nom de *Niebe-*

lungen n'est pas imaginaire : il était porté par une peuplade réunie aux Burgundes dans le cinquième siècle, on le retrouve dans l'Edda et dans les Sagas un parent de Charlemagne s'appelait *Niebelung*, et ce nom est encore resté de nos jours à plusieurs familles allemandes.

La scène du poëme est alternativement sur les deux rives du Rhin, puis sur les frontières de l'Autriche et dans l'intérieur de la Hongrie. L'épisode de Brunhild reporte seul en Irlande; l'époque, indiquée par les personnages historiques introduits dans le récit, est le cinquième siècle.

L'épopée entière est partagée en deux parties, dont le ton diffère tellement, qu'on les a attribuées, avec raison, à deux auteurs distincts.

La première partie se compose de dix-neuf chants ou *aventures*, la seconde de vingt chants ; la plupart sont très-courts, comme dans tous les poëmes de ces premiers âges destinés à être chantés par les Minnesingers.

Le poëte nous transporte d'abord à la cour de Gunther, roi des Bourguignons, et nous fait connaître sa sœur Chriemhild, dont on vante au loin la beauté et qui raconte à sa mère des rêves dans lesquels celle-ci trouve l'annonce d'un noble époux.

lutations. — Moi-même, je m'en ressens encore ! — Dieu le préserve de jamais venir dans mon royaume.

Cependant Gunther, qui a entendu raconter des merveilles de Brunhild! la reine d'Islande, voudrait conquérir sa main ; mais il faut pour cela la vaincre dans un tournoi, lancer plus loin qu'elle une pierre énorme et la devancer par un saut rapide ! — Quiconque succombe dans la triple épreuve a la tête tranchée !

Siegfried dit à Gunther de ne rien craindre, qu'il s'engage à lui assurer la victoire, et, en effet, couvert du magique chaperon qui le rend invincible, il accomplit les épreuves pour Gunther qui épouse Brunhilde.

Il s'est, en outre, présenté à la cour d'Islande comme le vassal du roi des Bourguignons, afin de relever l'importance de Gunther. Brunhild qui l'a cru, traite plus tard sa belle-sœur de femme de vassal, et celle-ci lui répond par des insultes qui allument dans le cœur de la reine des Bourguignons une haine irréconciliable. Siegfried a eu beau châtier Chriemhild pour ses paroles imprudentes (car les corrections maritales étaient

alors dans les mœurs épiques), la femme de Gunther veut qu'il meure !

Elle s'adresse pour cela à Hagène, espèce de Diomède barbare, toujours prêt à la violence. On annonce faussement qu'une armée ennemie vient attaquer les Bourguignons ; Chriemhild, qui craint pour son mari, avoue au traître Hagène (qu'elle croit son serviteur fidèle) que Siegfried est vulnérable près de l'épaule, à un endroit où s'est attaché une feuille de tilleul lorsqu'il s'est baigné dans le sang du dragon. Elle supplie Hagène de détourner les coups qui pourraient l'atteindre dans cet endroit. Hagène lui demande de le marquer par une croix brodée sur le vêtement de Siegfried, afin d'être plus sûr de le bien protéger ; Chriemhild le fait sans défiance, et le traître profite de l'indication pour frapper mortellement le héros des Pays-Bas.

Nul n'ose annoncer cette terrible nouvelle à Chriemhild ; mais l'assassin s'en charge lui-même.

La douleur de Chriemhild est longuement et énergiquement racontée par le poëte.

Le roi Siegmund vint où était Chriemhild et lui dit : — Malédiction sur notre voyage en ce pays ! — Mais

qui donc, parmi tant d'amis, a pu enlever par le meurtre, à vous un époux, à moi un fils?

— Qu'il me soit donné de connaître ce meurtrier, dit la dame d'une voix sombre, et, tant que je vivrai, mon âme ni ma volonté ne lui seront miséricordieuses. Je lui susciterai tant de maux, que ses amis ne cesseront plus de gémir.....

Le roi Gunther parut *aux funérailles* avec ses Bourguignons et le féroce Hagène...

Ils niaient leur crime; mais Chriemhild leur dit: — Que celui qui se prétend innocent en donne la preuve; qu'il marche au cercueil en présence du peuple, et qu'ainsi la vérité se montre à nos yeux.

Mais voici un prodige, — et de nos jours il se répète encore : — Quand le meurtrier marche vers sa victime, le sang coule des blessures! — Ainsi cela arriva; — ainsi fut prouvé le crime de Hagène.....

..... On chanta une messe des morts: hommes, femmes, enfants, tous accoururent à la cathédrale. Siegfried fut regretté, même par ceux qui n'avaient point d'intérêt à le voir vivre.

Gernot et Giselher, *frères de Chriemhild*, prirent enfin la parole : — Sœur et reine, dirent-ils, cesse de pleurer cette mort!... Nous te consolerons si la vie nous demeure! — Mais personne en ce monde ne la consola jamais!

Évidemment, ce n'est ici la voix ni de la muse d'Homère, ni de la muse latine. Il y a dans ce récit sans

art, mais non sans charme, une simplicité qui ne peut appartenir qu'aux littératures naissantes. Il est clair que le poëte n'a rien appris à la savante école de l'antiquité ; il compose seulement avec la tradition populaire et ses impressions. — Le récit y perd en éclat sans perdre en intérêt; au lieu de la nature ornée, on a la nature réelle ; on n'aperçoit plus le poëte, mais on reconnaît l'homme dont le fond du cœur ne change pas.

Cependant Attila a perdu sa femme *Helka*, et cherche une nouvelle épouse ; ayant entendu parler de Chriemhild, il envoie des ambassadeurs pour demander sa main.

La veuve de Siegfried refuse, jusqu'au moment où ces ambassadeurs lui promettent secrètement, si elle épouse le roi des Huns, de la venger du passé. Cet espoir fait passer Chriemhild sur tout le reste. Bien qu'elle ait reçu le baptême, elle accepte le roi païen et devient mère d'un fils qu'elle nomme Ortlieb.

Sept années se sont écoulées depuis son départ de la cour de Bourgogne, sans que son esprit se soit détourné un seul instant de sa haine. — Depuis sept ans elle s'est endurcie dans ses projets de vengeance ; son cœur est devenu semblable au mort chéri qu'elle a laissé à Worms, dans son cercueil d'acier ; — froid et inacces-

sible à toute pitié! Quand elle croit être sûre des guerriers qui l'entourent; elle envoie demander à son frère Gunther de venir lui rendre visite avec ses principaux serviteurs, sans oublier surtout Hagène.

Malgré les avertissements de ce dernier, le roi accepte l'invitation, et part accompagné d'une nombreuse suite.

Attila les reçoit avec courtoisie. — Le fléau de Dieu est devenu, dans le poëme germanique, un mari débonnaire, une espèce de roi d'Yvetot, que tout le monde brave, et autour duquel les événements les plus terribles se multiplient sans qu'il les commande ni les empêche; — c'est déjà un roi constitutionnel qui règne et ne gouverne pas.

Mais Chriemhild prépare sa vengeance. Excité par elle, Bléda surprend une partie des Bourguignons à table et les égorge! Dankwart seul échappe; il arrive dans la salle où les chefs bourguignons dînent avec Attila et Chriemhild, à qui l'on vient d'apporter son fils, le jeune Ortlieb. A la nouvelle de la trahison, Hagène tue l'enfant et une bataille générale s'engage.

Cependant les Bourguignons laissent sortir Théodoric, qui emmène ses compagnons ainsi qu'Attila et la reine Chriemhild, puis le margrave Rudiger, dont la

fille est promise à un de leurs princes. — Tout le reste est égorgé.

Mais au bruit du massacre, les vassaux d'Attila accourent. — Iring, le héros du Danemark, est le premier à attaquer Hagène ; il le blesse d'abord, puis il est tué. On propose auxBourguignons de leur laisser la vie s'ils veulent livrer le meurtrier de Siegfried et d'Ortlieb ! Ils refusent, la bataille recommence, et, après des chances diverses, tous sont tués, sauf Gunther et Hagène qu'on fait prisonniers. Le premier est livré aux bourreaux, et Chriemhild frappe elle-même Hagène avec l'épée de son cher Siegfried.

Enfin, un des guerriers d'Attila, furieux de voir tant de braves mis à mort pour la haine d'une femme, poignarde la reine, et le poëte termine par cette strophe, qui semble être la moralité du poëme :

Les chefs les plus illustres avaient perdu la vie ; les peuples restaient immobiles et muets de douleur. — Ainsi se termina cette funeste et meurtrière fête d'armes. — Ainsi l'amour mène à sa suite le malheur.

Telle est cette Iliade germanique, qui appartient évidemment, sinon à la composition, au moins par

l'inspiration primitive, aux plus anciennes traditions poétiques de la muse barbare. Bien que la plupart des héros du poëme aient été baptisés, aucun d'eux n'est encore chrétien. On sent que la religion se trouve là seulement comme une forme ; son esprit est absent. Le poëte parle bien d'évêques qui donnent la main aux dames, de messes auxquelles Chriemhild se rend dévotement, et de cérémonies funèbres célébrées dans la cathédrale de Worms ; mais tout cela semble une addition faite par lui à la légende primitive. Je vois ses héros habillés en chrétiens ; les idées et les sentiments sont restés barbares. Cette reine, si attentive à écouter les messes matinales, n'a pas un seul scrupule sur la vengeance terrible qu'elle veut tirer de la mort de Siegfried ; ce Hagène, qui va à l'église, précipite sans hésitation dans le fleuve un chapelain qui porte à la main un crucifix consacré ; tous ces chrétiens, qui meurent à la cour d'Attila, ne songent point un seul instant à leur âme !

Le récit reste étranger à la foi religieuse des héros ; on pourrait retrancher tous les détails qui se rapportent à cette foi, sans rien changer à l'économie du poëme. Évidemment ce sont des ornements ajoutés après coup, et l'aventure des *Niebelungen* n'en a que faire.

C'est là surtout ce qui la vieillit. Si la forme n'est pas plus ancienne que dans le *Chant de Roland* ou dans le *Romancero* espagnol, les idées le sont bien davantage. Aucun des personnages des *Niebelungen* n'appartient véritablement à la chrétienté. Siegfried, Hagène, Chriemhild, Brunhild, le barde Folker sont incontestablement des païens.

Les *Niebelungen* sont donc, pour l'époque barbare, ce que sont les épopées d'Homère pour la Grèce héroïque : une peinture altérée sans doute par des retouches plus modernes, mais dans laquelle se retrouvent la couleur et l'empreinte primitives.

Aussi comme la forme diffère de tout ce que nous avons vu jusqu'ici ! — A cette brièveté des détails, à cette divison par strophes, à ces réflexions rapides qui entrecoupent le récit, on sent le poëte qui n'a point soumis son inspiration à un long travail, et qui s'adresse à des intelligences courtes, ignorantes, peu attentives. Chaque aventure a l'air d'une improvisation, séparée de la suivante par le bruit des coupes et le retentissement des armes. — Ce sont des contes de festins et de bivacs, souvent suspendus, souvent repris, et qui se suivent dans l'ordre naturel des événements.

Partout où existe une littérature, c'est-à-dire un ensemble de productions intellectuelles soumises à une élaboration savante et suivie, l'œuvre, même la plus médiocre, révèle un art appris ; l'auteur a des précautions habiles. Tantôt il traverse rapidement les faits, tantôt il s'y attarde ; il les encadre dans une description ; il en fait ressortir les détails. Ici rien de pareil ! L'auteur ne s'arrête pas plus sur la mort du fils de Chriemhild tué par le féroce Hagène que sur celle du batelier qui refusait de lui faire passer le Danube ; il ne décrit pas plus longuement le palais d'Attila que la demeure du margrave Rudiger. Toutes ces distinctions lui sont inconnues. Il n'a qu'un but : raconter les événements comme ils ont dû se passer et faire dire aux personnages ce qu'ils ont pu dire.

Le manque d'artifice littéraire est poussé si loin que souvent le poëte annonce, par une réflexion, la destinée future de ces personnages ou le dénoûment de l'aventure qu'il va raconter, enlevant ainsi par avance à son récit tout le charme de l'imprévu. D'autres fois, au contraire, il terminera brusquement une narration intéressante et passera sans aucune remarque à un nouvel ordre de faits ou de sentiments.

Et pourtant, à travers cette inexpérience, on sent la

verve du poëte qui marche hardiment et fort de lui-même ! Il va à la conquête de la poésie comme ses compagnons barbares vont au combat, sans tactique, sans armes brillantes, mais avec la simplicité confiante qui fait vaincre. Son archet est d'acier comme celui du barde Folker, et le son qu'il fait entendre blesse parfois l'oreille ; mais on l'écoute malgré soi. — Il y a dans cette rudesse naïve quelque chose de direct que nous n'avions point encore trouvé ; on sent que la muse va descendre des régions un peu surhumaines de la poésie antique pour entrer dans la vie réelle ; son accent s'abaisse, mais il devient plus intime.

Ce qui lui manque, c'est la vibration qui soulève l'âme ou attendrit le cœur ; elle va l'acquérir en se christianisant ; nous la trouverons dans le *Chant de Roland*.

CHAPITRE VI

Le *Chant de Roland;* époque de sa composition. — Analyse et citations. — Toutes les conditions de l'épopée s'y trouvent remplies. — Ce qui le fait différer des *Niebelungen.* — Pourquoi le *Chant de Roland* n'est pas resté en France un monument poétique populaire comme l'*Iliade* en Grèce ou la *Jérusalem délivrée* en Italie.

Le *Chant de Roland* est à la France ce que sont les *Niebelungen* à l'Allemagne. C'est son premier monument littéraire, sinon pour la date, au moins pour l'importance.

Il a sur le poëme germanique l'immense avantage d'être national. Roland a été pendant tout le moyen âge la personnification de la France elle-même dans ce qu'elle avait alors de plus brillant, c'est-à-dire dans sa chevalerie. C'est la même valeur audacieuse, la même imprévoyance, les mêmes sentiments.

— *Trop prompt d'esprit, mais chaud de cœur,* dit un

vieil historien en parlant de notre peuple. — Tel était aussi Roland.

Puis sa fin avait dignement couronné sa destinée. Tombé héroïquement, victime d'une trahison, il restait entouré d'une sorte d'auréole ; c'était le martyr de la gloire guerrière. Le peuple aime ces contrastes ; il faut que l'éclat de la vie soit brusquement interrompu par le pathétique de la mort. Les héros heureux jusqu'à la mort sont rarement des héros populaires, et l'imagination de la foule s'attache de préférence à une grande renommée sanctifiée par une grande infortune. On peut oublier les victoires, mais on se rappelle Roncevaux et Sainte-Hélène.

Au quatorzième siècle, nos armées répétaient encore, dit-on, le *Chant de Roland* (sinon celui qui nous reste, au moins quelque autre plus court consacré au modèle des preux).

On assure que le roi Jean railla un jour à ce propos un des soldats de sa garde :

— Pourquoi chanter Roland, lui dit-il, nous n'avons plus de Roland.

— Il y aurait encore des Rolands, répondit hardiment le soldat, si nous avions des Charlemagnes !

On peut nier l'authenticité de cette anecdote, mais il

paraît difficile de contester celle que rapportent tous les historiens qui ont raconté la conquête de l'Angleterre par Guillaume.

Tous assurent que le 13 octobre 1066, au moment où les armées d'Harold et du duc de Normandie allaient en venir aux mains à Hastings, un cavalier, Taillefer, se mit à galoper devant les rangs et à chanter, en agitant ses armes, le *Chant de Roland!*

Était-ce celui qui nous a été conservé et dont la composition serait alors antérieure au onzième siècle? La question a été controversée par les nombreux commentateurs du poëme. — On a opposé à ceux qui ont soutenu l'affirmative, deux pièces authentiques du neuvième et du dixième siècle, le serment prêté par Louis le Germanique et l'*Hymne à sainte Euladie,* qui semblent d'un français beaucoup plus fruste et plus mélangé de latin que le *Chant de Roland.* — Ce n'est qu'au onzième siècle, dans le code promulgué par Guillaume le Conquérant, que l'on retrouve une langue analogue. — Ce qui ne permettrait pas, à ce qu'il semble, de faire remonter le poëme au delà.

Au reste, ces questions chronologiques sont hors de notre domaine. Peu nous importe la date précise du *Chant de Roland;* ce qui nous préoccupe, c'est le chant

lui-même; ce que nous y cherchons, c'est le caractère de cette poésie bégayante qui annonce de loin le génie français.

Voyons donc ce poëme plus cité que connu, et tâchons d'en donner une idée aussi complète que nous le permet la brièveté de ces causeries.

Vous comprenez d'avance que nous ne pourrons citer le texte. La langue du *Chant de Roland* demande une traduction presque aussi impérieusement que les *Niebelungen* eux-mêmes. Nous nous servirons de celle de M. Vitet, qui a eu la modestie et le bon goût de s'aider de toutes les traductions successivement publiées, sans autre prétention que de choisir tour à tour celle qui décalquait le mieux le vieux texte dans notre français moderne.

Charlemagne est depuis sept ans en Espagne, dont il a presque achevé la conquête. Saragosse résiste seule. C'est là que règne le roi *Marsille* qui, au dire du poëte, adore *Mahomet* et *Apollon.*

Marsille est couché, dans son verger, sur un perron de marbre. Vingt mille hommes sont rangés autour de lui; il demande conseil à ses chefs, qui ne savent que proposer pour échapper à Charlemagne. Enfin l'un d'eux, Blancandrin, conseille d'envoyer au grand em-

rasins sont si nombreux que tout en est couvert, les vallons, les montagnes, les landes et les plaines. Je viens de la voir, cette innombrable armée, et nous ne sommes qu'en faible compagnie.

— Mon courage en grandit ! répond Roland. Dieu ne souffrira pas, ni ses anges non plus, que par moi notre France perde sa renommée ! Sire compagnon, mon ami, ne me parlez plus de la sorte. Nous tiendrons pied ; pour nous seront les coups. Notre empereur le veut. Dans ces soldats qu'il nous a confiés, il n'est pas un poltron, il le sait. Notre empereur nous aime parce que nous frappons bien. Frappe donc de ta lance et moi de Durandal, ma bonne épée que Charles m'a donnée ! Si je meurs, qui l'aura pourra dire : — C'est l'épée d'un vaillant.

La mêlée s'engage. Roland et ses compagnons se signalent par mille prouesses, mais une seconde armée ennemie succède à la première et le nombre finit par l'emporter.

Comme nos rangs s'éclaircissent ! la bataille est fougueuse et terrible ! vous ne vîtes jamais tant d'hommes morts entassés, tant de blessures et tant de sang ! sur l'herbe verte en coulent des torrents ! Les nôtres frappent à coups désespérés. Quatre fois le choc leur est bon ; mais au cinquième, tous ils tombent frappés, hormis

soixante que Dieu épargne ! Avant que de mourir, ceux-là se vendront cher !

Quand Roland voit ce désastre :

— Cher compagnon, dit-il à Olivier, que de braves gisant par terre ! Quelle perte pour notre douce France ! Charles, notre empereur, que n'êtes-vous ici ? Mon bon frère Olivier, que faire et quel moyen de lui donner de nos nouvelles ?

— Il n'en est plus, dit Olivier, mieux vaut mourir que fuir honteusement.

— Je vais, reprend Roland, sonner mon olifant, Charles l'entendra au fond des défilés ; il reviendra, soyez-en sûr.

— Allons donc, quelle honte ! et votre race, ami, vous n'y pensez donc plus ? Quand j'en parlai tantôt, vous n'en avez rien fait ; vous n'en ferez rien à cette heure, du moins de mon avis. De bien sonner vous n'avez plus la force ; voyez, vos bras sont tout saignants !

— Aussi, quels beaux coups j'ai donnés ; mais nous avons affaire à trop de gens. Je sonnerai et Charles m'entendra.

— Non, vous n'en ferez rien, et j'en jure par cette barbe, si je revois jamais ma chère Aude, ma noble sœur, jamais vous ne serez dans ses bras.

— Pourquoi cette colère ? dit Roland.

— Compagnon, vous nous avez perdus ? Folie n'est pas courage. Ces Français ne sont morts que par votre imprudence. Si vous m'aviez cru, l'empereur serait ici, la bataille serait gagnée ; mort ou vif, nous aurions

pris Marsille. Roland, votre prouesse nous vaut notre malheur. Charles, notre grand Charles, jamais plus nous ne le servirons!

Cependant Roland sonne de son cor. Charlemagne l'entend; il revient sur ses pas; mais il est trop tard: tous les preux qui avaient survécu tombent l'un après l'autre. Olivier lui-même est traîtreusement frappé à mort par un Sarrasin qui se cache.

Roland voit Olivier livide et sans couleur, le sang ruisselant de son corps. A cette vue, il se sent défaillir, et sur son cheval il se pâme. Olivier ne l'a point aperçu. Il a tant perdu de sang, que ses yeux en sont troubles. Il n'y voit plus, ni de loin, ni de près. Son bras, qui toujours veut frapper, laisse encore s'abattre Hauteclaire, son épée, et c'est sur le cimier de Roland que le coup tombe: le casque en est fendu jusqu'au nasal, mais la tête n'en est point atteinte. A ce coup, Roland le regarde et lui demande avec douceur:

— Mon compagnon, l'avez-vous fait exprès? C'est moi, Roland, votre plus cher ami. Vous ne m'avez pas défié, que je sache?

— Je vous entends, c'est votre voix, dit Olivier; mais je ne vous vois plus; si je vous ai frappé, ami, pardonnez-moi!

—Vous ne m'avez pas fait de mal; je vous pardonne, ami, ici et devant Dieu!

A ce mot, ils s'inclinent l'un vers l'autre, et sur ce tendre adieu, les voilà séparés.

Roland ne peut se détacher du corps de son ami, étendu sans vie sur la terre; il le contemple, il le pleure et lui rappelle à haute voix tant de jours passés ensemble, en si parfaite amitié. Olivier mort, quel fardeau pour lui que la vie!

Enfin, Roland, couvert de traits, tombe sous son cheval Vaillantif, qui est blessé à mort, puis les ennemis s'enfuient au galop vers l'Espagne, et le poëte reprend avec une sublime naïveté:

Roland ne peut les poursuivre, car il est à pied. Il s'en vient secourir l'archevêque Turpin, lui délace son heaume, lui bande ses plaies béantes, le presse contre son cœur et le dépose mollement sur le gazon; puis doucement il lui dit:

— Abandonnerons-nous sans prières nos compagnons que voilà morts et que tant nous aimions? Je veux aller chercher leurs corps et les apporter devant vous.

— Allez, lui répond l'archevêque, nous sommes maîtres du terrain, allez et revenez.

Roland le quitte et s'avance tout seul dans ce champ de carnage, cherchant sur la montagne, cherchant

dans le vallon. Il les trouve, ses braves camarades, et le duc Sanche, et le vieil Anséis, et Gérard et Béranger. Un à un il les apporte et les dépose aux genoux du prélat, qui les bénit en pleurant. Mais quand vint le tour d'Olivier, quand Roland veut apporter le corps de ce cher compagnon étroitement serré contre son cœur, son visage pâlit, ses forces l'abandonnent et par terre il tombe évanoui..... Revenu à lui, le neveu de Charlemagne sent bientôt que la mort va le saisir à son tour. Il prie Dieu pour ses pairs, le supplie de les appeler à lui, et, pour lui-même, invoque le saint ange Gabriel. Prenant d'une main le cor, dont il ne veut se séparer, de l'autre Durandal, il gravit une éminence en regard de l'Espagne, et, dans un blé vert, sous un arbre, se laisse choir.

. . . . . .

La mort l'entreprend et lui gagne le cœur. Sur l'herbe verte il s'étend, couche sous lui son épée et son cher olifant; puis tournant le visage vers la gent sarrasine, afin que Charles et les siens disent, en le trouvant là, qu'il est mort conquérant, il se frappe la poitrine et demande à Dieu merci. De maintes choses lui vient la souvenance, de tant de beaux combats, de sa douce patrie, des gens de son lignage, de Charles, son seigneur, qui l'a nourri, et sur lui-même aussi sa pensée se retourne.

— Mon Dieu ! notre vrai père, toi qui jamais ne mens, qui retiras Lazare d'entre les morts et Daniel de la dent des lions, sauve mon âme, arrache-la au péril des péchés que j'ai faits en ma vie.

Et, ce disant, la tête inclinée sur son bras, de la main droite il tend à Dieu son gant. Saint Gabriel le prend, puis Dieu envoie un de ses chérubins et saint Michel *du Péril;* par eux et par Gabriel l'âme du comte est portée au paradis.

Charlemagne survient dans ce moment même. Il poursuit les Sarrasins et en fait un effroyable massacre; mais l'*émir de Babylone*, le vieux Baligant, appelé au secours de Marsille, arrive avec une armée innombrable. Elle est également vaincue et l'Espagne complétement soumise.

Alors :

Charles ne veut plus s'arrêter en chemin ; il ne prendra repos qu'à Aix, sa grande ville. L'y voici parvenu, et tout aussitôt il mande, par messagers, dans tous ses royaumes et provinces, les pairs de sa cour de justice, pour faire le procès à Ganelon.

Mais en entrant dans son palais, il voit venir à lui Aude, la belle Aude, la gente demoiselle.

— Où est Roland, dit-elle, Roland le capitaine, qui m'a juré de me prendre pour femme?

Charles sent, à ces mots, se réveiller sa douleur mortelle; il pleure à chaudes larmes.

— Ma sœur, ma chère amie, il n'est plus celui dont tu me parles; mais je veux te donner, en échange, un

époux digne de toi : c'est Louis ; je ne te puis mieux dire, il est mon fils, il aura mes royaumes.

— Voilà, dit-elle, des paroles étranges ! Ne plaise à Dieu ni aux saints anges, que Roland mort, Aude reste vivante.

A ces mots elle pâlit, se laisse choir aux pieds de Charlemagne. — Elle est morte à toujours ; Dieu lui fasse merci.

. . . . . .

Le jour s'en va, la nuit couvre la terre, l'ange connu de Charles, saint Gabriel, descend à son chevet et lui dit de la part de Dieu :

— A la cité, que les païens assiégent, Charles, il te faut marcher ; les chrétiens à grands cris te réclament.

Et l'empereur s'écrie :

— Quel labeur est ma vie !

La voilà, l'histoire *chantée par Théroulde*, comme le dit la dernière ligne du poëme manuscrit, et nous ne croyons rien exagérer en déclarant que c'est là une œuvre du premier ordre, à laquelle, comme l'a fait remarquer M. Vitet, « il ne manque aucun des caractères de la véritable épopée. »

D'abord vous y trouvez *l'unité*, qui fait défaut dans tous les poëmes du cycle carlovingien ou de la table ronde.

La *nationalité,* qui disparaît ailleurs sous l'influence provinciale.

Le *souffle soutenu et puissant* que nous n'avions retrouvé, depuis Homère, que dans les *Niebelungen.*

Enfin le fond historique indispensable à une épopée. Le désastre de Roncevaux est mis hors de doute par la chronique d'Eginhard lui-même, qui avoue que *tous les Français engagés dans l'affaire périrent jusqu'au dernier,* et que *ce revers empoisonna, dans le cœur de Charles, la joie de toutes les victoires qu'il avait remportées en Espagne.*

Un désastre analogue se renouvela au même lieu, environ un demi-siècle plus tard, lorsque l'armée d'un des fils de Charlemagne, Louis le Débonnaire, y fut taillée en pièces. La légende populaire a réuni évidemment les deux défaites, et le chant de Roland les a immortalisées dans un seul souvenir.

En outre, ce chant a un but: en faisant des Gascons, qui massacrèrent nos gens à Roncevaux, des Sarrasins infidèles, il donne aux chrétiens une injure à venger; il les prépare de loin et avant Pierre l'Hermite, à la croisade contre les adorateurs de Mahomet. Enfin Roland est un modèle offert au chevalier chrétien, « il lui enseigne un nouveau genre de martyre, le martyre du

champ de bataille ! » C'est de lui qu'il faut apprendre à mourir en même temps pour son pays, pour son roi, pour son Dieu ! — Et n'est-ce point là toute la loi de la chevalerie ?

L'amour n'apparaît dans le chant de Roland que vers la fin, encore sous une forme sainte et austère. En apprenant que son fiancé a péri, Aude ne fait ni discours, ni plainte ; elle se contente de dire :

« — A Dieu ne plaise que, Roland mort, Aude reste vivante. »

Et elle ferme les yeux pour ne plus les ouvrir.

Un peu plus tard les romans de chevalerie n'auront point cette énergique et touchante sobriété. La galanterie les envahira avec tout son bavardage et toutes ses affectations ; au lieu de ce chaste attachement de la promise, nous aurons les folles aventures d'Iseult ou de Berthe aux doux yeux.

Et maintenant, si nous comparons les *Niebelunge* au chant de Roland, quel contraste !

Dans les premiers domine, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, l'élément barbare, le christianisme ne s'y montre que comme un détail pour ainsi dire extérieur.

Dans le second, au contraire, c'est lui qui apparaît

Je ne saie quoi de stoïque et de tendre tout à la fois circule dans le poëme et lui conserve, au milieu du fracas de ces grandes aventures, un accent qui vous émeut.

Vous avez vu Hagène et ses compagnons mourir sans que leurs regards se soulèvent un seul instant vers le ciel, et prolonger leurs derniers instants en buvant le sang qui coule de la blessure béante d'un ennemi.

Ici Roland, près de rendre l'âme, transporte l'un après l'autre ses compagnons morts à l'archevêque Turpin, qui prie pour eux et les bénit.

Quand Hagène a perdu son compagnon, le barde Volker, il se contente de le venger, sans que rien trahisse sa douleur.

Voyez les derniers moments d'Olivier : ce coup frappé sur le cimier de Roland, dans les ténèbres de l'agonie ; l'étonnement douloureux de celui-ci, les paroles échangées entre les deux amis et le désespoir du neveu de Charlemagne. — Il est impossible de ne pas reconnaître que ce sont là les expressions de deux époques distinctes et de deux sociétés différentes.

Voltaire a dit que *les Français n'avaient pas la tête épique*. — Et, ajoute spirituellement M. Vitet, il l'a trouvé autant que la chose était possible en écrivant *la*

Henriade. — Mais le chant de Roland témoigne au moins qu'ils l'ont eue. Grandeur du sujet, caractère héroïque, heureux mélange de la narration et du drame, tout ce qui constitue une épopée s'y trouve !

— Que lui manque-t-il donc pour être placé au rang des chefs-d'œuvre? s'écrie son dernier traducteur, M. Genin, sinon d'être écrit en grec ou en latin?

A quoi M. Vitet répond judicieusement :

— Il lui manquait d'être écrit seulement en français, c'est-à-dire *dans une langue à son âge viril, et non dans un idiome en bas âge*.

Là est véritablement le seul tort du *Chant de Roland*, ou plutôt sa seule infortune. Venu trop tôt, il n'a eu pour instrument qu'un langage transitoire destiné à périr. Chaque perfectionnement de la langue française a travaillé à le rendre inintelligible, et le temps est bientôt venu où l'admirable inspiration de Theroulde ne pouvait plus être comprise de personne.

Et voyez le cercle vicieux ! Aux âges primitifs, quand les croyances sont jeunes, les sensations fraîches et naïves, tout prend facilement la forme épique, mais le langage lui fait défaut. — Plus tard, quand la langue est formée pour se prêter à tout traduire et ne doit plus subir de sérieux changements, l'âge de l'analyse et du

doute est venu et le souffle épique s'est éteint. Pour avoir une véritable épopée, il faut donc, selon l'heureuse expression de l'écrivain que nous avons déjà cité plusieurs fois, « *qu'un peuple sache déjà parler comme un homme, sans avoir encore perdu son cœur d'enfant !*

Cette faveur accordée à la Grèce et à l'Italie du moyen âge, nous a été refusée, et voilà pourquoi le *Chant de Roland* est resté un chef-d'œuvre condamné à la seule admiration des lettrés.

Mais que du moins ceux qui peuvent le connaître, ne fût-ce que par une traduction, ne lui refusent point cette admiration. Pour nous, faut-il l'avouer, nous n'avons jamais pu entendre ce premier bégayement de la muse française sans éprouver l'espèce d'émotion que cause le langage incomplet et charmant de l'enfant qui s'essaye à rendre sa pensée. Ces vieux monuments de notre littérature nationale nous inspirent l'attendrissement et le respect; il nous semble y voir, à la fois, une tombe et un berceau, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus saint et ce qu'il y a de plus touchant. Également ennemi des calomniateurs du présent et des calomniateurs du passé, nous aimons celui-ci pour ce qu'il nous a laissé, celui-là pour ce qu'il donne.

Nous l'aimons surtout pour ce qu'il pourra préparer

de bon, de noble et de grand ! Car nul ne doit oublier que chaque génération est tenue de transmettre aux descendants l'héritage social conservé et agrandi. Le genre humain doit avoir pour devise les paroles du chef germain à sa nation.

« Rappelez-vous ce qu'étaient vos pères et n'oubliez pas ce que seront vos enfants ! »

CHAPITRE VII

Le Romancero espagnol. — Manière dont il se forme. — Révélation du caractère de l'Espagne. — Le Cid et Chimène, d'après les *Cancioneros* populaires. — *Poëme du Cid.* — Ce qui recommande la littérature primitive des Espagnols. — Poëmes des trouvères. — Fausseté de cette littérature. — Les poésies bretonnes.

Nous avons entendu deux nationalités élever la voix dans les *Niebelungen* et le *Chant de Roland*; nous avons pu constater ce qui distingue, à l'origine, l'inspiration franque de l'inspiration germanique ; un troisième peuple va se faire entendre à son tour ; une voix vient jusqu'à nous par-dessus les Pyrénées : c'est l'Espagne qui chante ses malheurs et ses grands faits d'armes.

Après avoir longtemps servi de champ de bataille aux Romains, s'être soumise aux Goths et avoir réussi à former, des races mélangées qui l'ont successivement défendue ou conquise, une nation resserrée par l'unité

de la foi, l'Espagne fut de nouveau bouleversée par un peuple jusqu'alors inconnu, que Mahomet avait enflammé d'une croyance nouvelle et qu'il avait lancé, au galop de ses coursiers, à la conquête du monde.

Les Espagnols vaincus se réfugient dans les rochers des Asturies, et là, comme dans une forteresse, les compagnons de Pélage conservent et défendent leur nationalité. Insensiblement renforcés, ils reparaissent au penchant des montagnes, puis ils descendent dans la plaine de la Galice. Partout où ils ont mis pied ils tiennent ferme. Le soldat se fait laboureur ; le champ qu'il a conquis avec la lance, il en prend possession par la charrue; il le féconde de sa sueur après l'avoir acheté de son sang.

La Galice reprise, on reprend la Castille ! Les Maures appellent en vain leurs frères d'Afrique ; la race indomptable avance toujours ; lentement, mais elle avance ! La frontière espagnole semble mobile, elle marche, elle marche et le royaume des infidèles se rétrécit d'année en année. Enfin, après huit siècles de luttes, Grenade est reconquise, et le croissant tombe dans la poussière pour faire place à la croix.

Or, pendant les longues fatigues de ces huit siècles l'Espagne ne cesse point un instant de chanter.

C'est sa manière de raconter son histoire ! Elle chante les rencontres de ses guerriers avec les Maures; elle chante les aventures de ses nobles familles; elle chante les malheurs de la patrie. Ces *Cancioneros* ou romances, l'Espagnol les répète au bivac, pendant que son cheval broute la bruyère des montagnes; il les redit au champ en creusant son sillon, il le murmure le long des routes en transportant ses récoltes.

Dans les châteaux, les gentilshommes ont leurs jongleurs qui savent tous les chants célèbres, qui en improvisent au besoin et les psalmodient en s'accompagnant de la vielle ou du luth. Les rois eux-mêmes s'en faisaient suivre, comme Louis XIV de ses historiographes lorsqu'il entreprit la campagne du Rhin. — En 1247, Ferdinand III, dit le Saint, partant pour la conquête de Séville, emmène avec lui Nicolas des Romances, pour célébrer le siége de cette nouvelle Troie.

Ainsi se forme une collection toujours grossie de chants historiques, qui embrassent toute l'histoire nationale, depuis la trahison du comte Julien, qui appelle les Maures en Espagne, jusqu'à la prise de Grenade. C'est cette collection, recueillie vers le seizième siècle, qui forme le *Romancero espagnol.*

Autant qu'on en peut juger par le style, la versifica-

tion, les mœurs exprimées dans ces *Cancioneros*, leur composition remonte au moins au douzième siècle. Encore la version de cette époque n'est-elle vraisemblablement qu'une refonte de textes plus anciens. Les chansons confiées à la mémoire populaire sont un thème auquel chaque génération ajoute et retranche, sans détruire complétement le caractère primitif; elles ressemblent à ces monuments successivement destinés à vingt usages, toujours repeints et modifiés, mais dans lesquels un œil attentif reconnaît le premier dessin.

Plusieurs des écrivains qui se sont occupés du *Romancero* espagnol ont cru que ces courts poëmes n'étaient que les fragments d'une immense épopée, embrassant une partie de l'histoire d'Espagne. C'est l'opinion de M. Damas-Hinard, le traducteur du *Romancero*, et M. Villemain lui-même l'a émise timidement dans son cours de littérature; mais l'examen des *Cancioneros* ne permet point de s'arrêter à une pareille opinion. Chacun d'eux forme un tout parfaitement complet, et rien ne peut faire soupçonner que ce soient là les fragments détachés d'une gigantesque épopée. Au lieu d'être les débris d'une *Iliade*, le *Romancero* paraît plutôt un recueil de chants populaires qui n'ont pas trouvé leur Homère.

Ce qui a pu tromper, c'est que l'Espagne possède quelques poëmes de longue haleine (tel que celui connu sous le nom de *Poëme du Cid*), mais rien ne s'oppose à ce que la tradition ait pris ces deux formes distinctes. — Il peut y avoir eu des épopées écrites d'un seul élan et par un seul poëte, comme notre *Chant de Roland* ou nos chansons des gestes et des *Cancioneros*, destinés à célébrer séparément tel héros ou tel événement. Ces *Cancioneros* forment bien, dans leur ensemble, une sorte d'épopée populaire, mais sans liaison, sans unité et visiblement composée par cent poëtes différents.

Ils n'en constituent pas moins une véritable révélation poétique du génie de la nation, et une peinture curieuse de ses sentiments et de ses mœurs.

Nous en aurons la preuve tout à l'heure ; mais disons d'abord un mot du *Poëme du Cid*.

Ce poëme, dont nous n'avons point le commencement, renferme près de quatre mille vers, et peut être divisé en trois parties.

La première raconte la disgrâce et l'exil du Cid, ses victoires sur les Maures et sur un prince chrétien, Raymond, comte de Barcelone.

La seconde partie célèbre la conquête de Valence et

le mariage des deux filles du Cid avec les comtes de Carrion.

La troisième partie est consacrée au procès du Cid contre ses gendres et aux secondes noces de ses filles avec les infants de Navare et d'Aragon.

Ce poëme paraît être du onzième siècle.

La forme en est singulièrement fruste ; les vers, sans mètre précis, ont tantôt *dix*, tantôt *vingt* syllabes ; la rime est souvent remplacée par une simple assonance ; mais on y trouve la grandeur simple que nous avons admirée déjà dans le *Chant de Roland*.

Seulement, n'y cherchez point l'onction héroïque de ce dernier poëme ; la nature espagnole a un fond de stoïcisme qui touche à la dureté. Don Quichotte nous a donné de la chevalerie de son pays une idée fausse ou du moins trop générale. M. Magnien, dans un excellent travail auquel nous devons beaucoup, l'a prouvé jusqu'à l'évidence. Si l'on s'en tenait à la spirituelle satire de Cervantes, on devrait croire que l'Espagne a été, par excellence, le pays des chevaliers errants, des vœux bizarres et des folies galantes. A l'en croire, tous les gentilshommes de la Péninsule étaient devenus des Tristan le Léonais ou des Amadis.

Or, rien de moins exact. Sans doute la chevalerie ro-

manesque du XII^e^ siècle, après avoir enfiévré la France, gagna l'Espagne ; il se peut même que, vu le caractère de cette dernière, elle y ait pris une forme plus grave et, par cela même, plus dangereuse ; mais c'était une importation étrangère, une déviation flagrante des instincts de la nation.

Si on en fut plus frappé, c'est précisément parce qu'elle se trouva la dernière atteinte de cette espèce de délire. Les Espagnols commençaient la chevalerie quand on l'abandonnait ailleurs comme une mode surannée. Aussi ces *tard-venus* de la galanterie batailleuse firent-ils, à tous les yeux, l'effet de gens costumés à la vieille mode. On les montra au doigt dans toute la chrétienté, et ils restèrent dans le souvenir comme les représentants par excellence d'une institution qui paraissait grotesque depuis qu'on ne l'avait plus chez soi. Le livre de Cervantes fut donc écrit pour rappeler la noblesse espagnole à ses instincts nationaux. Don Quichotte représenta la mode ridicule empruntée aux livres et aux exemples étrangers, tandis que le bon sens indigène s'exprimait sous une forme grossière, mais saisissante, dans le personnage de Sancho.

Nous savons bien que ce sont là des opinions peu acceptées. Dire que l'Espagne n'a point été l'école de la

chevalerie galante qui prévalut du XII^e^ au XIII^e^ siècle, que le tour de son imagination, loin de favoriser de telles habitudes, y répugnait, c'est aller contre tous les préjugés. — Mais heureusement qu'il n'en est pas des erreurs comme du vin, et qu'elles ne deviennent pas meilleures en vieillissant. Il est toujours temps de prouver qu'une opinion historique, bien que généralement reçue, est contraire aux faits et au caractère constaté d'une nation. C'est ce que nous allons essayer en examinant les chants populaires de l'Espagne.

Certes s'il est un miroir fidèle de la nature d'un peuple, on doit le trouver dans des poésies qui expriment ses sentiments habituels, ses idées sur l'honneur, ses préjugés et ses croyances. Sachons donc si nous rencontrerons, soit dans le *Poëme du Cid,* soit dans le *Romancero,* ce qui constitue le don quichottisme chevaleresque, c'est-à-dire la susceptibilité excessive, la manie du duel et les subtilités amoureuses.

Voyons, par exemple, comment les *Cancioneros* racontent cette fameuse histoire de Chimène et Cid, si favorable à la métaphysique galante.

Vous connaissez tous, ne fut-ce que d'après Corneille, les démêlés de Diègue Lainez et de don Gormaz, et le soufflet que reçoit don Diègue. — Vous avez dans la

mémoire la fameuse scène où il veut savoir si son fils pourra le venger : *Rodrigue, as-tu du cœur?* — Voici comment le *Romancero* espagnol raconte l'aventure :

Diègue Lainez pense tristement à l'outrage qu'a reçu sa maison noble, riche et ancienne, avant Inigo et Abarca. Voyant que les forces lui manquent pour la vengeance et que son grand âge l'empêche de la prendre par lui-même, il ne peut dormir la nuit ni goûter à aucun mets, ni lever les yeux de dessus terre, et il n'ose plus sortir de sa maison...

Étant donc aux prises avec ces inquiétudes de l'honneur, il voulut faire une expérience, laquelle ne lui fut pas contraire.

Il fit appeler ses enfants, et, sans leur dire un seul mot, saisit l'une après l'autre leurs mains. Il emprunta des forces à l'honneur, et malgré l'affaiblissement de l'âge, son sang refroidi et ses nerfs glacés, il les serra de telle sorte qu'ils dirent : — Assez, seigneur; que voulez-vous ou que prétendez-vous? lâchez-nous au plus tôt; vous nous brisez.

Mais quand il vint à Rodrigue... les yeux enflammés, comme un tigre furieux d'Hircanie, le jeune homme plein d'audace lui dit :

— Lâchez-moi, mon père, dans cette mauvaise heure, lâchez-moi dans cette heure mauvaise! car si vous n'étiez pas mon père, la satisfaction entre nous ne finirait point par des paroles. Avec cette même main, je vous

déchirerais les entrailles, et mon doigt serait un poignard.

Le vieillard, pleurant de joie, dit : — Fils de mon âme, ta colère me calme et ton indignation me plaît. Cette résolution, mon Rodrigue, montre-la à venger mon honneur.

Il lui confia son injure, et lui donna sa bénédiction avec l'épée dont il tua le comte et commença ses hautes actions.

Voilà qui ne ressemble point trop aux vaillantises raffinées des chevaliers de la table ronde. Ces héros s'annoncent d'une manière tant soit peu rude et paraissent plus faits pour la guerre sérieuse que pour les tournois. — Nous sommes bien loin de la scène de Corneille.

Quant à la Chimène du *Romancero*, elle vient aussi demander vengeance après la mort de son père, mais quand le roi lui objecte que s'il punit Rodrigue ses cortès se révolteront, elle réplique nettement :

— Tiens toi-même tes cortès, ô roi, que personne ne les soulève, et l'homme qui tua mon père, donne-le-moi pour égal (*c'est-à-dire pour époux*), afin que celui qui m'a fait tant de mal me fasse quelque bien.

— Le roi répondit : — ... Je le ferai de bon gré et de grand cœur...

Et Chimène demeura contente de la grâce qui lui était accordée, puisque celui qui l'avait rendue orpheline devenait son soutien.

Vous avez peine, n'est-ce pas, à reconnaître ici la Chimène, à qui Corneille fait dire, lorsqu'elle s'adresse au Cid :

. . . . . N'attends pas de mon affection
De lâches sentiments pour ta punition.
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne :
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi ;
Je me dois, par ta mort, montrer digne toi.

L'héroïne du *Romancero* n'entend rien à ces subtiles délicatesses : elle veut que l'homme qui l'a privée de l'appui d'un père lui accorde l'appui d'un époux. — La Chimène de Corneille est le rêve, celle-ci est la réalité. Car remarquez que la muse populaire est d'accord avec l'histoire. Mariana dit positivement que Chimène demanda au roi *qu'il fît punir le Cid selon les lois ou qu'il le lui donnât pour époux*. Il faut bien reconnaître qu'il n'y a point dans tout ceci la plus petite ombre de chevalerie. La femme espagnole du moyen âge n'est

point une de ces souveraines que l'on adore à genoux... jusqu'au moment où on la détrône ; c'est la compagne sérieuse d'un chevalier, son *égale*, comme le dit Chimène. — Aussi l'idéal de l'amour reste-t-il grave et chaste ; il se renferme dans la possession avouée de deux êtres qui se sont donnés l'un à l'autre devant Dieu : la galanterie espagnole tend au mariage ou s'y renferme.

Tout le *Romancero* en est la preuve. Vous y chercheriez en vain les traces de ces folles passions qui remplissent nos romans du moyen âge. Le Cid aime Chimène, mais avec la gravité d'un mari ; Chimène aime le Cid, mais avec la dignité d'une épouse. — Si elle écrit au roi Ferdinand pour demander qu'il ne retienne point toujours le Cid en campagne, sa tendresse prend un accent de gaieté naïve qui ne sent en rien l'exaltation ; si le Cid, près de partir, lui adresse ses adieux, c'est d'un ton de ferme cordialité et comme un chef de famille, qui à la caresse mêle le conseil. Écoutez plutôt :

Déjà couvert de son casque, le Cid s'entretenait avec sa Chimène, avant de se rendre aux combats de Valence.

— Vous savez, madame, lui disait-il, comment l'affection que nous avons l'un pour l'autre s'arrange mal de l'absence; mais tout le reste disparaît quand le devoir se montre, et, pour tout homme de sang noble, c'est un devoir de servir le roi.

Conduisez-vous en mon absence comme une femme prudente que vous êtes, et qu'on ne voie rien de changé en vous, puisque vous sortez de si bon lieu.

Employez les heures rapides à prendre soin de votre bien et ne demeurez pas un seul moment oisive; car être oisive ou être morte, c'est même chose.

Gardez vos plus riches vêtements pour mon retour; une femme sans son mari doit vivre de simplicité.

Veillez bien sur vos filles; qu'elles soient toujours celées, mais qu'elles ne puissent s'apercevoir qu'on les garde...

Soyez grave avec vos serviteurs, affable avec les dames, circonspecte avec les étrangers et sévère avec vos concitoyens.

Ne montrez point mes lettres, même à votre plus proche parente, et l'homme le plus sage ne saura point comment j'accueille les vôtres...

Je vous laisse pour chaque jour vingt-deux maravédis; traitez-vous comme celle que vous êtes, et ne regardez pas à la dépense. Si l'argent venait à vous manquer, agissez de manière à ce qu'on l'ignore, et envoyez m'en demander...

Sur ce, madame, adieu, car j'entends d'ici le bruit des armes.

Et, après un étroit embrassement, il sauta légèrement sur Babiéca.

Ces adieux ne ressemblent-ils pas plutôt à ceux d'un châtelain qui tient à l'honneur de sa famille et à la prospérité de sa maison, qu'à ceux d'un chevalier errant? Quel accent reconnaissez-vous au fond de cette voix sagement héroïque? — Est-ce l'accent de don Quichotte ou celui de Sancho?

Ainsi, qu'il s'agisse de combats ou d'amour, nous cherchons vainement l'imagination romanesque prêtée aux chevaliers espagnols. Voyons si nous serons plus heureux dans les scènes de la vie officielle. Voici le chant qui raconte la visite du Cid à la cour du pape.

Le saint-père a appelé en concile, à Rome, ce noble roi don Sanche pour qu'il obéisse au pape. — Il y alla donc, accompagné du Cid. — Ils ont mis pied à terre au jour marqué. — Le roi a baisé la main du pape avec beaucoup de politesse, et le Cid également; puis les chevaliers, chacun à son rang.

Don Rodrigue était entré dans l'église de Saint-Pierre où il avait vu les sept fauteuils des sept rois chrétiens, et il aperçut celui du roi de France tout contre

celui du saint-père, et celui du roi son seigneur un degré plus bas. Il alla à celui du roi de France et le renversa avec le pied : le fauteuil était d'ivoire ; il en fit quatre morceaux, et il prit celui de son roi et le mit sur le degré le plus élevé.

Alors parla un honorable duc, celui de Savoie, dit-on. — Sois maudit, Rodrigue, et excommunié du pape, parce que tu as outragé le meilleur roi et le plus estimé.

Le Cid entendant cela a répondu : — Laissons les rois, duc, et si vous vous sentez offensé, accommodons cela entre nous, qu'il en soit demandé raison de vous à moi.

Il s'approcha du duc et lui donna une grande poussée ! Le duc, sans riposter, se tint coi, très-sagement.

Le pape, quand il l'a appris, a excommunié le Cid. — L'homme de Bivar le sachant, s'est prosterné devant le pape : — Absolvez-moi, saint-père, sinon vous vous en repentirez.

Le pape, père miséricordieux, répondit très-sagement : — Je t'absous, don Ruy Diaz, je t'absous de bon gré, pourvu que tu sois dans ma cour très-poli et très-sage.

Il nous semble inutile de poursuivre plus loin la démonstration, et quand le *Romancero* nous apprend que le pape est obligé d'excommunier la fleur de la chevalerie espagnole pour la rendre polie, nous croyons pou-

voir maintenir que les mœurs de cette chevalerie étaient plus sauvages qu'on ne le suppose généralement.

Or, il est bon de rappeler que tous ces *Cancioneros* sont du XII^e^ et du XIII^e^ siècle, au moins dans leur rédaction actuelle; qu'à cette époque ils ne choquaient en rien les mœurs, puisqu'ils jouissaient de la faveur générale et que dès lors ils doivent reproduire assez fidèlement les habitudes du temps.

Nous croyons donc avoir établi que les exagérations reprochées aux Espagnols ne leur étaient nullement naturelles, et qu'ils n'y arrivèrent qu'après toutes les autres nations.

Les citations nombreuses que nous avons dû faire pour justifier notre opinion vous ont déjà révélé le caractère de cette poésie.

Plus humaine que celle des *Niebelungen*, moins vibrante que celle du *Chant de Roland*, elle est surtout remarquable par une force contenue et je ne sais quel bon sens magistral. Plus on avance dans le *Romancero*, plus ces qualités s'accusent. — Elles apparaissent encore davantage peut-être dans le *Poëme du Cid*.

Après le terrible serment que celui-ci a fait prêter au roi Alphonse dans l'église de Burgos, pour se dis-

culper de la mort de don Sanche, assassiné par trahison, Alphonse, qui garde au héros une rancune royale, l'exile de ses terres. — Voici comment le poëte raconte sa disgrâce dans le *Poëme du Cid.*

Pleurant de ses yeux, malgré sa force d'âme, il tournait la tête et regardait sa demeure; il vit les portes ouvertes et les battants sans cadenas; les perches de la fauconnerie vides, sans toiles, sans faucons et sans autours apprivoisés. Mon Cid soupira, car il avait de très-grands soucis; mon Cid parla bien et dit avec calme : — Merci à toi, Dieu le Père, mes ennemis méchants ont fait tout cela. — Alors il se hâta de partir et lâcha les rênes.

A la sortie de Bivar, ils eurent une corneille à droite, et à l'entrée de Burgos ils l'eurent à gauche; mon Cid remua les épaules et redressa la tête. — Des étrennes ! Alvar Fanez, dit-il, car nous voilà jetés hors de notre pays. Et mon Cid, Ruy Diaz, entra dans Burgos.

Il avait avec lui soixante pennons. — Les hommes et les femmes de Burgos sortirent pour le voir et se mirent à leurs fenêtres, pleurant de leurs yeux, tant ils avaient de douleur. Et ils répétaient de leur bouche, pour toute parole : — Dieu ! quel bon vassal, s'il avait eu un bon seigneur ! mais personne n'osait l'inviter, tant le roi Alphonse avait montré de colère; car, avant la nuit, son ordre écrit et scellé était venu à Burgos avec un grand message, annonçant que personne ne

donnât logement à mon Cid et que tout homme qui le ferait sût, à n'en pas douter, qu'il perdrait ses biens et les yeux de la tête, et de plus, le corps et l'âme. — Le peuple chrétien avait un grand tourment, et il se cachait de mon Cid, parce qu'il n'osait lui parler. Le campéador alla droit à son logement ordinaire; il trouva la porte bien verrouillée par la terreur du roi Alphonse, qui le voulait ainsi, de sorte que si on ne la brisait par force, nul ne pouvait l'ouvrir. Les gens de mon Cid appelaient à haute voix; ceux de la maison ne voulaient pas répondre une parole.

Mon Cid s'approcha, tira son pied de l'étrier, et frappa un coup. — La porte ne s'ouvrit pas, car elle était bien fermée, mais une petite fille de neuf ans se tenait l'œil au guet.

— Campéador, dit-elle, cette fois vous n'avez pas ceint l'épée dans un bon moment. — Le roi a défendu de vous recevoir. A la nuit, son ordre est venu avec un grand message fortement scellé. Nous n'oserions vous ouvrir ni vous recueillir pour rien au monde, sinon nous perdrions notre avoir et nos maisons, et de plus les yeux de la tête. Cid, vous ne gagneriez aucune chose à notre mal; mais que le Créateur vous soit en aide avec toutes ses saintes vertus!

La petite fille dit cela et tourna vers la maison. — Mon Cid vit alors qu'il n'avait pas la bonne grâce du roi, et, s'étant retiré de la porte, il traversa Burgos.

Sauf le siècle, ne croirait-on pas lire un épisode

d'Homère ou une page d'Hérodote? Cette chevauchée de proscrits qui traverse une ville rendue silencieuse par la peur; cette porte hospitalière d'habitude, maintenant fermée; cette petite fille de neuf ans, qui seule ose parler, parce que son âge la défend, et ce départ du Cid, qui, sans une plainte, sans un mot, traverse Burgos et disparaît, avec sa troupe armée, dans les ténèbres!... N'est-ce point là un tableau achevé! Que pourrait de mieux l'art le plus exercé?

Et ne croyez pas que ceci soit une heureuse rencontre, une exception : le *Romancero* fourmille de ces inspirations.

L'Espagne semble avoir été de tout temps la terre classique de l'héroïsme raisonnable. Dans cette dépense si inutile de courage que constate toute l'histoire du moyen âge, elle a été la plus économe. Son sang n'a longtemps coulé que pour la défense de la nationalité. L'Europe entière est son obligée, car qui peut dire ce qu'elle serait devenue, si la puissance maure s'était consolidée au delà des Pyrénées. Sauvée tant de fois, par des miracles de bravoure, de l'invasion musulmane, y aurait-elle échappé si les Sarrasins d'Espagne n'avaient toujours eu à se défendre contre les chrétiens des Asturies?

Ceux-ci ont été comme une épine enfoncée au pied de la conquête maure; ils lui ont ôté la liberté de ses mouvements. La noblesse d'Espagne a défendu mieux qu'aucune autre, pendant tout le moyen âge, deux inappréciables trésors : — sa croyance nationale et ses libertés. — Le Cid est resté le héros de cette double tâche; il personnifie l'Espagne chrétienne et féodale, comme Roland personnifie la France; la comparaison des deux héros donne les différences des deux nations.

Les chants qui les célèbrent donnent aussi la différence des deux littératures. La nôtre l'emporte évidemment par la grâce, par l'élégance et l'épanchement du cœur ; celle des Espagnols a plus de force et de gravité, elle impose le respect, quand la nôtre cherche surtout à plaire. Toutes deux, fidèles à leur point de départ, se développent dans le sens de leur origine et arrivent ici à Racine et à Molière, là-bas à Cervantes et à Caldéron.

Mais la littérature espagnole dévie très-peu de ses origines. Des poëmes du Cid à ses grands dramaturges, la marche est, pour ainsi dire, en ligne droite. En France, au contraire, nous traversons toute une atmosphère de poésie fausse et souvent extravagante, celle des romans chevaleresques.

Ce sont les Normands qui l'inventent et la mettent en crédit.

Le génie aventureux des descendants de Gang-Roll semble passer de l'action dans la poésie. Leur imagination audacieuse se lance à travers tous les hasards de la fantaisie; rien ne les étonne; rien ne les retient, et ils conquièrent à juste titre ce nom de *trouvères* ou *trouveurs*, qui constate l'originalité de leurs créations.

Elles eurent incontestablement pour effet de seconder, sinon de produire le mouvement qui suit les croisades. Tous ces poëmes du cycle de la table ronde répandent dans la noblesse de France, d'Angleterre et d'Italie le goût des galanteries raffinées, des vœux romanesques, des aventures étranges et des grands coups d'épée.

Malheureusement, dans ces mœurs et dans cette littérature, tout était factice. Aussi, les œuvres qui nous ont été conservées, n'ont-elles plus pour nous qu'une valeur, pour ainsi dire, archéologique. Ce sont de vieux édifices, curieux à étudier sous le point de vue de la langue et des coutumes, mais où quelques nobles élans ne peuvent racheter l'incohérence du plan, la prolixité des détails et l'invraisemblance des sentiments.

A peu près vers la même époque (au treizième siècle) le théâtre renaissait sous l'influence religieuse. Les

Frères de la passion commençaient à représenter sur les tréteaux élevés dans les carrefours, à l'occasion des grandes fêtes, ou des entrées de prince, ces *mystères*, ces *moralités* et ces *sotties* qui résumaient toutes les sciences ou plutôt toutes les ignorances du temps.

Là encore le factice tua le réel et ôta, par suite, toute valeur à l'œuvre des poëtes. — Servis par une langue grossière et incomplète, ils n'auraient pu mériter une place dans l'histoire des lettres, qu'à force de vérité naïve. Il eût fallu que, comme les auteurs des *Niebelungen,* du *Chant de Roland* ou des *Cancioneros* espagnols, ils eussent racheté la rudesse de l'idiome par la sincérité de l'inspiration! Loin de là; leurs essais eurent toute la prétention de l'ignorance pédante. Leurs drames grossiers, au lieu de traduire des sentiments humains, ne servirent qu'au développement de légendes puériles, de thèses théologiques ou de subtilités grammaticales. Ils prirent pour personnages la grâce efficiente et la grâce imparfaite, la contrition et l'attrition, ou même les différents temps d'un verbe! — Jeux sans intérêt d'une science au berceau, formulée dans une langue qui n'existait point encore!

CHAPITRE VIII

Les troubadours; leur vie, leurs œuvres. — Comment ils disparurent. — Constitution de l'Église. — L'empereur et le pape se disputent le pouvoir suprême. — Dante et ses premières opinions guelfes. — Sa conversion gibeline. — Sa *Divine Comédie*. — Origine de ce poëme; ce qui prépara son succès. — L'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*. — Jugement de Michel-Ange et de Manzoni. — Conclusion.

Nous avons montré, dans le chapitre précédent, les premiers efforts de la littérature espagnole à son berceau; mais ils ne sont pas les seuls que nous devions signaler dans les races du midi.

Outre les groupes germanique, franc, visigoth, dont nous avons entendu les chants, il y a le groupe italique qui, sous le rapport littéraire, se confond d'abord avec toute la race de la langue d'Oc.

Cette langue, adoptée par les troubadours, est, en effet, si bien commune à l'Italie et à nos provinces méridionales, que des poëtes italiens, comme Sordello et

Calvo, composaient dans l'idiome provençal, alors plus souple et plus poli que leur propre langue, et que Dante et Pétrarque citent sans cesse les troubadours comme leurs ancêtres poétiques.

Ils eurent leur part dans l'impulsion de galanterie extravagante que nous avons eu déjà l'occasion de constater à propos de la chevalerie. Choyés dans les châteaux et dans les cours princières, favorisés par les nobles dames, dont ils célébraient la beauté, les troubadours joignirent, dans leurs poésies et dans leurs actions, la sensualité la plus hardie au sentimentalisme le plus bizarre. En même temps que le scandale de leurs amours avec des châtelaines ou des princesses devenait l'occasion de discordes sérieuses, et même de guerres, leur exaltation sentimentale les poussait aux dévouements les plus inouïs.

Ainsi, Rudel, par exemple, apprenant par des c... qui revenaient de la terre sainte, qu'il existait ... comtesse de Tripoli, d'une beauté merveilleuse, et d... ils avaient reçu l'hospitalité, en devint éperdûme... amoureux sur cette seule indication, et partit pour fai... sa connaissance. — On était à l'an 1162, et les voyage... par mer ne se faisaient point alors sans de grande... fatigues et de grands dangers. — Rudel tomba malad...

en chemin, et quand il arriva à Tripoli il avait perdu la parole. La comtesse, avertie qu'un troubadour, qui avait fait le voyage pour la voir, se mourait à bord d'un navire, alla lui rendre visite. Rudel se ranima à sa vue, lui fit sa déclaration d'amour *en vers,* et expira.

Un autre troubadour, Pierre Vidal, de Toulouse, devenu amoureux d'une dame de Carcassonne, nommée *Louve,* trouva ingénieux de prendre, en son honneur, le nom de *Loup*, de se revêtir de la peau de cet animal et de se faire chasser dans les montagnes par des chiens et des bergers. Il fut rapporté demi-mort à la dame de ses pensées, qui fut médiocrement touchée, dit l'histoire, *de ce beau trait d'amour parfaite !*

Les plus grands seigneurs se faisaient gloire d'appartenir à la *gaie science*, comme on appelait celle des troubadours ; ainsi le comte de Provence, Raymond Berenger, le prince Boniface de Castellane, et Richard Cœur-de-Lion lui-même, prirent rang parmi les meilleurs poëtes de leur temps. — Fontenelle en témoigne assez malin. Il a peine à comprendre que les hommes français, qui ont toujours méprisé les se fussent abaissés jusqu'à cet art des scribes ; explique la chose, en disant qu'ils eurent soin

de faire *des vers assez mauvais pour ne pas déshonorer la noblesse !*

Malgré l'épigramme, ces vers ne manquaient ni d'harmonie, ni de gentillesse. Dante faisait grand cas de la poésie des troubadours, si l'on en juge par les allusions fréquentes de sa *Divine Comédie*. Il rencontre successivement aux enfers Bertrand de Born et Sardello.

Le premier, qui avait poussé Henri de Guyenne à la guerre contre son père, et, nouveau Tyrtée, avait excité l'ardeur des révoltés par ses chants, s'avance vers le poëte florentin en tenant de la main droite sa tête sanglante.

Toi qui respires encore et qui visites vivant le royaume des morts, vois si tu trouveras une peine qui égale la mienne ! Et pour que tu portes de mes nouvelles au monde d'en haut, sache que je suis Bertrand de Born, celui-là même qui donna au jeune roi des conseils funestes. Je fis révolter un fils contre son père; je fus l'Architophal de ce nouvel Absalon ! — C'est pour avoir séparé ce que Dieu avait uni que je porte ainsi ma tête séparée de mes épaules.

Sardello, au contraire, est trouvé, par le poëte de la

Divine Comédie, à l'entrée du purgatoire, et cette rencontre remplit le *sixième chant*... — Nous y reviendrons en parlant du poëme lui-même.

Mais, avant de l'aborder, il importe de jeter un regard sur le monde et de voir ce que les nations sont devenues pendant que nous nous sommes oubliés à entendre ce concert de toutes les muses de la chrétienté.

De quelque côté que nous tournions les yeux, la croix protége de ses deux bras les sociétés nouvelles sorties de la mêlée barbare et des ruines de l'empire romain. Voyons qui la tient et de quelle autorité ce signe libérateur est le sceptre et l'épée.

Par un concours de circonstances trop longues à analyser, l'évêque de Rome était insensiblement devenu le plus puissant évêque de l'église chrétienne. — Les yeux étaient accoutumés à se diriger vers cette antique capitale du monde ; après y avoir cherché les maîtres temporels, on y chercha le maître spirituel ; le siége de saint Pierre était exhaussé de toute la hauteur du Capitole.

Celui qui n'avait d'abord été qu'un égal devint donc un chef. La papauté se fonda appuyée sur l'empire, qui, sorti de la race des Francs après Charlemagne, était passé à la race germanique. Le patriarche de Constantinople, qui lui avait longtemps disputé la prééminence,

fut excommunié par Léon IX (en 1054) et l'Église grecque se trouva irrévocablement séparée de l'Église latine.

C'était le moment favorable pour constituer la puissance papale. Jusqu'alors disputée et dépendante du pouvoir temporel, elle pouvait enfin profiter de l'unité de l'Église et s'appuyer sur cette immense armée ecclésiastique qui couvrait la chrétienté et tenait les âmes prisonnières. Mais il fallait pour cela un génie audacieux, inflexible, austère, capable de constituer son pouvoir par la volonté et de le maintenir par le respect. Ce génie se trouva dans un moine caché en France au couvent de Cluny.

Hildebrand était fils d'un pauvre charpentier de Soana, dans la Toscane. Distingué par Léon IX, il fut appelé à Rome et devint l'âme d'une merveilleuse entreprise.

Il ne s'agissait de rien moins que de s'emparer de la domination du monde, sans armes, sans conquêtes, par la seule puissance de la foi. Hildebrand voulait rétablir la monarchie universelle de Rome au profit du pape et faire que sa bénédiction *urbi et orbi* (à la ville et au monde) fût le symbole perpétuel d'une prise de possession de la société chrétienne tout entière..

Voici comment lui-même formule les droits de la papauté :

Le pape est l'évêque universel ; il est indubitablement saint et ne trompe jamais. Nul ne peut abroger ses décrets, et il peut infirmer ceux de tous. — Aucune créature humaine n'a puissance de le juger ; lui seul peut revêtir les insignes de l'empire ; tous les princes doivent lui baiser les pieds. Lui seul destitue les empereurs ; c'est devant lui que les sujets accusent leurs princes et c'est lui qui les dégage du serment de fidélité. — Comme la lune reçoit la lumière du soleil, ainsi l'empereur, les rois, les princes, reçoivent leur autorité du pape et celui-ci ne la tient que de Dieu. Donc la puissance de la chaire de saint Pierre est plus grande que la puissance des trônes, et le roi doit soumission et obéissance au pape (*Dictatus papæ*).

Il était impossible d'exprimer plus clairement la prétention à ce règne du Christ et de l'Église, toujours annoncé et vainement attendu.

Mais, pour réaliser un pareil projet, il fallait, avant tout, isoler le clergé des sociétés civiles et politiques dont il avait jusqu'alors fait partie, le dénationaliser, lui faire une patrie fictive de la Rome spirituelle. Pour cela Hildebrand effectua deux grandes réformes.

Il imposa aux prêtres le célibat.

Il les rendit indépendants de l'État, en leur défendant de recevoir l'investiture de la main des laïques.

Mais ce n'était point assez d'avoir arraché le clergé à la société et à la famille ; il enleva à l'empereur la nomination du pape ; créa un sacré collége de cardinaux chargé de cette élection. — Ce fut le sénat de la Rome catholique ; — il établit l'usage des légats ou ambassadeurs apostoliques, envoyés dans tous les royaumes pour y maintenir la suprématie du saint-siége.

Hildebrand, nommé pape sous le nom de *Grégoire VII* (en 1073), acheva cette redoutable constitution de l'Église. L'empereur d'Allemagne, Henri IV, voulut en vain résister, Grégoire fulmina contre lui l'excommunication, et la plupart de ses vassaux l'abandonnèrent. Il dut venir chez la comtesse Mathilde, au château de Canosse, près de Modène, où le pape se trouvait alors, pour solliciter son pardon. C'était au mois de janvier du rigoureux hiver de 1077. Pendant trois jours, l'empereur attendit dans la cour, à jeûn, en costume de pénitent, les pieds nus et avec une chemise de crin. Tout le monde était attendri, et Mathilde elle-même fondait en larmes. Ce fut seulement

le quatrième jour que Grégoire le fit entrer et le reçut à merci.

Henri IV se retira le cœur ulcéré, leva une armée et vint assiéger Rome. Grégoire, bien que réduit à la dernière extrémité, refusa tout accommodement.

Enfin, Robert Guiscard, duc de Normandie, accourut avec une armée et délivra le pape, tout en pillant la ville, en sa qualité de Normand. L'inflexible vieillard alla mourir à Salerne. Il ferma les yeux en prononçant ces paroles amères :

J'ai voulu la justice et j'ai haï l'iniquité ; voilà pourquoi je meurs dans l'exil.

Ces luttes entre la papauté et les puissances temporelles se renouvelèrent sans cesse, jusqu'au siècle de Philippe-Auguste.

Ici les débats redoublèrent de gravité.

Le pape *Innocent III* ayant à se plaindre du roi d'Angleterre, Jean Sans-Terre, manda à Philippe qu'il *eût à se charger pour la rémission de ses péchés de détrôner le tyran excommunié* ! — Le roi de France, à qui il souriait de conquérir un royaume, *par pénitence*, rassembla une grosse armée ; mais, au moment où il

allait partir, le pape lui fit savoir que Jean s'était reconnu vassal du saint-siége, et qu'il n'eût pas à l'attaquer sous peine d'excommunication.

Philippe-Auguste se montra peu satisfait de ce brusque changement; mais ce fut bien autre chose quand les barons anglais, révoltés contre le roi Jean, vinrent lui offrir la couronnne d'Angleterre pour son fils Louis, et qu'Innocent III voulut s'y opposer. — Le roi de France passa outre, ce qui amena une excommunication. — Jamais la papauté n'avait triomphé aussi ouvertement du pouvoir royal. Innocent III récoltait la moisson semée par Hildebrand.

Non-seulement il avait poussé la chrétienté contre les infidèles dans une quatrième croisade, mais il osa en prêcher une contre la France du Midi, où l'hérésie des Albigeois était devenue générale.

Cette hérésie consistait à croire qu'un dieu mauvais avait régné jusqu'à la venue du Christ, et que les hommes étaient des anges déchus qui, après plusieurs transfigurations, devaient retourner au ciel. — La licence des mœurs et les folles imaginations des troubadours avaient mêlé à ces idées mille croyances païennes. — Les légats du pape essayèrent en vain de rappeler la nationalité provençale à l'orthodoxie. L'opulence et

la facilité des mœurs l'avaient accoutumée à une indifférence religieuse qui se traduisait par une tolérance générale. Les hommes de toute religion, même les juifs, étaient reçus à la cour des princes. Innocent III jeta un cri d'appel au fanatisme et à la rapacité. Il ouvrit une croisade contre les provinces du Midi, qui furent mises au pillage. Arnold, abbé de Cîteaux, chargé des pouvoirs de Rome, dirigeait lui-même les massacres. Si les soldats hésitaient, dans la crainte de confondre de bons catholiques avec les Albigeois : — *Tuez toujours*, criait Arnold, *Dieu reconnaîtra les siens !*

La *gaie science* périt dans ce long carnage; ce fut la fin des troubadours. — Tout ceci sert de prolégomènes au quatorzième siècle, époque dramatique et bruyante, où doit se livrer un triple combat entre la monarchie, l'Eglise et la féodalité.

La féodalité décline : vaincue à *Courtray* par les communes de Flandre, elle sera achevée à Crécy, à Poitiers, à Nicopolis et à Azincourt. Philippe le Bel l'attaque, de son côté, vigoureusement. — Galvanisée un instant sous Louis le Hutin, elle ne semblera se ranimer que pour fléchir de nouveau et être brisée sous Louis XI.

En réalité, il ne reste donc plus que deux puissances

redoutables et qui paraissent encore à peu près égales : la royauté et le pape.

La première représente les intérêts temporels et progressifs.

Le second les intérêts spirituels et inamovibles.

Celle-là se fortifiait par les concussions, les violences armées, les intrigues politiques.

Celui-ci se ruinait et s'avilissait par les mêmes moyens.

C'est en Italie surtout que la lutte entre ces deux pouvoirs se dessine vigoureusement. Deux partis s'y étaient formés : les *Guelfes* et les *Gibelins*. Les *Guelfes* voulaient constituer une Italie indépendante dont le pape serait le chef. Les *Gibelins* voulaient associer l'Italie à l'Allemagne, pour avoir un successeur des Césars.

Les deux partis espéraient, par des voies opposées, arriver au même but, au rétablissement d'une souveraineté universelle. — La Rome d'Auguste était leur rêve et pendant tout le moyen âge l'Italie la poursuivit. — Elle croyait pouvoir ressaisir sa prépondérance, en se donnant à un maître qui étendrait son autorité sur le monde entier.

Au quatorzième siècle, les chefs des Guelfes et des

Gibelins sont Albert d'Autriche et Boniface VIII. Lorsque celui-ci célèbre le Jubilé, qui commence le siècle, en l'an 1300, et attire à Rome une foule immense, les ambassadeurs d'Albert viennent lui demander de reconnaître leur maître pour empereur d'Occident; mais Boniface VIII les reçoit la couronne impériale en tête, le glaive à la main, et s'écrie : — *C'est moi qui suis César! C'est moi qui suis l'empereur!*

Ainsi, il y a deux prétendants, deux partis, deux systèmes, et il n'y a qu'un but : — La résurrection de l'empire romain !

On en était là lorsque le Dante Alighieri parut sur la scène du monde.

Il était né à Florence en 1265. Sa naissance avait été entourée de présages extraordinaires. Sa mère Bella avait fait faire son horoscope par *Brunetto Latini*, et celui-ci trouva que le nouveau-né était appelé à d'illustres destinées. Lui-même l'éleva dans cette conviction. Il est facile de concevoir l'influence que pouvaient avoir de pareilles idées sur une imagination vive. Alighieri grandit dans la perspective d'une gloire promise, et se prépara à la conquérir. On lui avait donné le nom de *Durante*, qui, par une abréviation familière, se changea en Dante. — Alighieri devait faire de ce

petit nom un des plus grands du monde moderne.

On lui fit étudier le latin et le provençal (qui était, à cette époque, la langue de la poésie, celle des troubadours); il s'appliqua également à la théologie, qui comprenait alors, comme la philosophie ancienne, les éléments de toutes les sciences. Les lois de Florence voulaient que tout citoyen fût inscrit dans une des quatorze catégories qui constituaient les travailleurs de la cité; Dante se fit inscrire dans la catégorie des médecins.

Ceci ne l'empêcha pas de prendre les armes pour la défense de sa patrie. Entré dans la cavalerie, il combattit avec les *Guelfes* de Florence contre les *Gibelins* d'Arrezo, et contribua au gain de la bataille de *Campaldino*.

L'année suivante, il aida à prendre Caprona sur les Pisans. — Chargé successivement de quatorze ambassades, il les remplit toutes avec succès, et à trente-cinq ans il fut nommé l'un des prieurs de Florence !

Ainsi, au moyen âge encore, de même que dans l'antiquité, la poésie n'était point regardée comme incompatible avec la vie publique; ce n'était point une déchéance, et l'on permettait au même homme d'être à la fois un grand poëte et un grand citoyen.

C'est à l'opinion contraire, accréditée par l'existence parasite de nos écrivains de cour, que l'on doit l'amoindrissement du domaine littéraire. — Chassée des intérêts généraux, la muse s'est réfugiée dans les sensations individuelles, elle a produit l'inspiration égoïste ou frivole qui a fait de tant d'esprits d'élite les narrateurs exclusifs de leur personnalité. La littérature, privée de l'air fortifiant du dehors, a cessé d'être le souffle d'un siècle et n'a plus été qu'un jeu d'intelligence plus ou moins heureux.

Les *Guelfes* de Florence s'étaient divisés en deux partis : les *noirs*, qui voulaient appeler Charles d'Anjou, les *blancs*, qui tenaient à rester Italiens.

Dante était de ces derniers. Envoyé en ambassade près de *Boniface VIII*, dont il avait toujours été le serviteur dévoué, et qui ne lui parlait qu'en l'appelant son fils, il apprend tout à coup que Charles d'Anjou est entré à Florence, secrètement aidé par le pape, que ses biens à lui, Dante, ont été confisqués, et qu'il est proscrit.

Il rassemble aussitôt les autres *blancs* proscrits comme lui, et essaye de rentrer avec eux à Florence ; mais la tentative échoue et il est condamné à être brûlé vif.

L'empereur Henri de Luxembourg, qui arriva vers

ce temps en Italie, réveilla un moment ses espérances ; il crut qu'il trouverait là ce qu'il avait vainement espéré dans la papauté, un restaurateur de la souveraineté romaine ! Mais ce fantôme d'empereur passa au milieu de ces populations dans l'attente comme une pâle vision, puis disparut pour ne plus revenir.

Ce fut alors que commença la vie errante d'Alighieri. Il se rendit d'abord à Paris, où il suivit les cours de l'Université, puis revint à Ravenne près de Guido Novelle, et y mourut le 14 septembre 1321.

Guido l'inhume et prépare l'épitaphe composée par le grand poëte ; mais le sort semble le poursuivre jusque dans sa tombe. Avant que l'inscription soit achevée, Guido est chassé de Ravenne.

Cent cinquante ans se passent sans qu'une main nouvelle reprenne cette pierre tumulaire et achève d'y incruster ces vers douloureux :

Moi, Dante, je reste enfermé ici, exilé de ma patrie : Je suis fils de Florence, mère de peu d'amour.

La marâtre s'adoucit pourtant quand elle entendit le nom de son fils retentir sur toutes les lèvres. Elle voulut se parer de ses cendres, elle qui n'avait pas su se parer de son génie. Ravenne refusa de les rendre.

Plus tard, Michel-Ange, ce frère poétique du Dante,

propose de lui sculpter un sépulcre. Florence réclame de nouveau ses restes sans pouvoir les obtenir. — Mais voulant perpétuer dans ses murs la mémoire du glorieux exilé, elle fonde une chaire où l'on commente son poëme.

Un vieillard dont l'âge a purifié l'âme et qui, près de quitter le monde, détourne les yeux des folles images de sa jeunesse pour regarder vers la cité des âmes, monte le premier dans cette chaire. — C'est Boccace, à qui la postérité à infligé, comme châtiment, la honteuse célébrité de ses contes.

Ainsi rien n'a manqué à la gloire du Dante, rien que le bonheur d'en avoir joui! Cette gloire a survécu aux opinions et aux croyances de poëte: elle rayonne sur le tombeau de ses idées après avoir brillé sur celu qui renfermait ses cendres.

Ce qui a fait cette grandeur incontestée du Dante, c'est qu'il a été, en même temps, le poëte de son siècle et le poëte de la fantaisie; il a offert le seul exemple de l'alliance de l'esprit traditionnel et de l'esprit créateur.

Et cela est vrai, non-seulement pour le fond du poëme, mais pour sa contexture, pour son style. — Catholique d'intention, la *Divine Comédie* en appelle

sans cesse aux éléments païens. — En prenant Virgile pour conducteur dans la *cité Dolente,* Alighieri a semblé symboliser tout son système de composition. Le paganisme l'aide à construire son édifice catholique ; il lui emprunte, à chaque instant, la pierre ou l'ornement.

Souvent même une sorte de confusion entre les deux sociétés semble se faire dans l'imagination du poëte. Il distribue les places au païen et au chrétien, selon son amour ou sa haine, plutôt que selon la loi rigoureuse de l'Église.

Et cependant celle-ci n'a jamais mis en doute l'orthodoxie du poëte ; elle a accepté ses caprices ; elle s'est inclinée avec un saint respect devant son œuvre !

C'est qu'elle y a senti son propre souffle. La *Divine Comédie* est au catholicisme ce que l'*Iliade* était à la société grecque. C'est son épopée complète, on l'y trouve tout entier, là même où le poëte substitue au dogme son invention personnelle.

Maintenant, d'où est venue à Dante cette impulsion ?

Pour qu'une création réponde aussi heureusement à tout un ordre d'instincts, il faut qu'elle soit préparée, attendue. Elle ne sort pas brusquement toute armée d'une imigination en travail. Les souvenirs de la guerre

de Troie se respiraient dans l'air quand Homère vint les immortaliser dans ses poëmes. N'en a-t-il pas été de même pour ce voyage d'Alighieri à travers les mondes invisibles? Les esprits ne se tournaient-ils pas depuis longtemps vers eux, et n'étaient-ils pas oppressés par une sorte de curiosité effrayée?

Dès le *sixième siècle*, trois moines orientaux : Théophile, Serge et Hygie s'étaient mis à la recherche du point où *la terre et le ciel se touchent*, et, au dire de la tradition, ils avaient traversé l'enfer et gagné le paradis, dont ils n'avaient pu franchir les portes.

Plus tard, des hallucinés recommencèrent à plusieurs reprises ce pèlerinage, et les légendes sont pleines de leurs récits. — Vous connaissez peut-être celui du roi Charles le Gros, qu'un inconnu, vêtu de blanc, enlève et guide à travers les labyrinthes infernaux, après lui avoir attaché au pouce un fil lumineux. — Le *Voyage de saint Bredan* nous conduit dans les mêmes régions, et on y ajouta tant de foi, que des armateurs se ruinèrent à équiper des navires qui pussent retrouver les pays parcourus par le saint visionnaire.

Grégoire VII lui-même raconte l'étrange supplice que subissaient en enfer les membres de la famille d'un comte allemand qui occupaient tous les degrés d'une

immense échelle dont le pied se perdait dans les flammes, si bien qu'à chaque arrivant, celui que soutenait le dernier échelon tombait dans la fournaise pour faire une place au nouveau venu. C'est ce que M. Villemain, dans ses *Tableaux de la littérature au moyen âge*, appelle plaisamment un *noviciat progressif de l'enfer*.

L'histoire du purgatoire de saint Patrice avait été popularisée au douzième siècle par tous les trouvères.

Il est donc certain que ce pèlerinage des régions invincibles était devenue une idée familière aux imaginations et exploitée par un grand nombre d'écrivains. — Tout le monde avait lu *la Descente de saint Paul aux enfers*, par Adam de Ros, et Dante la connaissait, car il y fait allusion au deuxième chant de son poëme. — On s'était même tellement accoutumé à ce thème fantastique, que la parodie avait fini par s'en emparer. *Raoul de Houdan*, dans son *Songe d'enfer*, avait raconté que le domaine de Satan était une sorte d'immense cuisine où il avait dîné avec les démons qui lui avaient servi des langues de plaideurs, des libertins à la broche, des larrons à l'œil, et des nonnes en pâte. — Je vous fais grâce du reste du menu.

Dans le *Fabliau* de Barbazon, intitulé la *Cour du Paradis*, le poëte visite, au contraire, le ciel, et assiste

à une fête que l'Éternel donne aux élus. — On y voit saint Simon, armé d'une crécelle avec laquelle il va éveiller tous les habitants célestes dans leurs dortoirs ; les chœurs de vierges et de martyrs accourent et commencent à danser, tandis que les quatre évangélistes jouent du cor de chasse.

La sculpture et la peinture étaient hantées des mêmes visions et reproduisaient sans cesse la double légende, infernale et céleste ; les murailles, les autels, les vitraux des églises ne parlaient plus d'autre chose. — On voit encore aujourd'hui, dans la crypte de la cathédrale d'Auxerre, un triomphe du Christ, tel que le poëte florentin l'a figuré dans son purgatoire. La rose occidentale de l'Église de Chartres, les porches d'Autun et de Notre-Dame de Paris, offrent des exemples analogues. — M. Didron a compté plus de cinquante illustrations monumentales de la *Divine Comédie*, toutes *antérieures au poëme*.

Enfin, le théâtre s'était emparé de l'idée, selon l'art du temps. — A Florence même, au quatorzième siècle, on représenta sur des radeaux *ce qui devait se passer dans l'autre monde !* — Les spectateurs regardaient de dessus le pont de Carrara, qui se rompit, et les envoya vérifier la vérité du spectacle.

On ne peut donc en douter, tout le monde avait préparé la sublime partition qu'allait écrire Alighieri ; les mélodies en flottaient sur toutes les lèvres. Il allait entreprendre son chef-d'œuvre avec cette *collaboration anonyme de la foule* qui, loin d'amoindrir un génie lui donne un cachet d'authenticité séculaire.

Mais il s'empara si puissamment de l'idée, qu'après lui personne n'y revint ; il l'avait désormais faite sienne, et, comme le remarque un de ses commentateurs (M. Labitte), la *Divine Comédie* fut le dernier *pèlerinage de Childe-Harold* dans l'autre monde.

Si tout était préparé pour sa composition, tout ne l'était pas moins pour son succès. Une terreur mystérieuse agitait la chrétienté. Les annonces de la fin des temps se multipliaient et tenaient le moyen âge dans l'angoisse de l'attente. Le monde échappé à l'an *mille*, qui devait être son dernier jour, ne regardait son existence que comme un ajournement. Christophe Colomb lui-même, partant pour l'Amérique, n'accordait plus que cent cinquante années au genre humain.

Toutes les âmes étaient donc préparées à ce voyage suprême ; la *Divine Comédie* en donnait d'avance l'itinéraire. C'était un livre de route que tout le monde voulut lire et étudier.

Quant à Dante, outre l'atmosphère du siècle qui le prédisposait comme tous les autres à cette surnaturelle vision ; il y était particulièrement approprié par le sombre mysticisme de son esprit et par les longues épreuves de la vie. Trahi par l'Église, dont il avait fait longtemps, avec les autres Guelfes, l'espérance de l'Italie ; trompé par l'empereur, vers lequel il s'était retourné après sa conversion gibeline ; il n'attendit plus rien de la terre et regarda vers le royaume des ombres. Les épreuves de l'exil avaient rendu ce cœur, comme celui du Christ, *triste jusqu'à la mort !*

Ce n'était pas en vain qu'il avait tant de fois monté, comme il dit, « *l'escalier d'autrui si dur à gravir,* » et, à la longue, *ses yeux étaient devenus,* selon son étrange expression, *des désirs de pleurer.*

Tout révèle chez lui ce tourment et cette lassitude intérieure de la vie. Un jour qu'il errait sur les rochers du golfe de Spézia, un moine aperçoit de la fenêtre du couvent ce visage douloureux, cette démarche fiévreuse, et lui crie :

— Que cherches-tu, frère ?

— Le repos, réplique Dante.

Et il passe pour se replonger dans son *enfer.*

Cependant un amour avait traversé cette âme sombre et y avait laissé son rayon.

Béatrix de Portinari était fille d'un riche citoyen de Florence, ami du père de Dante. Dans une de ces fêtes qui se donnent en Italie au mois de mai pour célébrer l'arrivée du printemps, Alighieri, encore enfant, fut conduit chez le père de Béatrix. Elle n'avait alors que huit à neuf ans : cependant Dante resta frappé de sa beauté sérieuse, et, à mesure qu'il grandit, son amour augmenta, mais un amour tout idéal et pour ainsi dire désintéressé.

Béatrix est la personnification sous laquelle son esprit se plaît à voir toutes les perfections que l'âme humaine peut concevoir ; il en fait sa conscience symbolisée, sa sainte patronne. — Au milieu même des haines politiques dans lesquelles Alighieri plongea si profondément, Béatrix l'adoucit et l'apaise.

Quand elle était là, dit-il dans un petit écrit intitulé *la Vie nouvelle*, je n'avais plus d'ennemis, la flamme de charité embrasait mon cœur. Je me sentais prêt à pardonner à tous mes ennemis, et si l'un d'eux m'avait demandé quelque chose, je n'aurais pu que lui répondre : Amour ! amour !

L'issue vulgaire de cette passion lui aurait sans doute enlevé son idéalité poétique ; mais le hasard devait la mettre sous la sauvegarde de la mort ! Béatrix fut enlevée dans tout l'éclat de sa jeunesse et de ses charmes, si bien que l'autel, forcément un peu profane, que Dante lui avait élevé dans son cœur, se trouva tout à coup sanctifié.

Désormais Béatrix ne fut plus pour lui qu'un souvenir sacré, une vision à laquelle il rapporta toutes ses idolâtries. La femme, en perdant sa forme mortelle, passa insensiblement au rang de muse chrétienne, et il finit par en faire l'incarnation de la théologie, c'est-à-dire de la science qui conduit à Dieu.

Déjà, dans la *Vie nouvelle*, il avait mêlé à son amour toutes les subtilités mystiques alors en usage, jusqu'à ce jour, par exemple, sur les nombres et sur leurs racines, et à dire que Béatrix était un *neuf*, c'est-à-dire un miracle dont la racine carrée était *trois*, représentation de la Trinité.

L'amour de Dante pour Béatrix avait donc toujours été un amour mystique. Il l'avait connue à un âge où aucune passion n'a encore flétri la virginité de l'âme, ne l'avait revue ensuite que rarement et l'avait perdue sans qu'elle eût été autre chose pour lui qu'un rêve

charmant. — Il la prit comme image de l'amour pur, de la perfection immaculée, et en fit son intermédiaire entre lui et Dieu! Elle devint la colombe de l'arche pour son cœur naufragé.

Tels étaient donc les éléments de son poëme :

La tradition poétique de l'antiquité latine.

La légende fantastique du moyen âge.

La finesse subtile de la théologie.

La réminiscence d'un amour sans remords.

Ses livres furent l'*Apocalypse*, l'*Énéide* et les poésies des troubadours; c'est de là qu'il a tiré tout ce qu'il ne tira pas de la société qui l'entourait ou de lui-même.

Mais tout cela ne lui fournissait que la matière du poëme; restait à lui donner une forme! — La conception une fois complétée, il fallait une langue pour l'exprimer. Or, voici la situation au moment où Dante commence son œuvre.

Le latin n'appartient plus qu'à la diplomatie, c'est la langue des affaires; les clercs et les légistes sont les seuls à la parler.

Le provençal a péri comme langue poétique avec les troubadours qui la parlaient. — Le peuple, d'ailleurs, aurait quelque peine à le comprendre; c'est presque une langue savante.

Reste donc l'italien, divisé en vingt idiomes, jusqu'alors presque sans règles et que les lettrés méprisent comme un patois. C'est là que Dante trouvera son instrument. Il choisira dans tous les dialectes, il composera lui-même la langue de son poëme, et cette langue deviendra celle de l'Italie.

Ce travail prodigieux ne se fera pas en une seule fois! Alighieri s'essayera longtemps dans des *sonnets*, dans des *chansons*, dans des *vers héroïques* et enfin dans son livre de la *Vie nouvelle*, qui annonce l'entrée de son génie dans le monde mystique.

Ainsi préparé, « il prendra la trompette de l'archange, et, hâtant ce jour du dernier jugement qui tarde à venir, il dévoilera aux yeux mortels les mystères de l'autre monde » (Quinet).

C'est à trente-trois ans que Dante a cette vision prolongée qui compose la *Divine comédie* et qu'il partage en trois cantiques: celui de l'*Enfer*, celui du *Purgatoire* et celui du *Paradis*.

Il se suppose égaré dans une forêt obscure où plusieurs apparitions redoutables le glacent d'effroi; tout à coup se présente à lui un homme, qui, *par l'habitude d'un long silence, semblait avoir perdu la parole*. Il l'appelle à son secours et l'inconnu se nomme : c'est Vir-

gile. Il lui déclare que, pour échapper aux bêtes féroces qui l'épouvantent (et qui ne sont autre chose que les symbolisations du péché), il faut prendre sa route à travers le royaume éternel. Lui-même s'offre à le guider et tous deux s'avancent vers l'entrée infernale.

Au-dessus du chemin *profond et sauvage* étaient écrits ces mots :

Par moi l'on va dans la cité des pleurs, par moi l'on va dans la douleur éternelle, par moi l'on va chez la race damnée [1].

. . . . . .

Là, des soupirs, des plaintes, de profonds gémissements résonnaient sous l'air sans étoiles, de sorte que je me mis à pleurer.

Idiomes divers, discours horribles, paroles, douleurs, accents de colère, voix hautes et enrouées, et bruits de mains,

Faisaient un tumulte qui roule toujours dans cet air éternellement obscur, comme le sable quand souffle un tourbillon.

Et moi, qui avais la tête ceinte d'erreurs, je dis : — Maître, qu'est-ce que j'entends? quel est ce peuple qui semble si vaincu par la douleur?

Et il me répondit : — Ce sort misérable est réservé

[1] Traduction de Brizeux.

aux tristes âmes de ceux qui vécurent sans mériter le mépris et sans mériter la louange.

Elles sont mêlées au chœur pervers des anges qui ne furent ni rebelles, ni fidèles à Dieu, mais qui ne se décidèrent que pour eux seuls.

Le ciel les a chassés pour n'être pas moins beau, et le profond enfer ne les reçoit point, parce que les coupables en auraient quelque gloire.

Le poëte pénètre ensuite dans la *cité Dolente*, immense spirale au fond de laquelle s'agite Satan, le *grand reptile,* comme il l'appelle. Dès l'entrée il rencontre *l'Achéron !*

Ainsi se révèle dès le début le mélange chrétien et païen qui continuera jusqu'à la fin du poëme. Ce fleuve Achéron transporté du royaume de Pluton dans celui de Satan, ce Caron changé en démon, ce Virgile qui explique les terribles arrêts du vrai Dieu, tout cela forme une association d'images et d'idées à laquelle il faut s'accoutumer; à mesure que nous descendrons dans les cercles infernaux, nous serons plus frappés de l'association du monde antique au monde du moyen âge.

Par exemple, à côté d'Hélène, de Sémiramis et de Cléopâtre, vous apercevrez cette Françoise de Polenta,

aimée du jeune Paul de Rimini, et qui, devenue l'épouse de Lanciotto, meurt avec son amant, victimes tous deux de la jalousie du mari.

Dante voit venir les deux gracieux fantômes et témoigne le désir de les interroger.

Attends qu'ils soient plus près de nous, dit Virgile; alors, prie-les par cet amour qui les mène, et ils viendront à toi.

Sitôt que le vent les inclina vers nous, j'élevai la voix : — O âmes tourmentées, venez me répondre, si nul autre ne s'y oppose.

Comme des colombes, appelées par leurs désirs, volent vers le doux nid d'une aile ouverte et ferme, et portées d'une même volonté,

De même les deux ombres sortirent de la troupe où était Didon, venant à nous à travers l'air empoisonné...

— Homme au cœur pitoyable, dirent-elles, qui viens nous visiter dans ces ténèbres, nous qui avons teint le monde de notre sang;

Si nous étions aimés du roi de l'univers, nous le prierons pour ton repos. Tout ce qu'il te plaira d'entendre et de dire, nous-mêmes l'entendrons et le dirons de grand cœur, puisque le vent qui nous emporte s'est apaisé un instant.

La terre où je suis née, dit la jeune femme, est si-

tuée sur le golfe où le Pô descend avec tous les fleuves qui le suivent, pour se reposer dans la mer.

Amour qui prend vite un noble cœur attacha celui que tu vois près de moi à cette belle forme qui m'a été ravie, et que je regrette encore.

Amour qui force d'aimer qui vous aime me lia si fortement au bonheur dont s'enivrait Paolo, que, comme tu le vois, la mort même n'a pu me détacher de lui.

Amour nous a conduits à la même mort. Là, le cercle de Caïn attend celui qui nous'a frappés tous deux. — Telles furent les paroles de l'ombre.

Dès que j'eus entendu cette âme blessée, je penchais le visage et je le tins si longtemps baissé, que Virgile me dit: — A quoi réfléchis-tu?

Je lui répondis: — Hélas! combien de doux pensers, combien d'émotions les ont conduits à ce pas dangereux.

Puis je me tournai vers eux et je leur dis:

— Françoise, ton malheur me remplit de tristesse et me fait pleurer.

Mais, dis-moi, au temps des doux soupirs, à quel signe et comment amour vous a permis de comprendre les troubles obscurs de votre âme.

Et elle répondit: — Il n'est pas de plus grande douleur que de se rappeler, dans la misère, les jours qui furent heureux.

Mais si tu as un si grand désir de savoir quelle a été la première racine de notre amour, je ferai comme celui qui pleure et qui raconte à la fois.

Le pécheur détourna la bouche de son féroce repas, en s'essuyant aux cheveux de la tête qu'il rongeait.

Puis il commença en ces termes : — Tu veux que je renouvelle une douleur désespérée qui m'oppresse le cœur en y pensant et avant que je parle.

Mais si mes paroles sont une semence qui doit produire l'infamie pour le traître que je ronge, tu verras pleurer et parler à la fois.

Je ne sais qui tu es ni comment tu es venu ici-bas ; mais tu me sembles vraiment Florentin, quand je t'entends parler,

Tu ne dois pas ignorer que je suis le comte Ugolin, et celui-ci l'archevêque Ruggieri...

Il n'est pas besoin de t'apprendre que, par l'effet de ses mauvaises pensées, moi qui me fiais à lui, je fus saisi et ensuite mis à mort.

Ce que tu ne peux avoir appris, c'est combien ma mort fut cruelle...

Une petite ouverture à travers la tour, qu'on appelle, à cause de moi, *la Tour de la faim*, et dans laquelle bien d'autres seront encore enfermés,

M'avait déjà, par son soupirail, montré plusieurs fois le jour...

Quand je fus éveillé avant l'aurore par la voix de mes fils, qui étaient prisonniers avec moi ; ils pleuraient dans leur sommeil et demandaient du pain !

Tu es bien cruel si déjà tu ne t'attendris pas en pensant à ce qui s'annonçait à mon cœur, et si tu ne pleures pas, de quoi as-tu coutume de pleurer ?

Déjà ils étaient éveillés, et l'heure était venue où l'on avait coutume d'apporter la nourriture...

Mais j'entendis fermer la porte de l'horrible tour, et je regardai mes enfants en silence.

Je ne pleurais pas, tant, au dedans de moi, je me sentais devenir de pierre. Ils pleuraient, eux, et mon jeune Anselme me dit: — Qu'as-tu, mon père, pour nous regarder ainsi?

Cependant, je ne pleurai ni ne répondis de tout ce jour, et la nuit d'après, jusqu'à ce qu'un autre soleil se levât sur le monde.

Quand un faible rayon se fut introduit dans la prison, et que je vis sur quatre visages l'aspect que je devais avoir,

Je me mordis les deux mains de désespoir, et mes fils, pensant que c'était de faim, se levèrent tout à coup.

Et ils dirent: — Père, notre douleur sera beaucoup moindre si nous servons à ta nourriture; reprends ces misérables chairs que tu nous a données!

Alors je m'apaisai pour ne pas les faire plus tristes — Ce jour et les suivants, nous demeurâmes tous muets. Ah! dure terre, que ne t'es-tu alors entr'ouverte?

Quand vint le quatrième jour, Gaddo tomba et s'étendit à mes pieds en disant: — Mon père! pourquoi ne viens-tu pas à mon aide?

Il mourut là, et, comme tu me vois, je vis les trois autres tomber un à un, entre le cinquième et le sixième jour. Ensuite je me mis,

Déjà aveugle, à me rouler à tâtons sur chacun d'eux; et je les appelai encore deux jours après qu'ils furent morts; puis la faim eut plus de puissance que la douleur.

Quand il eut ainsi parlé en roulant les yeux, il reprit le misérable crâne où ses dents, comme celles d'un chien furieux, entrèrent jusqu'à l'os!

Nous n'osons nous arrêter par la réflexion sur cet horrible tableau. Il est des images dont la sublimité cruelle épouvante et qui demandent à passer rapidement sous nos yeux. J'ai voulu seulement vous faire entendre toutes les cordes de cette lyre florentine. Vous aviez pu juger de sa douceur après l'histoire de Françoise de Rimini; vous connaissez maintenant sa terrible énergie. Mais elle sait prendre encore bien d'autres tons; aucun mode ne lui est rebelle; elle les parcourt tous avec cette facilité puissante que rien n'embarrasse.

Après la composition du premier cantique de l'*Enfer,* il y eut, dans la tristesse de Dante, une sorte de répit. Henri de Luxembourg venait de monter au trône impérial; le poëte se reprend à l'espérance; il convie sa patrie à une grande réconciliation; mais ce fut une courte illusion, et Alighieri, revenu à son œuvre sombre, entonna son cantique du ***Purgatoire.***

Celui-ci est une montagne dont il escalade successivement tous les degrés, et, à chacun d'eux, s'efface une des six lettres symboliques du péché qu'un ange a tracées sur son front.

Il y entend les âmes qui expient chanter une oraison dominicale dont il a su faire un chef-d'œuvre de poésie ; il rencontre successivement des amis de sa jeunesse, le pape *Martin IV,* qui *expie par le jeûne les anguilles de Bolsène qu'il faisait cuire dans du vin doux*, et ce poëte *Sordello,* dont nous avons déjà parlé à propos des troubadours. Virgile, qui hésite sur la direction à suivre, s'approche de lui pour qu'il puisse leur indiquer la route.

Nous vînmes à elle, dit Alighieri ; — ô ombre lombarde! comme tu te tenais altière et dédaigneuse ! en tournant vers nous les yeux, que tu étais noble et grave !

Elle ne disait pas une parole, mais nous laissait venir, regardant seulement à la manière d'un lion qui se repose.

Or, Virgile s'approcha d'elle, la priant de lui montrer le meilleur chemin, et elle ne répondit pas à sa demande :

Mais elle s'informa de notre pays, et le doux guide

commença : — Mantoue... aussitôt l'ombre toute ramassée sur elle-même,

Se leva vers lui, du lieu où auparavant elle se tenait, en disant : — O Mantuan ! je suis Sordello, de la terre chérie ! et l'un l'autre ils s'embrassaient.

Ah ! Italie esclave ! hôtellerie de douleur, navire sans nocher dans une grande tempête, non plus reine des provinces, mais lieu déshonoré !

Cette belle âme fut prompte, rien qu'au doux nom de sa terre natale, à faire fête à son concitoyen :

Et maintenant, tes vivants ne peuvent être sans guerre, et ceux-là qu'une même muraille et qu'un même fossé renferment, se rongent les uns les autres.

Cherche, misérable, autour de tes rivages, et puis regarde dans ton sein, si une seule partie de toi-même jouit de la paix...

O race qui devrais être obéissante et laisser César s'asseoir sur la selle, si tu comprenais bien ce que Dieu te prescrit !

Voilà le cri gibelin, l'éternelle aspiration à l'unité et à la puissance de l'Italie. Les songes du citoyen le suivent dans le *Purgatoire* comme ils l'avaient suivi en *Enfer ;* à peine s'il les déposera sur le seuil du *Paradis*.

Presque arrivé au terme de son second pèlerinage, il rencontre le poëte Stace, dont il suit les pas, puis Béa-

trix, qui doit l'introduire dans les astres, où Dieu a établi le royaume de la béatitude éternelle.

Cette dernière partie du poëme, au moins égale aux autres en poésie, est de beaucoup la plus triste ! Ailleurs Dante a trouvé des souvenirs de la terre ; il est encore parmi des êtres qui ont vécu de sa vie, qui lui ressemblent ; ici il se promène à travers les splendeurs écrasantes du ciel ; il est perdu dans tous les infinis qui l'enveloppent.

En vain épuise-t-il les trésors de son génie à symboliser la foi catholique ; en vain Béatrix fait-elle rayonner sur lui son céleste amour ; on sent autour du poëte je ne sais quel vide qui donne le vertige.

Tant qu'il s'était trouvé dans l'*Enfer* ou le *Purgatoire*, Dante avait eu recours, pour raconter ses impressions, aux images qui frappent les sens ; dans le *Paradis*, il cherche à immatérialiser ses symbolisations ; il n'emploie plus que le son et la lumière, c'est-à-dire ce qui semble appartenir le moins au monde tangible.

Toutes ses expressions sont empruntées à ces deux ordres de phénomènes, et son génie trouve des ressources inouïes pour varier cet élément un peu monotone. A chaque nouvel astre qu'il atteint, Béatrix, sa conductrice (qui, dans l'idée mythique du poëme, n'est

autre que la théologie), Béatrix brille d'une lumière plus vive. Tous les bienheureux qu'il rencontre ne sont que des lueurs dont l'intensité annonce la sainteté, et qui répètent un *hosanna* ineffable.

Souvent même le poëte réunit avec un singulier bonheur d'expression ces deux ordres de sensation : la lumière et le son.

Voici comment, par exemple, il raconte son entrée dans le *troisième* ciel, celui de la planète de Vénus.

Je ne m'aperçus pas que je montais dans cette nouvelle planète ; mais la beauté plus éclatante dont rayonnait Béatrix me prouva que j'y étais arrivé. — De même qu'on aperçoit l'étincelle à travers la flamme, de même que parmi un grand nombre de voix on distingue celle du chanteur qui s'arrête sur un son, et la voix de celui qui court et glisse de note en note, de même, je découvris dans la lumière même dont resplendissait cette planète, une foule de lueurs qui se mouvaient plus ou moins vite, selon leurs mérites éternels. Les vents du nord qui descendent avec tant de rapidité de la nue qu'ils ont glacée, auraient paru lourds et tardifs à celui qui aurait vu ces lumières accourir vers nous... Derrière elles s'élevait un hosanna si mélodieux, que le désir d'entendre de nouveau ce divin concert n'est plus sorti de mon cœur.

La Trinité elle-même, dont la vue achève le pèlerinage d'Alighieri, lui apparaît comme une lumière supérieure à toutes les autres, dans laquelle *se montrent trois cercles de trois couleurs et d'une seule dimension.*

Mais il faut lire dans le poëme et dans la solitude ces descriptions surhumaines impossibles à morceler.

Nous vous y renvoyons, certain qu'après avoir lu vous accorderez au Dante, comme l'a fait Manzoni dans d'admirables vers, le titre de *maître souverain de la colère et du sourire.*

Une dernière remarque. — Ce poëme merveilleux, où toutes les aspirations de l'âme humaine sont révélées, où tous les genres s'allient et pour lequel Dante a créé une langue splendide que lui-même appelle plaisamment *langue aulique et cardinalesque;* ce poëme fut composé trois cents ans avant Cervantes et Shakespeare, quatre siècles avant Corneille, six siècles avant Gœthe et Byron !

Alighieri a eu, au reste, le bonheur unique de trouver un génie égal au sien pour illustrer quelques-unes des pages de son poëme : c'est Michel-Ange ! — Le *Jugement dernier* procède incontestablement de l'*Enfer* du Dante ; c'est le même mouvement terrible, la même

audace accusatrice, souvent les mêmes détails. Ainsi, dans la barque conduite par le démon Caron, *aux yeux bordés de flammes*, le peintre n'a fait que traduire la description du poëte.

Tous deux étaient faits pour s'entendre. — Natures grandes et taciturnes que le génie avait isolées et qui devaient quitter la terre avec la suprême indifférence du dédain. Michel-Ange, au reste, nous a laissé un témoignage de son admiration pour Alighieri dans un sonnet de sa vieillesse. Le voici ; c'est une sorte d'épitaphe écrite par le génie sur la tombe du génie.

Il pénétra vivant dans les abîmes ténébreux ; vivant il passa de l'un à l'autre enfer, et de là, remontant vers Dieu, il fit luire dans notre nuit un rayon de pure vérité.

Étoile unique, son éblouissante lumière éclaira dans ses profondeurs les mystères redoutables de l'éternité, et il en reçut la récompense que la terre coupable prodigue habituellement aux plus divins d'entre les mortels.

Oui, ces œuvres sublimes du Dante, elles furent méconnues, comme son immortelle audace, de ce peuple ingrat qui semble ne pouvoir faire grâce aux justes.

Qu'importe ? et que ne suis-je semblable à lui ! — Né pour un sort pareil, je donnerais le plus grand bon-

heur de la terre en échange de cet âpre exil, rehaussé par cette mâle vertu.

Au XIVe siècle, la *Divine Comédie* avait un sens caché; elle résumait toutes les doctrines de l'Église. — Ses personnages n'étaient que des ombres qui voilaient une vérité théologîque. Ce sens mystique du poëme dantesque a été compris par tous les commentateurs chargés de l'expliquer. — Depuis Benvenuto d'Immola jusqu'à Landini, ils sont unanimes. Boccace, lui-même, déclare que la *Divine Comédie* enveloppe la pensée catholique tout entière *sous l'écorce vulgaire* de la parole.

D'après cette tradition, la forêt solitaire dans laquelle Dante s'égare, c'est le chemin de la vie contemplative; sainte Lucie, qui s'éveille pour le sauver, c'est la divine clémence; le fleuve ténébreux de l'enfer, c'est le fleuve de la vie humaine, qui roule de noirs soucis; les animaux monstrueux et hurlants sont les passions des sens. Le passage de l'enfer au purgatoire est gardé par Caton d'Utique, parce qu'en se déchirant de ses mains pour échapper à la servitude, il est devenu l'éternel représentant du libre arbitre sur les confins du mal et

du bien. Ailleurs, l'aigle qui enlève le poëte au ciel, c'est la Foi aux ailes étendues ; les trois degrés de la porte du purgatoire sont les trois degrés du sentiment de pénitence !

« Qu'est-ce donc que la *Divine Comédie* ? L'odyssée du chrétien ! Un voyage dans l'infini, mêlé d'angoisses et de chants de sirènes ; un itinéraire de l'homme vers Dieu [1] ! »

Mais, aujourd'hui, le mythe s'est voilé pour nous ; le poëme d'Alighieri ressemble à ces grandes fresques peintes sur un vieux mur avec les inscriptions qui les expliquent ; le temps a effacé les inscriptions, si bien que nous n'apercevons plus que les figures dans leur immortelle douleur et leur immortelle beauté.

La *Divine Comédie* venait résumer le catholicisme au moment même où le catholicisme allait fléchir, où les communautés vaudoises, où les Albigeois, toujours renaissants, où les schismes de l'Église annonçaient la fin de cette unité souveraine.

Ainsi, en religion, Dante écrivait le code la veille de la révolte ; il n'était pas plus heureux en politique et il

[1] *Révolutions d'Italie* d'Edgar Quinet. Nous avons beaucoup emprunté à ce livre remarquable, sans lequel on ne peut comprendre l'histoire de l'Italie du moyen âge.

proclamait la loi qui devait tourner contre l'Italie elle-même : la loi du vainqueur.

Dans son *Traité de la monarchie,* où, revenu aux idées gibelines, il veut constituer le pouvoir suprême de l'empereur, dans l'espérance qu'il amènera la restauration de l'empire romain et de la gloire de l'Italie, il proclame que le droit, c'est la force ; que ce qu'on acquiert par l'épée est bien acquis, et que la légitimité, c'est le succès ! — Terrible erreur patriotique qui devait tourner contre la patrie, et que l'Autriche devait commenter jusqu'à nos jours avec le bâton et avec l'épée.

Nous nous arrêterons sur ce grand enseignement. Il termine ces causeries en leur donnant la conclusion que nous voulions leur donner nous-mêmes; nous y trouvons une nouvelle preuve de la nécessité de ne sacrifier les principes de fraternité chrétienne et de droit, ni aux nécessités ni aux sentiments. — On fonde l'injustice comme un abri contre la tempête du moment, et, un peu plus tard, l'abri s'écroule, il vous écrase!

Mais l'expérience nous le prouve en vain ; nous restons les serviteurs exclusifs du présent, nous ne voyons que ce qui nous sert aujourd'hui. — L'histoire est comme un flambeau qui illumine au loin et laisse sa base dans

l'obscurité ; elle nous fait voir clair dans le passé, même dans l'avenir ; elle ne peut nous faire voir à nos pieds.

Qu'avons-nous aperçu dans cette longue pérégrination que nous venons de poursuivre à travers les siècles, aux lueurs des étoiles successivement allumées par la main du génie ?... — Toujours cette lutte du fait et de l'idée !

En Grèce d'abord, le fait domine pendant les premiers âges, comme il arrive au début de toutes les sociétés. — Ce sont des fondations et des ruines, des victoires et des défaites ; puis la lyre d'Orphée retentit et l'instinct social s'éveille. — Homère paraît ; il rassemble les traditions, et les nationalités se dessinent. On a des peuples parce qu'on a des patries.

Mais le fait ne tarde pas à recommencer la lutte. Il arrive armé de trois millions d'hommes, il se précipite sur ce foyer de l'idée pour l'éteindre. — Marathon, Salamine et Platée décident entre eux. — L'homme apprend au monde que la meilleure cuirasse n'est pas au dehors, mais au dedans ; qu'il ne faut pas compter, dans la bataille, le nombre des bras qui manient la lance, mais le nombre des cœurs qui la conduisent ! Les miracles du patriotisme sont révélés, c'est-à-dire ceux de la foi.

L'idée victorieuse s'épanouit dans l'air libre de la

Grèce avec une splendeur restée sans égale. Elle s'élance sur toutes les routes et revient des quatre coins du ciel avec une Amérique qu'elle a découverte !

Magnifique spectacle ! C'est alors véritablement que, pour la première fois, l'homme prend possession de la création et de lui-même. La prédiction de Prométhée s'accomplit ! Le dieu antique, c'est-à-dire la nature brute et résistante, est vaincue par le génie humain ; le courage, sous la forme d'Hercule, perce de ses flèches le vautour qui rongeait le foie du père de l'industrie et des arts ; le monde est conquis à l'intelligence.

Nous avons traversé ensemble cette époque de la jeunesse grecque, et vous n'en avez pas oublié peut-être les merveilles ! — Comme Alighieri dans son *Paradis*, nous avons marché deux siècles au milieu des mélodies et des lumières !

Puis les lumières se sont éteintes, les concerts ont cessé ; l'idée, oppressée de nouveau, ne se produit plus que de loin en loin et par des voix timides. — Rome, cette personnification du fait, triomphe partout ; elle soumet le monde, qui devient la ferme du peuple-roi.

Enfin celui-ci se lasse de son positivisme aride ; des besoins nouveaux se font sentir : il cherche dans son Ca-

pitole un coin inoccupé pour les Muses, et l'idée grecque reparaît vêtue de la toge romaine.

Vous avez entendu sa voix affaiblie, mais encore charmante, jusqu'au jour où la tyrannie des empereurs s'effraye de la muse latine et lui ouvre les veines dans les bains de Sénèque et de Lucain!

Alors le silence se fait partout. De loin en loin seulement, quand Rome a mis un nouveau dieu dans son olympe impérial et que, par hasard, un homme monte au trône des Césars, on entend des cris sublimes s'élever de la foule muette. — C'est la voix de Tacite, de Suétone, de Pline; mais bientôt cette trêve de Dieu est brusquement rompue, et un nouveau tyran porte le glaive à la gorge de tout ce qui pense et de tout ce qui parle!

Enfin les barbares se détachent du Nord, roulent sur l'Europe et la broient sous leur masse. La lumière s'éteint partout; l'idée s'enfuit au désert avec les solitaires ou se cache dans les catacombes comme au temps de la persécution. — Elle en sortira pourtant, et, cette fois, marquée d'un signe indélébile; elle en sortira pour porter au monde la liberté sous les lois de Dieu, l'égalité tempérée par l'amour et le dévouement comme règle suprême. Elle viendra dire : *Aimez-vous les*

uns les autres, et ces simples paroles annonceront au genre humain une nouvelle morale et de nouvelles destinées.

Sans doute ces destinées ne s'accompliront pas sans efforts. Bien souvent déjà la foi du monde a chancelé. Des générations ont plié sous le poids de l'idée, et, à bout de courage, ont prié d'éloigner d'elles le calice ! Mais ce sont là des défaillances passagères ! Quoi qu'il arrive, nous avons confiance dans celui qui a promis sur la terre la paix aux hommes de bonne volonté. Non, les devoirs accomplis selon nos forces, pour l'amélioration du monde moral et du monde visible, ne seront point inutiles. Si Dieu a mis dans nos esprits le désir du perfectionnement pour ce qui nous entoure et pour nous-mêmes, c'est qu'il a voulu que ce désir profitât à sa création. Le progrès, pour donner un nom humain à une des manifestations de la loi divine, le progrès s'accomplira avec nous, par nous, malgré nous, selon que nous serons les soldats actifs, nonchalants ou révoltés de cette grande campagne terrestre. — Le fait, c'est-à-dire la rencontre fortuite d'actes extérieurs, ne deviendra pas plus la loi de l'avenir qu'elle n'a été la loi du passé, et, tôt ou tard, l'idée reprendra le gouvernement des choses de la terre.

A ceux qui doutent en voyant ce qu'ils croient le bien momentanément vaincu, et qui prennent le deuil de la vérité parce qu'elle est frappée, nous rappellerons le drame du Calvaire et nous leur dirons : — Ne laissez point dans votre âme le fait prévaloir contre l'idée ; ne criez pas à celle-ci, comme le mauvais larron criait au Christ : « Tu meurs sur la croix ; donc, tu n'es pas le Fils de Dieu ! » mais répétez, comme le bon larron dans la foi d'une résurrection certaine : « Vérité, quand vous revivrez, souvenez-vous de moi ! »

FIN.

TABLE

Pages.

CHAPITRE PREMIER.

Comédies de Térence. — Leur caractère et part qu'ont pu y avoir Scipion et Lélius. — *L'Andrienne;* ce qui la recommande. — *Le Phormion.* — Indication de ce qui manque à Térence. — *Les Adelphes;* en quoi ils sont inférieurs à *l'École des maris.* — Traduction de MM. de Port-Royal. — *Le Bourreau de lui-même* et *la Belle-Mère.* — Ce qu'étaient les atellanes. . . . . .

CHAPITRE II.

État de Rome à l'époque de Cicéron. — Ses études et ses commencements. — Ses *Verrines.* — Complot de Catilina; ce qu'étaient la conjuration et les conjurés. — Exil de Cicéron. — L'opinion publique à Rome. — Retour de Cicéron; affaiblissement de son caractère. — *Les Philippiques.* — Mort de Cicéron. — Ses œuvres philosophiques. — *Traité de la vieillesse.* 2

CHAPITRE III.

Perfectionnements apportés à la langue latine. — Lucrèce. — Établissement de l'empire; rôle qu'Auguste veut faire jouer à la littérature. — Quels furent les deux plus vaillants soldats de cette campagne impérialiste. — Horace; sa vie, son caractère et se œuvres. — Virgile; *les Bucoliques, les Géorgiques, l'Énéide.* — Ce qui a manqué à Virgile. 66

CHAPITRE IV.

Tite-Live; son histoire niée par les Allemands. — Salluste; sa vie et ses œuvres. — Un débat dans le sénat romain. — L'ère des Césars.

Pages.

— Juvénal et ses satires. — Tacite et Suétone. — Récit de la mort de Néron. — Péroraison de *la Vie d'Agricola*. — Fin de l'empire romain. 120

CHAPITRE V.

Constitution de nouvelles nationalités. — Chacune d'elles révélée par un monument littéraire. — Épopée germaine. — Les *Niebelungen*. Origine de ce poëme. — Son analyse. — Caractère nouveau de la poésie barbare. — Ce qui manque aux *Niebelungen*. 182

CHAPITRE VI.

Le *Chant de Roland;* épisode de sa composition. — Analyse et citations. — Toutes les conditions de l'épopée s'y trouvent remplies. — Ce qui le fait différer des *Niebelungen*. — Pourquoi le *Chant de Roland* n'est pas resté en France un monument poétique populaire comme l'*Iliade* en Grèce ou la *Jérusalem délivrée* en Italie. . . 206

CHAPITRE VII.

Le *Romancero* espagnol. — Manière dont il se forme. — Révélation du caractère de l'Espagne. — Le Cid et Chimène, d'après les *cancioneros* populaires. — Le poëme du *Cid*. — Ce qui recommande la littérature primitive des Espagnols. — Poëmes des trouvères. — Fausseté de cette littérature. — Les poésies bretonnes. 225

CHAPITRE VIII.

Les troubadours; leur vie, leurs œuvres. — Comment ils disparurent. Constitution de l'Église. — L'empereur et le pape se disputent le pouvoir suprême. — Dante et ses premières opinions guelfes. — Sa conversion gibeline. — Sa *Divine Comédie*. — Origine de ce poëme; ce qui prépare son succès. — L'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*. — Jugement de Michel-Ange et de Manzoni. — Conclusion. 247

FIN DE LA TABLE.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LE

PASTEUR D'HOMMES

I

UNE RENCONTRE

Outre l'Allemagne comprise entre le Rhin et la Vistule, il en est une autre bien distincte et qui nous appartient aussi légitimement que les régions lunaires visitées par Cyrano de Bergerac, ou que l'Ile des Lanternes découverte par Rabelais. C'est l'Allemagne de nos romans, de nos poésies et de nos drames; l'Allemagne aux étudiants rêveurs, aux jeunes filles blondes cultivant des myosotis, aux Faust mystérieux et aux fantastiques docteurs Kreisler. Grâce à l'étude de quelques œuvres exclusivement connues, la vieille Germanie n'est pour nous qu'un commentaire vivant

d'Hoffmann et de Werther, un conte bleu mêlé de philosophie sentimentale ou d'églogue, tout au plus un poëme dont nous nous résignons à ne comprendre que les épisodes. Aussi jugez de la surprise quand, en arrivant au pays de Mignon et de Marguerite, on trouve un bon gros peuple qui valse, fume, chante la gaudriole et mange force petit salé, *pour mieux boire*, comme le conseille le joyeux curé de Meudon ! Vous vous imaginiez entrer dans la région des rêves, et vous êtes en plein pays de Cocagne. Non que le sentiment en soit banni ! Là, comme partout, il trouve sa place entre la choucroûte et l'écritoire, mais toujours après la théologie ; car, si la France a ses vins, l'Angleterre sa houille et ses machines, le Nord ses forêts, l'Allemagne a pour production spéciale la théologie : elle en vit, elle en met partout. Jamais peuple n'a pris, à la fois, tant de soin de bien nourrir son corps et tant de souci de ce que deviendrait son âme. La véritable Allemagne est toujours la patrie de ce grand Luther, qui semble l'avoir personnifiée tout entière dans ses sensualités naïves, ses ardentes aspirations et ses hardiesses incomplètes. Aussi n'est-ce point le pays conventionnel que décrivent nos mélancoliques pastorales ;

là vit une race bien venue qui, depuis cinq siècles, retourne avec patience le même problème et cherche une explication pratique à cette phrase de l'Oraison dominicale : *Que votre règne nous arrive.* Tandis que la France, acharnée à la même tâche, élève de tous côtés les simulacres de sociétés rêvées, et frappe toutes les pierres du chemin pour faire jaillir le feu qui doit les animer, l'Allemagne, comme Prométhée, cherche dans le ciel la flamme qui fera vivre la statue ! Entreprise lente, ardue, mais qui répond à des instincts particuliers qu'on ne saurait méconnaître. Aussi, l'un des premiers caractères qui frappe l'étranger au delà du Rhin est-il ce mélange de la question religieuse à toute chose. Vous l'entendez ramenée par tout le monde, en tout lieu et à toute occasion. L'étudiant, entre deux confidences sur ses amours; le campagnard, après l'annonce du prix des grains ou des fourrages ; le professeur, à propos d'une difficulté indiquée par Scaliger ; l'officier, au milieu d'un commentaire sur les différentes tactiques européennes; tous, enfin, ramènent invariablement la question théologique comme un refrain obligé.

Au moment où nous prenons notre récit, cette ten-

dance nationale venait d'être particulièrement réveillée parmi les habitués du Grand Café de la Concorde, à Cassel, grâce à un article de la *Gazette d'Augsbourg* relatif aux *Ashvériens*.

Ce nom avait été donné à une secte protestante longtemps obscure, mais qui, depuis trois années, avait fait en Saxe et en Bavière des progrès surprenants. La doctrine des ashvériens était celle du progrès accompli par l'interprétation plus intelligente de la parole de Dieu. En empruntant leur nom au juif maudit de la légende, ils avaient voulu exprimer, par une allusion figurée, la nature de leur doctrine, basée tout entière sur l'activité incessante des sociétés sous la main divine. Ashvérus n'avait point été, pour eux, le symbole de l'insensibilité éternellement punie, mais de l'aspiration humaine vers un bonheur toujours fuyant et toujours poursuivi.

D'abord sans éclat, cette Église devait ses récentes conquêtes à l'intervention d'un jeune pasteur d'Egra qui s'était placé, tout à coup, à la tête du mouvement. Ses prédications et ses écrits avaient eu un immense retentissement dans toute l'Allemagne, où beaucoup de gens l'avaient regardé comme un nouveau Luther appe-

lé à finir l'œuvre commencée. Cependant lui-même ne se donnait que pour *un avertissement.* A son nom de Jean il avait ajouté l'appellation mystique de *Précurseur*, et c'était sous ce titre qu'il avait écrit et prêché pendant trois années. Mais cette brillante carrière venait d'être brusquement interrompue. Les gazettes, après avoir annoncé son départ pour le Nord de l'Allemagne, publièrent tout à coup la nouvelle de sa mort, et la jeune Église, privée de chef, demeura comme frappée de stupeur. Quelques compagnons, quelques disciples de Jean essayèrent bien de continuer son œuvre et de remplacer le drapeau disparu ; mais aucun n'avait cette consécration du succès également indispensable contre les ennemis et contre les amis. Désormais sans chef, les soldats combattirent aisément, selon leur force et leur prudence. Il en résulta des troubles facilement réprimés, mais dont le pouvoir s'effraya. Tant que le Précurseur avait couvert les Ashvériens de sa gloire, on ne les avait point inquiétés. Les gouvernements absolus engagent difficilement la lutte contre ce qu'ils sentent vivant et fort ; leur rôle est plutôt d'achever les partis malades ou de les étouffer au berceau. Aussi, en voyant la discorde au camp des ashvériens, ils jugè-

rent l'occasion favorable. Sans en venir à aucune mesure violente, ils entravèrent par tous les moyens la propagation de leur doctrine, empêchèrent la fondation de nouveaux temples, défendirent la prédication dans les lieux où elle n'avait point encore pénétré et signalèrent les missionnaires de la nouvelle foi aux autorités chargées de maintenir le bon ordre, c'est-à-dire l'immobilité.

Ces mesures, bien que diversement appréciées par les habitués du café de la Concorde, n'y étaient nécessairement l'objet d'aucune récrimination. En Allemagne, on juge les actes du pouvoir comme ailleurs; mais une prudence naturelle, qu'entretient l'action d'une police assez forte pour ne point se cacher, impose silence à toute velléité de critique : on accepte les décisions souveraines comme les variations atmosphériques, sans prétendre y rien changer. Les plus hardis seulement en recherchent les motifs, et se hasardent à expliquer les intentions des maîtres; encore n'est-ce point partout chose sûre, et faut-il pour cela un caractère ou une position au-dessus du vulgaire. A la vérité, le diable n'y perd rien ni le maître non plus ! Assis près de son poêle, et les portes bien closes, le bour-

geois allemand se dit à lui-même sa façon de penser aussi librement que nous la disons à tout venant; quelques hauts fonctionnaires même, quelques savants favorisés et quelques grands seigneurs osent critiquer, en petit comité, ce qu'ils aident publiquement à faire exécuter; car là, comme partout, ce sont les puissants qui rient les premiers du pouvoir; mais, en définitive, tout se renferme dans les pacifiques limites de la causerie, et le plus grand nombre se contente d'une protestation.

C'était à quoi se bornait sans doute un étranger attablé seul dans un des coins de la grande salle du café de la Concorde. Un coude appuyé sur le marbre, il jouait, de l'autre main, avec un journal qu'il venait de parcourir, et semblait écouter, avec une attention vague et pensive, la bruyante conversation engagée un peu plus loin. Il pouvait avoir environ trente-cinq ans, et son vêtement brun affectait une sévérité quelque peu négligée; au soin qui avait été pris pour en simplifier les détails, il était facile de reconnaître l'homme de pensée s'efforçant d'échapper à tout ce qui peut diminuer pour lui le temps de l'étude.

Les traits de l'inconnu confirmaient d'ailleurs cette

croyance : ils avaient cette pâleur mate que donne le travail sédentaire ; l'œil bien fendu, mais seulement à demi ouvert, indiquait l'habitude de la réflexion ; les lèvres, serrées par une légère contraction, exprimaient la tension d'un esprit qui s'efforce plutôt qu'une ferme volonté, et les cheveux fins et bouclés, mais grisonnants sur les tempes, prouvaient la fatigue de cet effort. Du reste, l'expression générale du visage était noble et bienveillante ; des éclairs la traversaient parfois et lui donnaient une subite ardeur ; mais le plus souvent elle était précautionneuse et inquiète.

Bien qu'il eût semblé prendre un vif intérêt à la conversation engagée sur les ashvériens, il n'avait point quitté son immobilité ; un sourire triste errait sur ses lèvres, et ses doigts distraits roulaient, avec une certaine impatience, le coin du journal qu'il avait cessé de lire. Cependant, à la longue, son attention parut se ralentir ; sa tête se courba davantage, ses yeux se fermèrent à demi, et il tomba dans une de ces profondes méditations qui ne permettent plus ni de voir ni d'entendre.

La nuit était insensiblement venue : oublié dans le coin qu'il occupait, l'étranger se trouva entouré d'une

obscurité presque complète, tandis que le groupe d'habitués réunis vers l'autre extrémité de la salle continuait la conversation à la lueur des candélabres que l'on venait d'allumer.

Il demeura longtemps dans la même attitude, tout entier à sa rêverie. Mais plus il s'y enfonçait, plus son front devenait sombre. A quoi songeait-il pour que l'on vît frémir ainsi, par instants, les muscles de son visage? Par quel malheur ou par quelle faute se sentait-il oppressé pour ramener si souvent vers sa poitrine ses mains crispées? La suite pourra nous le faire connaître; pour le présent, nous croyons devoir ramener le lecteur à la discussion engagée un peu plus loin, et qui s'animait de plus en plus, grâce à un nouvel interlocuteur.

L'aspect de ce dernier, son costume et ses manières auraient pu le faire prendre pour un marchand de chevaux en tournée, s'il n'y avait eu dans sa parole quelque chose de dogmatique annonçant l'avocat ou le prédicateur. Du reste, bon compagnon, il recevait et rendait volontiers l'épigramme, vidait largement les chopes de bière et fumait comme trois professeurs d'Augsbourg.

La conversation roulait sur les nouvelles mesures prises par plusieurs des États de l'Allemagne contre les ashvériens.

— On a bien fait ! dit le nouveau venu avec une bonhomie si naturelle, que les honnêtes bourgeois qui l'écoutaient ne comprirent point sur-le-champ l'ironie ; comment donc ! des drôles qui voudraient prendre l'Évangile à la lettre ! qui prétendent que les hommes ne seront pas frères tant que les uns mourront de faim et les autres d'indigestion ! qui assurent que le Christ n'est pas seulement venu sur la terre pour fonder des paroisses et des cours de théologie, et qui prêchent la charité sans avoir reçu pour cela de diplômes ! A bas les brouillons, les impies, les mauvais patriotes ! Vivent les abus !... pourvu que nous en profitions. Préparons-nous tout doucement au règne de mille ans, en prenant du ventre, tandis que les maigres prendront patience.

— Monsieur a la parole singulièrement facile, fit observer un petit homme qui fumait tout seul dans un coin.

— J'ai pour cela une méthode, répondit le gros homme, une méthode infaillible.

— Et pourrait-on se permettre de la demander à monsieur ?

— Aussi aisément que je puis me permettre de ne pas répondre..... ou plutôt, attendez..... Je veux bien vous confier mon procédé... car vous semblez en avoir besoin.

Le petit bourgeois s'inclina, et le gros homme, qui avait vidé son verre, reprit :

— Avez-vous vu quelquefois entamer un bon tonneau de double bière ? On le perce juste au-dessous de la barre, et le breuvage arrive à flots. Eh bien, j'en fais autant quand je veux parler, compère : je place la clef au beau milieu du cœur, et la parole coule d'elle-même comme d'une source pleine ; essayez le moyen, si cela vous est possible, et vous verrez.

— En remerciant, monsieur, dit le fumeur solitaire humblement ; monsieur est, à ce qu'il me semble, étranger ?

— On n'est jamais étranger dans un pays où les hommes ont le même visage que vous et parlent votre langue ! répliqua le buveur jovial.

— Je veux dire que monsieur n'habite point Cassel.

Mais cette conviction sembla ébranler toutes les puissances de son être. Il s'assit, pencha la tête et joignit les mains sur ses genoux.

Il fallait que la vue de l'étranger fût quelque chose de bien singulier, car elle avait enlevé à cet homme si hardi toute son assurance. Les spectateurs stupéfaits n'avaient pas tardé à l'entourer et à lui faire des questions ; il fut longtemps sans pouvoir répondre. Enfin, s'adressant au maître du café lui-même, il l'interrogea sur l'homme qui venait de s'échapper en laissant le livre qu'il tenait; mais le maître ne le connaissait point ; il ne le voyait que de loin en loin, comme un voyageur qui s'arrête en passant. Une seule fois il était venu avec quelques amis, parmi lesquels se trouvait le comte Raphaël de Leuthold !

Jorg se fit indiquer la demeure de ce dernier et en prit aussitôt le chemin.

Raphaël de Leuthold occupait alors à Cassel une position aussi singulière que brillante. Né avec une grande fortune et un grand nom, il avait voulu joindre à ces avantages la royauté de l'intelligence. Doué de cette aptitude universelle accordée à quelques êtres d'exception, il avait pu plonger au fond de toutes les

connaissances humaines comme au fond de ces abîmes où les faibles s'engloutissent et d'où les forts rapportent des richesses cachées. Rien de ce que l'esprit peut comprendre ne lui était resté inconnu. Il avait épuisé, les unes après les autres, toutes les sciences, et était arrivé à les posséder en les méprisant ! Fatale et inévitable conséquence de tous les génies sans amour ! car de Leuthold ne connaissait point la science pour elle-même, mais pour lui ; il n'y cherchait, comme dans tout le reste, qu'un instrument. Connaître et jouir, telle était sa loi. Moitié Faust et moitié don Juan, il était puissant par l'intelligence, par la volonté, par les sens; mais il lui était resté un vide que rien ne pouvait remplir : il n'avait pas de cœur ! Aussi, après avoir approfondi toutes les études et traversé tous les plaisirs, se trouva-t-il à quarante ans, savant illustre sans aimer la science, grand médecin sans tenir à la médecine, et homme du monde sans se soumettre à la mode !

A la vérité, il se faisait fort de sa célébrité, de sa fortune ; il transformait le moindre caprice en règles pour le monde élégant, et la foule, toujours avide des servitudes qui ne lui sont pas imposées, avait accepté cette royauté avec enthousiasme. Les gens que l'on ap-

pelle raisonnables voyaient bien les dangers de cette influence, mais le moyen d'attaquer des vices que recommande le succès? Les fonctionnaires publics se rappelaient le crédit dont jouissait de Leuthold près du grand-électeur; les marchands le ménageaient comme leur plus opulente pratique, et les mères de famille respectaient en lui l'homme à marier. Quant aux jeunes gens, ils l'avaient pris pour conseil et pour initiateur; c'était lui qui leur montrait l'arbre du bien et du mal, en leur indiquant de quel côté on pouvait cueillir la pomme sans danger. Avec lui le vice n'avait ni épines, ni arrière-goût; il accommodait les âmes à le recevoir comme on prépare les chevaux anglais à la course, et, après cette espèce d'entraînement des consciences, on eût pu fournir la carrière avec Satan lui-même. La méthode pour cela était, du reste, peu compliquée : il suffisait d'initier les débutants à cette philosophie transcendante qui prouve que l'homme est un instrument nerveux, et le bonheur un produit que l'on obtient à volonté par un certain nombre de procédés.

Le soir même où avait eu lieu, au café de la Concorde, la rencontre rapportée plus haut, de Leuthold réunissait ses intimes dans la petite maison connue sous

le nom de *die Vonnen* (les Délices). Chacun d'eux y avait amené une compagne de plaisir, afin de rendre la fête plus complète.

Après avoir erré quelque temps dans les mystérieuses allées du parc, les couples venaient de se rejoindre dans un kiosque éblouissant de glaces et de lumières, où quelques musiciens cachés se faisaient entendre. Le son de leurs instruments de cuivre aux vibrations voilées avaient bientôt agi sur les convives, qui s'étaient mis à tourbillonner au milieu de cette atmosphère de musique et de parfums; car la valse est le vin de Champagne des Allemands. Complément obligé de toute réunion de plaisir, elle fait circuler leur sang un peu alourdi, établit la communication électrique qui naît ailleurs d'un seul regard et épanouit insensiblement dans les âmes troublées toutes les fleurs de la joie ou du désir. Voyez-les partir les bras enlacés, tranquilles encore et lentement bercés par la mesure. Les couples s'éloignent à petits pas, reviennent plus rapides, s'animent par degré; la musique fait couler jusqu'au cœur ses flots enivrants; les mains se pressent, les haleines se mêlent, le mouvement se précipite, et, emportés par l'ardent tourbillon, les valseurs passent, l'œil noyé, la tête flottante,

les cheveux épars, comme ces caressantes visions mythologiques dont le pinceau vénitien a embelli les voluptueux palais de l'Italie.

Raphaël de Leuthold et ses compagnons en étaient là quand plusieurs des valseuses s'arrêtèrent avec une exclamation et en montrant l'entrée du kiosque. Tous les regards se tournèrent de ce côté : il y eut un mouvement général de surprise, et la valse fut interrompue. Jorg Kaufman se trouvait sur le seuil, le front ironiquement sévère.

Encadré dans la baie de la porte qui laissait voir derrière lui les sombres allées du parc, dont les arbres se dessinaient sur un ciel étoilé, il rappelait ces portraits de Van Dyck, dont l'expression et la tournure fantastiques se détachent mystérieusement des ténèbres sans que l'on puisse en saisir les couleurs.

De Leuthold, qui avait d'abord partagé l'étonnement général, s'avança vers l'étrange visiteur et lui demanda ce qu'il souhaitait.

Avant de répondre, le vieillard promena autour de lui un regard sombre.

— Partout même folie, dit-il, comme s'il se parlait à lui-même ; à voir l'emploi que les hommes font de la

vie, qui ne les croirait immortels ! Tous s'étourdissent dans le tourbillon du péché, et ils n'entendent pas la voix lugubre qui crie au dehors : Malheur à Jérusalem !

— Dieu me pardonne, c'est un sermon, dit de Leuthold. Monsieur est prédicateur et aura cru entrer dans la maison de Dieu, mais il s'est trompé de porte.

— En effet, interrompit Kaufman qui reprit brusquement le ton ironique ; je vois que je suis entré dans une maison de fous !... Mais c'est à l'un d'eux que j'ai affaire. Ne seriez-vous point, par hasard, le comte Raphaël de Leuthold ?

— Pardieu ! vous êtes physionomiste, monsieur ; c'est moi-même.

Jorg entra résolûment dans le kiosque.

— Alors je demande audience à monsieur le comte.

Cette familiarité un peu impérieuse indisposa évidemment de Leuthold.

— Je ne reçois que le matin les gens qui me sont inconnus, dit-il ; les soirées appartiennent à mes amis...

— Je m'en souviendrai une autre fois, répliqua le gros homme sans se déconcerter ; mais, pour aujour-

d'hui, monsieur le comte voudra bien déroger à ses habitudes.

La réponse qu'allait faire Raphaël fut prévenue par l'entrée d'un valet annonçant qu'il était servi. Il se tourna vers Jorg.

— Monsieur le prédicateur voit qu'il n'y a point de ma faute, dit-il d'un ton railleur; il ne voudrait point exposer mes convives à un dîner refroidi, et à moins qu'il ne veuille les suivre...

— Si c'est le seul moyen d'être entendu, à la bonne heure! répliqua Kaufman tranquillement.

Le comte fit un mouvement de surprise involontaire. Ce sans-façon audacieux, qui l'avait choqué d'abord, commençait à l'amuser. C'était une sorte de défi jeté à sa présence d'esprit; il s'agissait de savoir qui de lui ou de Jorg céderait et aurait, en définitive, les rieurs de son côté; il accepta la lutte sur ce terrain, et, résolu à divertir ses invités aux dépens du singulier visiteur, il s'écria gaiement :

— Ce sera pour tout le monde une bonne fortune inattendue. La présence de M. le prédicateur sanctifiera notre fête profane! Wilhelmine, offrez donc le bras à notre hôte.

En parlant ainsi, Raphaël conduisait à Kaufman une jeune fille en costume de bal et d'une physionomie charmante, qui s'arrêta devant lui, embarrassée.

Kaufman la regarda avec une bonté compatissante.

— Pauvre créature, dit-il, si jeune, si belle et... si malheureuse !

Cette réflexion inattendue troubla Wilhelmine, elle changea de visage et fit un pas en arrière ; Jorg lui prit la main.

— Allons, dit-il, venez : la brebis doit avoir peur du loup et non du pasteur.

Il prit son bras et passa avec elle dans la salle voisine, où le souper avait été servi.

La table resplendissait d'orfévreries, de cristaux et de vases d'albâtre dans lesquels s'épanouissaient les fleurs les plus rares. Chaque convive prit place à sa fantaisie, et Kaufman se trouva en face de Raphaël.

— Maintenant, dit-il, j'espère que monsieur le comte n'aura plus d'objections à m'opposer et qu'il voudra bien écouter ma demande.

— Ah ! de grâce, n'épuisons point sitôt nos plaisirs, fit observer de Leuthold ; monsieur le prédicateur ne peut-il remettre son explication au dessert ?

— Parfaitement, répliqua Kaufman ; mais monsieur de Leuthold est-il sûr de pouvoir la comprendre?

— Si mon intelligence fait défaut, j'en appellerai à celle de mes amis.

— Cinquante raisons ivres feront difficilement l'office d'une raison à jeun.

— Monsieur le prédicateur pourra se mettre à l'unisson, et nous parlerons alors le même langage. Remplissez les verres, messieurs, et buvons d'abord aux dames.

Tous les convives répondirent par des acclamations joyeuses en élevant leurs verres et en les choquant contre ceux de leurs compagnons.

— Eh bien, et Wilhelmine? s'écrièrent plusieurs voix en montrant la jeune fille, dont le verre était resté immobile.

— Par le ciel, vous violez les règles du festin, notre hôte, dit le comte à Kaufman ; nous refuseriez-vous, par hasard, de vous associer à notre toast?

— Non, répondit le gros homme en tendant son verre ; mais je demanderai à le rectifier.

— Voyons.

Kaufman se leva, et, avançant le bras :

— Je bois, dit-il, aux femmes qui sont restées dignes d'être publiquement honorées et dont on ne déguise pas l'intimité comme une honte, aux femmes que nous pouvons accepter sans rougir pour sœurs, pour filles ou pour mères.

Il leva son verre et le vida d'un trait. Les amis du comte éclatèrent de rire, mais la plupart de leurs compagnes parurent troublées, et Wilhelmine plus que toutes les autres.

— Décidément, Dieu nous a favorisés au delà de toute espérance, dit de Leuthold légèrement; il a envoyé vers nous un de ses apôtres dont les enseignements assureront notre salut avant la fin des trois services.

— Ce doit être au moins un missionnaire pour la propagation du saint Évangile, fit observer Frédéric de Wrangel, en buvant un verre de xérès à petits coups.

— Ou un membre de l'Église néo-protestante, continua le conseiller de Potter.

— Ou un promulgateur du piétisme, ajouta un major hanovrien.

— Ou quelque acteur en congé qui accomplit une gageure ! acheva le professeur d'esthétique Kropteff.

Jorg secouait les oreilles comme pour dire : « Vous n'y êtes pas. » Et il continua à manger et à boire.

La manière étrange dont il s'était présenté, son sang-froid, l'originalité de cette nature, demi-bouffonne, demi-sérieuse, avaient fini par exciter une curiosité générale. Chez Wilhelmine seulement, cette curiosité était mêlée d'une sorte de respect craintif. Elle ne pouvait oublier les mots prononcés par Jorg en lui prenant la main, et le regard d'affectueuse pitié dont il les avait accompagnées. Ce cœur était depuis longtemps gonflé par un abcès de larmes qui ne demandait qu'à s'ouvrir. Émue et silencieuse, elle suivait tous les mouvements de Kaufman, et veillait à ce qu'il fût servi.

Celui-ci comprit que le moment était venu de se faire écouter.

— Je ne voudrais pas que ces messieurs perdissent plus de temps en inutiles suppositions, dit-il ; et, bien que nous ne soyons pas encore au dessert, je demanderai la permission de présenter enfin ma requête.

— On ne peut rien refuser à un convive tel que vous, répliqua le comte ; voyons votre demande ?

— Elle n'a rien d'obscur ni de compliqué, reprit Kaufman ; je prie seulement monsieur le comte d'y ré-

pondre sérieusement et sur l'honneur. Connaît-il l'homme auquel ce livre appartient ?

Il avait présenté à de Leuthold le volume laissé par l'étranger au café de la Concorde.

Raphaël le prit et l'ouvrit.

— Une Bible ! s'écria-t-il. Pardieu ! c'est l'ouvrage le plus répandu après l'almanach ; et, à moins que le propriétaire n'y ait écrit son nom...

— Il y a écrit ses pensées, reprit Jorg en montrant sur la première page du livre plusieurs lignes tracées d'une main rapide.

— En effet, dit le comte, qui examinait l'écriture ; ce sont des réflexions sur deux versets d'Isaïe... Quelqu'un de vous, messieurs, aurait-il entrepris secrètement un commentaire des prophètes ?

Un rire général répondit à cette supposition.

— Si ce n'est aucun de vous, reprit de Leuthold, je ne sais à qui pourrait appartenir ce précieux autographe que monsieur veut bien soumettre à mon jugement.

— Il est d'un homme entrevu tout à l'heure au café de la Concorde, dit Kaufman, et vous-même avez dû l'y accompagner il y a un mois. Rappelez vos souvenirs,

monsieur le comte ; examinez encore l'écriture, cherchez tout ce qui peut vous mettre sur la voie ; dites vos suppositions, vos doutes ; ne négligez rien, car il y va pour moi plus que de la vie !

De Leuthold le regarda.

— Ah ! je comprends enfin, dit-il ; monsieur est un père ou un mari qui cherche des preuves ! Le livre aura été oublié par quelque théologien en vacances, et la réputation des habitués de ma petite maison aura fait penser que c'était l'un d'eux ?... Remerciez, messieurs ! Ceci est un hommage rendu à votre célébrité galante. Voyons, Wrangel, le livre ne serait-il pas sorti de votre bibliothèque ?

— Fi donc ! s'écria Frédéric, un volume recouvert en parchemin !... Tous les miens ont une reliure de chevreau maroquiné ! Cela ne peut avoir appartenu qu'à un étudiant ou à un professeur.

— Ainsi, vous ne reconnaissez ni le livre ni l'écriture ? demanda Kaufman avec anxiété.

— Ni l'un ni l'autre, monsieur, répondit Raphaël.

Le vieillard resta pensif ; il avait évidemment conçu un espoir dont la réalisation lui échappait et auquel il ne pouvait cependant renoncer.

— De sorte, reprit-il après un assez long silence, de sorte que monsieur le comte ne peut rien me dire de l'étranger aperçu tout à l'heure ; il n'a même pas un soupçon ?... Dans ce cas, je ne le dérangerai pas plus longtemps.

Il s'était levé ; Raphaël fit un geste pour l'arrêter.

— Pardieu ! vous ne nous quitterez point ainsi, s'écria-t-il. Vous ne voudriez point laisser notre salut au rôti... c'est-à-dire aux trois quarts achevé ! De grâce, une petite prédication, monsieur ?

— Ou si monsieur n'est pas inspiré par le Saint-Esprit, fit observer Wrangel, qu'il nous accorde au moins une lecture dans le livre mystérieux.

— Par exemple, l'histoire de l'enlèvement de Sara par Abimélec, dit le comte avec intention.

— Ou celle de madame Putiphar et du chaste Joseph.

— J'aime mieux les filles de Loth travaillant à empêcher la fin du monde.

— Moi, le Cantique des cantiques.

— Allons, monsieur le prédicateur, une petite histoire édifiante avec commentaires ?

— Wilhelmine, passez donc le livre à monsieur.

La jeune fille, affligée de ces moqueries, s'efforçait de les arrêter et voulut refermer la Bible, que Wrangel venait de lui passer ouverte. Kaufman, qui avait compris son intention, posa une main sur la sienne avec tendresse et dit :

— Laissez... ces sarcasmes impies ne m'atteignent pas. Puisqu'ils veulent entendre la parole sainte, qu'ils écoutent!

Et, feuilletant le livre avec une rapidité qui prouvait combien il lui était familier, il s'arrêta tout à coup au chapitre VII de l'Évangile selon saint Luc, et il se mit à lire d'une voix ferme :

« Un des pharisiens pria Jésus de manger chez lui, et il entra dans la maison de ce pharisien et il se mit à table.

» Et il y avait dans la ville une pécheresse qui, ayant vu que le Christ était à table dans la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre plein d'une huile odoriférante.

» Et se tenant derrière, à ses pieds, elle se mit à les arroser de ses larmes et elle les essuyait avec ses propres cheveux, puis les baisait et les parfumait de cette huile odoriférante.

» Le pharisien qui l'avait convié, voyant cela, dit en lui-même : « Si celui-ci était un prophète, certes il » saurait que cette femme est une pécheresse. »

» Alors Jésus, prenant la parole, lui dit : « Simon, j'ai » quelque chose à te dire ; » et il répondit : « Parle, » maître. »

« Simon, vois-tu cette femme? Je suis entré dans ta » maison, et tu ne m'as point donné d'eau pour laver » mes pieds; mais elle les a arrosés de ses larmes » et les a essuyés avec ses propres cheveux.

» Tu ne m'as point donné un baiser; mais elle, » depuis que je suis entré, n'a point cessé de baiser » mes pieds.

» Tu n'as point parfumé ma tête d'huile ; mais elle » a parfumé mes pieds d'une huile odoriférante. » C'est pourquoi je te dis que ses péchés, qui sont » grands, lui sont pardonnés, car elle a beaucoup » aimé. »

A mesure que Kaufman lisait, sa voix devenait plus vibrante et plus élevée ; sa bonhomie vulgaire faisait place à une certaine dignité émue. Les amis du comte, qui avaient commencé par ricaner, étaient insensiblement redevenus sérieux. Quant à Wilhelmine, l'appli-

cation était si directe, elle frappait si juste dans ce cœur gros d'attendrissement, qu'elle fondit en larmes, se leva de table toute honteuse et voulut fuir ; mais Jorg la retint.

— N'aie pas honte de ces pleurs, dit-il avec autorité ; c'est la source vive qui lave toutes les souillures.

— Bravo ! bravo, le prédicateur ! crièrent plusieurs voix.

— C'est un succès de larmes, ajouta Wrangel.

— Apportez de l'éther à mademoiselle Wilhelmine, dit de Leuthold.

— Et un verre de champagne, reprit le major, il n'y a rien de meilleur pour les nerfs.

La jeune fille voulut échapper à ces empressements ironiques.

— Allons, calmez-vous, ma chère, reprit le comte en riant, il faut de la modération en tout, même dans les larmes ; tout à l'heure vous ne pourrez valser...

— Laissez-moi. laissez-moi, bégaya Wilhelmine en se rapprochant de Jorg. Je ne veux point rester ici.

— Et où voulez-vous aller, ma belle ? répliqua Raphaël. Songeriez-vous, par hasard, à suivre monsieur comme Madeleine suivit le Christ ?

— Pourquoi non? interrompit Kaufman avec son assurance ordinaire... Si je l'avais retirée des eaux de la Fulda, balancerais-je à l'emmener pour lui réchauffer le cœur? Qui sait si notre rencontre n'est point dans les desseins de Dieu? Ah! il ne sera point dit que Jorg aura jamais repoussé le naufragé qui lui tendait la main du fond de l'abîme... Si sa honte lui pèse, si elle est sans conseil, sans protecteur, me voici : qu'elle s'appuie sur moi sans crainte; tant que la mort me laissera debout, je ne lui manquerai point.

Il avait présenté le bras à la jeune fille; elle y passa le sien sans savoir ce qu'elle faisait, cacha sa tête sur son épaule et l'entraîna vers la porte. Kaufman n'hésita pas un instant. Il salua avec gravité les convives stupéfaits, traversa le salon, le jardin, et atteignit la grille d'entrée, qui donnait sur le chemin de Cassel.

II

JORG ET HERMAN

Lorsque Kaufman et Wilhelmine se trouvèrent tous deux seuls, le premier regarda sa compagne de route, qui était en souliers de satin, les épaules nues, les cheveux enroulés de perles, et il eut un moment d'embarras. En l'emmenant, il avait obéi à son élan plutôt qu'à la réflexion ; mais une fois loin de ceux qui l'avaient pour ainsi dire forcé à cette démarche, il reprit son sang-froid et se demanda ce qu'il allait faire de cette jeune fille qui s'était confiée à sa protection. Elle marchait près de lui, pleurant encore, mais seulement par intervalle et avec ces sanglots interrompus qui suivent toute crise de larmes.

Après avoir ralenti le pas, Jorg s'arrêta court :

— Après tout, dit-il, avant d'aller plus loin, il est nécessaire de nous expliquer : la parole de Dieu vous

a touchée, ce qui prouve que le cœur est encore ouvert chez vous aux bonnes semences, et que vous pouvez retrouver le chemin de la nouvelle Jérusalem; mais il faudrait auparavant que vous pussiez m'indiquer celui de votre logement.

— Hélas! je n'en ai point, répondit Wilhelmine, dont cette question redoubla les pleurs. Celui que j'habitais appartient à M. de Leuthold, et... après ce qui s'est passé... je n'oserais... je ne veux point y retourner.

— Pauvre enfant! reprit Jorg touché, vous n'avez ni amis ni famille?

— Il me reste une tante qui m'avait mise en apprentissage, mais que j'ai cessé de voir depuis...

— Très-bien! interrompit Kaufman. Où demeure-t-elle?

— Dans la rue des Trois-Rois.

— Et vous la nommez?

— Madame Rieffel.

— Nous verrons madame Rieffel, dit Jorg qui se remit en marche.

Wilhelmine parut inquiète du projet de son guide et s'efforça de l'en dissuader. Sa tante, qui faisait profes-

sion d'une piété exemplaire, avait juré de ne jamais la revoir ; elle regarderait toute démarche de sa nièce comme une audacieuse effronterie ; elle refuserait de croire à son repentir. A tout cela Kaufman répondait, avec sa résolution ordinaire, qu'il fallait voir.

— Si l'on songeait aux innombrables chances d'accidents qui nous menacent, dit-il, on n'oserait sortir ni marcher. Le rôle des hommes est d'essayer, celui de la Providence de régler l'insuccès ou la réussite. Qui sait d'ailleurs si nous ne trouverons pas la mère Rieffel dans de meilleures dispositions que vous ne le supposez ? Il en est d'un cœur fermé par la colère comme de la dame-jeanne la mieux bouchée ; un seul coup bien frappé peut y faire une fente par laquelle tout s'enfuit. Prenez donc courage, évitez les ornières et essuyez vos yeux.

Il jeta son manteau de gros drap sur les épaules de la jeune fille, l'engagea à s'appuyer sur lui, et prit la route de Cassel en continuant à l'interroger sur son passé.

L'histoire de Wilhelmine, longuement racontée, pouvait se résumer en quelques mots : comme tant d'autres, elle n'avait pu résister à la fois aux privations de la pauvreté et aux tentations de la richesse. La curio-

sité l'avait livrée à la séduction, la honte l'y avait enchaînée ; non qu'elle trouvât la joie dans ce luxe d'emprunt, dans ces plaisirs frauduleux, dans toute cette vie de prospérités passagères, que chaque jour remettait en question : Wilhelmine n'y avait point place aux instincts naïfs de son cœur ; mais comment en sortir, quelle route prendre ? que devenir ? Une fois descendue au fond de ce puits que nous appelons le déshonneur, la femme y demeure par désespoir ; et si la corde du hasard ne descend pas pour l'en retirer, elle s'y arrange comme dans le seul asile qui lui reste.

Wilhelmine raconta tout à son compagnon sans ordre et en entremêlant successivement son récit de rires et de pleurs, car tout était fugitif dans cette sincère nature, qui allait de l'affliction à la gaieté, sans songer à la transition, ce grand art de déguiser l'inconséquence.

Tout en parlant, elle était arrivée, sans s'en apercevoir, dans la rue des Trois-Rois ; mais lorsque son compagnon l'en avertit en la priant de lui montrer la maison de sa tante, elle s'arrêta saisie, et toutes ses terreurs lui revinrent. Jorg ne lui laissa pas le temps de s'y arrêter et l'entraîna, malgré elle, vers la demeure de la veuve Rieffel.

A peine eut-il frappé que la porte s'ouvrit ; mais à sa vue la servante laissa échapper une exclamation de désappointement.

— Seigneur ! ce n'est pas M. Arnulf, s'écria-t-elle ; comme madame et le pasteur sont là qui l'attendent, j'ai cru...

— Que c'était lui ? acheva Jorg, il n'y a pas de mal, brave fille, annoncez M. Kaufman.

La servante ouvrit la porte du salon et répéta le nom indiqué.

La veuve et le ministre firent un mouvement de surprise.

— Kaufman, dit la veuve, qu'est-ce que c'est ?

— C'est moi, interrompit Jorg en se présentant à la porte avec Wilhelmine qu'il tirait après lui ; je viens pour vous rendre un service.

— Comment cela, monsieur ?

— En vous ramenant votre nièce.

Wilhelmine ! s'écrièrent à la fois la veuve et le pasteur.

— Malheureuse ! tu oses reparaître ici ! ajouta la première.

— Ne la grondez pas, c'est moi qui l'ai amenée, interrompit Kaufman.

— Qu'elle sorte ! qu'elle sorte sur-le-champ ! s'écria madame Angélica Rieffel en se levant ; sa présence est une honte pour une maison honnête, et je vous trouve bien hardi, monsieur, d'oser frapper à ma porte avec cette créature.

— L'Évangile a dit : « Frappez, on vous ouvrira, » répliqua tranquillement Jorg ; cette créature, d'ailleurs, comme vous l'appelez, est une pauvre Madeleine qui ne demande qu'à faire pénitence. Je me porte garant de sa bonne volonté.

— Vous? répéta la vieille bourgeoise avec une défiance dédaigneuse ; et qui êtes-vous, monsieur ? Comment vous trouvez-vous le protecteur de cette fille?

— Sur mon âme, vous avez raison, et voilà par où j'aurais dû commencer, dit le gros homme ; je m'appelle Jorg Kaufman, madame, et je vous ramène cette enfant des *Vonnen* où je l'ai trouvée.

Alors il se mit à raconter rapidement, avec sa liberté un peu triviale, mais animée, tout ce qui s'était passé à la campagne du comte, et comment Wilhelmine l'a-

vait suivi. Pendant ce récit, le pasteur levait les yeux au ciel, et la veuve poussait des exclamations de dévote scandalisée.

— Et c'est après l'avoir trouvée dans un lieu pareil que vous me la ramenez, monsieur? dit-elle quand il eut achevé.

— Fallait-il donc l'y laisser? demanda Jorg brusquement ; quand l'un de vos semblables demande à sortir de la boue, doit-on regarder avant de l'en retirer si l'on a du linge blanc? Le Christ n'a-t-il pas accueilli Madeleine et défendu la femme adultère? Loin de m'en vouloir, remerciez-moi de vous donner l'occasion d'une bonne œuvre, et pardonnez à cette pauvre fille, qui n'a besoin que d'appui.

— Jamais! s'écria madame Rieffel en repoussant durement Wilhelmine, qui pleurait et voulait baiser ses mains. Emmenez votre protégée, monsieur, elle ne m'est plus rien ; je ne veux plus en entendre parler : je ne suis point dupe de ses comédies!...

— Des comédies! interrompit Kaufman vivement, par le ciel! on les ferait plus gaies, madame! Voyez les pleurs de cette enfant, ses mains tremblantes, ses yeux rougis!... Tout ce que j'ai dit est aussi vrai que la pa-

role de Dieu; et la preuve, c'est que votre nièce est encore telle que je l'ai trouvée : voyez !

A ces mots, il retira le manteau qui enveloppait la jeune fille, et la montra en toilette de bal.

Le pasteur et la tante reculèrent.

— Quelle indécence ! s'écria le premier.

— Alors, faites comme saint-Georges, monsieur le ministre, dit Jorg ironiquement, et donnez, pour couvrir cette nudité, la moitié de votre habit.

— Je ne répondrai point à des expressions aussi peu convenables, répliqua le prêtre d'une voix aigre.

— Ce qui est peu convenable, monsieur, reprit Kaufman avec chaleur, c'est qu'un ministre de Dieu demeure muet quand on exhorte une de ses pénitentes à la charité; c'est qu'il ne trouve pas un mot à dire en faveur de la créature repentante et abandonnée; c'est qu'il s'occupe de battre les cartes quand il y a une âme humaine à sauver.

Le pasteur, qui tenait, en effet, un jeu de cartes, le replaça sur la table en rougissant et prit un air de dignité blessée.

— Je n'ai point été appelé à donner mon avis, monsieur, dit-il sèchement, et je n'ai point l'habitude d'im-

poser mon intervention. Au reste, si ma respectable amie, madame Rieffel, m'avait fait l'honneur de me consulter, je n'aurais pu qu'appuyer ses justes répugnances. Le divin maître lui-même a dit que le bon grain devait être séparé de l'ivraie... le juste du réprouvé.

— Ah ! pharisiens ! s'écria Jorg avec indignation : ils imitent les Romains du temps de César, qui forgeaient en épées les socs de charrues. Cette parole de Dieu pour féconder et nourrir, devient entre leurs mains un arrêt qui tue.

— Des injures ! interrompit la veuve en se levant... Et c'est toi, malheureuse, qui nous les attires ! fille éhontée, misérable, perdue.....

— Assez ! interrompit Kaufman, qui étendit les deux bras vers Wilhelmine éplorée. Ce n'est point elle, madame, c'est moi qui parle, et c'est à moi qu'il faut répondre... Ou plutôt ne répondez rien... Je vous connais maintenant. J'avais espéré trouver un reste de cœur dans ce vieux corps ; je croyais m'adresser à une femme ! il n'y avait qu'une morte ! Rentre dans ta tombe, cadavre ! il y a encore des vivants pour nous comprendre et nous réchauffer.

En parlant ainsi, il rejeta le manteau sur Wilhelmine et sortit avec elle.

La pauvre fille s'était remise à sangloter; il lui prit brusquement le bras :

— Pourquoi pleures-tu ? dit-il avec cette brusque familiarité qui n'était point sans puissance. As-tu peur que je t'abandonne aussi, moi? Ne t'ai-je pas promis de te protéger ? Tu n'as plus de réputation à ménager ; c'est un malheur qui devient presqu'un avantage. Je puis t'emmener chez moi ; tu vivras comme ma fille, en attendant que je t'aie trouvé une autre retraite, peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi : Dieu fait bien ce qu'il fait. Viens et ne pleure plus.

Wilhelmine essuya ses yeux et suivit Kaufman.

Tous deux se dirigèrent vers l'un des faubourgs bâti aux bords de la Fulda. La nuit était déjà avancée, de lourds nuages glissaient sur l'azur sombre du ciel comme des vaisseaux gigantesques sur l'Océan ; un vent orageux gémissait sourdement à travers les hautes cheminées du faubourg. Jorg et sa compagne s'arrêtèrent devant une petite maison de pauvre apparence dont le premier avait la clef ; ils montèrent un escalier vermoulu et arrivèrent à une grande pièce qui lui faisait

face. Elle n'était éclairée que par la lueur des étoiles, qui la traversait d'un sillon argenté ; mais quelque faible que fût cette clarté, elle suffisait pour faire distinguer nettement un jeune homme appuyé à la fenêtre, et dont l'attitude exprimait l'abattement.

Au bruit qu'avaient fait Jorg et Wilhelmine, il se retourna lentement sans se lever, et la lueur stellaire éclaira ses traits. Ils avaient cette fraîcheur lymphatique et ces contours arrondis que l'on prendrait au premier aspect pour l'expression de la force. Ses yeux bleus, à pupilles dilatées, regardaient longtemps sans voir, et sa chevelure blonde tombait en boucles soyeuses, mais rares, jusque sur ses épaules.

Il jeta un coup d'œil aux deux arrivants, puis reprit son attitude pensive.

— Je t'amène de la compagnie, Herman, dit Jorg en s'arrêtant avec Wilhelmine devant le jeune homme.

Herman ne répondit pas.

— Est-ce ainsi que tu reçois tes hôtes? reprit le vieillard d'une voix plus haute. Voyons, debout ; c'est une pauvre fille qui n'a point d'asile et à qui il faut faire place.

Le jeune homme se retourna lentement vers la com-

pagne de Kaufman. Ainsi éclairée par la lune, avec ses cheveux en désordre, ses yeux rendus plus brillants par les larmes et les couleurs qu'une longue course avait appelées sur ses joues, Wilhelmine était charmante. Herman ne put échapper lui-même à l'effet de cette beauté; il se leva en répondant :

— La grande chambre est libre, ma sœur peut l'occuper.

— Voyons, dit Jorg, qui avait allumé une lampe.

Et, précédant la jeune fille, il lui fit traverser deux pièces vides, et arriva enfin à une troisième pièce garnie de meubles antiques et mal rangés.

— Ceci est bien pauvre et bien sombre près de vos logements à la mode, dit-il; mais demain le soleil fera étinceler vos croisées, et les oiseaux chanteront sur les toits. Si vos désirs sont sincères, vous ne regretterez point ce que vous avez quitté. Pour ce soir ne pensez à rien et dormez.

Il appuya une main sur les cheveux de la jeune fille avec une familiarité paternelle, lui fit de la tête un salut amical et sortit.

En entrant dans la première pièce, il retrouva Herman à la même place et dans la même attitude. Son

front se rembrunit. Il s'approcha du jeune homme et lui dit d'une voix sérieuse :

— Que faites-vous là, Herman?

Celui-ci releva ses yeux doux et vagues :

— Je regardais les nuages passer sur les étoiles, dit-il d'une voix sans accent.

— Songez plutôt à ceux qui passent sur les lumières de votre âme, reprit Jorg sévèrement; ne sortirez-vous jamais de ces lâches abattements qui font de vous un mort assistant à la vie des autres?... Rappelez-vous la tâche que vous avez à remplir.

Le jeune homme demeura immobile.

— Il ne m'entend même pas, murmura Kaufman en pliant les épaules. Ah! folle et débile créature! j'avais cru que c'était un homme, et ce n'est qu'un instrument sonore. Tant que celui qui savait en jouer s'est trouvé là, la harpe a chanté; aujourd'hui que nous l'avons perdu, elle reste muette.

Et, haussant tout à coup la voix :

— Ainsi, tu ne sortiras pas de cette torpeur! continua-t-il avec impatience; tu ne te rappelles ni tes projets ni tes promesses; tu as tout oublié... même le 25 juillet.

Herman avait écouté les premiers mots de Jorg sans paraître y prendre garde; mais l'effet du dernier fut aussi prompt que puissant. Il se redressa pâle, l'œil animé, et ses mains pressèrent convulsivement l'appui de la fenêtre.

— Qui parle du 25 juillet? répéta-t-il d'une voix précipitée... Est-ce donc pour me rendre l'espoir et la force que vous me citez le jour qui les a tués? Ah! vous ressemblez aux médecins qui s'assurent de la vie du mourant avec la pierre qui brûle ou avec l'acier qui déchire. Quel est votre but en me rappelant cette date terrible?... Qu'attendez-vous?... Que voulez-vous?...

— Je veux être sûr que tu l'as vu mourir, LUI! dit Jorg avec une énergie qui fit tressaillir le jeune homme.

— Ne vous l'ai-je point dit? répliqua-t-il agité. Quand les deux barques se sont rencontrées... que la nôtre s'est brisée... je l'ai vu disparaître dans les eaux... disparaître avant moi!... et quand j'ai repris mes sens sur la rive... j'étais seul!

— Mais son cadavre a été retrouvé? tu l'as vu? tu l'as touché? demanda Kaufman avec une insistance singulière.

tous ses mouvements avaient une souplesse nerveuse qui la rendait séduisante plutôt que belle.

Elle travaillait à une tapisserie commencée ; mais la marche de son aiguille, tantôt lente, tantôt précipitée, ses regards sans cesse tournés vers la pendule, et les tressaillements qu'elle ne pouvait réprimer au moindre bruit, témoignaient suffisamment de son impatience.

Un homme d'environ soixante ans, qui portait le costume de garde forestier, parut tout à coup à l'une des portes intérieures ; mais la jeune femme avait reconnu le pas : ce n'était pas celui qu'elle attendait. Elle releva à peine la tête.

— Rudolphe n'est point encore de retour ? demanda le forestier.

— Pas encore, mon oncle, répliqua-t-elle brièvement.

— Il t'a pourtant bien promis d'être ici ce matin ?

— Il l'a promis.

— Alors nous ne pouvons tarder à le voir.

— Qui sait ? dit-elle avec un peu d'amertume ; Cassel a des charmes qui lui font oublier tout le reste. Le moyen de lutter contre les soixante-et-dix mille volumes de la bibliothèque !

— Allez-vous être jalouse de livres, par hasard ? demanda l'oncle en souriant.

— Pourquoi non ? répliqua la jeune femme vivement ; qu'importe l'objet de la passion de Rudolphe, si cette passion le détourne de moi ? Toute sa vie ne doit-elle pas m'appartenir comme la mienne lui appartient ? Pourquoi me laisser seule à mes inquiétudes, à mes tristesses ?

— Pourquoi, Lina ? reprit le forestier doucement : parce que son mariage ne l'a point dégagé de ses devoirs d'homme et de ministre. Vous regrettez le temps qu'il donne à ses études, à la prière, aux bonnes œuvres ! aimeriez-vous donc mieux le voir oisif et inutile ? Les heures qu'il vous dérobe ne sont-elles pas employées à agrandir son âme ou à soulager quelque affliction ? Pouvez-vous lui reprocher une conduite qui doit l'élever à vos yeux ?

— Oh ! vous me prouverez que j'ai tort, mon oncle, je le sais, interrompit Lina vivement ; je parle avec mon cœur, vous me répondez avec votre raison, nous ne pouvons nous entendre !

Le forestier la regarda, puis secoua la tête.

— Toujours exaltée, dit-il à demi-voix ; quand donc

cesserez-vous de demander à la vie plus qu'elle ne peut donner ?

Il y eut une pause. Lina continuait de broder avec une rapidité nerveuse; son oncle, qui avait décroché une grande pipe d'écume de mer suspendue près du poêle, la chargeait silencieusement. Enfin, il parut secouer l'impression de tristesse qui avait assombri son front, et reprit plus gaîment :

— Où est donc votre cousine ?

— Elle vient de remonter, répondit Lina.

Le forestier fit un geste de ravissement.

— Ah ! j'oubliais, dit-il, c'est l'heure où elle quitte son négligé du matin pour se mettre sous les armes; car elle n'a pu accepter encore les habitudes de notre petite ville de Münden ; elle fait trois toilettes comme à Vienne.

La jeune femme ne put s'empêcher de sourire.

— Mon Dieu ! vous lui en voulez, à cette pauvre Dorothée, dit-elle ; vous l'accablez de brusqueries, d'épigrammes, presque de duretés, et l'égalité de son humeur ne peut vous adoucir.

— Je n'aime pas les gens qui ont l'humeur égale, répliqua l'oncle, d'un ton bourru ; cela prouve leur

insensibilité ou leur hypocrisie. Pour votre cousine, il y a chez elle de l'un et de l'autre : tout ce qu'elle sent, elle le dissimule, et quand elle ne le dissimule pas, c'est qu'elle n'a rien senti. L'usage du monde a poli son cœur comme un caillou roulé dans les flots. Encore si ses conversations ne vous troublaient point!

— Moi?

— Vous, Lina. Je ne suis qu'un vieux soldat ignorant, sorti des camps pour vivre dans les bois ; mais il est des cas où la tendresse tient lieu de science. Je vois en vous mieux qu'en moi-même.

— Et que voyez-vous donc, mon oncle?

— L'avidité d'une nature mobile, et toujours en recherche de l'inconnu. Élevée dans la retraite, vous ignorez les plaisirs du monde ; vous n'y auriez jamais songé, si cette femme n'était venue vous les vanter et réveiller en vous de dangereuses curiosités.

Lina tressaillit, son aiguille s'arrêta, et elle leva les yeux sur le major.

— Peut-être avez-vous raison, dit-elle pensivement... Oui... quand madame Dalchid me parle de cette société où une femme se trouve entourée de tout ce que le luxe et les arts ont de charmant, prévenue dans tous ses ca-

prices, étourdie d'hommages caressants, où la vie vous emporte enfin au milieu de flots parfumés sans que vous ayez même la fatigue de désirer, malgré moi ces récits me fascinent, je les écoute comme tout enfant j'écoutais les féeries qui me transportaient dans une autre existence pleine de splendeurs et de merveilles !

— Et vous voulez que je ne déplore pas l'arrivée de cette femme à Münden ! reprit le vieux soldat avec une sorte d'emportement. Ah ! maudit soit le jour qui l'a amenée ! c'est à elle à qui nous devons le retour de votre cousin Frédéric de Wrangel, et surtout ce nouvel ami, le comte de Leuthold..... Tous trois sont autant de mauvais génies introduits dans notre foyer.

Lina l'interrompit par un geste ; sa cousine descendait l'escalier.

Le forestier alla s'asseoir près du poêle, rentra sa tête dans ses épaules comme une tortue effarouchée, et ranima sa pipe par quelques fortes aspirations.

Dans ce moment, madame Dalchid fit son entrée. Elle était en grande toilette d'après-midi : robe de soie avec volants, bonnet de blonde orné de fleurs, bracelets d'or bruni, gants glacés sortant de l'étui. Le tout

formait un ensemble qui était le sublime de l'élégance commune.

La personne ressemblait au costume : elle était blanche, rose, régulière, parfaite enfin pour prendre sa place parmi les femmes dont nul ne conteste la beauté, parce que nul n'y porte envie.

— Eh bien, pauvre enfant, vous attendez toujours? dit-elle à Lina de cette voix plaintive et mignarde adoptée dans un certain monde ; votre Rudolphe n'a point encore paru ! Mais savez-vous que c'est affreux de nous tenir ainsi inquiètes..... car, en vérité, je commence à l'être comme vous..... un accident est si vite arrivé dans ces voitures publiques..... Ah ! si j'avais encore mon équipage, je ferais atteler et nous irions à sa rencontre ; mais il n'y faut plus penser.

Ici madame Dalchid, qui s'était arrêtée devant le miroir, poussa un soupir en défripant les plis de sa robe ; le forestier serra sa pipe entre ses lèvres et fuma plus vite.

— Je vous plains, chère, reprit la cousine, qui s'efforçait de donner plus de caprice à sa coiffure ; voir à peine son mari quand on n'a point d'autre distraction... car vous vivez ici comme dans un pays sauvage ! pas un concert, pas un bal, pas une soirée !

L'oncle poussa deux énormes bouffées de tabac qui l'enveloppèrent d'un nuage.

— Vous savez que Rudolphe craint toute visite et fuit le monde, fit observer Lina.

— C'est précisément ce dont je me plains, répliqua Dorothée plus vivement ; on dirait qu'il se cache ! Cependant il me semble que la porte d'un ministre du saint Évangile devrait être ouverte pour tout le monde.

— Plût à Dieu qu'elle eût été toujours fermée ! murmura le forestier entre ses dents.

Madame Dalchid se retourna.

— Ah ! pardon, major, dit-elle d'un ton aimable, je ne vous avais point aperçu.

— Je vous avais aperçue, moi, répliqua-t-il brusquement.

Lina voulut couper court à une explication en demandant à sa cousine si elle avait reçu des lettres de Vienne.

— Rien encore, répondit Dorothée ; mes amis m'oublient ! je le prévoyais, du reste : quand le malheur vient, il faut s'attendre à l'abandon ! et cependant, Dieu sait que de protestations d'attachement avant la ruine de M. Dalchid !

Elle poussa un nouveau soupir, et vint prendre un fauteuil près de Lina.

— Nous menions une vie si joyeuse! reprit-elle. Vous ne pouvez comprendre mes regrets, chère belle; vous n'avez pas vu notre habitation de Vienne! M. Dalchid l'avait fait orner d'après ses propres dessins.

— Des dessins de banquier! dit l'oncle à demi-voix.

— On venait de tout meubler en laque et en vieux Saxe, continua Dorothée; les vestibules avaient été transformés en serres, et j'avais trois attelages, un pour le matin, un pour les grandes visites, un pour la nuit. Ah! l'heureux temps, l'heureux temps!... Hélas! qu'êtes-vous devenu, mon bel hôtel, mon paradis terrestre!...

— Parbleu! votre paradis terrestre a été vendu à l'encan, interrompit le forestier à bout de patience; vendu à des juifs qui en feront une auberge ou une salle de bals masqués! car voilà où conduisent ces existences charmantes! On fait le prince en attendant que l'on fasse banqueroute.

— Major! s'écria Dorothée blessée.

— Est-ce vrai ou faux? reprit celui-ci durement. M. Dalchid n'a-t-il pas été obligé de se sauver en An-

gleterre, et, vous, de vous réfugier aux Sennhutten!

— Ah! je vous remercie d'avoir pensé à vos amis de Münden, reprit Lina, qui, voulant adoucir l'effet produit par la sortie de son oncle, tendit la main à sa cousine.

Dorothée la saisit avec un de ces attendrissements que les femmes du monde ont à leur disposition comme l'éventail.

— J'étais sûre de vous, chère aimée, dit-elle; c'est pourquoi j'ai choisi les Sennhutten pour asile.....

— Et aussi parce que madame n'en avait point d'autre! fit observer le major.

— Je savais que Lina me recevrait avec plaisir, maintenant qu'elle habite *chez elle*, dit Dorothée en appuyant sur ce dernier mot.

— Vous aviez donc appris mon mariage? demanda la jeune femme, qui eût voulu à tout prix placer la conversation sur un autre terrain.

— Par hasard, répliqua madame Dalchid; seulement, je puis vous l'avouer maintenant, je me trompais... sur le mari!

— Comment cela?

— On m'avait assuré que vous étiez fiancée à notre cousin, Frédéric de Wrangel.

— On vous a dit vrai.

— Oui, dit Stankar en haussant les épaules, c'était un de ces sages projets formés par les parents à la suite d'un souper de baptême et dans l'attendrissement que produit le vin du Rhin.

— Mais le cousin Frédéric était un parti tout à fait convenable ! objecta Dorothée.

— Comment donc, admirable ! acheva le major ironiquement ; n'est-ce pas un de nos hommes à la mode ? sachant danser, monter à cheval ! Aussi vient-on de le nommer conseiller ! Du reste, aussi incapable de réunir deux idées que...

Il s'arrêta, mais son regard avait achevé la phrase, car Dorothée ajouta avec un rire un peu forcé :

— Que moi, n'est-ce pas, major ? Ne vous gênez donc pas, je vous en prie, continuez !

— C'est inutile, puisque vous avez compris, dit simplement le forestier.

— Mais comment, enfin, ces premiers projets de mariage ont-ils été abandonnés ? demanda madame Dalchid, qui s'adressa de nouveau à Lina.

— Mon Dieu, rien de plus simple, répondit celle-ci ; il y a quelques mois, un étranger arriva à Münden et

loua un appartement dans cette maison ; il sortait peu, ne recevait personne et ne quittait le travail que pour descendre au jardin, où il nous rencontrait.

— C'était M. Rudolphe Müller.

— Oui.

— Ah ! je comprends. A force de se rencontrer, on finit par se plaire l'un à l'autre, et le mariage fut convenu. Mais comment Frédéric prit-il la chose?

— Parfaitement, dit Stankar, il se fâcha.

— Vraiment !

— Il jura que nous ne le reverrions jamais, et j'en avais accepté l'espérance, mais quand vous êtes arrivée...

— Il est revenu pour moi ? s'écria Dorothée ; eh bien, je l'en remercie..... Mais, qu'avez-vous donc, Lina ?

— J'ai entendu ouvrir la porte du jardin, dit la jeune femme, qui prêtait l'oreille ; si c'était.....

Mais elle s'interrompit en ajoutant :

— Non, ce n'est point son pas.

— Pauvre enfant ! dit madame Dalchid en la baisant au front ; aime-t-elle son mari !

Et elle fit de la tête un petit geste capable qui ajoutait :

— Comme ça lui passera!

Cependant, Lina ne s'était point trompée; quelqu'un venait en effet d'arriver : c'était Frédéric de Wrangel.

Il entra chargé de deux bouquets de fleurs rares destinés à ses cousines; Lina se contenta de le remercier affectueusement, tandis que Dorothée poussait des cris d'admiration et de reconnaissance. De Wrangel ne put se dérober à ses remercîments qu'en allant saluer le major, qui répondit assez sèchement à sa politesse. Mais le jeune conseiller n'était pas homme à s'en inquiéter; c'était un de ces caractères faciles faute de volonté et gais par légèreté, qui se laissent emporter au courant des choses sans jamais y résister. Il acceptait la mauvaise humeur de son oncle comme on accepte le soleil d'Afrique et le brouillard d'Angleterre.

— Eh bien, major, dit-il étourdiment, vous êtes donc toujours à votre poste, près du poêle, au mois de juillet?...

— J'ai l'avantage d'y être seul, répliqua Stankar.

— Et vous fumez toujours?

— Quand je m'ennuie.

— Pardieu! voilà qui est aimable pour ces dames,

s'écria Frédéric en riant; mais savez-vous, major, que vous pouvez faire le plus grand tort à notre pays? Si un touriste français vous voyait ainsi, il ne manquerait pas d'écrire, dans quelque feuilleton, que les Allemands ont l'habitude de fumer devant les dames; et voilà, par votre faute, l'élégance de toute une nation compromise.

— Cela serait moins grave que de compromettre sa réputation de bon sens, dit le forestier en jetant un regard significatif sur la toilette follement recherchée de Frédéric.

— Ah! vous dites cela à cause de mon nouvel habit de cheval, s'écria Wrangel; mais d'Arberg, qui arrive de Vienne, l'a rapporté comme tout ce qu'il y a de plus nouveau. Vous savez bien, le président d'Arberg, un de nos meilleurs poëtes?

— Et sans doute votre condisciple, acheva le major ironiquement, car tous les hommes illustres de l'Allemagne ont été vos compagnons de gymnase ou d'université.

— C'est la vérité, répliqua de Wrangel, qui ne sentait point la raillerie; nous étions une classe d'hommes célèbres... et, ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'à

cette époque je passais pour meilleur écolier qu'eux tous. Vrai ! j'étais toujours le premier.

— Mais depuis, objecta Stankar, on a vu arriver les temps prédits par l'Écriture.

— Où les premiers deviennent les derniers? interrompit Frédéric. Ah! j'ai saisi l'épigramme, major ; j'ai parfaitement saisi ! Diable ! je ne vous savais pas si méchant ! Mais quoi qu'il en soit, il y a toujours plaisir à avoir des amis illustres... c'est presque comme si on l'était soi-même. On vous demande leur âge, leur figure ; vous pouvez raconter leurs habitudes, parler de leurs caractères... Cela fait des sujets de conversation. Ainsi, par exemple, en quelque lieu que je me trouve, on a mille questions à m'adresser sur le compte de Raphaël.

J'avoue que sa rencontre à Münden m'a singulièrement étonnée, reprit madame Dalchid; je l'avais vu à Vienne, où il n'est pas moins connu qu'à Cassel, mais j'ignorais qu'il fût lié avec ma cousine, et je m'estime heureuse d'avoir pu continuer une relation aussi charmante.

— Et qui tend à devenir chaque jour plus intime, dit Frédéric d'un ton malin ; car depuis votre arrivée les visites du comte sont des assiduités.

— Et vous pensez que c'est pour moi ? s'écria Doro-

thée, évidemment flattée. Quelle folie! M. de Leuthold vient ici pour mon cousin.

— Qu'il ne voit presque jamais, fit observer Frédéric, par la raison que Müller travaille aux heures où vous le recevez... Ah ! prenez garde ! cousine, prenez garde ! ce diable de comte est terriblement dangereux ! il y a en lui un charme, une fascination !...

— Oui, dit sérieusement Lina, qui avait jusqu'alors écouté en silence; tout son être a quelque chose qui captive, qui attire. Puis il vous comprend si bien ! Jamais une parole qui heurte votre cœur; il devine les pensées que vous n'avez pas su découvrir vous-même; il caresse vos fantaisies les plus cachées; tout son esprit enfin semble être perpétuellement au service de vos désirs...

— Et voilà précisément ce qui fait que je le déteste ! s'écria le major, qui avait écouté Lina avec impatience; oui, je le déteste, répéta-t-il en voyant le mouvement de ses trois auditeurs, et ce n'est point seulement parce que ses principes me repoussent ; je le hais d'instinct, comme on hait le serpent.

— Prenez garde, interrompit vivement Lina, le voici avec Rudolphe.

Des pas venaient en effet de retentir dans le corridor; la jeune femme s'élança vers la porte et se trouva dans les bras de celui qu'elle attendait.

C'était l'étranger aperçu par Jorg au café de la Concorde, et qui, à la vue du vieillard, avait pris la fuite.

IV

LE SERPENT DANS L'ÉDEN

Le premier mouvement de Lina fut tout de joie, le second de confusion. Elle se dégagea doucement des bras de Rudolphe et salua de Leuthold.

Les yeux de celui-ci étaient restés attachés sur les deux époux pendant leur étreinte avec une expression ardente, mais singulière. Il rendit à Lina son salut d'un air contraint, s'inclina devant le major, serra la main à Wrangel et s'approcha de Dorothée.

Celle-ci venait reprocher à Müller son retard. Il s'ex-

cusa sur des recherches commencées à la bibliothèque du musée.

— Est-ce là que vous avez trouvé de Leuthold? demanda Frédéric.

— Non, dit Rudolphe, mais à la porte de cette pauvre femme qui demeure ici près, la protégée de Lina.

— Dont l'enfant était mourant il y a quelques jours, ajouta Stankar.

— Et dont l'enfant est aujourd'hui guéri, acheva Rudolphe.

— Guéri! répéta Lina en se tournant vers Raphaël; et c'est vous, monsieur le comte...?

De Leuthold sourit.

— Ne le croyez point, madame, dit-il avec une certaine noblesse mélancolique; j'ai donné mes soins; mais que peut la science? L'enfant doit son retour à la vie à un docteur plus sûr, au soleil, qui a reparu, aux caresses de sa mère, peut-être!

— Et à Dieu! acheva Müller avec intention.

— C'est le seul médecin dont monsieur le comte ne parle jamais! fit observer Stankar sourdement.

Raphaël sourit.

Le major voit peut-être dans mon silence une jalousie de profession, dit-il ironiquement.

— Non, répliqua le forestier en le regardant en face, mais une insensibilité de cœur.

De Leuthold fit un mouvement.

— Ah ! n'accusez que vous de cette erreur, Raphaël, dit vivement Rudolphe ; le major vous a toujours vu sceptique et railleur ; il vous a entendu appeler la vertu une victoire de l'orgueil sur nos instincts, prendre le hasard pour le maître du monde ; comment saurait-il que vos actions contredisent vos paroles ?

— Vous-même, qu'en savez-vous ?

— Rudolphe appuya un bras sur son épaule.

— Moi ? dit-il avec une chaleur affectueuse. Vous oubliez que je vous connais depuis longtemps, de Leuthold. Le major ne vous a point vu quand cette maladie terrible ravagea Leipsick, il y a quinze années !...

Le comte voulut l'interrompre.

— Ah ! laissez-moi tout dire, continua-t-il vivement. Je veux que tout le monde sache ici ce que vous êtes et comment nous nous sommes connus. Le major ne peut avoir oublié cette redoutable épidémie qui épouvanta

l'Allemagne entière. Rien n'avait pu arrêter le fléau ; hommes d'étude et hommes de débauche étaient également frappés ; les médecins, effrayés devant cet ennemi inconnu, avaient fui pour la plupart. Le mal m'atteignit à mon tour ; pauvre étudiant sans famille, j'avais été bien vite abandonné. Ce fut alors qu'il vint, lui, déjà célèbre ! Il s'établit près de mon lit ; il prodigua pour moi tous les trésors de la science ; il multiplia les soins, les efforts, les veilles !... Enfin, je fus sauvé.

— Grâce à lui ! dit Lina, dont les regards ardents d'admiration restaient attachés sur le comte.

— Ah ! le joli trait ! s'écria madame Dalchid, qui remonta son bracelet.

— Voilà, j'espère, un dévouement désintéressé ? ajouta de Wrangel en guignant le major.

— Qui sait ? dit Raphaël dont l'accent avait une nuance de tristesse, je voulais peut-être étudier la maladie de Müller !

— Ah ! ne vous calomniez pas vous-même, interrompit vivement ce dernier, et laissez-moi le bonheur de la reconnaissance. Avec la différence de nos goûts et de nos croyances, on s'étonne quelquefois que nous puissions être amis ; mais près de vous je ne suis plus

le ministre qui juge et condamne! je suis toujours l'étudiant de Leipsick.

— Et je vous en remercie, dit le comte en lui serrant la main, d'autant que depuis ce temps nous ne nous étions plus retrouvés. J'ignorais ce que vous étiez devenu, lorsque le hasard nous a remis en présence chez de Wrangel, il y a quelques mois, le jour de notre grande chasse.

— A propos de chasse, interrompit madame Dalchid, vous aviez promis de nous en faire voir une.

— Tout est prêt, répondit Raphaël, et je venais prendre vos ordres pour le jour.

— Que ce soit le plus tôt possible ; ma cousine n'est pas moins pressée que moi.

— Se peut-il ?

— C'est une idée de madame Dalchid, dit Lina, parce que l'autre jour, en lisant Gœthe, j'ai parlé du plaisir qu'il y aurait à voir une de ces belles chasses du moyen âge décrites par le poëte...

— Mais ce sera précisément cela, fit observer Frédéric ; Raphaël doit reproduire exactement la description de Gœthe. Tous les chasseurs auront le costume

gothique et seront suivis de valets portant l'émérillon sur le poing.

— Oh ! ce sera délicieux ! s'écria Dorothée.

— C'est-à-dire que c'est le carnaval déplacé, objecta le major ; vous aurez une mascarade dans les bois.

— Entendez-vous, Rudolphe ? Quel blasphème ! s'écria de Wrangel ; nier la poésie du moyen âge !... ce qu'il y a de plus nouveau ! En tout cas, major, notre mascarade, comme vous l'appelez, sera brillante. On ouvrira la journée par un vol de faucon, puis on chassera le cerf au grand courre, et, le soir, il y aura curée aux flambeaux.

— Et qui donc fait les frais de cette fête royale ? demanda Rudolphe.

— Pardieu ! Raphaël.

— Quoi ! M. de Leuthold ? dit vivement Lina.

— Vous l'aviez désirée ? répondit le comte de manière à n'être entendu que d'elle.

La jeune femme rougit et s'éloigna.

— Ah ! ce sera du moins une bonne journée, reprit Dorothée, qui jetait un regard de côté sur le miroir afin d'étudier son attitude ; on a tant besoin de s'étourdir quand on est dans le chagrin !

— J'espère que madame me permettra de renouveler ces distractions, répliqua avec grâce de Leuthold ; je m'estimerai trop heureux d'aider vos amis à consoler une infortune aussi peu méritée.

Madame Dalchid remercia en s'inclinant.

— Est-ce clair? murmura Frédéric à son oreille.

— Taisez-vous donc, répliqua-t-elle en lui frappant le bras de son éventail fermé.

La chasse aura lieu dans le bois de Wilhelms-Heche, reprit le comte. J'ai obtenu l'autorisation du grand-électeur ; tout Cassel y sera, et Rudolphe lui-même nous a promis de sortir ce jour-là de sa solitude.

— Le jeune ministre parut embarrassé.

— Vous avez en effet exigé de moi une promesse, balbutia-t-il ; mais j'ai réfléchi... Ce bruit et cette affluence me font peur. Lina peut aller seule avec madame Dalchid, avec le major; moi j'aime mieux... je désire rester.

Il y eut un moment de surprise générale.

— D'où vient ce changement de résolution? s'écria Lina ; que craignez-vous donc de la foule qu'attirera cette fête ? Pourquoi refuser un plaisir dont l'occasion ne se retrouvera plus ?

— Qu'importe! dit Rudolphe en posant une main sur celle de la jeune femme ; les véritables plaisirs pour moi sont ici, dans notre intimité de toutes les heures, dans cette certitude de vous trouver toujours, de vivre à portée de votre voix et de votre regard.

Lina retira sa main.

— Alors vous blâmez ma curiosité? dit-elle contrariée.

— Je demande seulement la liberté de ne point la partager.

— Mais si je vous en prie, Rudolphe; si je l'exige comme un témoignage de tendresse? Vous absent, vous n'ignorez pas que toute joie me sera impossible ; ne pouvez-vous donc vaincre en ma faveur une répugnance qui est sans motif?

— Qu'en savez-vous? interrompit Müller, visiblement mécontent d'une persistance qui donnait à son refus l'air du caprice; pour résister à l'invitation du comte et à vos prières, je dois avoir quelques raisons sans doute? Ne pouvez-vous m'accorder assez de confiance pour les croire sérieuses? Raphaël me pardonnera, ne soyez pas moins indulgente.

En prononçant ces derniers mots, il serra la main du comte et quitta le salon.

Après son départ, il y eut un silence. Le major, qui avait hésité un instant, se décida enfin à suivre Rudolphe ; Dorothée et Frédéric se regardaient sans comprendre ; de Leuthold était devenu pensif. Quant à Lina, le cœur froissé, elle s'était jetée sur le canapé et tordait convulsivement le cordon qui lui servait de ceinture.

Madame Dalchid s'approcha d'elle.

— En définitive, chère petite, vous pouvez venir sans votre mari, dit-elle.

— Non, répliqua Lina, qui retenait avec peine ses larmes. Tout le plaisir de cette fête est perdu pour moi désormais ! Je n irai pas.

Frédéric fit une exclamation de désespoir.

— Mais c'est impossible ! reprit vivement Dorothée. Songez donc, ma belle, que tout a été préparé en notre intention par M. de Leuthold.

— Oh ! ne pensez point à moi, interrompit celui-ci d'un accent de triste soumission ; mes projets ni mes espérances ne doivent enchaîner votre liberté.

Madame Dalchid se mordit les lèvres et frappa de son éventail le bras du canapé. La pensée qu'elle pourrait manquer une fête donnée pour elle (car elle était de

l'avis de son cousin), et perdre ainsi l'occasion de montrer à la population de Hesse-Cassel sa grande toilette de Vienne, avait mis à bout sa résignation. Généralement patiente par indifférence, madame Dalchid était, comme toutes les femmes douces, intraitable sur ce qui l'intéressait.

— C'est une chose inouïe ! s'écria-t-elle ; nous faire manquer une occasion unique par caprice, par bizarrerie, par mauvaise humeur !... car le refus de M. Rudolphe n'est point autre chose !...

— Encore, s'il donnait une raison ! fit observer de Wrangel.

— Il en a sans doute, dit le comte.

— Oh ! vous le défendez toujours, reprit Dorothée aigrement ; mais moi, je suis révoltée ! Et voyons, vous-même, monsieur de Leuthold, en feriez-vous autant ?

— Je ne suis point de ceux que l'on peut citer en exemple, madame, dit Raphaël avec humilité.

— Ce n'est pas répondre, cela ; je vous demande ce que vous feriez si une femme qui vous aime vous priait comme Lina l'a prié tout à l'heure ?

— Une femme qui m'aime ! répéta de Leuthold dont

l'œil s'enflamma ; oh ! vous touchez là, madame, à mon rêve le plus secret et le plus triste !...

— Je ne comprends pas !...

— Mon Dieu ! comme tout le monde, sans doute, vous me croyez seulement avide de succès, de plaisirs; vous ne soupçonnez pas ce que laisse d'amertume au fond du cœur la vie agitée et stérile que j'ai menée jusqu'à ce jour ; vous ne connaissez point mes secrètes aspirations vers un autre bonheur !

— Comment ?

— Une femme qui m'aimerait, disiez-vous tout à l'heure !... Ah ! si je rencontrais ce trésor, j'oublierais tout le reste ! le monde entier ne renfermerait plus, à mes yeux, que cette femme ; mon intelligence, mes passions, ma volonté, tout lui serait soumis ; ma force serait à ses pieds comme un lion couché ! elle n'aurait qu'à me montrer du doigt ce qu'elle voudrait défendre ou frapper et j'irais... j'irais le cœur joyeux, les yeux fermés, sans autre loi que son désir !

De Leuthold s'adressait à madame Dalchid ; mais je ne sais quelle inflexion de sa voix, quel élan de son regard, portait sa parole à l'oreille de Lina ; celle-ci, d'abord ensevelie dans sa tristesse irritée, en avait été in-

sensiblement retirée par l'accent profond du comte. A mesure qu'il parlait, les couleurs montaient à son visage; son regard redevenait plus brillant, sa respiration plus pressée. On eût dit qu'elle aspirait ces paroles brûlantes comme le malade glacé aspire les brises chaudes de l'été; elle se sentait enflammée à cette parole; elle y reconnaissait ses désirs confus; elle se disait :

— Voilà comment je voulais être aimée!

Et troublée, palpitante, elle demeurait la tête penchée, et l'âme suspendue aux lèvres du comte.

Celui-ci avait suivi et deviné cette émotion; il continua avec une ardeur plus expansive :

— Et ce ne serait pas moi seulement qui me ferais l'esclave de la femme aimée! Je voudrais que tout fût occupé de son bonheur! Je la garantirais du plus léger froissement, de la moindre souillure. Devant les pas de sa reine, l'Écossais Raleigh ne jeta que son manteau, moi je jetterais mon âme devant ceux de la femme choisie! Je ne lui montrerais du monde que ses enchantements. Le luxe, la puissance, le plaisir, lui eu feraient tour à tour les honneurs; je briserais toutes les chaînes que le devoir impose pour n'être qu'à ses ordres. Je

voudrais avoir du génie à force d'amour, et que ce génie ne fût employé qu'à l'aimer.

— Ah! heureuse cette femme! s'écria Lina dans un élan involontaire.

— Surtout si elle sait à quoi s'en tenir, ajouta malignement de Wrangel, qui observait madame Dalchid du coin de l'œil.

Cette dernière, ayant tout pris pour elle, jouait la confusion aussi bien qu'il lui était possible; elle leva et baissa les yeux deux ou trois fois, arrangea ses cheveux, déplissa sa robe, et, pour sortir d'embarras, finit par ne rien trouver de mieux qu'un éclat de rire qui montra la blancheur de ses dents.

— Allons, j'ai été indiscrète, dit-elle d'un ton mignard; il ne fallait point demander à M. de Leuthold des confidences... qu'il ne nous doit pas.

— En êtes-vous sûre? objecta Frédéric.

Dorothée se leva.

— De grâce, passons au jardin, dit-elle, il fait une chaleur étouffante dans ce salon...

— Quand M. de Leuthold parle, acheva le cousin toujours à demi-voix.

— Vous êtes insupportable, murmura madame Dalchid, qui lui prit le bras.

Frédéric baissa la tête d'un air de repentir moqueur, et voulut s'excuser. La femme du banquier l'entraîna sous la charmille sans l'écouter, et la sortie de Lina, qui prétexta des ordres à donner, força de Leuthold à la suivre.

L'idée de la séduction qu'il poursuivait ne lui était venue que progressivement. En voyant, pour la première fois, cet intérieur si doucement éclairé par les molles lueurs de la lune de miel, un doute railleur s'était élevé dans son esprit ; il s'était dit intérieurement :

— Si l'on voulait !...

Puis, après quelques réflexions, il avait ajouté :

— Je veux.

Alors encore ce n'était qu'un essai curieux, une sorte d'expérience tentée dans l'intérêt d'une théorie ; mais des difficultés inattendues l'avaient arrêté ; il s'était vu forcé d'étudier avec attention le cœur de Lina, d'en chercher d'abord les issues cachées ; de commencer enfin une guerre là où il n'avait vu d'abord qu'une expédition. Ces difficultés l'alléchèrent. Le mal lui plaisait toujours par lui-même, mais le mal difficile avait une

saveur particulière à laquelle il n'avait jamais su résister. C'était comme ces ruineuses primeurs auxquelles la rareté donne tant de prix. Il mit dans cette entreprise son orgueil et sa passion, car l'attente avait fini par aiguiser ses désirs ; lui-même se donna cette tâche pour mesure de son habileté. Jusqu'alors il n'avait travaillé qu'afin d'obtenir l'approbation des autres ; aujourd'hui il travaillait pour sa propre approbation : Lucullus soupait chez Lucullus.

Nous ne dirons point ce qu'il déploya d'adresse pour jeter, peu à peu, la défiance et le mécontentement dans l'âme de Lina. Qui pourrait raconter ces mille ruses de la séduction se glissant dans un bonheur conquis, à la manière du serpent dans l'Éden, et soufflant peu à peu la révolte? Arrivé à détacher les premiers anneaux de cette chaîne de tendresse, il lui restait à en éloigner les deux bouts toujours prêts à se rejoindre. Ah! s'il eût pu séparer Lina de Rudolphe, fût-ce même pour peu de temps! Mais il en cherchait vainement les moyens. Il y employait vainement la patience, l'ardeur, la corruption, le mensonge : tout échouait successivement ; et cependant il persistait dans son projet, il y mettait chaque jour plus de volonté et se laissait emporter

malgré lui au charme de la tâche. Car que sont, en comparaison, les attractions de la fortune, de l'ambition, de la gloire? Vers ces trois buts la route est connue, tandis que, pour la séduction, il faut deviner et découvrir la voie. C'est un jeu dont les chances dépendent entièrement de notre adresse, dont le prix est un bonheur immédiat et sans égal. Vous ne conquérez point seulement de l'or, de l'autorité, un nom; vous soumettez une âme à votre pouvoir, vous devenez le roi absolu d'une existence qui n'attend plus rien que de vous! puissance alléchante qui tente toutes les intelligences curieuses et sans frein. Le plaisir lui-même n'est qu'une excitation secondaire; que serait-il sans la poursuite et la lutte? Don Juan ne personnifie point la sensualité grossière cherchant seulement la jouissance, mais le raisonnement voluptueux qui appelle l'esprit au secours des sens, et qui veut ajouter aux enivrements du plaisir les joies de l'orgueil et du mal victorieux.

Le comte rejoignit au jardin Wrangel, qui parlait à Dorothée de la fête donnée la veille.

— On me raconte des merveilles de votre petite maison, dit-elle en se tournant vers Raphaël avec un sourire.

— Il faut être en défiance contre l'imagination de Frédéric, fit observer de Leuthold ; mais quel que soit mon ermitage de Vonnen, je serai trop heureux de vous le faire connaître.

— C'est cela ! s'écria Wrangel, qui ne comprenait la vie que comme une série de parties de campagne, de cavalcades, de bals et de soupers ; il faut que nous arrangions une promenade à Vonnen. Raphaël vous prêtera son poney, un vrai mouton bridé ; on fera de la musique sur la pièce d'eau, et l'on soupera dans un bosquet de mimosas. Je me charge de tout ; vous verrez comme j'improvise une fête ! C'est moi qui avais donné l'idée de la fête d'hier.

— Et c'est M. de Leuthold qui l'a exécutée.

— Avec mon secours ; je lui ai amené, pour ma part, au moins vingt convives de tout sexe. C'était charmant à voir dans le kiosque éclairé de verres de couleurs.

— Et l'on a dansé toute la nuit, sans interruption ?

— Sauf une, objecta Raphaël.

— Ah ! oui, reprit Wrangel, j'oubliais... quelque chose de bizarre... d'inouï !... Figurez-vous qu'au milieu d'une valse, il nous est arrivé un vieil homme noir... une sorte d'anabaptiste, de quaker, un être antédiluvien.

— Et que venait-il chercher?

— Voilà le fabuleux! il demandait à Raphaël l'adresse d'un inconnu qu'il venait d'apercevoir au café de la Concorde.

— Et qu'il désignait?

— En montrant une Bible oubliée par lui, et sur laquelle se trouvait de son écriture.

— Vous l'avez vue? interrompit vivement une voix.

Le comte releva la tête et aperçut Rudolphe à l'entrée de la charmille.

— Tiens, vous étiez là? dit de Wrangel étonné.

— Vous l'avez vue? répéta le pasteur avec précipitation.

— Quoi! la Bible?... Comme je vous vois.

— Et... vous avez reconnu... sans doute... l'écriture?...

— J'ai seulement reconnu que c'était une main d'homme... ce qui m'a ôté tout de suite ma curiosité...

— Mais Raphaël?...

— Il a deviné qu'il s'agissait de quelque père de famille dépisté ou de quelque mari malheureux en quête de l'*auteur de ses maux*... de sorte qu'il a congédié le vieil homme.

— Sans lui rien dire?

— Par l'excellente raison qu'il ne savait rien.

Les couleurs remontèrent au visage de Rudolphe, et il respira plus librement.

Mais de Leuthold avait tout vu, tout observé : un doute subit venait de surgir en lui ; retenant, pour ainsi dire, l'entretien qui allait prendre une autre direction, il releva le dernier mot prononcé par Wrangel.

— Si je ne savais rien, dit-il, les yeux fixés sur Rudolphe, c'est que je n'avais rien désiré savoir ; car les détails fournis par le vieillard pouvaient suffire, et si je voulais encore...

— A quoi bon? interrompit le jeune ministre avec un sourire forcé, que vous importe le secret de deux inconnus?

— L'un d'eux au moins ne mérite pas ce nom, fit observer de Leuthold, car il a été vu en ma compagnie à ce café même où nous sommes entrés ensemble il y a un mois.

Müller tressaillit.

— Quelque ressemblance aura pu tromper... balbutia-t-il.

— En tout cas, le livre et l'écriture amèneraient un éclaircissement, répliqua de Leuthold.

— Vous les avez ? demanda le pasteur, dont l'accent trahit une angoisse que Frédéric lui-même remarqua.

— Rassurez-vous, dit-il en riant, l'homme noir n'a rien laissé... et les recherches de Raphaël ne peuvent compromettre ni sa femme ni sa fille... car je maintiens qu'il s'agit de l'une ou de l'autre. Le vieux avait un air de fureur sournoise qui sentait le mélodrame d'une lieue. Au reste, il est parti comme il était venu, sans dire qui il était, d'où il venait, où il allait ; de sorte qu'on pourrait le prendre au besoin pour quelqu'un des héros fantastiques d'Hoffmann... A propos, j'ai un autographe de lui...

— D'Hoffman? demanda Dorothée.

— Un autographe personnel.

— Vous n'avez pourtant pas fait vos classes avec celui-là?

— Non, mais il manquait à ma collection. Je tenais à voir une de ses lettres ; je lui ai écrit.

— Et il vous a répondu ?

— On me répond toujours, dit Wrangel d'un air

capable; j'ai pour cela un procédé infaillible et de mon invention.

— Que vous tenez secret?

— A vous je veux bien le confier, mais à la condition que vous n'en direz rien.

— C'est convenu.

— Eh bien, quand je veux avoir une lettre de quelque auteur illustre, je ne lui adresse ni panier de vin du Rhin, qu'il boirait sans m'en remercier, ni pâté de Mayence avec une carte sous la croûte, ni épître louangeuse sur papier satiné et franche de port; je me contente de lui envoyer la lettre suivante lisiblement écrite :

« Monsieur,

» Désirant traiter pour l'achat de vos œuvres complètes, je vous prie de vouloir bien me faire connaître à quel prix je pourrais les acquérir.

» Le payement se fera comptant et en espèces.

» Frédéric de Wrangel. »

J'expédie ma circulaire et, poste pour poste, je reçois une réponse plus ou moins détaillée dans laquelle

le grand homme me fait connaître le prix auquel il s'estime lui-même.

— Pardieu! je ne vous croyais pas une si profonde connaissance de l'espèce humaine, dit le comte en riant; vous avez perfectionné la fable de Danaé : pour réussir près des femmes, Jupiter faisait tomber une pluie d'or; vous, pour réussir près des hommes de lettres, vous n'avez qu'à la leur montrer en perspective.

L'arrivée de Dina et de Stankar, qui annonçait le dîner, interrompit la conversation. De Leuthold s'excusa de ne pouvoir rester, remonta en voiture et reprit la route de Cassel; mais à mi-chemin, il tira brusquement le cordon et cria au cocher :

— A Kleinigheit, chez le prince de Barkman.

Le prince de Barkman remplissait les fonctions de président de la police du Hanovre, et se trouvait pour le moment en vacance dans un beau domaine situé sur les pentes ombreuses du Westerwald.

V

UN HELLÉNISTE

Le château du prince de Barkman n'avait rien qui pût le faire remarquer, mais le jardin était cité dans tout l'électorat, même après ceux de la résidence princière de Wilhems-Hoehe ; on avait habilement profité des beautés naturelles de Westerwald, qui s'y trouvaient pour ainsi dire réunies et encadrées : forêts, rochers, chute d'eau, rien ne manquait à ce beau parc, dont l'enceinte immense renfermait trois villages. Tout en l'entretenant par tradition et par vanité, le propriétaire attachait pourtant peu de prix à ces merveilles de la création. S'il aimait la solitude du Westerwald et s'il venait y chercher, tous les ans, quelques jours de repos, ce n'était ni pour y respirer l'air embaumé des prairies ni pour errer parmi les cascades et les ombrages ; le prince de Barkman ne venait à Kleinigheit que pour con-

tinuer une traduction de Sophocle commencée au collége. Cette traduction avait été le rêve de sa vie entière. Elle l'avait empêché de veiller à ses biens, de fréquenter ses amis, de se marier. Il négligeait, en sa faveur, ses fonctions, qu'il avait pour ainsi dire reléguées aux mains de son secrétaire, M. Worms.

De Leuthold le trouva dans sa bibliothèque, entouré de piles d'in-folio grecs et assis devant un bureau couvert du manuscrit du *Philoctète*.

A la vue du comte, il s'écria :

— Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé !

— Qui cela ? demanda Raphaël.

— Le mot de Philoctète au quatre cent vingt et unième vers !... Vous savez bien, ce *ti d' os palaios* dont je vous avais parlé ? une difficulté énorme, mon cher comte, bien qu'il ne s'agisse que de deux mots.

— Ils sont sans doute importants pour le sens ?

— Du tout ; on pourrait s'en passer... c'est une sorte de proposition copulative ; c'est là précisément ce qui en fait la difficulté... et l'intérêt ; Philoctète dit-il : « Eh quoi ! le vieux et brave Nestor de Pylos, mon ami, existe-t-il encore ? » ou bien :

« Et le vieux et brave Nestor de Pylos, mon ami,

existe-t-il toujours ? » Voilà ce qui partage, depuis trois siècles, l'opinion des commentateurs ! Vous comprenez l'importance ! Il s'agit de savoir si l'on doit mettre un point d'interrogation après *ti, d'* comme le propose Brunck, ou seulement à la fin de la phrase !

— Eh bien ? demanda Raphaël.

— Eh bien, reprit le conseiller avec une lenteur majestueuse, il n'y a point d'interrogation ! non, monsieur, pas de point d'interrogation ! La phrase n'en demande pas. Il n'est pas même nécessaire de donner à *esti* le sens d'exister, comme le veulent Brunck et Boissonade, et la preuve, c'est que voici littéralement la traduction du grec : « Et que est le vieux et brave et mon ami Nestor le Pylien ! car il éloignait les maux d'eux, conseillant sagement ! »

— Il me semble que cela est clair, complet, correct.

— Et surtout poétique, dit de Leuthold gravement ; j'aime beaucoup *le vieux et brave et mon ami.*

— Et cette épithète *le Pylien !* ajouta Barkman ; il n'y a que les Grecs, voyez vous, pour savoir mêler ainsi les détails géographiques au dialogue. Du reste, je suis en veine de bonheur ces jours-ci ! J'ai également

éclairci le quatre cent vingt-cinquième vers, où se trouve cette fameuse difficulté relative au fils de Nestor. Bothe lit *gonos* (enfant) et Brunck *monos* (seul), mais cette dernière version est évidemment contraire à l'histoire, puisque nous voyons dans Homère que Nestor avait emmené avec lui deux fils au siége de Troie. Aussi, je me suis décidé pour le texte des anciennes éditions, et je traduis...

On frappa à la porte de la bibliothèque. Le conseiller s'interrompit.

— Entrez ! s'écria-t-il avec impatience.

La porte s'entr'ouvrit doucement, et un homme, tout vêtu de brun, grand, flegmatique et maigre, se glissa sans bruit. C'était le secrétaire Worms.

— Qu'y a-t-il ? Je suis occupé ! dit Barkman mécontent.

— Pardon, répliqua Worms sans s'émouvoir; mais monseigneur le baron doit se rappeler que c'est aujourd'hui jour de signatures.

— Encore ! s'écria Barkman ; impossible d'avoir un moment à soi. Être interrompu dans les occupations les plus importantes !... Voyons, monsieur Worms.

Le secrétaire salua et ouvrit un immense portefeuille

en maroquin rempli de pièces officielles. Le conseiller se retourna vers de Leuthold.

— Vous voyez, dit-il en soupirant, les affaires me poursuivent même ici ! Le moyen de traduire Sophocle en assurant la tranquillité du Hanovre ? et cependant j'avance, mon cher comte ; j'ai déjà vu huit cents vers du *Philoctète*... outre quelques morceaux traduits çà et là... les adieux à l'île de Lemnos, par exemple.

Et Barkman, élevant la voix jusqu'au ton tragique, se mit à répéter :

— « Adieu, retraite qui me servis d'abri, nymphes humides des prairies, voix mâle de la mer, et toi, promontoire où ma tête abritée fut souvent mouillée par le souffle du notus ! »

— Ceci, dit Worms, profitant d'une pause du conseiller, est un ordre d'emprisonnement contre des braconniers du Hartz.

— Vous remarquerez, mon cher comte, continua Barkman en signant, que j'ai suivi la leçon Schaeffer pour le mot *probolès*.

Et, reprenant sa voix de rapsode, il ajouta :

— « Adieu, montagne consacrée à Mercure, qui, lors-

que j'étais le jouet du malheur, me renvoya souvent l'écho de ma plainte. »

— Rejet de demande en grâce d'un condamné politique, reprit le secrétaire en présentant un second papier.

— Que de sensibilité dans tous ces souvenirs ! dit Barkman qui signait toujours.

— « Montagne qui me renvoyas souvent l'écho de ma plainte ! » Comme on se sent attendri malgré soi à la pensée des longues douleurs du héros dans la solitude de Lemnos.

— Confiscation de marchandises, reprit Worms qui passait de nouvelles pièces ; bannissement de condamnés compromis dans les derniers troubles.

— « Adieu, fontaines, » reprit le baron, qui multipliait les visas et paraphes avec une indifférence stoïque, « sources sacrées que je n'espérais jamais quitter ! »

Et, s'arrêtant tout à coup en retirant ses lunettes :

— Je ne sais pas si vous êtes comme moi, dit-il, mais je n'ai jamais pu lire cette tirade de Philoctète sans me sentir l'esprit plus élevé, le cœur plus tendre, il n'y a que Sophocle pour vous faire aimer ainsi l'humanité !

Il essuya ses lunettes humides d'attendrissement et

signa une douzaine d'ordres d'emprisonnement en murmurant d'un accent ému :

— « Adieu, campagne de Lemnos, que la mer baigne de tous côtés ! »

— En vérité, quand on vous entend, on s'en veut d'avoir étudié autre chose que le grec, dit Raphaël avec un sérieux qui ne permettait point de soupçonner l'ironie ; je donnerais tout ce que je sais en physique, en chimie et en médecine pour comprendre comme vous les tragiques.

— Mon Dieu ! c'est facile, répliqua Barkman avec une modestie souriante ; il suffit d'avoir quelque aptitude, du loisir, de la patience !...

— Encore faut-il en faire un sage emploi, objecta le comte ; nous voyons tant de gens qui s'acharnent à l'approfondissement de connaissances inutiles et fâcheuses.

— Les orientalistes, par exemple, fit observer le conseiller ; conçoit-on qu'il y ait des gens occupés de chinois ?

— Ou de métaphysique ? ajouta Raphaël.

— Ou de théologie ? repartit Barkman, et c'est pour-

tant une fureur de nos jours. L'Allemagne est inondée d'ergoteurs religieux, de missionnaires...

— Pardieu ! le hasard m'en a fait rencontrer un des plus extraordinaires, reprit Raphaël : un gros vieillard à physionomie de brasseur, qui est venu à un de nos soupers pour nous lire la Bible, et qui a fini par m'enlever une petite fille charmante.

— Bah ! s'écria l'helléniste en riant : *le sage augure a donc troublé mon esprit*, comme dit Sophocle dans le quatre cent quatre-vingt-deuxième vers d'*Œdipe roi*.

— Et savez-vous ce qu'il venait chercher aux Vonnen ? reprit de Leuthold : un inconnu, aperçu au café de la Concorde, et dont il voulait que je lui apprisse la demeure sur l'examen d'une vieille Bible.

Le secrétaire du baron fit un mouvement.

— Je ne serais point étonné, continua Raphaël d'un air d'indifférence, que le gros apôtre en question fût un de ces bavards qui révolutionnent l'Allemagne.

— Oserai-je demander à monsieur le comte s'il portait un vêtement brun de forme antique? demanda Worms.

— Précisément, répondit Raphaël.

— Avec un manteau de montagnes?

— Et des guêtres de voyageur.

— C'est bien l'homme signalé, dit Worms; il s'est en effet présenté au café de la Concorde, où il a tenu certains discours suspects... La police de Cassel en a été avertie ; mais il a quitté l'électorat, et on vient de nous avertir qu'il était parti pour le Hanovre.

— Alors le comte peut dire de lui ce qu'Électre dit d'Égiste, reprit Barkman : « Il est absent, n'en doutez pas. »

— Oh! s'il ne s'agit que de le retrouver, fit observer de Leuthold, la chose me paraît facile.

— Comment cela?

— Ne vous ai-je pas dit qu'il avait emmené une de mes connaissances... la petite Wilhelmine Koffel?... Si elle n'habite point avec lui, elle connaît au moins sa retraite... Une jolie fille, cela doit se retrouver. Elle aura d'ailleurs vu quelqu'un. Si la conversion a tenu, elle doit fréquenter le temple ; que sais-je, moi! Je ne suis pas du métier, mon cher baron, mais il me semble qu'avec un peu de diligence on découvrirait les fugitifs.

— En effet, dit le secrétaire, les renseignements de

monsieur le comte doivent suffire. Je partirai moi-même ce soir.

— Ah! pardieu! si vous réussissez, je vous demande d'en profiter pour ma part, reprit de Leuthold. Je tiens à ravoir Wilhelmine, ne fût-ce que par amour-propre.

— C'est bien, c'est bien! dit le conseiller en riant, on vous la rendra, mauvais sujet. Mon secrétaire se chargera lui-même de vous la faire reconduire; et il pourra s'écrier comme Chrysothémis dans *Électre* : « Je vous apporte le bonheur et la fin des peines qui vous ont fait tant gémir. »

— Ainsi, reprit Raphaël avec légèreté, vous m'autorisez à m'entendre avec votre lieutenant?

— Positivement.

— Vous entendez, monsieur Worms, je m'associe à votre entreprise et je deviens, pour cette fois, votre auxiliaire; les portes de vos prisons s'ouvriront au besoin devant moi; mon excellent ami le baron m'a donné le talisman magique; je n'aurai qu'à dire, comme dans les *Mille et une Nuits* : Sésame, ouvre-toi!

Le secrétaire s'inclina.

— Je serai aux ordres de monsieur le comte, dit-il.

Raphaël se leva en s'excusant d'avoir détourné Barkman de ses importants travaux.

— Il n'y a point de mal, il n'y a point de mal, dit le conseiller; on trouve toujours plaisir et avantage à parler aux hommes qui peuvent vous comprendre. Si vous étiez seulement venu demain, je m'en serais retourné à Cassel dans votre équipage. Je vous aurais dit, comme Philoctète à Néoptolème : « Mettez-moi dans quelque coin de votre navire; jetez-moi où vous voudrez, à la proue, à la poupe, partout où je courrai moins risque d'incommoder vos compagnons! » Mais j'ai à faire un dépouillement du scoliaste. Adieu, mon cher comte, adieu, et, si vous m'en croyez, mettez-vous à l'étude du grec.

Barkman avait reconduit de Leuthold jusqu'à la porte de sa bibliothèque; il le salua plusieurs fois de la main et ne rentra qu'après l'avoir vu disparaître.

Les recherches faites à Cassel par le secrétaire furent d'abord sans résultat; enfin on apprit qu'un vieillard, accompagné d'un jeune homme et d'une jeune fille, avait quitté la ville en se dirigeant vers Münden. M. Worms partit aussitôt et ne tarda pas à découvrir les trois voyageurs, qui s'étaient logés à l'une des plus humbles

hôtelleries des faubourgs. Le soir même, les hommes de la police s'y présentèrent avec un mandat et les y arrêtèrent sans bruit.

VI

LA DÉCOUVERTE

Quelques jours s'écoulèrent après l'arrestation de Kaufman et de ses compagnons, sans rien changer dans la situation respective des différents personnages de notre histoire. Le vieillard, interrogé par Worms, avait répondu avec fermeté. Il justifiait sa présence à Münden par le désir de retrouver un ami dont il avait perdu les traces, et, gardant du reste un silence prudent sur ses projets, il répondait aux questions, mais sans jamais en dépasser les limites, et se disculpait sans rien expliquer. M. Worms se décida à prévenir le comte, qu'il supposait, avec raison, intéressé à cette affaire.

Cependant la captivité avait été funeste à Herman.

Son exaltation maladive s'était transformée en une fièvre délirante qui semblait augmenter d'instant en instant. Tous les efforts de Jorg pour calmer ses transports demeuraient inutiles. La voix du vieillard avait trop de rudesse pour cette organisation délicate. Loin d'endormir la souffrance, elle l'aigrissait. Herman était un de ces hommes-enfants que l'on guérit avec des caresses et des chants. Comme Jean, il devait rester assis aux pieds du maître, la tête appuyée sur sa poitrine et l'âme perpétuellement fortifiée par l'allaitement de l'amour et de la foi. A cette condition, tout rayonnait en lui ; la parole coulait de ses lèvres comme une source harmonieuse, il captivait par cette grâce du bonheur qui fait la force des femmes et des enfants ; mais, une une fois arraché à son soutien, tout vacillait dans son cœur ! Pauvre plante qui pouvait prospérer à l'appui d'un chêne et qui, livrée à elle-même, devenait le jouet de toutes les folles brises.

Assis sur le lit de sa prison, il s'abandonnait aux transports de la fièvre qui le dévorait ; il murmurait des phrases précipitées et confuses ; il voulait se relever, et s'écriait sans cesse :

— Pourquoi nous arrêter ici ? *il* nous attend ! je

veux partir : venez, nous ne *le* retrouverons plus.

Et il demandait sa cape de cuir, sa gourde, son bâton de voyage.

Au pied du lit se tenait Jorg, les bras croisés sur la poitrine, et, près du chevet, le comte de Leuthold, dont la main consultait le pouls du malade.

Profitant d'une des pauses auxquelles la fatigue obligeait ce dernier, Raphaël tâcha de l'apaiser par quelques consolantes paroles; il entra dans ses idées, et, l'engageant à un repos qui pouvait seul lui rendre les forces nécessaires pour se mettre en route, il lui promit que le lendemain il se trouverait mieux, et l'exhorta à la résignation dans l'intérêt même de son impatience.

Soit persuasion, soit accablement, Herman parut se calmer; il balbutia encore quelques mots entrecoupés, puis tomba dans une somnolence agitée.

De Leuthold quitta la cellule et Jorg le suivit.

— Pardieu ! quand le hasard m'a conduit ce matin chez le directeur de la prison, j'étais loin de m'attendre à vous y rencontrer, dit le comte.

— Je devrai estimer la rencontre heureuse si elle peut hâter la guérison de cet enfant, répliqua Jorg avec son austérité habituelle.

De Leuthold, qui était arrivé devant une fenêtre du corridor donnant sur la cour de l'entrée, s'arrêta comme pour réfléchir.

— Le mal est grave, reprit-il lentement... on peut craindre une encéphalite, outre les accidents nerveux qui peuvent prendre à chaque instant une forme redoutable; il faudrait avant tout agir sur cette folle imagination, la bercer et l'endormir!

— Dieu seul est maître de nos âmes, fit observer Jorg.

— Sans doute, reprit Raphaël avec un peu d'ironie; mais Dieu ne pouvant venir, il faut avoir recours à ses serviteurs. J'y ai pensé ce matin, en vous quittant, et un pasteur de mes amis a promis de visiter aujourd'hui le malade.

Jorg fit un mouvement.

— Nous devons vous savoir gré de l'intention, dit-il; mais les consolations d'un étranger seraient utiles; les croyances de votre ami ne sont point les nôtres; nous ne pourrions nous comprendre.

— Qu'en savez-vous?

— Non, dit Jorg plus vivement, je connais les vulgaires encouragements de ces hommes inspirés par

l'habitude, non par la foi. Ouvriers en consolation, toujours pressés de finir leur tâche, ils appliquent le même remède à toutes les âmes ; leur intervention ne ferait qu'aigrir celle d'Herman.

— Peut-être jugez-vous trop sévèrement celui que je vous annonce, reprit de Leuthold dont les yeux restaient fixés sur la cour d'entrée; quelques instants d'entretien pourront faire évanouir toutes vos préventions, et vous ne voudrez point, en tout cas, lui avoir fait prendre une peine inutile.

— Aussi désirerais-je la lui épargner, dit Jorg, et prévenir une visite sans motif.

— Il est trop tard, interrompit le comte, le voici!

La porte de la cour venait en effet de s'ouvrir, et Müller entra suivi d'un gardien.

Le vieillard, averti par de Leuthold, jeta d'abord, de leur côté, un regard indifférent; mais à la vue du jeune pasteur il tressaillit, s'élança vers la fenêtre, et se penchant pour mieux voir :

— C'est lui! c'est Rudolphe! s'écria-t-il éperdu.

— Ainsi, vous le connaissez? demanda vivement Raphaël.

— Ah! je veux le voir de plus près, lui parler! re-

prit le vieillard, qui s'élança vers l'entrée du corridor.

De Leuthold le regarda aller sans quitter l'embrasure à laquelle il s'appuyait ; puis il secoua la tête avec un sourire, et se dirigea vers une porte particulière à laquelle il frappa rapidement trois coups. La porte s'ouvrit aussitôt comme si l'on eût attendu ce signal, laissa passer le comte et se referma silencieusement.

Mais le court espace de temps ainsi employé avait suffi à Jorg pour arriver au parloir où Rudolphe l'attendait. Appelé par le comte, ce dernier croyait venir consoler un prisonnier malade ; à l'aspect de Jorg, il recula avec un cri jusqu'au mur, et ses deux mains s'y appuyèrent.

Un éclair passa sur le visage du vieillard.

— Est-ce toi ? est-ce bien moi ? répéta-t-il l'œil enflammé et les bras en avant.

— Jorg ! répéta Müller éperdu.

— Mon nom... sa voix... balbutia le vieillard.

Et courant à l'époux de Lina, il lui saisit les deux mains, le ramena brusquement vers la lumière et s'écria de nouveau :

— Parle encore, dis que je ne me trompe pas, que

Dieu a fait un miracle pour les ahsvériens, et que Jean le Précurseur leur est rendu?

— Vous ne vous trompez pas, mon père, dit le jeune pasteur, dont tous les traits s'étaient couverts d'une pâleur mortelle.

Jorg leva les mains au ciel, se découvrit et plia le genou pour prier : mais Müller demeura immobile à la même place.

— Ne veux-tu point remercier Dieu du miracle qui t'a retiré de la tombe? dit le vieillard étonné.

Et, remarquant tout à coup le trouble de Rudolphe :

— Pourquoi rester ainsi muet et tremblant? continua-t-il; ma vue n'est-elle donc pour toi qu'une cause d'épouvante? Tu ne réponds rien... tu baisses la tête! Rudolphe, parle, je veux tout savoir... il le faut : parle, parle!

Il s'était relevé, et son visage, un instant épanoui, avait déjà repris son expression sévère. Rudolphe fit un effort.

— Oui, dit-il, avec agitation... Mais avant... laissez-moi le temps de me reconnaître... Cette rencontre a été si inattendue... et cependant j'aurais dû la prévoir après celle de Cassel...

— Au café de la Concorde! Ainsi tu m'as vu... et tu avais gardé le silence... tu avais fui! Ah! j'essaye en vain de comprendre! Que s'est-il donc passé depuis notre séparation?

— Vous le saurez, dit le pasteur, qui tâchait de reprendre possession de lui-même; vous saurez tout, mon père; mais écoutez-moi sans interruption, avec patience; j'ai besoin que vous soyez indulgent. Ce que j'ai à vous dire devra vous paraître si étrange!...

— J'attends, dit Jorg, les yeux fixés sur Rudolphe.

Ce dernier lui montra une chaise, s'assit et parut se recueillir. Le vieillard demeura debout, les bras croisés. Sa première émotion était déjà calmée; il avait repris son impassibilité. Rudolphe passa plusieurs fois la main sur son front, comme s'il eût voulu retrouver des pensées qui lui échappaient.

— J'ai tant à vous apprendre, reprit-il enfin avec une sorte de désordre, que je cherche en vain ce que je dois dire.

— Dis comment nous avons pu croire à ta mort, quand Dieu t'avait conservé la vie, répondit Jorg; ce naufrage, ce cadavre recueilli par Herman, tout cela n'est-il donc qu'un mensonge?

— Le naufrage fut réel, dit Müller; le cadavre était celui d'un autre. Quelque ressemblance de taille et de vêtements a causé l'erreur.

— Mais toi?...

— Recueilli par miracle dans une barque qui descendait le fleuve, j'arrivai à Münden, où je demeurai plus d'une semaine mourant; enfin, quand je fus hors de danger et que je pus recouvrer mes sens, un numéro de la *Gazette de Leipsick*, tombé sous ma main, me fit connaître l'erreur d'Herman.

— Et tu ne l'as point démentie?

— Je le voulus d'abord; je vous écrivis à Freyberg, où vous deviez rester; quand la lettre y arriva, vous veniez d'en partir; elle me revint un mois après, au moment où, sorti de ma convalescence, je reprenais toutes les joies de la vie.

— Et tu ne te mis point à ma recherche? Tu laissas croire à ceux qui t'aiment que tu étais perdu pour eux; tu les abandonnas volontairement?

Rudolphe baissa les yeux.

— Ah! vous ne pouvez comprendre une telle résolution, Jorg, dit-il plus bas, mais le mois qui venait de s'écouler avait amené tant de changements dans mon

âme ! Ma convalescence s'était écoulée aux *Seankullen*, chez le major Stankar. Sa bienveillance et celle de sa nièce avaient insensiblement apprivoisé mon humeur sauvage. Celle de Lina surtout avait une tendresse caressante toute nouvelle pour moi. Aucune femme ne m'avait jamais aimé ni comme sœur ni comme mère. Orphelin nourri sans bercements, sans sourire et trempé, dès ma naissance, dans le Styx du devoir, je connaissais pour la première fois cette affection continue de la famille ; je voyais s'entr'ouvrir mille perspectives charmantes : c'était tout un côté de la vie qui se révélait à mes yeux. Celle-ci n'avait été jusqu'alors pour moi qu'un combat, une marche ou un bivac ; il y avait toujours eu l'ennemi à surveiller, le drapeau à défendre !... Maintenant enfin j'étais sorti des rangs, je me retrouvais maître de moi-même, seul, libre, tranquille !... Auparavant je n'avais connu que les passions de l'intelligence, je sentis tout à coup que mon cœur s'ouvrait, que je devenais capable de goûter d'autres plaisirs ; mes regards s'abaissèrent du ciel sur le foyer domestique... J'étais homme enfin... j'aimais !

— Ah ! je comprends, dit Jorg, dont le front était devenu de plus en plus sombre ; et ce fut pour mieux

jouir de cet amour que tu renonças à ta mission, que tu laissas s'affermir la croyance à ta mort?...

— Elle seule pouvait me permettre d'épouser Lina, reprit Muller; pour entrer dans cette nouvelle existence d'amour et de paix, il me fallait renoncer à celle que j'avais menée jusqu'alors. Jean le Précurseur avait cessé de vivre; je le laissai dans sa tombe. En échange de sa bruyante mission, j'acceptai l'humble et douce destinée qui m'était offerte, et afin d'être plus sûr du secret, je cachai la vérité au major, à Lina elle-même, et pour tous deux je restai le pauvre et obscur pasteur Rudolphe Müller.

— Ainsi, dit Kaufman, dont le front s'était plissé, tu n'as pas rougi de te renier toi-même, imitant ces lâches qui échappent à la douleur par le suicide : tu as égorgé ta gloire, parce qu'elle te semblait trop lourde à porter.

— Oui, répliqua Rudolphe en s'animant, trop lourde pour qui veut vivre, pour qui attend sa part des bonheurs que Dieu a mis sur la terre. Quand j'acceptai cette mission de précurseur, je ne connaissais pas le sort réservé à l'homme qui s'est voué à une croyance. Je ne savais pas qu'il devenait l'ennemi de tous ceux dont il n'était pas le soutien. Oh! Jorg, vous ne soup-

çonnez point ce que j'ai souffert ! Vivre toujours armé, toujours repoussant le mensonge ou subissant l'injure ! Et, si votre énergie se lasse, si votre foi chancelle, malheur ! car vous ne pouvez plus rentrer dans l'obscurité ! Les disciples sont là qui vous pressent, qui vous tiennent dans leurs mains comme un étendard que l'on porte toujours en avant et aux premiers coups !... Mes dix plus belles années ne se sont-elles pas écoulées ainsi?... pendant dix années, n'ai-je pas dû vivre pour une idée, jamais pour moi ! Enfin, la lassitude est venue, la force m'a manqué...

— Dis le courage, Rudolphe, dis l'honneur !

— Jorg !

— Oui, l'honneur ! car au moment de la bataille tu as abandonné l'armée que tu commandais ! Il te fallait du repos, dis-tu? Mais, malheureux, qui en donnera aux consciences que tu as ébranlées en renouvelant leur foi? qui soutiendra toutes ces âmes que tu avais prises à ta charge ? Si Jean le Précurseur est mort, le pasteur Müller n'a-t-il plus de devoirs à remplir ? Quel service rend-il à sa croyance? depuis qu'il est époux, qu'est devenu le prêtre? Chacun de nous ne doit-il donc rien à ses frères? Le soldat combat, le savant découvre, le

médecin guérit, et toi, ministre de Dieu, qui as juré de consacrer tes jours à instruire les hommes et à les consoler, tu crois avoir rempli ta tâche quand tu as trouvé la joie et le repos!

Une rougeur rapide traversa les traits de Rudolphe ; il voulut interrompre le vieillard ; mais celui-ci continua plus vivement :

— Crois-tu donc qu'il n'y ait plus dans le monde de passions à réprimer, de cœurs malades à guérir?... Quand le doute, la douleur et le vice s'étendent partout comme une inondation, toi, qui devrais la combattre, tu prends la fuite!... Et sais-tu, malheureux, quel trouble cette fuite a jeté parmi ceux qui t'avaient pris pour guide? Les plus faibles, privés de conseils, sont retournés aux passions du monde; d'autres ont cru que tu les avais trompés et sont devenus les ennemis de notre foi; Herman enfin, ton disciple préféré, Herman, cet esprit d'ange et ce cœur d'enfant!...

— Eh bien? demanda Rudolphe palpitant.

— Ballotté entre l'espérance et le doute, privé de sa lumière, il est ici mourant!

— Herman! s'écria Müller saisi, ah! je veux le voir!

— Et que lui diras-tu? Que celui en qui il avait mis sa confiance ne la méritait pas? que la cause dont il était le soldat a été trahie par son chef? Ah! laisse-lui plutôt ses illusions jusqu'au dernier instant ; qu'il ne quitte pas la vie, comme Walter, en criant qu'il va chercher la vérité ; comme Rokar et Gorten qui, désespérant de tout, se sont frappés eux-mêmes.

— Ciel!

— Caché ici dans ton bonheur égoïste, tu n'as pas entendu ces douloureux retentissements de ta fuite.

Rudolphe joignit les mains.

— Rokar, Gorten, répéta-t-il avec accablement, quoi!... morts tous deux!

— Penses-tu que ce soient les seuls? reprit Kaufman avec plus de force; dois-tu t'étonner de trouver le deuil dans un camp que tu as déserté? Ah! quoi qu'il arrive, désormais tout cela sera à ta charge. Les désespérés qui meurent et que tu aurais pu consoler, c'est toi qui les tues ; les criminels qui succombent et que tu aurais pu éclairer, c'est toi qui les perds. Dieu te demandera compte de tout le mal que tu pouvais empêcher et de tout le bien que tu pouvais faire.

— Ne dites pas cela! s'écria Rudolphe, que l'annonce

de tant de malheurs avait jeté hors de lui-même, et qui serrait sur son front ses mains jointes. Pourquoi naissais-je une tâche plus rude que les autres hommes? Pourquoi ne me serait-il point permis, comme à eux, de vivre dans l'obscurité?

Jorg sourit amèrement; son regard, où brillait une colère contenue, s'appuya sur le mari de Lina avec un dédain sombre.

— Tu le demandes! dit-il lentement; ne te souviens-tu donc plus de ce que Dieu t'a accordé de faveurs particulières? as-tu déjà oublié où sa bonté est allée te prendre et où elle t'a conduit? Rudolphe, rappelle-toi cette soirée d'hiver où un enfant pleurait seul sur une tombe dans le cimetière de Buweis. Un homme, que Dieu avait amené là pour l'accomplissement de ses desseins, s'arrêta devant cette douleur sincère; il interrogea longtemps l'enfant, qui était désormais seul au monde; son cœur fut touché, et, le prenant par le bras, il lui dit : « Viens avec moi, je serai ton père. »

— Et vous l'avez été, Jorg, interrompit Rudolphe, qui saisit la main du vieillard avec attendrissement; à partir de ce jour, rien ne vous a coûté pour moi; par-vre, vous m'avez ouvert tous les trésors du savoir, [illegible]

ne s'ouvrent habituellement que pour le fils du riche ; vous m'avez enseigné la vérité, vous avez soutenu mes premiers efforts pour la défendre ; vous vous êtes fait humblement le disciple de celui dont vous aviez été le maître... Ah ! je n'ai rien oublié, mon père.

— Prouve-le donc, reprit Jorg avec autorité. Ne rends pas inutile ce qui a été fait pour toi. Rudolphe, je t'ai recueilli tout enfant, dans la misère et dans l'abandon ; aujourd'hui que tu es homme, je viens te chercher dans l'abattement et dans la honte ; je te tends la main en te disant comme autrefois : « Je serai ton père ; veux-tu me suivre ? »

Müller, que le vieillard avait attiré à lui avec une domination mêlée de tendresse, tressaillit et se dégagea.

— Ne me tentez pas, dit-il précipitamment ; ne remettez point en question ce que j'ai décidé avec tant de peine..... Pour rentrer dans la lutte, il faudrait la liberté et la force ; j'aurais besoin de tous mes instants, de toute ma pensée, et ma pensée ni mes instants ne m'appartiennent plus : ils sont à la femme que j'ai choisie. Là est désormais mon devoir, je le sens. Accablez-moi de vos reproches, de votre mépris, je subirai tout avec patience, mais sans rien changer à mes réso-

lutions. L'épitaphe que vous avez écrite sur la tombe de Jean le Précurseur ne sera point effacée.

Jorg n'eut point le temps de répondre. Une sorte de clameur venait de retentir au dehors, un coup de feu partit et fut suivi d'un cri perçant. Le vieillard et Rudolphe tressaillirent au son de cette voix en détresse, et coururent ensemble vers la porte du parloir.

Au moment où ils l'ouvrirent, Herman s'y précipita à demi vêtu, égaré et couvert de sang; mais il trébucha contre le seuil et tomba à leurs pieds. Tous deux venaient de le relever avec une exclamation de douleur et d'épouvante quand Wilhelmine parut.

— Il a voulu fuir, s'écria-t-elle, je me suis en vain élancée à sa poursuite... la sentinelle de la première cour l'a aperçu et a tiré...

— Un médecin, vite un médecin ! interrompit Müller, qui s'était mis à genoux pour soutenir le blessé et s'efforçait d'arrêter son sang avec un mouchoir.

Mais cet accent connu fit tressaillir Herman jusque dans son agonie; sa tête flottante se releva, les nuages qui voilaient son regard se dissipèrent, il regarda le jeune pasteur en face et jeta un faible cri.

— Jean ! bégaya-t-il, est-ce bien vrai?...

Et, avançant les mains comme s'il eût voulu s'assurer de la réalité de l'apparition, il ajouta avec un élan de joie :

— C'est lui... vivant... Ah ! je puis mourir maintenant, la vérité a retrouvé son apôtre.

— La vérité l'a perdu sans retour, dit Jorg dont la douleur ressemblait à l'emportement. Herman, celui auquel tu avais donné le nom de nouveau Christ, a renoncé à sa royauté, à sa foi ; il est ici l'esclave d'une femme !

Les yeux d'Herman s'allumèrent ; il se redressa sur son séant.

— Cela est faux ! s'écria-t-il d'une voix forte. Lui... esclave... traître à la foi ?... Dites qu'il a menti, maître...

Et, voyant que Rudolphe détournait la tête en silence :

— Vous ne répondez pas ? continua-t-il avec saisissement... Serait-il donc vrai ?... Vous, apostat... Ah ! loin de moi, alors... Je ne crois plus à aucun homme, je ne crois plus à Dieu ! Je veux mourir.

Il avait repoussé convulsivement Rudolphe et arraché le mouchoir qui recouvrait sa blessure ; le sang, un instant arrêté, jaillit sur les mains du jeune pasteur

éperdu. Il voulut en vain envelopper Herman dans ses bras ; celui-ci, égaré par le désespoir, ne répondait que par des sanglots et des malédictions ! Müller, enfin vaincu, s'écria qu'il cédait, qu'il reprendrait sa mission ! mais Herman ne pouvait plus l'entendre ; le froid de la mort engourdissait déjà ses sens. Il murmura encore quelques mots inarticulés, poussa un soupir profond et ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.

Le moment qui suivit eut quelque chose de terrible et de suprême. Müller, à genoux près du cadavre, qu'il avait laissé retomber, ne pouvait croire encore à une fin si prompte ; Jorg, debout à quelques pas, regardait d'un œil immobile et farouche.

Il s'avança enfin vers le jeune pasteur, lui prit la main, et, le forçant à se relever :

— Il a emporté à Dieu votre promesse, dit-il avec un calme impassible. Herman n'est plus, mais Jean le Précurseur est ressuscité, et c'est à lui de glorifier la mort du premier martyr de notre croyance.

— Vous voudrez bien signer d'abord le procès-verbal qui la constate, dit M. de Worms en paraissant à l'entrée du parloir avec le directeur de la prison, plusieurs gardiens et Raphaël.

— Ah! venez, venez! s'écria Rudolphe à la vue de ce dernier; peut-être tout espoir n'est-il pas perdu.

De Leuthold, qui avait posé la main sur le cœur d'Herman, secoua la tête.

— La blessure était mortelle, dit-il, et les émotions de tout à l'heure en ont hâté l'effet.

— Ainsi on nous écoutait, reprit Kaufman avec mépris.

— Les prisonniers ne peuvent avoir de secret pour nous, fit observer le directeur avec une satisfaction souriante.

— Et d'où vient que nous soyons vos prisonniers? reprit le vieillard plus vivement. De quoi nous accuse-t-on? quel crime avons-nous commis?

— Aucun, interrompit froidement M. Worms.

— Pourquoi nous enlever alors notre liberté?

— Elle va vous être rendue, monsieur. Seulement, l'entrée du Hanovre étant interdite aux prédicateurs ashvériens, vous partirez sur-le-champ; une chaise de poste fermée va vous conduire aux frontières.

— Seul? demanda Kaufman.

— Nous ne voudrions point séparer le maître du disciple, répliqua Worms avec une nuance d'ironie.

Un espoir de joie passa sur les traits du vieillard. Rudolphe fit un mouvement de surprise.

— Ainsi c'est une proscription ! s'écria-t-il vivement ; mais qu'ai-je fait, monsieur, pour la mériter? Mon séjour à Münden a-t-il amené quelque désordre? n'y ai-je point vécu dans le silence et la solitude?

— Monsieur Rudolphe Müller pouvait accepter une inaction interdite à Jean le Précurseur, répondit Worms toujours immobile.

— A la bonne heure, interrompit Jorg, ravi d'une mesure qui replaçait le jeune pasteur sous son influence, rien ne manquera à l'église nouvelle ! Après le baptême de sang la persécution... nous les accepterons sans fléchir.

— Au moins pourrai-je retourner chez moi avertir ma famille, mes amis ? reprit Rudolphe.

— Vous devez partir sur-le-champ, et nul ne doit connaître votre départ, répliqua le secrétaire ; dans un instant la chaise de poste sera ici. Veuillez signer le procès-verbal dressé par monsieur.

A ces mots, il s'approcha du directeur de la prison, qui venait d'écrire l'acte constatant la mort d'Herman. Müller fit un mouvement vers lui ; mais de Leuthold,

qui avait jusqu'alors gardé le silence, l'arrêta par le bras.

— N'essayez ni objections ni prières, dit-il rapidement, les ordres sont formels ; rien ne pourrait les faire changer... Cédez à la nécessité ; vos amis ne vous oublieront pas.

— Mais le major !... mais Lina !... répondit Rudolphe, sur le même ton.

— Ils seront avertis par moi.

— Si je pouvais écrire ?

— Un billet ? soit.

Rudolphe chercha son portefeuille, traça à la hâte, et au crayon, quelques mots sur une feuille qu'il arracha ensuite et glissa au comte.

Worms, occupé de faire signer Jorg, n'avait rien vu.

Le jeune pasteur s'approcha et signa à son tour. Comme il achevait, un gardien entra en annonçant que la chaise de poste était à la porte de la prison.

Müller prit congé de Raphaël par un dernier serrement de main, et monta en voiture avec le vieillard; Wilhelmine, et les affidés de Worms les y avaient précédés ; les portières, garnies de verres dépolis, fu-

rent ensuite fermées à clef, et la voiture disparut, suivie de quatre cavaliers.

Le comte la regarda tourner la rue, puis, faisant un signe de tête triomphant, il prit le chemin des Sennhutten.

VII

LA NOUVELLE ÈVE

L'automne était venu ; les ombrages des Sennhutten allaient se dépouillant ; d'épaisses brumes enveloppaient les rives de la Werra, et les veillées commençaient à remplacer les promenades du soir.

Le major, assis près du poêle, dont le ronflement annonçait le retour du froid, paraissait plongé dans une sombre rêverie et continuait à bourrer machinalement, avec le pouce, sa pipe depuis longtemps remplie. Le domestique entra tout à coup portant une lampe.

L'éclat de la lumière arracha le forestier à sa méditation ; il releva la tête en tressaillant et mit la main

devant ses yeux, qu'avait blessés cette lueur subite.

— Qui vous a appelé, que voulez-vous, pourquoi cette lampe? demanda-t-il coup sur coup, d'un ton de mauvaise humeur.

— C'est l'heure où M. le comte doit arriver, objecta le domestique.

— Qui vous l'a dit?

— Monsieur le major sait qu'il vient tous les soirs.

— Et on vous a ordonné d'allumer?

— Oui, monsieur.

— Madame Dalchid, sans doute?

— Non; madame votre nièce.

Le forestier ne répondit rien; le domestique posa la lampe sur le socle, redressa l'abat-jour et sortit.

Stankar le suivit de l'œil, puis remua la tête d'un air mécontent.

Placé par le comte près de Lina, Andréas lui déplaisait pour cela seul; mais son exactitude ne laissait aucun prétexte de reproches, et, tout en le soupçonnant, le major était condamné à le subir.

Il venait d'allumer enfin sa pipe, qu'il tenait depuis longtemps inutile, lorsque sa nièce entra avec madame Dalchid.

Les trois mois qui venaient de s'écouler n'avaient apporté aucun changement chez cette dernière, mais ils avaient laissé une trace profonde sur le visage de Lina. Non qu'elle fût moins belle, loin de là : ses yeux, entourés d'un cercle bruni, étaient plus doux, et la mate blancheur de ses traits en augmentait encore le charme touchant. Ses cheveux, au lieu de descendre en boucles, comme autrefois, jusque sur le cou, étaient négligemment tordus et relevés par un peigne sans ornements; un châle plié très-court enveloppait sa taille, et sa robe de laine noire tombait jusqu'à terre. C'était à la fois le négligé de la femme qui renonce à elle-même et de la malade que tout soin irrite ou fatigue.

Mais, sans qu'elle le soupçonnât, cet abandon lui donnait je ne sais quel attrait tendre : sa beauté, ainsi dépouillée d'atours, avait quelque chose de plus intime et de plus excitant; elle attirait le regard par sa négligence même.

En la voyant paraître, Stankar ne fut frappé que de sa pâleur.

— Êtes-vous plus souffrante, Lina? demanda-t-il avec inquiétude.

— Non, répliqua Dorothée ; mais je l'ai forcée à rentrer ; l'air du soir est humide et froid.

— Il me soulageait, dit la jeune femme en portant les deux mains à son front brûlant. Ici je me sens étouffée, il me faut de l'air, du mouvement, de la fatigue.

Stankar la regarda.

— Ce qu'il vous faudrait, surtout, ma chère enfant, dit-il, ce sont des distractions.

Madame Dalchid fit un geste de surprise.

— Est-ce bien vous qui dites cela, major ? s'écria-t-elle ; comment, vous seriez une fois de mon avis ?

— Par hasard, répliqua le forestier, parce que vous avez raison.

— Mais alors pourquoi vous opposer aux plaisirs qui se présentent pour ma cousine ? reprit Dorothée ; hier, par exemple, cette promenade en bateau...

— Que lui offrait M. de Leuthold ? interrompit le major.

— C'est vous qui l'avez refusée ! acheva madame Dalchid.

Stankar lâcha une énorme bouffée de tabac et plia les épaules.

— Je n'aime pas les bateaux, dit-il sèchement.

— Vous n'aimez qu'à fumer! murmura Dorothée d'un ton boudeur et en allant prendre sur un guéridon sa corbeille à ouvrage.

Mais tout à coup elle poussa une exclamation.

— Ah! votre Bible, Lina! s'écria-t-elle en retirant un livre du milieu de ses laines à tapisserie.

Lina le saisit vivement.

— Je la croyais perdue, dit-elle.

— Et vous y tenez beaucoup? demanda Stankar d'un accent marqué.

— Si elle y tient! répliqua sa cousine : un souvenir de M. de Leuthold... notre meilleur ami!... Croyez-vous que je ne tienne pas aux bracelets qu'il m'a offerts à mon jour de naissance?... sans compter que la Bible donnée à Lina est un chef-d'œuvre d'élégance?

— Qui ne s'ouvre jamais! fit observer le major en posant le doigt avec intention sur le fermoir de vermeil.

— Pourquoi cela? répliqua Dorothée ; ma cousine a la clef, un vrai bijou! Montrez-la donc, ma belle, que je force le major à admirer le bon goût de M. de Leuthold.

— Je crains que ce ne soit une prétention inutile,

fit observer Lina avec un sourire embarrassé ; mon oncle est tellement sévère pour le comte...

— Dites injuste, s'écria Dorothée ; oui, injuste, major, je maintiens l'expression. Vous blâmez, de parti pris, tout ce qui vient de M. Raphaël, parce qu'il n'a pas vos opinions.

Un éclair traversa le rude visage du forestier.

— En effet, dit-il ironiquement, je ne crois point comme lui que l'homme soit une machine nerveuse destinée seulement à percevoir le plaisir.

— Mon Dieu, major, c'est un philosophe.

— Précisément un de ces philosophes qui font de leur système un hôpital pour leurs vices ! penseurs égoïstes qui se croient forts parce qu'ils sont durs, et pour lesquels la joie des autres n'est qu'un épi à égrener ou une fleur à cueillir ! Ah ! vous avez raison, madame, ces hommes je les hais ; car j'ai appris comment leurs sophismes pouvaient égarer des âmes malades ou trop ardentes ; je les méprise, car je connais l'audace hypocrite avec laquelle ils se présentent au foyer d'un ami dans un espoir infâme.

Lina devint plus pâle et ses lèvres tremblèrent, mais Dorothée éclata de rire.

—Allons! voilà le major comme mon cousin Frédérie, dit-elle ; en vérité je ne conçois point cette persistance à vouloir que le comte vienne ici pour me faire la cour.

Stankar étonné la regarda.

— A vous ? répéta-t-il.

— Mon Dieu! vous croyez peut-être que je ne comprends pas vos allusions, reprit madame Dalchid qui s'efforça de prendre un air blessé ; comme si les assiduités de M. Raphaël n'étaient pas une chose toute naturelle dans une ville où nous sommes ses plus anciennes connaissances !... Mais vous ne comprenez pas, major, qu'on puisse être aimable !

Stankar ne répondit rien et se remit à fumer.

— En tout cas, reprit Dorothée, ma cousine et moi nous devons nous estimer heureuses d'avoir trouvé quelqu'un pour nous tenir compagnie et nous distraire, pauvres femmes que nous sommes ! abandonnées par ceux qui devraient s'occuper de nous.

Le forestier s'agita sur son fauteuil avec impatience.

— Oui, abandonnées, répéta Dorothée, qui se sentait forte sur ce terrain. Je ne parle pas de M. Dalchid; il est dans une position particulière...

— En fuite pour banqueroute, dit Stankar à demi-voix; vous appelez cela une position ?

— J'aurais dû dire un malheur, reprit madame Dalchid.

— Son troisième malheur, fit observer le major.

— Soit, continua Dorothée; en tout cas son absence est justifiée; mais celle de mon cousin Rudolphe... ou Jean le Précurseur... puisque c'est son nom de grand homme ! voilà trois mois qu'il est parti.

— Malgré lui, interrompit Stankar, vous le savez...

— Nous le savons par M. Raphaël; car si le hasard ne l'avait conduit à la prison, nous en serions encore aux conjectures. Conçoit-on que mon cousin ait disparu sans écrire? que, depuis son départ, il n'ait donné aucune nouvelle? Un silence de trois mois !...

— Savez-vous si ce silence ne lui est point imposé ?

— Pour moi seule, alors, interrompit Lina avec une vivacité amère ; car partout ailleurs sa parole pénètre librement; l'écho de ses prédications retentit dans toute l'Allemagne; les journaux nous les apportent chaque jour; et, quand il ne trouve aucun obstacle pour faire parvenir ici l'expression de sa doctrine, il en trouverait pour faire parvenir celle de son amour?

famille. Le jour où Jésus reçut le nom de Christ, il dut détourner les yeux des pleurs de sa mère. Je ne puis plus être pour Müller le but de sa vie, mais tout au plus une distraction vulgaire et fugitive : la jeune Allemagne a retrouvé son apôtre, et moi j'ai perdu mon époux.

Elle s'était laissée tomber sur le canapé en se couvrant le visage de ses mains. Madame Dalchid s'approcha pour la consoler et recommencer un réquisitoire contre Rudolphe. Elle devait avouer que sa conduite était sans exemple ! Négliger une femme qui l'adorait, pour une croyance ! c'était d'un égoïsme affreux.

— Après tout, s'écria-t-elle enfin, animée par ses propres paroles, c'est folie de regretter qui nous oublie ; on encourage ainsi l'ingratitude des hommes. Dans l'intérêt de votre dignité, ma belle, je vous engage à rendre indifférence pour indifférence, à vous détacher de Rudolphe, à n'y plus songer, à chercher enfin dans le monde quelque occupation pour votre cœur.

— De grâce, parlons d'autre chose, madame, interrompit Stankar, dont l'impatience, visible depuis quelques instants, devenait de la colère.

— Vous ne voulez pas que je la console? dit Dorothée surprise.

— Non, répliqua le forestier en se levant, j'aime mieux qu'elle souffre.

— Mais c'est affreux, ce que vous dites là, major!

— Soit!

— Lui refuser le seul moyen de guérison!

— Je vous en prie!...

— Non, je le répète? la conduite de M. Rudolphe est inexcusable et il mériterait...

— Par le ciel! ne pourrons-nous laisser ce sujet! interrompit Stankar en frappant contre le poêle sa pipe qui se brisa.

Dorothée recula effrayée.

— Ah! ne vous emportez pas, major, je me tais, je me tais, dit-elle d'une voix émue, dès que l'on ne peut plus accuser même les absents!...

Elle prit une tapisserie dans sa corbeille, approcha sa chaise du guéridon et se mit à travailler en silence.

Lina était demeurée à la même place, tenant son mouchoir sur ses yeux, comme si elle eût voulu échapper à la lumière; le forestier parcourait le parloir d'un pas brusque et inégal. Pendant quelque

temps, on n'entendit que le bruit de ce pas accompagné par le grondement monotone du poêle et les soupirs de la rafale qui glissait sur le vitrage. Enfin, deux coups fermes et rapides furent frappés à la porte d'entrée. Stankar s'arrêta, les femmes relevèrent la tête.

— M. de Leuthold, dit Lina, sans s'en apercevoir, en se parlant à elle-même.

La porte fut ouverte, et l'on entendit un bruit de pas éloigné.

— Peut-être est-ce Frédéric, reprit madame Dalchid à demi-voix; il avait promis de venir.

Les pas s'étaient arrêtés. Le major et les deux femmes prêtèrent l'oreille avec un sentiment d'attente curieuse.

Mais Lina avait deviné juste, c'était bien le comte à qui Andréas venait d'ouvrir. Il fit trois pas dans le vestibule, s'arrêta pour remettre au domestique son manteau, et après s'être assuré qu'ils étaient seuls :

— Eh bien? demanda-t-il à voix basse.

— Il y avait une lettre pour *elle*, répliqua Andréas sur le même ton.

— Dans le courrier de ce soir?

— Oui.

— Donne.

Le domestique fouilla dans son sein et en tira une lettre à Lina, qui portait le timbre de Friberg.

— Encore de lui ! murmura Raphaël en y jetant rapidement les yeux et la faisant disparaître.

Andréas tendit les deux mains pour recevoir le manteau; le comte y laissa tomber en même temps une pièce d'or et prit le chemin du parloir.

A la vue du comte, madame Dalchid fit un geste joyeux.

— Ah ! ma cousine avait raison, s'écria-t-elle, elle avait reconnu le coup frappé par M. de Leuthold.

Lina rougit, mais Raphaël ne parut point prendre garde à l'indiscrétion de Dorothée et salua tout le monde avec une politesse aisée.

— Je dois des excuses pour me présenter aussi tard, dit-il, mais j'ai vainement attendu Frédéric.

— Qui peut donc l'avoir retenu ? demanda Lina.

— Je n'ai pu l'arracher au banquet donné par le baron de Remberg.

— Ah ! le grand forestier ! dit madame Dalchid ; j'en ai beaucoup entendu parler ; on le dit charmant.

— Un fat! murmura le major qui continuait à se promener de la porte à la fenêtre.

— Comment? reprit Dorothée; mais songez donc que vous parlez de votre supérieur.

— Un joueur, un libertin, ajouta Stankar.

— Mais, major...

— Un ignorant étourdi qui parcourt nos routes en calèche, ne s'arrêtant que pour accepter des fêtes ou pour donner à dîner! qui s'enivre avec ses amis, chante des romances, danse la hongroise, et appelle cela faire l'inspection des forêts du Hanovre!

— Pardon, dit vivement Lina, qui avait voulu interrompre son oncle, vous ignorez sans doute que le baron est ami de M. de Leuthold.

— Nullement, madame, reprit Raphaël en souriant, M. le major doit même savoir que c'est moi qui ai retenu M. de Remberg à ce banquet donné par le club des viveurs.

— Ah! qu'est-ce donc que ce club? demanda Dorothée en coupant un brin de laine avec ses dents pour avoir occasion de les montrer.

— Vous ne le connaissez pas? dit Stankar : c'est un cercle où les jeunes gens les mieux nés se réunis-

sent pour parler de femmes, de vins et de chevaux; une association élégante dans laquelle on met en commun ses ridicules et ses vices, et dont M. le comte est président.

Lina fit, pour arrêter son oncle, un geste de prière qui fut aperçu de Raphaël.

— Laissez, dit-il tranquillement; M. le major n'est point causeur, et quand il veut bien me parler, même à la troisième personne, c'est un honneur dont je suis toujours reconnaissant. Il est trop vrai qu'on m'a nommé président d'une réunion de fous...

— Furieux parfois, fit observer Stankar; M. de Leuthold doit le savoir mieux que personne, lui qui a dû répondre l'autre jour à la provocation du colonel Ervin.

Cette fois, le calme du comte parut ébranlé. Il croyait la querelle, à laquelle le major venait de faire allusion, complétement ignorée, et son regard se reporta avec inquiétude de l'oncle à la nièce.

Celle-ci remarqua ce mouvement de trouble.

— Se pourrait-il?... Vous vous êtes battu? reprit-elle vivement.

— Et M. de Leuthold a prouvé qu'il ne maniait pas

moins habilement l'épée que la parole, répondit le forestier.

— Mais la cause de ce duel ?

Raphaël baissa les yeux ; Stankar lui jeta un regard ironiquement triomphant.

— Je ne sais si je puis me permettre de répéter les bruits répandus, dit-il avec une hésitation jouée ; monsieur le comte pourrait m'accuser encore de prévention.

— Ah ! quelque rivalité d'amour ! je parie, s'écria madame Dalchid.

— Ce n'est pas moi qui l'ai dit, fit observer le major.

— Ainsi, j'ai deviné ! Et nomme-t-on l'objet du débat?

— On a parlé de la signora Lorzi.

— Quoi ! cette cantatrice italienne ?

— C'est impossible ! interrompit Lina, qui depuis le premier mot prononcé par le major, tenait les yeux attachés sur Raphaël ; n'est-ce pas, monsieur le comte, que c'est impossible ?

De Leuthold s'était déjà remis.

— Pourquoi donc, madame ? dit-il en souriant ; le major ne vient-il pas de vous l'assurer?

— Mais s'il a été trompé, reprit-elle plus vivement, qui vous empêche de rectifier une erreur honteuse?...

Raphaël la regarda fixement.

— Je préfère l'entretenir, dit-il sérieusement.

— Et dans quel but, monsieur ?

— En effet, ajouta Dorothée, je ne puis comprendre...

— Le colonel Ervin avait insulté une femme, reprit de Leuthold qui appuya avec intention... peu importe laquelle !... je ne pouvais, je ne devais pas le souffrir. Cette femme... le public a cru la reconnaître ; il a nommé la signora Lorzi, à qui cette supposition ne peut nuire ; dois-je, pour me défendre, reporter ailleurs les soupçons, mêler à cette querelle un nom pur et respecté ?

Lina et Dorothée firent un mouvement : Stankar, qui avait compris l'intention, s'arrêta stupéfait.

Ce fut au tour du comte de lui lancer un regard ironique.

— Alors, je conçois, dit madame Dalchid, qui faisait tous ses efforts pour jouer l'embarras... ce n'est pas la signora....

— Ai-je dit cela ? reprit Raphaël légèrement ; la signora est charmante, et je suis, vous le savez, adorateur de toute beauté. Pourquoi supposer un but sérieux aux actes de ma vie ? Vous devez me connaître assez

pour savoir que je suis un de ces sybarites qui n'aiment les roses que pour les effeuiller. N'est-ce pas ainsi que vous l'entendez, major? Si j'ai exposé ma poitrine à une épée, ce ne peut être que par égoïsme, par caprice! J'ai voulu, sans doute, goûter à l'émotion du danger! J'aurai ambitionné la honteuse renommée que donne un duel heureux?

— Ah! que dites-vous? interrompit Dorothée.

— Ce que tout le monde doit vous répéter, continua Raphaël, dont l'accent passait par une gradation insensible de l'indifférence à l'émotion; il y a des destinées faites ainsi : la foule vous a donné un rôle, supposé un caractère, et elle ne veut pas croire que vous en puissiez sortir. Je tomberais, comme Carl Sand, en frappant un agent de tyrannie que tous répéteraient que je suis mort pour une courtisane. Cela est triste, mais qu'y faire? Il faut subir sa célébrité et accepter malgré soi la gloire qui vous calomnie.

— Ah! vous avez raison! dit Lina émue, les hommes louent et condamnent ainsi! Ils ne demandent de preuves que pour le bien.

Stankar croisa les bras avec une sourde rage; il avait espéré nuire à de Leuthold et il venait de le servir.

Grâce à l'infernale adresse de cet homme, l'accusation s'était transformée en un nouveau moyen de séduction. Ce duel, soutenu pour une fille perdue, il avait réussi à en faire un témoignage d'amour pour Lina!

Le forestier demeura quelque temps immobile devant le poêle, délibérant sur ce qu'il devait faire. Depuis le départ de Rudolphe, rien ne lui avait échappé. Il s'était aperçu des progrès successifs du comte dans l'esprit de sa nièce ; il l'avait vu glisser d'abord derrière l'image du mari pleuré, devenir l'interlocuteur obligé de toutes les tristesses, communiquer d'abord le doute, puis l'aigreur à cette âme suppliante, et s'offrir enfin pour consolateur des peines dont il avait été le confident.

A la vérité, tout semblait favoriser son projet. L'inexplicable silence de Rudolphe depuis son départ ne justifiait que trop bien l'irritation de Lina. Le major avait su que le nouveau réformateur, reconduit d'abord sur le territoire de Hesse-Darmstadt, y avait été confié à de nouveaux gardiens qui l'avaient remis à la police de la Bavière, et qu'il était arrivé ainsi en Saxe, où on l'avait rendu à la liberté, aucune mesure n'ayant été prise dans ce dernier pays contre les ahsvériens. Là grâce aux soins de Jorg et des disciples avertis par lui

la réapparition de Jean le Précurseur avait été partout annoncée. L'étonnement et la joie qu'elle causa parmi les initiés de la nouvelle doctrine les attira en foule à Freiberg. Rudolphe y reprit ses prédications, et il sembla que son absence avait donné plus d'autorité à sa parole. On l'écoutait avec cette complaisance joyeuse et passionnée que nous montrons à ceux dont nous avons regretté la perte et que le hasard nous rend contre toute espérance. Pour les plus ignorants surtout, cette violation apparente des lois naturelles avait semblé une consécration de son apostolat ; elle constatait l'intervention divine et ajoutait aux attirements d'une doctrine séduisante toutes les fascinations du prodige. Ce n'était plus seulement l'homme inspiré par l'Évangile et la raison, mais le prophète relevé par Dieu du fond de sa tombe pour annoncer une régénération religieuse.

Échauffé malgré lui par le succès et emporté au courant de l'enthousiasme qu'il fait naître, Rudolphe avait-il réellement oublié Münden, comme son silence semblait l'annoncer ? Tel était le problème à résoudre pour le forestier. Comme Lina, il avait douté, mais sans jamais désespérer comme elle. Il repassait de

nouveau dans son esprit toutes les raisons qui pouvaient le faire craindre ou espérer, et il était plongé dans une sombre méditation lorsque Andréas entra en lui annonçant qu'un garde désirait le voir.

Le major parut d'abord hésiter; mais, au nom de celui qui le demandait, il laissa échapper une exclamation de joie et quitta vivement le salon.

Resté seul avec madame Dalchid et sa cousine, le comte parut tout à coup se réveiller et annonça à la première que M. de Ramberg partait le soir même pour Vienne, et avait fait demander ses lettres. Dorothée, qui, comme toutes les femmes du monde, avait une correspondance fort étendue, monta aussitôt chez elle pour écrire quelques réponses dont elle voulait charger le grand forestier, et Raphaël se trouva seul avec Lina.

Elle ne s'aperçut du départ de sa cousine qu'au soupir de soulagement poussé par le comte. Elle regarda autour d'elle un peu troublée.

— Je puis donc enfin vous parler! dit de Leuthold d'une voix basse mais animée.

— Qu'avez-vous à me dire, monsieur le comte? demanda la jeune femme inquiète.

— Pouvez-vous l'ignorer, reprit-il en se rapprochant, et mes lettres ne vous ont-elles pas suffisamment instruite?...

Lina voulut se lever.

Il la retint d'un geste.

— De grâce, ne m'enviez pas ce moment désiré! s'écria-t-il; je l'attends en vain depuis si longtemps!... car le major est toujours là.

— Ah! je dois l'en remercier, dit la jeune femme à demi-voix.

— Pourquoi? reprit Raphaël tendrement; que pouvez-vous craindre? Lorsque dans une heure d'épanchement j'ai laissé mon cœur s'ouvrir et que mon secret m'est échappé malgré moi, ne vous ai-je point dit que je n'espérais rien, que je ne demandais rien?... rien que votre amitié!

— Oui, répondit Lina, dont les yeux n'osaient se lever, mais, sans vous en apercevoir vous-même, vous avez bientôt demandé davantage? Je ne puis accepter plus longtemps, monsieur le comte, une amitié sans calme et sans sécurité. Ces lettres que vous m'écrivez, auxquelles j'ai eu la faiblesse de répondre, ces lettres, je ne veux plus les recevoir!

— Que dites-vous?

— Non, elles sont pour moi chaque jour un nouveau sujet de terreur. Lorsque les yeux de mon oncle s'arrêtent sur cette Bible que vous avez faite dépositaire d'une correspondance imprudente, je sens mon cœur trembler et défaillir.

— Mais qu'avez-vous à redouter?

— Tout, monsieur le comte! Ah! vous ne savez pas ce qu'il y a de troubles et de remords pour une femme dans ces actions qu'elle voudrait croire innocentes, et qu'elle sent coupables au mystère dont il faut les entourer; dans ces demi-fautes qui la rendent moins pure à ses propres yeux! Depuis que j'ai lu cet aveu, auquel je n'ose penser sans rougir, j'ai perdu le repos et le contentement de moi-même; il me semble que mon cœur est à jour, que chacun peut y lire. Je prête une intention à tous les regards qui s'arrêtent sur moi; je cherche un sens caché à toutes les paroles; votre nom prononcé me fait tressaillir! Monsieur le comte, songez que le monde ne croit jamais le mal à demi. Un hasard, une seule imprudence peuvent me perdre! Vos assiduités ont été déjà remarquées.

— Qui vous le fait penser?

— Je n'en veux pour preuve que ce duel auquel mon oncle a fait allusion tout à l'heure, et dont j'ai compris que j'étais la cause !... O mon Dieu ! le colonel Ervin aurait-il soupçonné ?...

— Rien, interrompit vivement Raphaël ; le colonel Ervin n'a eu d'autre tort que de parler de vous avec trop d'admiration, madame, et, bien que je n'aie point le droit d'être jaloux, je n'ai pu le supporter.

— Quelle que soit la cause de la querelle, mon nom y a été mêlé, reprit Lina avec effort, et désormais le seul moyen de prévenir les interprétations injurieuses est de nous voir plus rarement.

De Leuthold recula.

— Que dites-vous ? s'écria-t-il. C'est impossible, madame !... Vous ne m'ôterez pas mon seul bonheur ! Que vous importe que je sois là, que je vous dise mon amour ? Lina, je vous en conjure, écoutez-moi comme un fou, par bonté, par compassion, sans croire à mes paroles. Vous n'avez pas à les redouter puisqu'elles ne troublent point votre âme.

— Qu'en savez-vous ? balbutia-t-elle d'une voix étouffée et en cachant son visage sur ses genoux.

Raphaël joignit les mains.

— Quoi ! vous aussi ! reprit-il éperdu... Oh ! s'il était vrai !... Oh ! dites-moi que j'ai bien entendu, Lina !

— Eh bien, oui ! reprit-elle avec un entraînement égaré, votre passion m'agite. Sans la partager, je me sens troublée ; vos paroles me jettent dans je ne sais quelle douleur mêlée de doute, d'amertume ; c'est comme une fièvre qui brûle mes veines ! Il me semble par instant que mon âme, dominée par la vôtre, s'indigne de cet esclavage. Par pitié ! ne prolongez pas ces convulsions de ma conscience. Monsieur le comte, c'est vous que j'implore contre vous-même ; s'il est vrai que vous m'aimiez, soyez généreux, et aidez-moi à retrouver le repos !

Lina s'arrêta suffoquée par les larmes. De Leuthold, qui s'était agenouillé sur le tabouret placé à ses pieds, prit ses mains, qu'il pressa avec passion sur ses lèvres.

— Le repos ! répéta-t-il de cet accent mélodieux et enivrant dont il possédait le don funeste ; ah ! vous l'auriez retrouvé depuis longtemps, Lina, si vous aviez voulu m'entendre. Ces agitations qui vous effrayent ne sont que les révoltes d'un cœur qui aspire au bonheur,

qui se sent le droit de le connaître et dont vous n'écoutez point les cris !

— Taisez-vous, taisez-vous, bégaya la jeune femme qui se débattait sous une sorte de fascination... Quand vous me parlez... mon esprit demeure étourdi... je ne trouve rien à vous répondre... et cependant... je ne veux pas vous croire !

Raphaël rapprocha de son cœur les mains de Lina.

— Ah ! vous ne savez pas combien je vous aime ! dit-il d'une voix ardente et basse. Quand je suis là, près de vous, quand je sens sur moi votre regard, quand votre haleine m'effleure, toute ma raison me quitte... Pourquoi vouloir m'échapper ! O mon Dieu ! que ne puis-je vous faire partager mon trouble ! Lina ! Lina ! pourquoi repousser le bonheur ?

Il l'avait attirée dans ses bras, et ses lèvres effleuraient les cheveux de la jeune femme. Celle-ci voulut se rejeter en arrière et se trouva livrée à ses baisers. Mais tout à coup elle poussa un cri, se dégagea par un effort violent et se releva éperdue ! Ses regards venaient de rencontrer le portrait de Rudolphe, suspendu au mur !

Elle le montra au comte avec un geste égaré.

De Leuthold serra les lèvres et devint pâle de colère.

— Il nous voit ! bégaya Lina avec épouvante.

— Et vous tremblez? reprit le comte, dont le désappointement rendait l'accent amer ; mais savez-vous s'il aurait le droit de vous adresser des reproches ? s'il ne vous a point donné l'exemple le premier du changement? si vous n'êtes pas enfin sacrifiée par lui ?

— Moi ! répéta-t-elle saisie.

Le comte se releva,

— Je me suis tu jusqu'à ce jour, dit-il sérieusement ; je craignais pour vous une de ces douleurs qui humilient. J'aurais voulu ne vous devoir qu'à l'amour ; mais, si le souvenir des liens qui vous attachent à Rudolphe est seul à vous retenir, ne vous en inquiétez point, madame, car lui-même les a brisés.

— Qui vous l'a dit ? s'écria Lina.

— J'ai vu ! répliqua le comte avec énergie.

Et, comme la jeune femme le regardait sans avoir l'air de comprendre :

— Oui, continua-t-il plus vivement, Müller n'a point oublié tout le monde en quittant Münden ; s'il n'a pas trouvé le temps de vous écrire, une autre femme a été plus heureuse.

— La preuve ! monsieur le comte, la preuve !

— La voici.

Raphaël avait fouillé dans son portefeuille et il présenta le billet remis par Rudolphe au moment de son départ. Écrit au crayon et à demi effacé, il ne contenait que ces mots :

« On me force à partir, mais je t'attends... Un fatal secret a longtemps pesé sur nous ; des liens antérieurs... de cruels devoirs... tu sauras tout. Je ne te fais aujourd'hui qu'une prière, c'est de ne point douter de mon amour.

» Rejoins-moi sur la frontière de l'électorat, et rien dans l'avenir ne pourra nous séparer ! »

Lina relut deux fois ce billet : c'était l'écriture de Rudolphe, elle ne pouvait la méconnaître, et cependant elle doutait.

— A quelle femme cette lettre était-elle adressée ? demanda-t-elle enfin.

— Ne le savez-vous pas ? répliqua Raphaël. Les journaux, qui vous ont appris les courses triomphantes de Jorg et de Rudolphe, ne vous ont-ils pas également parlé de la jeune fille qui les suivait ?

Lina porta la main à son front. Elle se rappelait,

en effet, avoir lu quelques insinuations railleuses au sujet d'une nouvelle Madeleine attachée aux pas du Précurseur. Ce fut pour elle comme une lumière subite et complète. Ainsi s'expliquaient les absences de Rudolphe, ses préoccupations avant son départ, et ce silence obstiné qu'il avait gardé depuis! Son oubli n'était même point justifié par le dévouement à une croyance, ce n'était qu'une trahison lâche et vulgaire!

Raphaël avait bien prévu l'effet d'une pareille révélation. La douleur de Lina ne s'exprima, au premier instant, que par des larmes; mais bientôt vinrent les reproches et les plaintes indignées. De Leuthold les exalta en s'y associant et en opposant à l'odieux oubli de Rudolphe tout ce que la passion peut avoir de plus soumis et de plus tendre. Tandis que sa parole vibrante étourdissait Lina, son esprit assistait, pour ainsi dire, à ces efforts en spectateur désintéressé; il les conseillait, les dirigeait et mesurait tranquillement les progrès de la fascination; car, après la compassion sympathique, étaient venues les consolations plus tendres, puis les protestations ardentes, les prières déjà tentées! Lina, brisée par tant d'émotions et ballottée entre le ressentiment et les révoltes de sa conscience, continuait à se

défendre comme ces soldats qui combattent par honneur, mais qui ont perdu l'espérance de la victoire. Elle ne se révoltait plus, elle ne commandait plus, elle priait avec larmes, et de Leuthold, qui la tenait palpitante entre ses bras, s'efforçait de rencontrer ses lèvres !...

Tout à coup la voix du major se fit entendre à la porte du parloir ! La jeune femme n'eut que le temps de repousser le comte, qui se retourna avec rage. Le forestier venait de paraître sur le seuil.

VIII

LES DEUX LETTRES

L'entrée du major avait été si prompte et le trouble de Lina était si visible, qu'il dut deviner une partie de ce qui venait de se passer ; mais il ne laissa rien paraître. Arrêté près de la porte, il regarda de Leuthold, qui détourna la tête, et Lina, dont les yeux se baissèrent

avec effroi ; puis, s'avançant vers cette dernière, à qui il présenta un papier, il lui dit avec émotion et simplicité :

— Une lettre de Rudolphe.

L'effet fut aussi prompt que puissant. De Leuthold fit un geste de saisissement et d'épouvante ; Lina se leva d'un élan.

— De Rudolphe ? répéta-t-elle.

Et sa main hésitait à s'avancer pour la prendre. Stankar la regarda fixement.

— Craignez-vous de la lire ? demanda-t-il avec une sorte d'anxiété.

Lina la saisit et déchira l'enveloppe. Le comte, un instant étourdi, se leva à son tour.

— C'est étrange ! dit-il vivement ; le courrier n'arrive point d'habitude à cette heure.

— Aussi n'est-ce point lui qui a apporté la lettre, répliqua Stankar.

— Comment ?

— Un de mes gardes forestiers est allé la chercher à Freiberg.

De Leuthold ne put retenir ste de désappointement.

défaite assurée, tentent un dernier coup d'audace. Pour cela, seulement, il fallait tromper la surveillance du major et l'éloigner des Semhutten. Le grand forestier en avait fourni le moyen à Raphaël ; il ne comptait l'employer que plus tard ; mais le temps pressait ; Rudolphe revenait dans quelques jours, et Lina lui échappait à jamais si elle n'était déjà à lui !

La décision du comte fut aussitôt prise. Il était arrivé à l'antichambre, où Andréas accourut pour lui remettre son manteau ; il l'attira dans le coin le plus obscur, et, lui remettant un papier :

— Tout à l'heure, dit-il tout bas, cette dépêche au major, de la part du grand forestier.

Andréas ne put répondre que par un signe ; la voix de Wrangel venait de se faire entendre. Il arrivait par le jardin avec Stankar, qu'il avait rencontré en chemin. Sa parole était plus haute que d'habitude, son œil plus animé, et il était aisé de voir qu'il sortait d'un banquet où les toasts avaient été nombreux.

A la vue du comte, qui tenait son manteau, il s'écria :

— Vous ne partez point sitôt, Raphaël ! il est à peine neuf heures. Rentrez, j'ai mille choses à vous raconter.

— Demain ! répondit le comte, qui fit un pas vers la porte.

— Non, reprit le conseiller, je veux que nous sortions ensemble. — Voyons, major, aidez-moi donc à e retenir.

— Ma nièce est occupée, fit observer Stankar avec intention, et je crains que ma compagnie ne soit un attrait insuffisant pour monsieur le comte.

De Leuthold remit son manteau à Andréas.

— Dès que le major en fait une question personnelle, dit-il avec un peu de hauteur, je tiens à lui prouver que mon départ n'est pas une fuite...

— A la bonne heure ! s'écria Wrangel, qui passa un bras sous celui du comte et l'entraîna au salon ; j'ai, d'ailleurs, besoin de votre témoignage près du major ; il ne veut pas croire que l'on a parlé de lui au banquet et que le grand forestier a fait son éloge.

— C'est pourtant la vérité, répliqua de Leuthold ; il a déclaré que M. Stankar était le meilleur conservateur des forêts du royaume.

— La, vous voyez ! s'écria Frédéric, ce sont les propres paroles du baron de Remberg.

— Eh bien, le baron a menti, répliqua froidement le major.

— Comment ! reprit Wrangel étonné ; diable ! savez-vous que cela n'est point poli, major ; ce cher baron vante vos bons services, et vous l'accusez de mentir !

— Parce qu'il n'a pu les apprécier.

— C'est possible ; mais il est censé le pouvoir, en sa qualité de grand forestier, et il n'en faut pas davantage pour votre avancement ; car vous aurez de l'avancement, cher monsieur ; c'est convenu, je vous ai recommandé.

— Vous ?

— Pour la première direction vacante, continua Frédéric, qui s'éventait avec son chapeau. Je vous aurais même présenté au baron s'il n'avait quitté Münden en sortant de table. Mais, avant de partir, il a voulu nous faire ses adieux ; il a envoyé chercher une caisse de vins de France ; on a chanté, porté des toasts, et chacun, comme dit notre grand romancier Tieck, *s'est abreuvé de ce soleil liquide*.

— Et, pour votre part, je vois que vous ne vous êtes pas tenu à l'ombre, dit ironiquement Stankar.

— Quand j'ai quitté la table, fit observer Raphaël, le baron avait déjà la tête échauffée.

— Oh ! ce n'était rien, reprit Frédéric ; il fallait le voir après le vin de France ! il nous a fait la biographie de toutes les jolies femmes du royaume ; on eût cru entendre le Décaméron de l'Allemagne ! Aussi lui avons-nous conseillé de publier ces curieuses chroniques sous le titre de *Martyrologe du Mariage*. Il y avait une histoire pour chaque ville.

— Et la nôtre n'aura sans doute point été épargnée ? demanda le major avec une expression de curiosité qui ne pouvait voiler entièrement celle du mépris.

— Je vous en réponds ! dit Wrangel en riant : il nous a raconté une certaine histoire de présidente... Mais cela ne peut se dire qu'au dessert, entre jeunes gens.

— Et c'est tout ?

— Tout... Ah ! c'est-à-dire, vous me rappelez... il y en a une autre... Oui, c'est bien à Münden ou à Goslar... Du reste, vous pourrez probablement en deviner le héros et la victime ; car ce doit être un de vos confrères.

Le major dressa la tête.

— Voici ce que c'est, continua Frédéric que le vin rendait encore plus bavard que d'habitude. Figurez-vous, mon cher forestier, qu'il s'agit d'un jeune homme, le baron ne l'a pas nommé... d'un jeune homme amoureux pour le moment d'une femme charmante... qu'il n'a pas nommée davantage... et qui en est aimé.

— Mais je ne vois rien là de bien intéressant, fit observer de Leuthold, qui commençait à devenir inquiet.

— Attendez ! attendez ! interrompit Frédéric en élevant la voix et faisant beaucoup de mouvement, comme un homme ravi de ce qui lui reste à dire ; la femme charmante a un mari...

Stankar devint attentif.

— Je dis un mari, reprit Wrangel, parce que c'est l'éternel ennemi ; mais peut-être s'agit-il d'un père, d'un tuteur... le baron ne s'est pas expliqué ; en tout cas, il y a dans l'affaire un de ces tyrans légitimes auxquels la loi accorde le droit d'être insupportables impunément ; or, il faut l'éloigner...

Raphaël, dont l'inquiétude croissait, voulut s'approcher de Frédéric ; mais Stankar le tenait sous son regard, et rendait tout avertissement impossible.

— Par bonheur, ajouta Wrangel, le tyran en ques-

tion est employé dans l'administration des forêts. Je ne sais quel est son grade : le baron a voulu rester discret jusqu'au bout; mais toujours est-il qu'en sa qualité de grand forestier, il peut lui donner des ordres, et qu'il lui a fait expédier celui de se rendre aux exploitations du Hartz.

De Leuthold ne put réprimer un mouvement de dépit.

— C'est drôle, n'est-ce pas? reprit Frédéric, qui se méprit sur le geste; la hiérarchie administrative tournant au profit de la galanterie! Que dites-vous du moyen, major?

— Je le trouve digne de celui qui l'emploie et de celui qui le fournit, répliqua Stankar de plus en plus sérieux.

Raphaël sentit que tout son plan était renversé; et faisait un pas vers la porte pour prévenir Andréas, quand celui-ci parut sur le seuil, la dépêche à la main. Le comte voulut l'arrêter d'un signe, mais le major se retourna en demandant ce que c'était.

— Pardon, balbutia le domestique, les yeux fixés sur Raphaël sans pouvoir deviner ce qui s'était passé; c'est une lettre... que l'on vient de me remettre... pour M. le major.

— De quelle part ?

— De la part du grand forestier.

Le comte se mordit les lèvres avec rage ; mais Stankar avait saisi vivement la dépêche, et fit signe à Andréas de sortir.

Frédéric fut frappé de son trouble.

— Du grand forestier ? répéta-t-il involontairement. Comment ! est-ce que... par hasard... ?

Son regard alla interroger le comte, qui répondit par un signe imperceptible ; Wrangel fit un haut-le-corps ; tout s'expliquait pour lui ! L'importun à éloigner était le major ; l'amant, Raphaël, et la femme subjuguée, madame Dalchid.

Il se frappe le front pour se reprocher de n'avoir point tout deviné.

Cependant Stankar avait brisé l'enveloppe de la dépêche et en prenait connaissance. Arrivé à l'ordre de départ pour le Hartz, ses mains se crispèrent ; Raphaël et Frédéric échangèrent un regard ; celui du premier était un reproche, celui du second une excuse humiliée ; mais il parut se raviser tout à coup, et rassura le comte par un geste.

Le major, qui avait achevé la dépêche, releva la

tête et regarda alternativement les deux jeunes gens. Raphaël avait repris sa tranquillité apparente, et Frédéric tâchait de se donner un air dégagé.

Stankar s'avança vers lui.

— Ne disiez-vous point tout à l'heure, monsieur de Wrangel, que vous désiriez connaître le mari, le père ou le tuteur auquel l'ordre du baron devait être adressé?

— Moi, répondit Frédéric résolûment, j'ai dit que *j'aurais désiré*... mais, malheureusement, la chose est impossible... l'ordre n'a pas été envoyé.

— Vous en êtes sûr?

— Parfaitement sûr, major, et c'est là le plus curieux de l'histoire; car cette lettre est venue m'empêcher de l'achever... Figurez-vous que le baron s'est mal expliqué, ou que son secrétaire l'a mal compris, et que la dépêche, au lieu d'être expédiée au mari en question, l'a été à un de ses confrères.

Stankar et de Leuthold firent un mouvement de surprise.

— Et c'est le grand forestier qui vous l'a dit? demanda le premier.

— Lui-même. C'est là le piquant. Concevez-vous

ce pauvre amant qui se figure trouver la place libre et qui va se rencontrer nez à nez avec son jaloux ? Ah ! ah ! ah !

— C'est fort original, dit Raphaël, qui parut s'associer au rire de Wrangel.

— C'est-à-dire que c'est merveilleux, mon bon ; voyez-vous une erreur d'adresse qui tourne au profit de la morale ! Que l'on nie après cela l'action de la Providence !

De Leuthold le remercia par un regard qui semblait dire : « Je ne vous croyais pas tant de présence d'esprit, » tandis que celui de Frédéric semblait répondre : « C'est l'effet du vin de France. » La vérité était que le ton naturel du conseiller avait dérouté le major ; il s'en aperçut et voulut appuyer en hasardant quelques plaisanteries sur la victime du quiproquo ; Stankar l'arrêta court en lui montrant la dépêche.

— Quoi ! c'est à vous, major ? s'écria le jeune conseiller de l'air le plus étonné. Pardieu ! voilà une histoire à ajouter aux *Mille et une Nuits !* Comment ! au moment même où je vous raconte... ? et c'est bien un ordre pour le Hartz ?

— Un ordre précis.

— Décidément la Providence s'amuse, dit Raphaël.

— C'est à ne pas croire, reprit Wrangel. Montrez-moi donc l'ordre, major... j'ai besoin de voir... C'est, pardieu ! bien cela ! mais il faut réclamer près du baron.

— N'avez-vous pas dit qu'il venait de partir?

— Ah ! diable ! c'est juste ; alors il faut lui écrire et attendre la réponse.

— Sa dépêche recommande de se hâter, et je dois quitter Münden ce soir même.

— Comment ! vous, major? interrompit Dorothée qui venait d'entrer.

— Moi, répondit Stankar.

— Mais vous ne pouvez partir ainsi à l'improviste... sans préparatifs !...

— Il le faut, dit le forestier, qui paraissait avoir pris une subite résolution ; pour le moment, mon portefeuille et ma bourse me suffisent ; le reste me rejoindra dans le Hartz.

Madame Dalchid poussa une douzaine d'exclamations entremêlées de demandes et d'objections. Qu'allait faire le major loin de Münden? Ne pouvait-il retarder son départ au moins jusqu'au lendemain? Que deviendrait-elle seule aux Sennhutten, avec sa cousine? Que

dirait cette dernière en apprenant un départ si inattendu?

Le major ne répondait rien à ce torrent de paroles, et continuait à mettre en ordre quelques papiers indispensables. Quant à Frédéric, il regardait Dorothée avec admiration. Persuadé qu'elle était prévenue de tout, il ne pouvait trop s'émerveiller de cette habileté à jouer la surprise. Une femme du grand monde était seule capable d'une telle adresse de mensonge, d'une telle liberté d'esprit. Pour atteindre aussi loin, il fallait une faculté naturelle aidée par le séjour des capitales, où tout se perfectionne, et par une longue fréquentation des gens bien nés; aussi voulut-il seconder autant qu'il le pourrait l'admirable stratégie de sa cousine en mettant à presser le départ du major la même ardeur qu'elle semblait mettre à le retenir. Il avertit ce dernier que la voiture de Klausthal allait partir, que le moindre retard pouvait la faire manquer, et le décida enfin à prendre congé.

Lorsqu'il fut sorti, Dorothée posa sur le guéridon le flambeau qu'elle tenait encore à la main.

— Mais pourquoi ce voyage? s'écria-t-elle. Pouvez-vous m'expliquer, Frédéric?...

Il lui imposa silence en baissant la voix.

— Assez, cousine, assez, dit-il ; l'oncle est dehors ; la pièce est jouée.

— Quelle pièce ? demanda madame Dalchid surprise.

— Allons, le mystère est inutile avec moi ; vous voyez que je me montre de bonne composition.

— Comment ?

— J'ose espérer que vous apprécierez un jour ma discrétion et mon désintéressement.

— Mais qu'est-ce que cela signifie ?

Wrangel la regarda fixement.

— Ma cousine, dit-il d'un ton bas et accentué, *je sais tout !*

Madame Dalchid ouvrit de grands yeux.

— *Tout !* répéta Frédéric avec une énergie mystérieuse.

— Mais tout... quoi ? s'écria la jeune femme impatientée.

De Leuthold, qui avait reconduit le major, revint vivement en demandant ce qu'il y avait.

— Rien, répondit précipitamment Wrangel, qui craignait d'être encore accusé d'indiscrétion. Je demandais à ma cousine où était Lina.

— Je l'ai laissée dans la bibliothèque, répondit madame Dalchid ; mais...

— Je voudrais la saluer avant de repartir, interrompit Wrangel. Ne venez-vous point, Raphaël ?

— Excusez-moi, dit le comte, j'ai promis de passer ce soir au *Casino*.

Dorothée ordonna à Andréas d'éclairer M. de Leuthold et passa dans la bibliothèque avec son cousin.

Mais, au lieu de suivre le valet, Raphaël lui avait saisi le bras, et, le prenant à l'écart :

— La chambre de ta maîtresse n'est-elle pas au fond du corridor ? demanda-t-il rapidement et à voix basse.

Andréas répondit affirmativement.

— On peut y arriver par cette galerie abandonnée ?

— Oui.

— Et elle habite seule de ce côté ?

— Seule.

Il courut à la porte de la galerie et l'ouvrit.

— Que voulez-vous faire, monsieur le comte ? s'écria Andréas effrayé.

— Silence ! murmura Raphaël en lui tendant sa bourse ; tu n'as rien vu, rien entendu.

— Mais songez...

—Que demain seulement, au point du jour, je trouve ouverte la porte qui donne sur le jardin.

— De grâce, monsieur le comte...

— Tais-toi, on vient.

Il souffla la lumière que tenait Andréas et disparut dans la galerie.

Frédéric reparut, conduit par les deux cousines, auxquelles il racontait les détails du banquet donné au baron de Remberg ; elles le suivirent jusqu'à l'antichambre, puis rentrèrent au salon, où elles trouvèrent chacune les lumières qu'avait préparées Andréas.

Lina, brisée par les émotions de la soirée, s'assit près du guéridon de travail et y resta absorbée. Madame Dalchid, après avoir tourné autour du parloir en se mirant à chaque glace, s'arrêta enfin près du poêle et commença à mettre ses papillotes. On sait que de toutes les occupations des femmes il n'en est point de plus difficiles à terminer. Les prières finissent, la toilette de nuit a un terme ; mais on met les papillotes aussi longtemps que les yeux peuvent rester ouverts et la rêverie éveillée. Deux femmes qui mettent ensemble leurs papillotes ressemblent à deux soldats qui trinquent : le temps passe sans qu'elles s'en aperçoivent,

les cœurs s'ouvrent, les confidences s'échangent, et, quand l'horloge sonne, on est surpris et presque effrayé des heures écoulées.

Ce fut ce qui arriva pour Lina et Dorothée; minuit les trouva à la même place, roulant encore avec distraction leurs cheveux. Lina compta les coups.

— Ah! nous nous oublions, dit-elle avec une sorte d'effort : j'ai tort de vous retenir, Dorothée ; mais je ne sais ce que j'éprouve ce soir... Ce départ subit de mon oncle m'a saisie!... Quand il a pris congé, ne lui avez-vous pas trouvé quelque chose d'étrange?

— Nullement, répondit madame Dalchid, je lui ai trouvé un air ordinaire... c'est-à-dire très-maussade.

Lina ne répondit rien; elle regardait autour d'elle en croisant les mains sur sa poitrine.

— Eh bien, à quoi donc pensez-vous, ma belle? demanda madame Dalchid.

— Je pense... que nous sommes seules ici, répliqua Lina en frissonnant.

— Il y a Andréas ; que pouvez-vous craindre, d'ailleurs?

— Rien, dit la jeune femme avec effort; c'est une

folie ; mais cette chambre, au fond du corridor, est si écartée...

— Voulez-vous que j'y passe la nuit avec vous ?

— Non ; je devrais rougir de ma frayeur... Le sommeil calmera tout cela. Bonsoir, Dorothée.

Elle se leva, prit un flambeau, embrassa madame Dalchid et passa dans l'appartement qu'elle occupait.

Les deux cousines sorties, il y eut un long intervalle pendant lequel tout resta silencieux et immobile aux Sennhutten... Les lumières s'éteignirent les unes après les autres, et l'on n'entendit plus que les rumeurs du vent dans les pièces désertes, mêlées aux murmures de la Werna, qui roulait sous les fenêtres.

Ce fut alors seulement qu'Andréas descendit avec précaution jusqu'au salon et s'avança vers la porte donnant sur le jardin, que Raphaël lui avait ordonné de tenir ouverte ; mais, au moment où il allait l'atteindre, une clef introduite du dehors glissa dans la serrure, la porte roula doucement sur ses gonds, et Stankar parut, éclairé par une lanterne sourde !

Andréas n'eut que le temps de s'effacer contre la muraille et de gagner le vestibule. Le major se contenta de repousser la porte qu'il venait d'ouvrir ; mais il

ferma celle qui conduisait à l'appartement de Lina ; puis, s'approchant de la table, il y déposa sa lanterne, une paire de pistolets et s'assit en murmurant :

— Maintenant, que cet homme vienne s'il l'ose : je l'attendrai.

IX

L'AVEUGLE

L'agitation du major rendit d'abord sa veille vigilante ; mais le profond silence qui l'entourait finit par le calmer. Après avoir longtemps prêté l'oreille sans entendre d'autre bruit que celui du vent qui redoublait, son attention se lassa. D'après l'indiscrétion de Wrangel, il avait pensé que le comte attendait son absence pour s'introduire aux Sennhutten, et il ne s'était décidé à feindre de partir qu'afin de le surprendre, car sa résolution était arrêtée. Stankar avait acquis dans les camps l'habitude de cette justice prompte et terrible

faite par l'offensé lui-même, et, persuadé que chacun devait être le gardien de l'honneur et de la paix de son foyer, il eût frappé sans hésitation le séducteur de Lina. Une instinctive haine venait, d'ailleurs, en cette occasion, à l'appui de ses principes. De Leuthold n'était point pour lui un adversaire ordinaire, mais un être d'une espèce ennemie dont tout lui semblait odieux ; aussi avait-il saisi avec une sorte de joie furieuse l'occasion de venger sur cet homme des indignations trop longtemps comprimées, et de délivrer sa nièce du serpent qui était venu porter le trouble dans son paradis terrestre.

Mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le calme de la nuit l'apaisa peu à peu ; à l'attente qui commençait à se lasser succéda la rêverie, puis les paupières se fermèrent insensiblement, et une respiration plus égale et plus bruyante ne permit bientôt plus de douter que le forestier ne fût endormi.

Cependant son sommeil fut court. Il se réveilla tout à coup en sursaut, et se redressa vivement ; il avait cru entendre des cris. Etait-ce une illusion du sommeil ou une réalité ? Il prêta de nouveau l'oreille : tout était silencieux. Après avoir écouté à la porte qui donnait sur

le jardin et à celle du corridor qui conduisait chez Lina, il se décida à marcher afin de prévenir un nouvel assoupissement. Mais le bruit de ses pas, mal amorti par le plancher sans tapis, faisait retentir la maison endormie ; il s'arrêta plusieurs fois, craignant d'être entendu. Tout continuait à rester immobile et silencieux. Le major demeura là jusqu'au matin, sans que rien troublât sa veille, et, en descendant à l'heure accoutumée, Andréas le retrouva au salon. Il s'efforça d'affecter la surprise et voulut savoir comment monsieur le major, qui était parti la veille pour le Hartz, se retrouvait le matin aux Sennhutten ; mais celui-ci coupa court à ses questions en le renvoyant.

Andréas s'éloigna avec inquiétude. La galerie où Raphaël était caché, et qui conduisait à la chambre de Lina, n'avait d'autre issue que celle qui avait été refermée par Stankar : le comte devait donc s'y trouver encore et sans possibilité d'en sortir, car le major avait retiré la clef ! Andréas revint dix fois au salon sous divers prétextes ; le forestier était toujours là, se promenant les bras croisés. Enfin, à l'heure où sa nièce avait coutume de quitter son appartement, il s'approcha de la porte de la galerie, l'ouvrit et y entra. Andréas, palpi-

tant, le suivit du regard, s'attendant à quelque terrible rencontre ; mais la galerie était vide.

Stankar arriva à l'appartement de sa nièce et frappa. La jeune femme vint ouvrir elle-même; le major fut frappé de sa pâleur et de son air égaré.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il saisi.

— Je souffre, répondit Lina d'un accent bref. Ne vous inquiétez pas... ce n'est rien... Ce soir... demain... je serai mieux.

En parlant ainsi, elle s'était assise, ses dents claquaient, un frisson agitait tous ses membres et ses lèvres desséchées laissaient échapper une respiration courte et brûlante. Stankar fit prévenir madame Dalchid, qui arriva aussitôt et força sa cousine à se remettre au lit.

Le médecin, averti, trouva la malade dans l'agitation d'une fièvre violente. La journée et la nuit furent inquiétantes. La comte s'était présenté comme d'habitude avec Frédéric, mais ils n'avaient pu être reçus; ils revinrent le lendemain sans être plus heureux ; cependant la crise semblait toucher à sa fin. Lina était sortie de l'assoupissement agité qui inquiétait le médecin; un abattement profond l'avait remplacé. Indifférente à

tout, la malade semblait ne rien voir, ne rien entendre, et madame Dalchid, effrayée et connaissant l'habileté de M. de Leuthold, proposa de le faire appeler; mais Lina sortit de sa langueur pour s'y opposer.

Son état changea peu les jours suivants : elle avait recouvré quelques forces ; elle se levait, répondait aux questions qui lui étaient adressées, mais machinalement et pour ainsi dire sans comprendre.

Les choses en étaient là lorsqu'un matin une chaise de poste s'arrêta à la porte des Sennhutten. Le major, qui était toujours reveillé avant le jour, eut comme un pressentiment : il descendit rapidement, et rencontra dans le vestibule Rudolphe avec Jorg et Wilhelmine.

L'oncle et le neveu se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Lina ! demanda celui-ci, dans la voix duquel tremblaient des larmes de joie.

— Plus bas, répondit Stankar, elle dort.

— Ah ! je cours l'éveiller !

— Non, votre présence subite lui causerait une trop vive émotion ; il faut d'abord la préparer.

— Est-elle donc souffrante ?

— Depuis quelques jours ; mais elle va mieux et votre présence achèvera sa guérison.

Le major raconta alors au jeune pasteur la maladie de la jeune femme, en ayant soin de lui cacher ses soupçons. Rudolphe, dont la joie venait d'être cruellement refoulée, l'interrogea longuement et en détail ; il voulut parler également de madame Dalchid, qui avait été avertie, mais qui, ne pouvant paraître en peignoir devant les nouveaux venus, composait, à la hâte, une toilette du matin. En attendant qu'il pût la voir, Jorg, dont la présence était inutile, avertit qu'il repartait sans retard pour le Hanovre, où il devait solliciter l'abolition des mesures prises contre les *ashvériens*. Stankar alla, de son côté, donner les ordres nécessaires, et Rudolphe, qui ne pouvait tenir en place, passa au jardin avec Wilhelmine.

Un changement remarquable s'était opéré chez cette dernière depuis son adoption par Jorg. Non-seulement elle était revenue aux habitudes calmes et régulières un instant perdues, mais elle avait recouvré, pour ainsi dire, la virginité de ses jeunes années. Oublieuse d'un triste passé et réhabilitée à ses propres yeux par le repentir, elle était entrée dans sa nouvelle vie avec cette

joyeuse confiance qui, outre la force, donne le repos. C'était plus qu'une réforme, c'était une résurrection glorieuse et charmante. Dans cette saine nature, la corruption avait été comme ces humeurs putrides qui se forment pendant la maladie, mais par lesquelles un corps vigoureux rentre dans la santé plus fort et comme purifié. Devenue la fille de Jorg et la sœur de Rudolphe, elle était la consolation de celui-ci, la gaieté de tous deux. Elle assistait à leurs rudes épreuves sans en être atteinte ; elle les soutenait, les reposait, les aimait. Aussi, Jorg, qui la comparait à un de ces oiseaux en cage qui égayent la fenêtre du pauvre travailleur, l'avait-il surnommée le *Sansonnet*.

Elle prit le bras de Rudolphe et se mit à marcher avec lui dans le jardin, en s'efforçant de le rassurer par sa propre confiance ; elle se fit tout montrer, tout expliquer, et s'extasia sur tout. Les feuilles à teintes variées tremblaient aux arbres ; on voyait s'épanouir, de loin en loin, dans les massifs, les sombres fleurs d'automne, et le ciel plus âpre se colorait au loin de teintes ardoisées. Wilhelmine, après avoir fait contempler successivement à Rudolphe tout ce qui pouvait frapper leurs yeux, arriva avec lui sous l'une des fenêtres de

l'appartement de Lina. Elle était ouverte, et le rideau baissé s'agitait à la brise du matin. Rudolphe le regarda avec un attendrissement muet. La jeune fille, qui comprit son émotion, s'assit sur un banc rustique placé au bas de cette fenêtre.

— Reposons-nous ici, dit-elle avec une gaieté tendre, sous ces clématites qui grimpent vers le balcon... comme vos pensées, Rudolphe !

Et, voyant qu'une larme tremblait au bord des cils du jeune pasteur, elle posa une main sur les siennes, et lui dit à demi-voix :

—Allons, frère, encore un nuage!... Laissez donc briller le soleil dans votre cœur !... quand je vous affirme qu'elle sera bientôt guérie... il ne faut pour cela que votre présence.

— Je voudrais le croire, dit Rudolphe pensif; mais si vous saviez... mille doutes me traversent le cœur comme autant de flèches !... Ne vous a-t-il pas semblé que le major était triste ?

— Il m'a seulement paru ému de votre retour.

Rudolphe se frappa le front avec la main.

— Ah ! tout ce qui s'est passé depuis trois mois a été si étrange ! ne recevoir aucune nouvelle de Lina !

— Vous savez que vos lettres ne lui sont point parvenues !

—Qui les a interceptées alors ? La police du Hanovre n'avait donné aucun ordre : Jorg s'en est assuré, et la permission qui nous a été accordée de venir à Münden, le prouve. Il y a donc eu quelque trahison !...

— Ou quelque fatalité ; tout s'expliquera peut-être le plus naturellement du monde.

— Je le souhaite. Hélas ! je tâche en vain de repousser des inquiétudes... En admettant même que Lina n'ait eu aucune des lettres écrites par moi de Freiberg, elle a du moins reçu le billet remis pour elle au comte de Leuthold le jour de mon arrestation. Ces quelques lignes écrites à la hâte devaient suffire ; je lui apprenais mon départ forcé ; je lui donnais rendez-vous à la frontière ! elle n'a rien répondu, et n'est point venue !

— Mon Dieu ! allez-vous imiter les juges qui interrogent un prévenu ! interrompit Wilhelmine : en analysant ainsi toutes les actions, qui ne trouverait-on pas coupable ? Savez-vous si Lina a bien compris votre billet ? si elle a pu faire ce que vous demandiez ? si elle n'a pas voulu attendre un ordre plus précis ? Après avoir pleuré trois mois son absence, allez-vous l'accuser, présente,

et perdre en injustes soupçons les douces heures que Dieu vous donne ? Oh ! les hommes sont étranges de ne pouvoir accepter la vie simplement, telle que le sort l'a faite. Vous avez le fruit de la joie devant vous, et, au lieu de le cueillir, vous vous mettez à discuter mélancoliquement sur le temps qu'il a mis à se former et à mûrir.

Rudolphe prit la main de Wilhelmine et la baisa.

— Vous avez raison, sœur, dit-il en secouant sa tristesse, toujours raison ! Pendant ces trois mois qui ont pesé si lourdement sur mon cœur, c'est vous qui avez soulevé le poids qui l'écrasait. Vous me parliez de Lina, je vous racontais mon bonheur passé, et ce souvenir renouvelait mes forces; il me donnait l'espoir dans l'avenir !

— Eh bien, l'avenir est arrivé, reprit gaiement Wilhelmine. Regardez autour de vous ! Ne reconnaissez-vous pas cette allée de tilleuls, ce puits couvert de lierre, et, ici, le berceau de clématites dont vous me parliez toujours ! Rien n'y manque, mon frère, pas même la fenêtre d'où elle vous jetait ses bouquets flétris pour vous en demander de nouveaux. Ne regrettez donc plus rien, car le passé recommence pour vous !

Un gémissement étouffé interrompit la jeune fille ; Rudolphe se détourna.

— Avez-vous entendu ? demanda-t-il troublé.

— Oui, répliqua Wilhelmine ; on eût dit une plainte.

— C'était près de nous.

— Au-dessus de nos têtes.

Le jeune pasteur se leva vivement et regarda la fenêtre de Lina ; mais la fenêtre était vide et le rideau retombé continuait à frissonner au souffle du matin.

Il reprit le bras de Wilhelmine et regagna le salon.

Cependant ses sens n'avaient point été trompés. Lina, réveillée par sa voix, qu'elle avait cru reconnaître, s'était approchée de la fenêtre, d'où elle l'avait aperçu avec Wilhelmine sous le berceau de clématites. Penchée au balcon, elle venait d'entendre leur entretien, qui lui avait révélé la trahison du comte, et le cri étouffé auquel ils s'étaient interrompus avait été poussé par elle.

Rudolphe trouva au salon madame Dalchid, qui avait enfin réussi à compléter un négligé du matin. Elle lui proposa d'aller annoncer son arrivée à sa cousine, qui devait être réveillée, tandis que Stankar

conduirait Wilhelmine au logement qu'elle devait occuper avec Jorg.

Ce logement était un pavillon séparé du reste de l'habitation et bâti près de l'entrée du jardin.

Comme le major et la jeune fille y arrivaient, ils aperçurent un vieillard portant le costume des bateliers de la Werna assis sur le banc de pierre dressé près du seuil. Un jeune garçon d'environ douze ans, qui était debout à ses côtés, lui annonça l'approche du major. Le batelier se retourna, et Wilhelmine reconnut alors qu'il était aveugle.

— Eh ! c'est Barthel, dit Stankar en pressant le pas ; comment vous trouvez-vous ici, vieux père, sans que l'on m'ait averti ?

— J'arrive, répliqua l'aveugle, et je me reposais là au soleil avant de continuer jusqu'à la maison ; car, de Wuffen ici, la course est longue pour de vieilles jambes qui portent le poids de quatre-vingt-dix années.

— Asseyez-vous, père, reprit le major en aidant le vieillard à se replacer sur le banc ; je vais faire chercher des rafraîchissements.

— Dieu vous récompense ! répliqua le vieillard ; je n'ai besoin de rien.

— Laissez, laissez, reprit le forestier ; je veux vous faire goûter un vin français qui date de votre jeunesse

— J'irai le chercher, dit Wilhelmine avec empressement.

— Non, interrompit Barthel, permettez à l'enfant d'y aller ; aussi bien je préfère qu'il en soit ainsi. Va, Blasius, va où le major t'envoie.

Le jeune garçon obéit, et l'aveugle attendit que le bruit de ses pas ne se fît plus entendre. Se tournant alors vers Stankar :

— Il vaut mieux que ses jeunes oreilles n'écoutent pas ce que je dois vous dire, reprit-il en remuant la tête ; l'enfant connaîtra le mal assez tôt.

— Avez-vous donc quelque confidence à me faire ? demanda le major, qui s'était approché.

— Une confidence, répéta le vieillard, et surtout un conseil à demander. Puis-je parler librement ?

— Parlez, père.

Le batelier parut se recueillir.

— C'est une méchante histoire, reprit-il après une pause, et le mieux eût été de n'en rien dire ; sans ce

dépôt... Vous savez que j'ai un neveu, major; un honnête garçon qui habite plus bas, sur le Weser, et qui fait les grands voyages de rivière?...

— Je vous en ai entendu parler.

— Eh bien, c'est à lui qu'est arrivée... la chose, forestier... Il revenait de porter des denrées des îles, voyageant le jour et s'arrêtant la nuit près de la rive, comme c'était notre usage. Or, un matin que sa barque était amarrée devant une maison de campagne bâtie aux bords de la Werra, il vit tout à coup une des fenêtres s'ouvrir et un jeune homme se précipiter sur le balcon, comme s'il eût cherché un moyen de fuir. Derrière lui était une femme qui se tordait les mains de désespoir. Le jeune homme eut l'air d'hésiter un instant; mais il n'avait sans doute aucun autre moyen d'échapper, car il monta sur la balustrade de fer, atteignit les branches d'un peuplier qui se trouvait sous la fenêtre et s'en servit pour descendre.

Stankar fit un mouvement.

— Et il réussit? demanda-t-il.

— Oui, répliqua Barthel; mais, arrivé aux bords de la Werra, le fugitif aperçut la barque d'Albrecht et lui offrit un florin pour passer sur l'autre rive. Le

— Vous avez dit que sous le balcon se trouvait... un arbre...

— Un peuplier.

— Et il y a de cela?...

— Précisément cinq jours.

Le major resta sans voix; tout était maintenant éclairci. En croyant garder Lina, lui-même l'avait livrée au comte.

Il porta les deux mains à son front avec un gémissement de douleur et de rage qui fit tressaillir le vieux Barthel.

— Qu'avez-vous, forestier? demanda-t-il effrayé; aurais-je eu tort de parler?

— Non, bégaya Stankar, qui laissa éclater sa colère; non, père, tu as bien fait; car, grâce à toi, j'ai la preuve!... Oh! mon instinct avait donc deviné juste!.. Cet homme... Merci, vieux Bartel, merci; je pourrai enfin faire justice.

Le batelier secoua la tête.

— C'est mon mauvais génie qui m'a conduit ici, dit-il tristement; n'oubliez pas, forestier, que souvent les preuves nous trompent, et qu'il n'y a de certain et de bon que la miséricorde pour les pécheurs.

— Oui, s'écria Stankar, mais pas pour les lâches qui se font un jeu de la trahison. On tue les chiens enragés, vieux père, et cependant ils valent mieux que certains hommes.

— Silence! interrompit l'aveugle, voici Blasius.

L'enfant venait, en effet, de paraître au détour de l'allée. A sa vue, le major se rappela ce qu'il avait promis, et, comprimant sa colère, il déboucha d'une main tremblante la bouteille que Blasius lui remit, et il versa à boire au vieillard.

— Où est votre verre? demanda celui-ci avant de porter le sien à ses lèvres.

— Excusez-moi, Bartel, dit Stankar, je ne puis boire maintenant.

— Et, moi, je ne bois pas sans mon hôte, répliqua l'aveugle, qui posa son verre sur le banc de bois.

Le forestier céda avec répugnance, remplit un second verre et l'approcha de celui du vieillard.

— A la paix et à la miséricorde! dit celui-ci avec intention. Boirez-vous, forestier?

— Je boirai à la miséricorde pour ceux qui se repentent, et à la paix pour les hommes de bonne volonté,

répondit Stankar ; mais, vous-même vieux père, buvez, et puisse ce vin vous réchauffer le cœur !

Le batelier secoua la tête.

— Il n'y a pour cela que le contentement, dit-il, et je m'en vais triste. Forestier ! forestier ! quoi que vous fassiez, rappelez-vous que tout le monde a besoin de pardon !

— Je m'en souviendrai, père, dit le major.

Barthel se leva lentement, chercha le bras de son guide, et, poussant un soupir, il prit congé de Stankar.

Celui-ci le regarda partir ; puis, serrant le portefeuille avec rage, il reprit brusquement le chemin de la maison.

— Où allez-vous, major? demanda Wilhelmine, qui le suivait.

— Rendre ce dépôt au comte de Leuthold, répondit le forestier

La jeune fille saisit une de ses mains.

— Vous allez le provoquer ? dit-elle d'un accent bas et précipité.

— Je vais venger Rudolphe, répliqua Stankar, qui continuait à marcher.

— Vous n'irez pas ! s'écria Wilhelmine en se jetant devant lui.

Le forestier voulut la repousser.

— Vous n'irez pas, reprit la jeune fille résolument. Songez que la moindre indiscrétion peut tout perdre.

— Je songe, s'écria le forestier avec violence, qu'il faut que cet homme meure !

— Et que gagnerez-vous à sa mort ?

— Son silence.

— Il se taira.

— Qu'en savez-vous ?

— Il partira, major, c'est le seul moyen de salut.

— Et s'il refuse ?

— Non, je vous fournirai les moyens de l'y faire consentir. Il y a dans sa vie un secret dont il rougit, et que le hasard m'a fait connaître.

— A vous ?

— A moi ! Le comte de Leuthold, dont il porte le titre et le nom, n'était pas son père.

— Que dites-vous !

— Successivement privé de tous ses fils, le comte craignit de voir sa maison s'éteindre et ses biens passer à des parents qu'il détestait. Il substitua à son

dernier enfant, qui venait de mourir, un orphelin obscur; mais la loi n'a point légitimé cette substitution.

— Vous êtes sûre!

— Je puis vous faire connaître tous les détails.

— Ah! parlez!

— Plus bas! voici M. de Wrangel.

Le conseiller venait, en effet, de paraître au bout de l'allée. Il annonça au forestier que Rudolphe le demandait, et Stankar fut forcé de rentrer.

X

L'ENTREVUE

L'entrevue de Rudolphe et de Lina avait eu lieu en présence de madame Dalchid. A l'aspect de celle dont il était séparé depuis si longtemps, le jeune pasteur avait ouvert les bras avec un cri et Lina s'y était laissée tomber éperdue. Mais, une fois la première émotion

calmée, Müller éloigna doucement la jeune femme, qui restait le front caché contre sa poitrine, et pâlit à la vue du changement qui s'était opéré en elle. Cependant, il fut assez maître de sa douloureuse surprise pour la cacher. Il encouragea Lina et l'interrogea avec tendresse sur son mal ; mais elle ne put répondre qu'à travers des sanglots. La rentrée du major interrompit heureusement cette scène. Il était accompagné de Wrangel, qui venait d'apprendre l'arrivée de son cousin, et qui accourait pour le voir.

— Où est notre Luther, notre précurseur, notre prophète ? s'écria-t-il de la porte. Je veux être le premier à lui rendre hommage !

Rudolphe, encore tout troublé, se laissa embrasser presque sans répondre ; mais Frédéric lui prit un bras qu'il passa sous le sien.

— Le voilà donc, reprit-il, celui dont la parole remue l'Allemagne comme le vent remue les feuilles mortes, selon la belle expression de mon condisciple Krumacher... J'ai un grand homme de plus pour ami !

— Ce qui vous empêche de demander comment se porte Lina ? fit observer madame Dalchid.

— Ah ! vous avez raison ! dit Wrangel en lâchant le

bras de Rodolphe et s'approchant de sa cousine. Je suis un grand misérable ; mais ma cousine voudra bien m'excuser... en faveur du motif... A quoi bon, d'ailleurs, s'informer de sa santé... la voilà... elle vient d'arriver en chaise de poste. Je lui trouve déjà les yeux plus brillants.

— Parce qu'elle pleure, répliqua Dorothée.

— Cela va sans dire, reprit Wrangel ; il faut toujours que la femme arrose ses joies, comme dit cet excellent Auguste Lafontaine... que j'ai beaucoup connu dans mon enfance ; mais ces pleurs-là ne font pas de mal : *Pete; non dolet*...Je demande pardon à ces dames de leur parler latin.

— Comment donc ! M. le comte n'est-il point avec vous ? demanda madame Dalchid, qui, n'ayant rien à faire dans une scène d'épanchement, s'était jusqu'alors occupée de perfectionner sa coiffure devant un miroir.

— Ah ! c'est juste, j'aurais déjà dû vous en parler, dit avec intention Wrangel, fidèle à ses suppositions : vous l'attendiez ce matin peut-être ?

— Nullement, répliqua Dorothée ; mais je pensais que l'arrivée de mon cousin...

— Le ferait venir?... Sans aucun doute, et il ne peut tarder à l'apprendre, car on en parle déjà partout.

— De mon arrivée?... dit Rudolphe étonné.

— Sur l'honneur, répondit Frédéric, on me l'a annoncée au Casino, où plusieurs professeurs se préparaient à vous rendre visite. Il y en a même un qui compte vous parler en latin. Il a un discours destiné à tous les personnages importants ou célèbres arrivant à Münden, et qu'il leur débite imperturbablement depuis vingt années. Tout le monde sait le commencement par cœur. *Quousque fama tua, illustrissime domine...* C'est un exorde par insinuation. Du reste, l'allocution n'aura jamais été mieux placée que pour mon cousin.

— De grâce! interrompit Rudolphe.

— Ah! vous ne m'empêcherez pas de dire mon opinion! s'écria Wrangel. J'ai suivi tous vos succès, et j'en suis fier comme s'ils m'étaient personnels... d'autant que nous avons beaucoup d'idées communes... Est-il vrai qu'on vous ait élevé un arc de triomphe à Inspruck?

— En effet...

— Et que l'on vous ait donné des sérénades à Neustadt et à Naubourg?

— Il est vrai...

— Que les jeunes filles de Hoff vous aient offert des fleurs?

— Oui; mais...

— L'avenir est à vous, s'écria Wrangel avec enthousiasme; j'ai toujours dit que vous réussiriez. Quand on a des idées généreuses... secondées par du génie... Oui, mon cher Rudolphe, oui, vous avez du génie, c'est moi qui vous le déclare, et je m'y connais... la plupart de mes amis en ont!... Ah! si vous saviez combien je suis heureux de vous voir!... et ma cousine donc!... cela va hâter sa convalescence... car elle a été fort malade, assez malade pour n'avoir pu recevoir ni moi ni le comte, qui eût cependant pu lui donner de bons conseils.

— Le voici, interrompit madame Dalchid.

Lina posa les deux mains sur les bras de son fauteuil comme si elle eût voulu se lever pour fuir; mais les forces lui manquèrent, et elle se laissa retomber.

Stankar, jusqu'alors immobile s'était retourné à l'annonce faite par madame Dalchid; une convulsion de colère traversa ses traits, mais il s'écarta en

serrant ses mains l'une contre l'autre... Quant à Rudolphe, il s'était avancé au-devant du comte qu'il embrassa. Après le premier échange d'amitié, il l'amena par la main près de sa jeune femme.

— Voyez, dit-il, elle souffre, elle est languissante ; vous pour qui la science a si peu de secrets, ne pouvez-vous donc me la guérir ?

De Leuthold salua Lina, qui tremblait comme une feuille au vent.

— J'aurais voulu le tenter, dit-il d'une voix humblement respectueuse ; mais madame avait un médecin.

— Voyez comme elle est pâle, dit le pasteur en s'approchant de la malade... et sa main, comme elle tremble... N'aurait-elle point la fièvre ?

— On peut s'en assurer, répondit Raphaël, qui fit un mouvement pour prendre le bras de Lina.

Mais celle-ci recula.

— Je vous en prie, dit Raphaël en se penchant.

Et il ajouta tout bas :

— Voulez-vous donner des soupçons ?

La jeune femme ferma les yeux et abandonna sa main. Rudolphe, qui la crut près de s'évanouir, courut à

madame Dalchid pour lui demander des sels ; Raphaël eut le temps de murmurer à son oreille :

— Il faut que vous m'accordiez un entretien !

Elle fit un mouvement d'horreur.

— Cette lettre vous expliquera mes motifs, ajouta de Leuthold, qui glissait entre ses doigs un billet.

Lina referma vivement la main.

— Je la mettrai dans votre Bible, acheva-t-il.

Et, se relevant avec un sourire vers Rudolphe, qui lui présentait un sachet :

— Ce n'est rien, dit-il tranquillement, une excitation nerveuse seulement...

— Ainsi vous ne voyez aucun danger? demanda à demi-voix Müller, qui se tenait à l'écart.

— Il suffira d'un peu de repos, répondit Raphaël sur le même ton.

Le pasteur retourna à la malade, que Frédéric et madame Dalchid cherchaient à ranimer ; le comte se trouva seul près du major, qui était resté appuyé au poêle. Celui-ci s'approcha de son oreille.

— Et croyez-vous qu'elle puisse retrouver ce repos, monsieur le comte? demanda-t-il d'un accent contenu.

— Pourquoi M. le major me fait-il cette question? répliqua Raphaël étonné.

— Et pourquoi M. de Leuthold n'y répond-il pas? reprit le forestier. La science n'a-t-elle pu lui révéler la cause d'un mal aussi persistant et aussi profond?

— Peut-être, monsieur; mais je n'aurai garde de dire ma pensée.

— Qui vous en empêche?

— Le mépris avoué de M. le major pour la médecine.

— M. le comte se trompe, je ne méprise pas la médecine, mais certains médecins.

— Monsieur, est-ce une insulte?

— Qu'y a-t-il donc? demanda Rudolphe en entendant les voix s'élever.

— Une querelle! s'écria madame Dalchid, qui avait cru distinguer les derniers mots.

— Nullement, interrompit Raphaël légèrement; le major et moi, nous causions comme d'habitude, c'est-à-dire en nous disputant.

— Encore! répéta Frédéric; mais c'est donc une guerre sans trêve?

— Puisqu'il en est ainsi, j'emmène M. le comte, dit

Dorothée ; d'autant que j'ai à le consulter sur un projet.

— J'en suis, dit Frédéric ; mais vous savez que nous ne pouvons rien faire sans le major.

— Alors, qu'il vienne aussi.

— Et ma cousine restera avec Rudolphe ?

— Oui, reprit ce dernier, qui n'avait encore pu se trouver seul près de Lina ; c'est à moi de garder la malade ; suivez-les, mon oncle.

Stankar parut hésiter.

— Allons, allons, s'écria Frédéric en passant un bras sous celui du forestier ; nous avons à vous demander des conseils et du papier ! Voyons, major, dix minutes de complaisance et de bonne humeur ; que diable ! vous n'en mourrez pas.

Et, sans écouter davantage les objections du vieux militaire, il l'entraîna sur les pas du comte et de Dorothée.

Rudolphe, qui les avait reconduits jusqu'à la porte, y resta un instant, puis se retourna vers Lina.

Demeurée seule avec lui, la jeune femme se sentit saisie d'une sorte de tremblement intérieur. Elle était restée à la même place, les mains posées sur ses genoux, le corps droit, l'œil fixé dans l'espace et sentant le sol

tourner sous ses pieds. Rudolphe laissa échapper un soupir.

— Quel abattement ! pensa-t-il ; pas un regard, pas un mot...

Il s'approcha lentement et vint se poser près du fauteuil de la malade ; mais elle ne parut point s'en apercevoir.

— Eh bien !... ils nous ont enfin laissés, Lina, dit il d'une voix triste et caressante.

Elle tressaillit comme si cette voix l'eût réveillée, se tourna vers Rudolphe et lui tendit la main.

Ce geste d'affection éclaircit les traits du jeune pasteur ; il couvrit cette main de baisers, approcha une chaise et s'assit à côté de Lina.

— Ah ! laisse-moi m'asseoir assez près pour me rassasier de te voir, dit-il avec une tendresse passionnée ; si tu savais combien j'ai désiré cette heure !

— Hélas ! pourquoi êtes-vous parti ? balbutia la malade, qui n'osait soutenir son regard.

— Oui, reprit-il d'un accent profond, je ne soupçonnais point ce qu'une pareille absence peut avoir de cruel. Elle ne vous ôte pas seulement la paix, elle vous rend incapable de la retrouver plus tard. Cette aptitude

à tout prendre en joie, ce sens du bonheur qui est le privilége de la jeunesse et de l'ignorance, vous le perdez. Ah ! si tu savais, Lina, quels dégoûts m'ont navré au milieu de cette société rongée de vices à laquelle je me trouvais mêlé malgré moi, et que je devais m'efforcer de guérir !

—N'y avez-vous donc pas trouvé des triomphes, des plaisirs ? demanda Lina timidement.

— Des plaisirs ! répéta Rudolphe ; tu as cru aux paroles de Dorothée, qui t'a vanté cette vie de passions frivoles ; mais, si tu connaissais le monde où elle a vécu !...

— Je ne le désire plus ! répliqua la jeune femme avec une sorte d'effroi.

— Tu fais bien, Lina, reprit Rudolphe, que remuaient encore ses souvenirs récents, car qu'y trouverais-tu ? le mal adoré sans remords ; le culte des sentiments sacrifié à celui du plaisir et de l'or ; des jeunes gens au front desquels la couronne des illusions s'est fanée avant d'éclore ; des vieillards niant Dieu les deux pieds dans la tombe, et se hâtant de donner à la débauche les quelques heures dérobées à la mort ! Voilà ce qu'ils appellent une société ! partout des hommes

avides, sans flammes dans le sein, railleurs des vertus dont ils n'ont pas le courage, rapetissant la vie à leur taille en vendant tout au poids de la jouissance grossière! Ah! cette civilisation qu'on nous vante, Lina, elle est semblable au cadavre qu'emporte la mer: parce qu'il surnage, parce qu'il a gardé la forme humaine et l'apparence du mouvement, on croit qu'il vit; mais la corruption seule le soutient au-dessus des flots, et, sous cette mort agitée, vous chercheriez en vain les battements du cœur.

— Est-ce vrai, mon Dieu!

— Les femmes, les femmes elles-mêmes, ces éternelles gardiennes de la pudeur et du dévouement, ont oublié leurs nobles instincts : elles ont accepté l'esclavage du pauvre et du faible sous le riche et le fort; elles ont consenti à rester une proie que la passion se dispute, un instrument de plaisir qu'elle achète. Les plus opulents et les plus hardis dans le vice sont devenus l'objet de leur préférence. Aussi partout le lien de la famille a-t-il été rompu, le foyer domestique ouvert à la séduction, le mariage profané!...

Un frisson parcourut tout le corps de Lina.

— Ah! c'est là surtout, reprit le pasteur en se pen-

chant vers elle avec amour, c'est au milieu de ce chaos de désordre et de honte que ta pensée me venait comme une consolation ! En songeant à toi, je me disais que toute pureté, que tout amour n'étaient point perdus !... Alors, je me suis sauvé de cette fange humaine, j'en ai secoué les souvenirs sur notre seuil et je suis entré ici comme dans un lieu saint.

Lina se leva droite et pâle ; son courage était à bout... Elle étendit la main comme pour éloigner d'elle Rudolphe.

— Ne parlez pas ainsi..., murmura-t-elle brisée ; je ne mérite pas le bien que vous pensez de moi.

Il l'attira contre son épaule.

— Tais-toi, tais-toi, dit-il, avec une ineffable douceur, tu ne te connais pas toi-même, Lina. Ah ! malheur à moi si tu avais ressemblé à tant d'autres ! si je n'avais pu reposer mon amour dans une pleine confiance..., si j'avais été trompé !

Elle détourna la tête.

— Quoi ! balbutia-t-elle d'un accent entrecoupé, vous si bon, si miséricordieux, n'auriez-vous point pardonné ?

Rudolphe se leva brusquement.

— Non, s'écria-t-il avec un emportement involontaire... L'indulgence est facile quand on ne blesse pas l'intérêt vivant de notre cœur! mais il y a au fond de chaque homme un point qu'on ne peut frapper impunément, un trésor qu'aucune main ne doit toucher, et ce trésor, pour moi, c'est ton amour... Oh! si je le perdais!

Ce dernier mot, qui avait presque été prononcé comme un cri, exprimait tant d'ardeur et de vague effroi, que Lina ne put le supporter. Elle se couvrit le visage en chancelant. Rudolphe la soutint dans ses bras.

— Qu'as-tu donc? reprit-il alarmé; pourquoi ce trouble... mon Dieu! Mais que se passe-t-il en toi? Depuis mon arrivée, j'essaye de te retrouver joyeuse et tendre comme autrefois... Tes yeux m'évitent; tes mains tremblent dans les miennes. Tu souffres de quelque chagrin que tu ne veux pas m'avouer... Je t'en conjure, parle, quel est-il?

Lina fit un effort pour redevenir maîtresse d'elle-même.

— Ce n'est rien, Rudolphe, dit-elle; mais... ce que vous avez dit là... tout à l'heure... m'a émue... Je suis si faible!

— Ah ! tu as raison, reprit-il en l'attirant à lui ; je devrais songer que tu souffres ; éviter tout ce qui peut t'agiter. Mais je t'aime tant, vois-tu ; si tu savais... j'ai tant besoin de ton sourire, Lina ! Lina ! je donnerais mon âme pour ton bonheur !

Il l'avait assise sur ses genoux et la pressait dans ses bras avec une tendresse folle ; mais, loin de s'associer à son épanchement, la jeune femme continuait à trembler sur sa poitrine, et les baisers de Rudolphe rencontrèrent tout à coup une froide larme qui coulait sur ses joues.

Il se redressa comme frappé d'une blessure, et, repoussant Lina avec explosion :

— Vous me trompez, s'écria-t-il en se levant ; ce n'est point la maladie qui vous rend si pâle, qui vous arrache ces larmes. Vous me trompez ; il y a un secret que je veux connaître. Parlez, Lina.

— Rudolphe ! Rudolphe ! bégaya celle-ci, qui reculait éperdue.

— Parlez ! parlez ! répéta-t-il plus emporté ; il le faut, je le veux !

— Taisez-vous, on vient.

Plusieurs voix, dominées par celle de Jorg, reten-

tissaient en effet dans le vestibule. Le pasteur tressaillit, porta les deux mains à son front, comme s'il eût voulu reprendre possession de lui-même; puis, entendant que les voix approchaient, il montra à Lina sa chambre par un geste rapide, et elle s'y précipita.

XI

LA BIBLE

Jorg était radieux. Il s'avança vers Rudolphe les bras ouverts, et s'écria :

— Victoire, Jean! La harpe de David a apaisé Saül; on t'accorde la permission de prêcher à Münden.

— J'en étais sûr, reprit Frédéric; notre gouvernement n'a jamais voulu tenir la lumière sous le boisseau; il suffisait de lui bien présenter les choses, et j'avais déjà expliqué la nouvelle doctrine au prince de Barkman.

— Aussi n'y avait-il rien compris, continua Jorg

gaiement. Il m'a d'abord traité de révolutionnaire et de païen.

— Vous avez cependant tout obtenu?

— Par hasard!

— Comment? demanda Rudolphe.

— Ah! tu ne connais pas le prince, reprit Kaufman en riant; figure-toi un magister de village, la robe de chambre boutonnée de travers, les lunettes sur le front et le nez barbouillé de tabac. Je veux d'abord parler raison; il me coupe la parole par une citation de Démosthène, qui prouvait, selon lui, les dangers de notre croyance; je rappelle qu'elle a été prêchée dans la Saxe et la Bohême sans exciter le moindre trouble, il me répond par trois vers d'Homère; j'invoque enfin le droit d'examen et la liberté de conscience, il me récite une strophe d'Anacréon! Ma foi, la patience m'échappe; je le somme de laisser là le passé pour s'occuper du présent; j'expose rapidement notre foi. Il avait beau entrecouper mon discours de maximes empruntées à Eschyle, à Sophocle ou à Euripide, je continuais bravement sous cette grêle de citations, comme un grenadier de Frédéric sous la mitraille, et je répétais que nous venions pour faire accomplir la loi

de Dieu sur la terre; enfin il se fâche, s'emporte et prononce contre moi les imprécations de Philoctète contre Ulysse:

« — Mortel haï, qu'oses-tu dire? Tu veux t'appuyer des dieux; tu les fais mentir à ton profit.

» Ma foi, il était inutile de continuer sérieusement; je n'ai point encore oublié mon Sophocle, je lui réponds comme Ulysse :

» — Non, je les fais parler vrai, et ceci doit être fait.

» Le prince paraît stupéfait, son visage s'épanouit; il reprend :

» — Je te dis non.

» Et, moi, je réponds, toujours d'après le Scholiaste:

» — Je le dis, il faut obéir.

» — Hélas! malheur à moi, reprend mon interlocuteur ravi; ainsi mon père n'a pas engendré en moi un homme libre, mais un esclave.

» — Non, il te fit semblable aux autres hommes avec qui tu dois prendre et renverser la ville de Troie.

» — Jamais, dussé-je éprouver tous les maux; jamais, tant que ce roc existera! Je me briserai plutôt la tête en tombant de rocher en rocher.

» Qu'on le saisisse, et qu'on lui ôte le pouvoir d'accomplir son projet.

» En prononçant ce dernier mot, j'avais pris la main du prince, je l'attirais vers la table et lui présentais une plume pour signer la permission que j'étais venu solliciter ; tout son être rayonnait de bonheur et de gloire ; il s'écria :

» — O mes mains, quel supplice pour vous !

» Et, se retournant de mon côté :

» — Vous avez suivi la version de Brunk dans la réponse d'Ulysse, dit-il ; c'est la meilleure, incontestablement la meilleure. Ah ! vous savez le grec ! je ne croyais pas qu'il y eût parmi les ahsvériens des hommes aussi instruits. Dites-moi, cher maître, comment vous nommez-vous ?

» — Jorg.

» — Cher monsieur Jorg, que pensez-vous de l'épithète donnée à Hercule dans sa seconde antistrophe : *Kalkaspis ?* croyez-vous qu'on doive la traduire, comme l'a fait Brunk, par *belliqueux ?*

» Je réponds que le mot peut signifier *au bouclier d'airain*, et il s'écrie, en battant des mains, que c'est aussi son opinion ; sur quoi, il commence une réfutation

d'Herman, qui prétend qu'Hercule n'est jamais représenté dans la mythologie avec un bouclier. Tout en l'écoutant, je lui dictais et il écrivait; bref, quand le commentaire fut achevé, l'autorisation était également écrite. Je me suis hâté de prendre congé du prince, qui m'a reconduit jusqu'à la porte, toujours avec du grec, et ne m'a quitté qu'après m'avoir fait promettre que je reviendrais.

— C'est admirable, s'écria Wrangel en éclatant de rire; qu'on nie encore, après cela, l'utilité des études classiques? Voilà une scène de Sophocle qui aura eu plus d'autorité que l'Évangile.

— Sur un fou! dit Jorg sérieusement. Mais maintenant il faut parler à des hommes. Walter et Botten ont été prévenus; ils réuniront au vieux temple tous ceux qu'ils savent dignes d'être initiés, et, dès ce soir, tu leur feras entendre ta parole.

— Ce soir? répéta Rudolphe. Quoi! le jour même de mon arrivée, sans préparation?...

— En avais-tu donc besoin à Kreiberg et partout où nous avons passé? Allons, remets-toi, Jean; l'air des jardins d'Armide a-t-il déjà amolli ton courage? Viens avec moi, il faut que je te parle.

Et, prenant le bras du pasteur, il l'entraîna vers l'avenue la plus écartée du jardin.

— Ils vont préparer leur sermon, dit Wrangel; tant mieux. Pendant ce temps, nous pourrons achever nos dispositions pour le dîner et le concert. Je tiens essentiellement à ce que le retour du cher cousin soit dignement fêté. A-t-on envoyé les invitations ?

— Je ne sais, dit Stankar préoccupé; madame Dalchild s'était chargée...

— C'est juste; mais il faut avertir les musiciens! Vous veillerez à ce que la salle de verdure soit préparée, major. Beaucoup de rubans, de guirlandes, et une couronne au-dessus du fauteuil de Rudolphe. J'ai heureusement mon cabriolet à la grille ; je serai de retour dans une heure.

Il acheva de boutonner ses gants, prit son chapeau et sortit précipitamment.

Le forestier le laissa partir, puis s'avanca vers le corridor qui conduisait à la chambre de Lina.

Celle-ci s'y était réfugiée en quittant Rudolphe, et s'était laissée tomber à genoux devant son lit avec des sanglots et des larmes; mais cette crise avait été courte. Trouvant du courage dans la grandeur même

de son désespoir, elle se releva en essuyant ses yeux et résolut d'imiter les condamnés qui, pour éviter les angoisses de l'attente, se donnent sur-le-champ la mort de leurs propres mains. Elle courut à son secrétaire, et, faisant un effort suprême, se mit à écrire rapidement quelques lignes à peine interrompues par des frémissements comprimés. Elle venait de laisser tomber sa plume et essuyait ses yeux gonflés de larmes pour relire son billet, lorsqu'une main s'avança brusquement et le saisit.

Elle se retourna avec un cri et se trouva en face du major.

— A qui cette lettre? demanda-t-il en serrant convulsivement le papier; est-ce encore au comte, madame, et lui assigne-t-elle un nouveau rendez-vous?

Lina ne put que joindre les mains, sa voix avait expiré sur ses lèvres.

— Pourquoi trembler? reprit Stankar avec une ironie farouche; ne connaissez-vous pas son habileté à déjouer la surveillance, et les arbres qui favorisent sa fuite ont-ils cessé d'ombrager votre balcon?

— Par grâce, par pitié!... balbutia la jeune femme suffoquée.

— Mais non, reprit le forestier, dont le regard s'était reporté vers le billet, cette lettre n'est point pour le comte !

— Rendez-la-moi ! s'écria Lina, qui étendit les mains pour la reprendre.

Le major l'écarta d'un geste et lut : « Rudolphe. »

— Ah ! pas devant moi ! interrompit-elle en se cachant le visage.

Stankar reprit.

« Rudolphe, je ne veux point vous faire chercher plus longtemps le secret que vous m'avez demandé ! ce supplice est trop horrible pour vous, pour moi-même... Rudolphe... je ne suis plus digne de votre amour ! »

Stankar s'arrêta, tous les muscles de son visage tremblaient, ses lèvres étaient pâles et ses moustaches hérissées.

Il relut d'une voix glacée :

« Je ne suis plus digne de votre amour !... »

Puis, regardant Lina, qui était tombée assise sur son lit et se tordait les mains en sanglotant :

— Ainsi, je ne m'étais pas trompé ! continua-t-il c'était vrai !... c'était vrai !

Lina se laissa glisser à ses genoux. Il recula de deux pas.

— Ce n'est point à moi qu'il faut demander grâce, madame, s'écria-t-il, c'est à Rudolphe... Mon Dieu... plus digne de son amour !... Et c'est toi, malheureuse, qui as écrit cet aveu !...

— Il le fallait, dit Lina d'un accent entrecoupé ; je ne pouvais le retenir plus longtemps... Je souffrais trop.

— Et lui, avez-vous songé à ce qu'il allait souffrir en lisant ces mots? reprit Stankar ; avez-vous pensé que cette lettre allait lui envoyer la honte, le désespoir, la mort?...

— Que dites-vous ?

— La mort! répéta le forestier avec une énergie terrible, car il n'y survivra pas, vous le savez.

— Non, interrompit Lina éperdue ; oh ! ne dites pas cela, mon Dieu, je veux qu'il vive! Mais que faut-il donc faire ? Accepter une tendresse à laquelle je n'ai plus de droits, tromper Rudolphe ?

— Vous l'avez pu pour le couvrir de honte, et vous ne l'oseriez pas pour le sauver du désespoir ! reprit le forestier d'un ton d'ironie méprisante. Ah ! dites que

vous n'avez pas le courage de l'expiation! parce que vous trouvez trop difficile de supporter en silence le poids de vos remords, vous voulez confesser votre faute sans vous demander s'il y a un homme que cet aveu déshonore! Ce n'est pas assez pour vous d'avoir été infâme, vous voulez être lâche!...

— Mon oncle!... cria Lina égarée.

— Mais cela ne sera pas, continua Stankar, dont la voix s'élevait; il s'agit de sauver Rudolphe, madame, et vous le sauverez! Cet amour, que vous ne méritez plus, vous le subirez!... Ce sera votre châtiment.

— Oh! c'est trop horrible, bégaya Lina.

— Pensez-vous donc que le coupable ait le choix du supplice? Vous obéirez, madame; vous vous montrerez calme, empressée, joyeuse!...

— Mon Dieu!

— Je promets bien de ne rien laisser paraître, moi qui sais tout!... Je trouverai bien la force de vous appeler encore tout haut d'un nom affectueux... moi qui vous méprise!

Lina tendit les bras avec un cri.

— Debout, madame, s'écria Stankar inflexible: es-

suyez vos yeux, étouffez vos soupirs, laissez au moins à Rudolphe le temps de vous haïr.

Lina écarta brusquement les cheveux qui voilaient son front...

— Ah!... oui... s'écria-t-elle, oui... vous avez raison... Il faut d'abord le guérir de son amour... Alors il acceptera plus facilement ma perte... il pourra être heureux sans moi... Oh! je me tairai... je paraitrai tranquille; mais, si lui-même allait tout découvrir...

— Un seul homme pourrait l'instruire; reprit Stankar d'une voix sombre, et il gardera le silence! Songez seulement à votre promesse. Tout à l'heure il faudra paraître au milieu de la fête improvisée pour le retour de Rudolphe; tâchez de sourire et de laisser, pour quelques heures, à celui qui vous aime, les illusions de son bonheur.

Lina porta son mouchoir à ses yeux pour en tarir les larmes, puis à ses lèvres pour apaiser ses soupirs. Le major venait d'ouvrir à sa pensée tout un horizon nouveau: là où il ne lui avait montré que la punition, elle avait aperçu le dévouement, rêve éternel de la femme. Le coup qui devait frapper Rudolphe, elle pouvait l'adoucir en gardant pour elle toutes les douleurs; elle

pouvait dénouer, anneau par anneau, la chaîne qui liait leurs deux cœurs, amener insensiblement l'indifférence; puis, une fois dépouillée de l'amour qu'elle ne pouvait plus accepter, se consacrer tout entière à l'être qui le lui aurait retiré; se vouer à son bonheur sans attendre de reconnaissance, l'aimer seule à son tour, et subir toutes les humiliations réservées à ses tendresses patientes et dédaignées. Étrange espoir, impossible à réaliser peut-être, mais qui la relevait à ses propres yeux en lui donnant la perspective d'un rachat douloureux; car qui peut dire l'ardeur d'un repentir de femme échauffé aux flammes du cœur? Pour racheter la faute qu'elle pleure, rien ne lui paraît assez difficile. Aussi emportée dans ses remords que dans ses erreurs, elle multiplie les châtiments et élève au delà de toute mesure le prix du pardon. Tombée dans l'abîme, elle ne regarde plus la montagne où elle était autrefois assise dans sa sérénité, mais les étoiles elles-mêmes; il ne suffit pas que l'expiation la relève, il faut qu'elle l'exalte, et la femme tombée n'a jamais demandé à redevenir une femme, mais une sainte.

Pendant que Lina retrouvait quelque espoir dans ces enthousiasmes de remords, le comte rêvait de son côté

aux moyens de ne point abandonner sa proie. Traqué de toutes parts et ne marchant plus qu'entre des abîmes, il éprouvait cette rage obstinée de l'homme accoutumé à vaincre et qui voit pour la première fois la victoire près de lui échapper. Le temps et les efforts dépensés l'acharnaient, d'ailleurs, à cette œuvre étrange; il n'y pouvait plus renoncer; c'était pour lui une de ces passions fatales dont vous jugez les périls et auxquelles vous ne cessez point pour cela d'obéir. Le rapide instant de bonheur dû à la surprise et à la violence avait allumé chez lui une ardeur aveugle, une sorte de soif insensée qui le précipitait vers le but de ses désirs à travers tous les obstacles.

Après avoir vainement attendu Lina au jardin, il rentra dans la maison, comptant y trouver Andréas et pouvoir le charger de la lettre qu'il voulait remettre à la jeune femme; mais Andréas était en course pour la fête. Les amis et les voisins invités commençaient déjà à arriver dans la salle de verdure préparée par les soins de madame Dalchid; Rudolphe, averti, venait de quitter Jorg pour les recevoir. De Leuthold revint au salon dans l'espoir d'y rencontrer Lina; mais elle n'était point encore descendue. Il se rappela alors l'aver-

veux bien être *Hanswurst*, et vous serez, si vous voulez, le commissaire... Mais il faut, de plus, le diable; le diable est de rigueur; il nous manque le diable.

— Il y est, dit Jorg avec un sérieux que ne purent ébranler les éclats de rire de Frédéric; il y est, monsieur le conseiller, non pas à découvert comme dans le drame qui amusait votre enfance, mais caché, sournois, hypocrite et baissant la voix. Je pourrai même vous dire au besoin ce qu'il fait.

— Vrai! interrompit Wrangel, qui riait toujours; eh bien, pardieu! je serais flatté de savoir...

— Il travaille à séduire une femme, reprit Kaufman, dont l'œil s'était fixé sur Frédéric.

— Ah bah!

— Il est de votre taille : il porte un habit comme le vôtre, et tout à l'heure il a pris le livre qui est là.

— Cette Bible?

— Oui, le livre saint, qui sert à une correspondance coupable.

— Comment savez-vous?

— J'étais tout à l'heure dans le jardin, près de cette fenêtre, et le rideau entr'ouvert m'a permis de tout voir. C'était vous!

— Moi?

— Vous avez pris cette Bible, vous l'avez ouverte pour y cacher une lettre.

— Comment?

— Silence! voici Rudolphe!

Mais cette précaution tardive était inutile, le pasteur avait tout entendu. Il demeura d'abord cloué à sa place en entendant les paroles de Jorg bourdonner à ses oreilles sans pouvoir s'en rendre compte; mais bientôt la lumière se fit dans son esprit; de vagues soupçons y roulaient depuis le matin comme d'orageuses nuées; ce fut un éclair qui les enflamma. Cependant il hésitait encore, son esprit ne pouvait accepter cette explication horrible. Il regardait autour de lui, effaré et incertain, comme s'il eût cherché la preuve de ce qu'il devait croire. Dans ce moment, madame Dalchid, qui allait de groupe en groupe distribuer des compliments pour en recevoir, et qui essayait au passage, devant chaque miroir, ses regards et ses sourires, se trouva devant lui; il tressaillit, un doute traversa sa pensée : si c'était elle!

La femme de l'ex-banquier ne lui laissa pas le temps de discuter la vraisemblance de sa supposition.

— Eh bien, qu'avez-vous donc, cher cousin? dit-elle en appuyant une main sur le bras de Rudolphe avec une câlinerie caressante; vous restez là tout rêveur !... Songez vous par hasard au discours que vous devez adresser tout à l'heure à vos disciples?

— Ah! pardieu! je l'avais oublié, dit Frédéric en s'approchant; c'est ce soir qu'a lieu la réunion... Si nous y allions tous !

— Oui ! oui ! crièrent plusieurs voix.

— Il y aura foule, ce sera amusant, fit observer Dorothée.

— Et nous danserons en revenant, ajouta Wrangel.

— Mais sur quoi Rudolphe doit-il prêcher? demanda de Leuthold.

— C'est juste ! Quel est votre sujet, mon cher précurseur? s'écria Frédéric.

Rudolphe le regarda.

— Mon sujet? répéta-t-il d'une voix tremblante d'émotion; vous voulez le connaître?... Ce sera la trahison de Judas.

Tout le monde parut surpris.

— Oui, reprit le pasteur, dont le regard se promenait autour de lui, j'appellerai la malédiction de Dieu

et des hommes, non-seulement sur le lâche qui vend son maître pour trente pièces d'argent, mais sur tous les Judas dont la perfidie triomphe; sur celui qui se glisse au foyer domestique comme le serpent dans le paradis terrestre, et qui fait cueillir à la femme séduite ce fruit défendu de l'honneur. Je le montrerai, le sourire sur les lèvres, la main tendue vers l'ami qu'il trompe, portant son infamie comme une couronne, et, pour prononcer sur lui l'anathème, je n'aurai qu'à répéter les paroles mêmes du livre saint...

Il courut à la Bible déposée sur le guéridon et voulut l'ouvrir; mais le fermoir résista.

— Prenez garde! vous allez tout briser! s'écria Dorothée.

— La clef! demanda Rudolphe précipitamment.

— Ma cousine doit l'avoir.

— Ainsi, c'est à elle?

Il se retourna vers Lina.

— La clef, madame? répéta-t-il hors de lui.

Mais Lina, avertie par un geste de Raphaël, avait tout compris et ne pouvait répondre.

— Vous refusez? s'écria le pasteur.

Et, entrouvrant le livre avec violence, il fit sauter le fermoir de vermeil.

La lettre de Raphaël s'échappa des feuilles brusquement séparées et vint tomber à ses pieds.

Il y eut un mouvement général. Stankar et le comte pâlirent; Kaufman fit un geste de stupéfaction; Lina, qui s'était levée d'un élan, se laissa retomber sur le fauteuil.

Müller regarda un instant la lettre, comme il eût fait d'une vipère roulée à ses pieds; puis, la relevant :

— Tu avais bien vu, Jorg! dit-il avec un cri. C'était pour elle... Ah! je saurai donc enfin la vérité!

Il brisa le cachet d'une main crispée : il déploya le papier et voulut lire; mais le major l'arrêta.

— Vous ignorez qui a écrit cette lettre, dit-il, à qui elle est adressée ; vous n'avez pas le droit de la lire.

— Laissez, interrompit le pasteur.

Stankar avança brusquement la main et la lui arracha. Müller poussa un cri.

— Malheureux! bégaya-t-il les deux bras levés.

— Oubliez-vous qu'on nous regarde? dit le forestier tranquillement.

Rudolphe recula éperdu ; Stankar s'approcha du poêle et jeta la lettre dans les flammes.

Au même instant, l'horloge sonna huit heures, et Jorg posant la main sur l'épaule de Jean lui dit gravement :

— Les ahsvériens nous attendent à l'église du Wort.

XII

LE CIMETIÈRE DU WORT

L'église du Wort, située dans l'un des faubourgs de Münden, était la plus ancienne de la ville, et elle avait subi toutes les transformations des croyances populaires du pays. D'abord édifiée en l'honneur du fils de Dieu, comme l'indiquait son nom de Wort (*verbe*), elle avait vu toutes les cérémonies catholiques alors que Luther n'avait point encore brisé en Allemagne le joug de la papauté. Plus tard, quand la Réforme triompha, le culte évangélique avait été substitué à celui de Rome, et l'ancienne église était devenue un temple protestant ;

mais on avait fini par la trouver malsaine et incommode. A mesure que le besoin du confort envahissait la tiédeur luthérienne, les voûtes du Wort avaient paru plus sombres, ses dalles plus froides, ses murailles plus humides, et l'on s'était décidé à construire un nouveau temple pourvu de calorifères pour l'hiver, de ventilateurs pour l'été, bien parqueté de chêne, garni de bancs élastiques, permettant enfin de faire son salut à l'aise et sans s'en apercevoir.

La vieille église avait alors été abandonnée pour les réunions accidentelles. C'était là que l'on tirait les loteries au profit des pauvres, que l'on célébrait les distributions de prix des écoles populaires, que les professeurs de passage faisaient des cours de mnémotechnie, d'économie politique ou d'agriculture.

En l'accordant à Jorg pour les prédications ahsvériennes, on n'avait donc fait que suivre l'usage, et le mettre au rang de ces bohémiens de la science qui, ne pouvant trouver de patrie nulle part, transportent leur chaire de ville en ville comme une tente de Bédouin.

Cependant, dans cette circonstance, le lieu n'aurait pu être mieux choisi, et son austérité pittoresque, son isolement, devaient seconder l'éloquence de l'apôtre.

Malheureusement, ce dernier était loin d'avoir retrouvé le calme nécessaire pour la prédication annoncée.

Arrivé au Wort avec Kaufman avant les disciples qui devaient l'y rejoindre, il s'était arrêté dans le cimetière placé derrière l'église, sous prétexte de recueillir ses idées, et parcourait d'un pas précipité l'étroit sentier qui se dessinait à travers les herbes touffues. Mais sa pensée cherchait en vain à se fixer sur la réunion qui se préparait : un invincible entraînement la reportait sans cesse aux Sennhutten.

Jorg, à qui la précipitation fiévreuse de ses mouvements faisait soupçonner son trouble, s'approcha.

— Tout a été disposé pour la réunion de nos frères, dit-il ; l'entrée du temple est éclairée.

— En effet, répliqua le pasteur, qui jeta un regard distrait sur le porche du Wort ; mais l'heure n'est point encore sonnée...

Et, se rapprochant de Kaufman :

— Quand cet homme a déposé la lettre dans la Bible, ajouta-t-il plus bas, vous êtes sûr qu'il en avait la clef ?

— Oui, répondit Jorg ; mais repousse maintenant ces pensées...

— Et vous avez bien reconnu Frédéric Wrangel?

— Autant que l'on peut reconnaître de loin et sans voir le visage; une ressemblance de costume a pu me tromper.

— Ce doit être lui... Il l'aimait autrefois.

— N'a-t-elle point repoussé sa recherche?

— Oui... Mais cette lettre!...

— L'avait-elle autorisée? es-tu même certain que ce fût pour elle! Pourquoi te tourmenter d'avance, Jean? Rappelle-toi le ministère que tu vas remplir; songe que tu fais entendre ici ta parole pour la première fois.

— J'y songe, j'y songe, dit Rudolphe, chez qui les objections de Kaufman faisaient renaître un rayon d'espoir. Vous avez raison... elle pouvait ignorer... Mais alors, pourquoi cette tristesse... ce trouble?

Jorg posa un bras sur son épaule.

— Tu le sauras plus tard, mon fils, répliqua-t-il affectueusement; mais, ce soir, secoue ces noires inquiétudes; souviens-toi que tu vas avoir à expliquer notre doctrine devant une foule nouvelle; que ta voix doit ouvrir des cœurs hautains fermés par le doute, raffermir les timides, glorifier les forts! tout à l'heure la

foule remplira ce temple ; tu auras là tes disciples, tes amis, tes parents...

Le pasteur se redressa.

— Mes parents !... répéta-t-il. Ah ! oui... elle aussi viendra... elle l'a promis... Oui... il faut qu'elle m'entende... ce sera une épreuve !... Je pourrai suivre sur son visage l'effet de mes paroles... Si elle se trouble encore..., plus de doute... elle m'aura trompé ; et alors... alors, je partirai.

— Que dis-tu ! s'écria Kaufman.

— Ce soir même, sur-le-champ, reprit Rudolphe avec désordre, nous fuirons ensemble, mon père ; car vous ne m'abandonnerez pas, vous !... Nous irons loin, bien loin ; le temps guérit toutes les blessures... je l'oublierai, j'en suis sûr ; je la haïrai... je...

Et, s'arrêtant tout à coup avec une explosion de larmes :

— Oh ! je mens, je mens, balbutia-t-il en appuyant son visage sur la poitrine de Jorg, je l'aimerai toujours !

Le vieillard l'écarta brusquement.

— Est-ce bien toi que j'entends, Rudolphe ! dit-il

d'un accent de douloureux reproche ; ton amour pour cette femme va-t-il donc à ce point de délire ?

— Eh bien, oui, reprit le pasteur éperdu ; c'est ma force, ma volonté, ma vie ! Tout me vient de lui et tout retourne à lui ! Dans ces derniers temps, si vous avez trouvé ma parole plus puissante, mon zèle plus ardent, c'est que je pensais à Lina ! Mes triomphes n'étaient plus pour Dieu, mais pour elle. Sûr d'être aimé, j'étais fort, et je suis redevenu faible depuis que je doute. Vous avez cru que j'avais l'énergie de l'apôtre, mon père ; je n'avais que celle de l'amant.

— Et tu oses l'avouer, malheureux ! répliqua Jorg avec une chaleur indignée ; tu ne rougis point de cette lâcheté de cœur ! tu refuses de sacrifier ton amour devant cette croix où ton maître a sacrifié sa vie ! Mais as-tu donc oublié que tu appartenais à notre croyance, que tu avais accepté sur ton honneur et sur ton salut la mission que tu trahis ? Ah ! c'est trop d'hésitation ! choisis enfin ta route ! ne détourne point la tête ; ne baisse pas les yeux ainsi, mais réponds : veux-tu trahir ton Dieu ?

— Ah ! mon père ! s'écria Rudolphe avec horreur.

— Si tu ne le veux pas, dit Jorg, redeviens homme ;

referme ton cœur sur ta souffrance et fais ton devoir.

Le pasteur releva la tête.

— Je le ferai, je le ferai, dit-il avec un effort douloureux ; votre main, Jorg, et conduisez-moi au temple ; la force dont je manque, Dieu me la donnera.

Kaufman profita de ce retour d'énergie pour entraîner Rudolphe au Wort, où une foule nombreuse était déjà rassemblée.

Une des facultés les plus étranges accordées à l'âme humaine est, sans contredit, celle de faire face à deux besoins contraires en se dédoublant. On dirait qu'il y a en nous plusieurs puissances qui, comme les deux biches de la fable, se font chasser successivement, afin que l'une repose pendant que l'autre combat. A la vue de ceux qui attendaient sa parole, le pasteur sentit sa préoccupation changer d'objet. L'image de Lina fit place à celle du nouveau règne annoncé ; toutes les activités intérieures employées à la recherche du fatal mystère semblèrent s'arrêter pour faire place à d'autres activités également ardentes qui entrèrent en mouvement. On eût dit une meute lassée qui se couchait pour reprendre haleine et laissait le champ libre à une seconde meute jusqu'alors inoccupée. Les dou-

loureuses pensées dont Rudolphe était poursuivi s'assoupirent sans s'éteindre. Ramené au souvenir de son apostolat, il retrouva cette inspiration caressante et enflammée qui rendait son éloquence irrésistible. Jamais sa voix n'avait été plus vibrante, ses élans plus emportés, sa prière plus fervente : les larmes qu'il tenait entassées dans son cœur avaient communiqué à sa parole une onction éplorée à laquelle rien ne pouvait résister. Les explosions d'enthousiasme, difficilement comprimées, l'interrompait à chaque instant et, loin de l'arrêter, donnaient un nouvel élan à ses expansions ; car, dans ce développement même de sa doctrine, c'était encore ses passions qu'il révélait. L'homme est ainsi créé, que tout ce qu'il exprime reproduit forcément ce qu'il y a en lui, comme la statue reproduit le moule d'où elle sort : sous la généralisation de l'idée, sous la formule de la science, se dessine la personnalité du savant ou du philosophe ; et, quoique nous fassions, nous ne pouvons jamais que nous raconter nous-mêmes.

Lina et Stankar le comprirent. La véhémence pathétique du pasteur avait pour eux une signification qu'elle ne pouvait avoir pour un autre ; ils en devi-

naient la source ; ils en sentaient l'amertume ; ils s'effrayaient de ces abjurations foudroyantes, de ces appels de cœur, de ces prières émouvantes au fond desquelles ils entendait bruire les larmes. Le forestier ne put supporter l'admiration par laquelle on accueillait cette éloquence du désespoir ; il lui sembla qu'on applaudissait un crucifié ! Profitant du voisinage d'une porte de dégagement, il se glissa le long du cloître et gagna le cimetière qui s'étendait derrière le Wort.

La nuit était orageuse ; le ciel, par instant lumineux, s'enveloppait tout à coup d'obscurités que ne tardait pas à remplacer le rayonnement des étoiles. Cette alternative d'ombre et de lumière donnait au champ mortuaire quelque chose d'étrange : les tertres, tantôt obscurs, tantôt éclairés, semblaient animés de je ne sais quel mouvement ; et les ifs, au travers desquels brillaient des lueurs brisées, prenaient çà et là mille formes changeantes ; un vent faible et chaud glissait dans les feuilles avec une rumeur confuse.

Le forestier suivit lentement la route qui se trouvait devant lui. A droite et à gauche s'élevaient des niches de pierre rongées par le temps et dépouillées des saintes images qui les avaient autrefois consacrées ; une

grande croix entourée de degrés se dressait à l'extrémité du cimetière, et, plus loin, s'ouvrait une sortie donnant sur le faubourg.

Stankar venait de dépasser la dernière niche, à demi enfouie sous le lierre, lorsqu'une ombre s'en détacha tout à coup et parut vouloir se dérober dans les ténèbres; mais les étoiles éclairèrent subitement l'espace qu'elle allait franchir; elle s'arrêta surprise, et le major reconnut le comte de Leuthold.

Il est des hasards funestes contre lesquels toute prudence humaine demeure impuissante. Après son entretien avec Lina, le forestier avait résolu d'éviter le comte jusqu'au départ de sa nièce, qu'il voulait faire emmener par Rudolphe. Décidé à venger l'honneur de son sang, il voulait, pour cela, choisir son temps. Mais il se trouvait dans un de ces instants où notre colère, longtemps rugissante, n'attend qu'une occasion pour briser sa chaîne. La rencontre de Raphaël fut pour lui comme un défi jeté au milieu de sa douleur; elle mit à bout tout ce qui lui restait de patience.

Il s'avança rapidement vers le comte, qui, se voyant reconnu, s'arrêta.

— Je ne vous cherchais pas, dit-il vivement; mais

puisqu'enfin je vous trouve seul, il faut que je vous parle.

— Je suis aux ordres de M. le major, répliqua de Leuthold d'un air contrarié.

— Que venez-vous faire ici? reprit impétueusement le forestier ; pourquoi vous glissez-vous dans l'ombre comme un assassin? Quelle est la trahison que vous préparez?

— M. le major n'attend point sans doute de réponse à une pareille question ? dit Raphël froidement.

— En effet, reprit Stankar, elle serait inutile; je vous connais ! Ce que vous avez fait doit m'expliquer suffisamment ce que vous pouvez, ce que vous devez faire ! Mais il y a un arriéré de perfidie à régler entre nous, monsieur le comte, et, puisque je vous ai rencontré sur mon chemin, nous le réglerons ce soir même.

— Le major n'a qu'à parler, je l'écoute.

— Je ne rappellerai point ce qui s'est passé, reprit le forestier, qui se contenait à peine; vous êtes venu sous un toit qui, avant votre arrivée, n'abritait que des heureux; vous avez accepté l'amitié du mari pour mieux séduire la femme, et, quand le crime a été ac-

compli, vous avez persisté avec la rage de la méchanceté. Ce n'était point assez pour vous de la souffrance de vos victimes, il fallait la savourer, en sentir tous les frémissements, les tenir enfin mourantes sous votre main jusqu'à ce que vous fussiez ennuyé de leur agonie! Tout cela, vous l'avez fait librement, joyeusement, sans remords! Vous en aviez le droit. Pour vos pareils, c'est la distraction ordinaire et naturelle; aussi ne me plaindrai-je pas. Seulement, monsieur le comte, je vous demanderai d'abréger ce jeu infâme. Vous avez brisé assez de cœurs ici pour vous trouver satisfait; allez ailleurs! cherchez quelque autre foyer paisible où vous puissiez porter la flamme; ici, nous ne voulons plus laisser fouiller nos cendres; c'est assez de supplice, sans qu'il faille supporter encore la présence du bourreau! Partez sans plus attendre, je vous le demande; et, si ce n'est point assez... je l'exige!

L'accent amer du forestier était insensiblement devenu menaçant; de Leuthold, qui avait tout écouté avec un sourire froid, le regarda de toute sa hauteur.

— Dès que M. le major commande, dit-il d'un ton ironiquement mesuré, il voudra bien qu'on s'informe des dangers de la désobéissance.

— Ah ! ne prolongez pas à plaisir ce débat, monsieur le comte ! s'écria Stankar, dont le sang-froid disparaissait ; si vous refusez...

Il s'arrêta.

— Eh bien ? demanda Raphaël nonchalamment.

— Si vous refusez, c'est entre nous une lutte à mort, cria le forestier, qui n'était plus maître de sa colère.

Raphaël le mesura tranquillement.

— Il faudrait d'abord me la faire accepter, dit-il, et M. le major sait que je ne le puis.

— Qui vous en empêchera ? reprit Stankar en tressaillant. Oseriez-vous nier mes droits à une réparation, et avez-vous oublié que la femme déshonorée par vous est ma nièce... ma fille ?

— C'est précisément ce titre qui rend tout combat impossible.

— Que dites-vous ?

— Je dis, monsieur le major, que, pour un duel, les armes doivent être égales, et qu'ici elles ne peuvent l'être, car vous avez seul intérêt à ce combat.

— Comment ?

— Si je succombe, le secret de ce qui s'est passé meurt avec moi, et vous délivrez à jamais Lina de ma

— Ah ! je me trompe ! reprit-il vivement. Écoutez, monsieur le comte ; peu vous importe que l'on vous accuse d'être un infâme, n'est-ce pas ? Eh bien, je ne le dirai pas ; mais je dirai que le nom porté par vous est un mensonge !

De Leuthold pâlit.

— Je dirai que vous ne le devez pas à la naissance, ajouta Stankar ; mais que vous l'avez reçu comme une aumône.

— D'où savez-vous...? interrompit Raphaël vivement.

— Je dirai, acheva le major, que le noble comte de Leuthold a été ramassé dans la fange d'un hospice !...

— Ah !... une épée, monsieur ! interrompit ce dernier avec un cri furieux.

— Enfin, dit le forestier, j'ai donc trouvé le joint de ton âme ! Viens !

— C'est un combat à mort ! répliqua précipitamment Raphaël, qui se dirigeait avec le forestier vers la sortie donnant sur le faubourg.

— A mort ! répéta celui-ci.

— Je vous laisse le choix des armes.

— Les premières trouvées.

— Ici près loge un de mes amis.

— Allons.

Ils venaient d'atteindre les marches du cimetière, quand un bruit de pas retentit dans la rue qui se trouvait plus bas; deux soldats passaient en se dirigeant vers leur caserne. Stankar courut à leur rencontre et revint avec eux.

— Nous n'aurons pas besoin d'aller plus loin, dit-il, voici des témoins et des armes.

Il avait dégainé le sabre d'un des cavaliers, Raphaël dégaina l'autre. Les deux soldats voulurent connaître d'abord le sujet de la querelle.

— Nul ne peut le savoir, répliqua Stankar, et toute réconciliation est impossible. Mettez-vous en défense, monsieur le comte.

Les fers se croisèrent et la lutte commença.

L'obscurité permettait à peine aux deux adversaires de juger des coups qu'ils portaient ou qui leur étaient portés; le fugitif scintillement des armes pouvait seul diriger leurs regards. Ils continuèrent quelque temps avec des chances égales; mais la fougue du major allait lui devenir fatale lorsqu'un nouvel acteur parut tout à coup à l'entrée du sentier qui traversait le cimetière.

Attiré par le cliquetis du fer, il accourut vers les ombres qu'il voyait s'agiter près de la grande croix, et poussa tout à coup un grand cri.

Les deux combattants s'arrêtèrent et reconnurent Rudolphe.

XIII

HOMME ET PRÊTRE

Le pasteur s'élança vers eux les bras étendus.

— Bas les armes, frères! cria-t-il avec une autorité exaltée.

Et, reconnaissant tout à coup le comte et le forestier :

— Vous! reprit-il stupéfait; vous, l'épée à la main! Ah! c'est Dieu qui m'envoie.

Il saisit les deux fers, les leur arracha, et, les jetant au loin, retint dans ses mains leurs deux mains désarmées.

— Est-ce bien vrai? reprit-il en les entraînant à quelques pas; vous, major, et vous, Raphaël?... Mal-

heureux ! mais vous ne voyez donc pas où vous êtes ? Des tombes sous vos pieds et la croix au-dessus de vos têtes !

— Eh bien, allons ailleurs ! interrompit Stankar, dont la colère n'avait fait que grandir.

— Vous trouverez Dieu partout ! reprit le pasteur. Major, revenez à vous ! Quelle est la cause de cette querelle ? d'où peut venir une pareille fureur ? Répondez, major, je veux le savoir.

Stankar baissa la tête avec embarras. Raphaël, au contraire, sourit.

— Pourquoi hésiter, monsieur ? demanda-t-il les yeux fixés sur le forestier ; vos insultes et vos menaces m'ont forcé à ce combat ; prouvez que vous étiez dans votre droit ; Rudolphe nous écoute ; justifiez devant lui votre provocation.

Le major regarda de Leuthold ; tant d'audace dépassait tout ce qu'il avait pu prévoir.

— Cet homme est un démon, balbutia-t-il.

Et, comme Rudolphe cherchait à l'entraîner :

— Laisse-moi, reprit-il en lui échappant ; tous les anges du ciel me prieraient pour cet infâme, que je serais sourd. Il faut que l'un de nous meure.

— Ah ! je ne vous quitte pas, dit le pasteur en le suivant. Je m'attache à vos pas, major ; je vous suivrai partout, je me jetterai devant votre arme. Je vous garderai comme un assassin.

Stankar, blessé, tressaillit.

— Tu oublies à qui tu parles, Müller, dit-il.

— Je parle au nom de Dieu et comme son ministre, répliqua Rudolphe avec une noblesse souveraine ; ce titre l'emporte sur tous les autres, et c'est à vous d'écouter avec respect. Que celui qui a offensé l'autre s'élève jusqu'au repentir, et que celui qui a été offensé laisse tomber le pardon de son âme. Raphaël,.. major... pressez-vous tous deux sur ma poitrine,.. le cœur d'un prêtre est comme le ciel, ouvert à tous ! Que ces mains ennemies se tendent l'une vers l'autre.

Il avait pris la main du comte, qui se laissa attirer et appuya un bras sur l'épaule du pasteur : à cette vue, Stankar ne fut plus maître de lui.

— Judas ! s'écria-t-il, le baiser après la trahison.

Ce cri ne lui était point échappé, qu'il eût voulu le retenir ; mais il était trop tard ; Rudolphe avait tressailli et lâcha la main du comte.

— La trahison ? répéta-t-il subitement illuminé.

Grand Dieu ! Jorg se serait-il trompé tout à l'heure...

Et, regardant Raphaël :

— C'est la même taille que Frédéric, continua-t-il, le même costume... Oh ! s'il se pouvait ! Major... je veux tout savoir, il le faut.

— Plus bas, interrompit Stankar ; on vient...

Deux formes blanches se dessinaient, en effet, dans l'ombre et s'avançaient rapidement ; c'étaient Lina et madame Dalchid, qui avaient voulu rejoindre Rudolphe après la prédication, et qui, entendant des voix hautes et irritées, accouraient inquiètes. Au moment où elles atteignirent la ligne de lumière qui éclairait une partie du sentier, Müller les reconnut.

— Ah ! je saurai donc enfin la vérité ! s'écria-t-il.

Et, courant à leur rencontre, il saisit Lina par les mains et la traîna devant Raphaël et le forestier.

A la vue de ces visages pâles, de ces soldats, de ces armes encore nues, la jeune femme fut prise d'une sorte de vertige ; elle comprit que tout était découvert et tomba à genoux en demandant grâce. Müller recula, les cheveux dressés.

— Ainsi, dit-il, c'était pour lui ! cet homme... était son amant !

Lina ne répondit rien, mais tomba affaissée sur elle-même, les bras en avant et la tête flottante.

Le comte avait fait un pas en arrière, et Stankar se couvrait le visage de ses deux poings fermés. Il y eut une pause. Müller, égaré, regardait autour de lui comme s'il n'eût pu croire à la réalité de ce qu'il voyait et de ce qu'il sentait.

— C'est vrai, bégaya-t-il enfin, vrai... O mon cœur!... brise-toi...

Et, apercevant Lina courbée à ses pieds :

— Elle ose rester là ! reprit-il d'un accent plus élevé. Dites donc que tout cela est faux, madame... Prouvez-moi qu'on a menti... défendez-vous, enfin!... Mais non, vous tremblez... vous êtes pâle!... Et tu n'as pas peur que je t'écrase sous mes pieds !

— Tuez-moi, tuez-moi, Rudolphe ! murmura Lina mourante.

— Laisse cette malheureuse, interrompit Stankar, qui s'était jeté devant la jeune femme ; ce n'est pas elle que tu dois punir !

Müller se redressa.

— Ah ! vous avez raison, s'écria-t-il. Je m'explique tout, maintenant. Dans ce duel, c'était mon honneur

que vous vouliez venger; mais me voilà ! à moi une arme !

Il se précipita sur le sabre relevé par un des soldats.

— Défends-toi ! cria-t-il en marchant droit vers le comte, qui était demeuré immobile.

Le forestier et madame Dalchid s'élançèrent au-devant de lui.

— Laissez ! cria Müller, dont la fureur et le désespoir étaient devenus du délire. Qu'il s'arme ! qu'il se défende !

— Je ne croiserai point le fer contre vous, Rudolphe, dit Raphaël d'un ton ferme.

— Tu refuses ? cria le pasteur l'œil égaré et les lèvres tremblantes. Misérable ! mais tu ne vois donc pas que, si tu refuses de te défendre, je te tuerai !... Raphaël, n'entends-tu pas des voix qui t'appellent du fond de ces tombes ? L'heure du châtiment est venue.

Il avait échappé au major et à Dorothée et s'était élancé vers de Leuthold. Celui-ci recula par un mouvement involontaire jusqu'aux degrés de la grande croix, contre lesquels il s'arrêta à demi renversé. Rudolphe, fou de colère, levait son arme pour le frapper, lorsque

Jorg apparut tout à coup derrière le calvaire de granit, et, étendant la main en avant :

— Rudolphe, dit-il d'une voix forte, c'est sur cette croix que le Christ a pardonné à ses bourreaux.

Le pasteur releva les yeux, aperçut la douce image du crucifié, dont le pâle visage, éclairé par la lune, se penchait vers lui, et recula en laissant tomber son arme.

Stankar le releva vivement.

— Partez, monsieur, dit-il tout bas à Raphaël ; nous nous reverrons.

— Je l'espère, dit de Leuthold, qui s'enveloppa dans son manteau et disparut avec les deux soldats.

Dorothée avait également emmené à l'écart Lina ; Müller s'était agenouillé sur les degrés de la croix et s'efforçait de répéter une prière.

Pendant quelques instants, on n'entendit que son accent entrecoupé et les gémissements de Lina ; mais tout à coup un chœur de voix éloignées s'éleva dans la nuit, faisant entendre une des hymnes de triomphe des ahsvériens. A travers l'obscurité silencieuse et les murmures de cette double douleur, les voix unies chantaient :

Voici que, sortant de ses voiles,
De l'avenir s'étend l'azur.
Frères, dans chaque cœur obscur,
Voici le lever des étoiles.

— Entends-tu ces chants, dit Kaufman en se penchant vers Rudolphe ; ce sont les disciples conquis par ta parole qui célèbrent l'avénement de la bonne nouvelle !

Et les voix plus distinctes reprirent :

Voici l'échelle qu'en rêvant
Jacob vit briller dans les flammes;
Les degrés sont le dévouement ;
Les anges qui montent, nos âmes.

— Ils ont quitté le temple, dit le pasteur, qui avait remarqué que les chants s'approchaient.

— Oui, répondit Jorg ; ils te savent ici et viennent te demander encore des consolations et des encouragements.

— A moi ! répéta Rudolphe, des encouragements... des consolations?... Oh ! c'est une raillerie !

— Que dis-tu ?

— Je dis que vous aviez raison, mon père, quand

vous vouliez arracher mon âme à ce funeste amour! Mais je vengerai mes douleurs.

Kaufman l'entoura de ses bras.

— Tais-toi, Jean! s'écria-t-il; tais-toi, mon fils!... as-tu oublié que le prêtre ne peut ni frapper ni maudire?

— Faites alors qu'il ne puisse souffrir, interrompit Müller avec emportement; ai-je perdu le droit d'être homme? Quand on m'enlève tout, quand je sens ma tête qui se perd de désespoir et de rage, vous, qu'on n'a pas frappé, vous descendez de votre piédestal comme la statue du Commandeur, vous mettez votre main de marbre sur mon cœur, et vous me dites : « Tais-toi! » Ah! dites donc aussi à mon sang de ne pas brûler mes veines, à mon cœur de ne pas se briser!... Si vous me défendez la plainte, commencez donc par m'ôter la douleur.

— Plus bas, malheureux! dit Jorg, qui entendait déjà le bruit des pas de la foule; songes-tu que l'on pourrait t'entendre? Ne montre pas à nos frères ta faiblesse; reviens à toi, pense que ceux que tu as appelés à la lumière sont là... ils approchent... écoute...

Le chœur venait, en effet, de s'élever de nouveau.

Voici que vers l'arche, au retour,
La colombe des découvertes
A rapporté les branches vertes,
Et la colombe, c'est l'amour!

Ces voix fermes et graves s'élevant au milieu des ténèbres pénétrèrent au fond du désespoir de Müller; il releva la tête et prêta l'oreille. Kaufman profita de ce mouvement.

— Écoute ces hymnes qui t'enseignent l'espoir, dit-il à demi-voix. Rudolphe, détourne les yeux de la terre; rappelle-toi ce que tu es...

— Oui, reprit le pasteur avec un effort suprême, et en se pressant contre la croix, je suis prêtre!... je suis prêtre!... O mon Dieu! rendez-moi un instant de calme, de raison. Mais ma tête n'est que trouble et douleur... que pourrais-je leur dire?

— Recueille-toi; écoute ce que Dieu dit dans ton cœur, et répète-le tout haut sans crainte. As-tu oublié combien de fois tes inspirations t'ont soutenu? Du courage, Rudolphe! et surtout prends garde que la lueur des étoiles ne laisse voir tes larmes.

Les ahsvériens étaient entrés dans le sentier bordé

par les niches de pierre; ils approchaient lentement, et, après une pause, ils avaient repris :

Marchons vers la terre promise;
Marchons, car c'est en nous que Dieu
A mis la colonne de feu
Et la baguette de Moïse.

Müller, toujours à genoux, était demeuré immobile; il s'efforçait en vain de redevenir maître de son esprit égaré; tous les souvenirs tourbillonnaient en lui comme les images d'un rêve.

La foule des disciples s'était arrêtée à quelques pas et avait fait silence. Il y eut un long moment d'attente. Enfin, Jean le Précurseur se leva chancelant. Son visage pâle se dessinait dans l'obscurité comme celui d'un fantôme. Il passa plusieurs fois la main sur son front comme s'il eût voulu rappeler sa mémoire éperdue: enfin ses lèvres, obéissant aux préoccupations de sa douleur, murmurèrent les versets de la femme coupable.

« Les scribes et les pharisiens lui dirent :

» — Maître, cette femme a été surprise commettant l'adultère. Or, Moïse nous a commandé dans sa loi de

lapider celles qui ont commis ce crime. Mais, toi, qu'en dis-tu ?

» Alors, Jésus, s'étant penché, écrivait avec son doigt sur la terre.

» Et, comme ils continuaient à l'interroger, il leur dit :

» — Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre.

» Alors, étant condamnés par leur propre conscience, ils sortirent un à un.

» Et Jésus, ne voyant plus personne que la femme, lui dit :

» — Puisqu'ils ne t'ont pas condamnée, je ne te condamne pas non plus. »

Ici, le prêtre s'arrêta... Cette citation, qui n'avait été qu'une sorte de monologue de ses propres agitations, sembla les accroître ; il promena autour de lui des regards éperdus.

— Le Christ ne l'a point condamnée, murmura-t-il sans voir ceux qui l'écoutaient. La femme était coupable, et elle se leva pardonnée...

Mais, à ce mot, ses regards rencontrèrent le visage

éploré de Lina, qui s'était redressée dans l'ombre ; il jeta un cri.

— Pardonner, répéta-t-il, quand elle a lâchement trompé celui qui avait mis en elle toute sa confiance, celui qui en avait faît sa joie !... qui l'aimait plus que Dieu !... Non !... non ! jamais !

— Rudolphe, que dis-tu ? interrompit Jorg épouvanté.

— Point de miséricorde ! cria Müller, et qu'elle soit maudite !... maudite !...

Il ne put en dire davantage ; les forces lui manquèrent ; il chancela tout à coup, et, glissant le long des degrés, demeura évanoui au pied de la croix.

XIV

CONCLUSION

La nuit venait de finir ; le soleil étincelait sur l'allée de tilleuls et à travers les clématites dépouillées de leurs fleurs ; mais tout était encore silencieux aux Sennhutten.

Cependant nul ne s'était endormi : des lumières avaient brillé jusqu'au jour dans toutes les chambres. Rudolphe, enfermé, avait refusé de voir le major et Kaufman lui-même ; mais il avait écrit plusieurs lettres portées à leur adresse par Andréas.

Wilhelmine venait de descendre au salon et se tenait appuyée à la fenêtre, les yeux gonflés de larmes. Instruite d'une partie de ce qui s'était passé, elle avait deviné le reste ; mais, impuissante à rien empêcher, elle attendait, le cœur plein d'angoisses, comme le specta-

teur épouvanté, qui, du haut de la falaise, regarde le naufrage qu'il ne peut prévenir.

Elle était là depuis longtemps déjà, quand le bruit d'une porte la fit retourner ; elle se trouva en face de Lina.

Le changement opéré dans cette seule nuit était aussi terrible qu'effrayant. Les yeux creusés de la jeune femme marquaient comme deux taches sombres son visage livide, et une légère teinte argentée avait blanchi ses cheveux à demi épars. Elle s'était d'abord arrêtée sur le seuil ; mais, voyant que Wilhelmine était seule, elle courut à elle et arrêta le cri de surprise qui allait lui échapper.

— Taisez-vous, dit elle d'un accent bas et haletant. Mon oncle vient de sortir?

La jeune fille répondit affirmativement.

— Et Rudolphe est toujours enfermé ?

— Toujours.

Elle s'approcha de la porte qui conduisait à la chambre du pasteur.

— Eh bien, j'attendrai, reprit-elle ; fallût-il rester là un jour entier, j'attendrai !

Wilhelmine voulut parler.

— Il le faut ! reprit Lina ; je ne veux point qu'il parte !... car il veut partir ! Voyez, il m'a écrit... Regardez, là, ces mots qui m'ont fait froid jusqu'au cœur !

Elle tendait à Wilhelmine une lettre froissée et mouillée de larmes, en lui montrant les dernières lignes, que la jeune fille lut à demi-voix.

« . . . . . Adieu, Lina ! aujourd'hui même, je quitte Münden pour toujours ; puisse celui que vous m'avez préféré se montrer digne de votre amour ! »

— Mon amour !... répéta-t-elle en pleurant ; ainsi, il ne croit pas même à mes remords ! Ah ! ce supplice me manquait ! mais il ne peut partir ; ce n'est point à lui de quitter son pays, ses amis... Je veux lui parler.

— Prenez garde, objecta Wilhelmine inquiète.

— Et que puis-je craindre ? interrompit Lina ; sa colère ? Je l'accepte d'avance ; je m'y soumets. Je ne viens pas pour me défendre, mais pour le forcer à rester. Il faut que je lui parle, vous dis-je !

Et, voyant que la jeune fille allait tenter de nouvelles objections :

— Écoute, ajouta-t-elle en prenant ses mains et les pressant convulsivement contre sa poitrine, quand les

autres m'abandonnaient, tu as essayé de me consoler, toi; tu as pleuré avec moi; tu m'aimes un peu.

— Ah! pouvez-vous en douter! s'écria la jeune fille, qui l'entoura de ses bras.

— Oui, reprit vivement Lina. Eh bien, alors, tu ne m'empêcheras pas de parler à Rudolphe... Tu veilleras à ce qu'on ne puisse nous interrompre... Ne me refuse pas cela, toi; c'est la première prière que je t'adresse... et ce sera la dernière!

— Parlez-lui donc, dit Wilhelmine vaincue par cette supplication.

— Ah! merci, merci! reprit Lina en la baisant au front; tu comprends ceux qui souffrent!

Et, s'arrêtant subitement, elle s'écria :

— On a marché dans la galerie... C'est lui... le voici! Dieu! qu'il est pâle!... Va-t'en, Wilhelmine, va-t'en!

Elle poussait la jeune fille, et, quand elle l'eut fait sortir, elle referma doucement la porte.

Müller venait d'entrer par un autre côté; mais il marchait la tête basse et n'aperçut point Lina, immobile contre le mur. La douleur avait exercé sur ses traits moins de ravages que sur ceux de cette dernière. Sau

la pâleur et un tremblement des lèvres, il paraissait presque tranquille ; mais, lorsqu'en se détournant, il reconnut Lina, tout son visage se décomposa, et il s'appuya brusquement au dossier d'un fauteuil qui se trouvait près de lui.

La jeune femme tomba à genoux. Le pasteur se tut quelques instants, affermit sa voix et dit :

— Que voulez-vous?

— Je vous attendais ! répondit Lina.

Il lui fit signe de se relever, et, comme elle ne paraissait point comprendre :

— Relevez-vous, dit-il avec impatience ; relevez-vous, madame, je le veux !

Lina obéit précipitamment.

— Oui, monsieur, balbutia-t-elle, me voilà debout, puisque vous l'exigez ; mais, du moins, écoutez moi, Rudolphe !

Il recula d'un pas et ses yeux étincelèrent.

— Rudolphe ! répéta-t-il avec une surprise indignée, ne m'appelez plus de ce nom, madame ! c'était celui que vous donniez à un homme heureux, aimé !... Cet homme n'existe plus ! nous ne sommes maintenant l'un pour l'autre que des étrangers.

— Eh bien, soit ! reprit Lina avec une résignation éplorée ; mais, si je n'ai plus le droit de m'adresser à l'époux, s'il me repousse, j'en appelle au prêtre !... il écoute le condamné près de monter sur l'échafaud, il ne peut refuser de m'entendre ! Ce n'est plus la femme qui prie, monsieur, c'est la coupable.

Le pasteur fit un effort et répliqua :

— Qu'avez-vous à me dire ?

Lina jeta un regard craintif en se rapprochant imperceptiblement.

— Vous m'avez écrit, reprit-elle d'un ton plaintif, une lettre bien cruelle. Ah ! je ne vous en fais point un reproche... j'ai tout mérité !... mais je venais... j'espérais... Oh ! ne me regardez pas ainsi, monsieur... votre regard glace les paroles sur mes lèvres.

— Que voulez-vous enfin, madame ?

Lina fondit en larmes.

— Je veux que vous ne restiez pas enseveli dans ce froid désespoir, s'écria-t-elle. Suis-je même tombée au-dessous de votre colère ? Me méprisez-vous assez pour n'avoir rien à me dire ? Rudolphe, oh ! maudissez-moi, foulez-moi sous vos pieds, pourvu que je me sente souffrir pour vous et que j'entende votre voix !

Müller sourit amèrement.

— Je comprends, dit-il : vous espérez, sans doute, que mon indignation pourra s'épuiser dans de vaines malédictions, et qu'après avoir répandu toutes les amertumes de mon cœur, j'accepterai ma honte avec résignation.

— Ah ! ne le croyez pas !

— Pourquoi vouloir alors réveiller la douleur et la colère que je m'efforce de contenir? Vous venez les braver ! Savez-vous, madame, qu'il y a des instants où ma tête se perd, où je vous hais ?

— Monsieur ! bégaya Lina effrayée.

— Mais vous avez donc oublié que j'ai mis dans mon amour tout ce qui fait vivre, continua Rudolphe impétueusement ; qu'en le perdant, je n'ai même plus le courage nécessaire à la mission que j'avais entreprise? Non, pour tenir ces grands drapeaux autour desquels la foule se rassemble, il faut un cœur vivant, une volonté ferme, et, moi, je n'ai plus de volonté ; moi, mon cœur est mort !

— Ainsi, j'ai tué votre génie en même temps que votre bonheur ! dit Lina brisée.

— Et cependant vous osez venir interroger mon dé-

espoir! reprit Müller; vous espérez vous justifier!

Le jeune femme l'interrompit d'un geste.

— Non, dit-elle, oh! non, monsieur; et la preuve, c'est qu'après avoir reçu votre lettre, je suis venue pour vous dire que ce n'était point à vous de partir, mais à moi qui suis seule coupable, et pour qui l'exil sera moins une peine qu'un soulagement.

— Se peut-il!

Elle le regarda douloureusement.

— Pensez-vous donc, reprit-elle, que je puisse rester ici, au milieu des souvenirs du passé? ici, où tout me rappelle une époque où je vous ai dû tant de bonheur!

Rudolphe la regarda. Ce mot de *bonheur*, prononcé par Lina, lui causa comme une secousse intérieure, et, malgré lui, des larmes montèrent à ses paupières.

— Est-il vrai? reprit-il; du bonheur par moi? Et cependant vous m'avez trompé, moi si confiant... moi qui vous aimais tant... moi qui, maintenant encore...

Il s'arrêta. Lina avait pu à peine retenir un cri, et, les mains jointes, elle murmura:

— Achevez, Rudolphe!... que vouliez-vous dire?...

— Rien, répliqua le pasteur devenu maître de son

émotion ; rien, madame ! Je consens à tout : partez ; moi, je resterai.

Il baissa la tête. Il y eut un silence. Enfin il reprit :

— Est-ce là tout ce que vous aviez à me demander ?

— Oui, dit Lina accablée. Puissiez-vous regarder comme un rêve pénible les deux années qui viennent de s'écouler ! Retranchez-les de votre existence, monsieur ; oubliez que j'ai vécu. Seulement, avant que je parte pour ne plus vous revoir... ne tournerez-vous point vers moi un regard de compassion ?... Ah ! dites-moi du moins que, absente, vous cesserez de me maudire...

Elle s'était approchée, elle touchait presque Müller, qui entendait sa respiration oppressée ; il ne se détourna pas ; il ne laissa pas un seul muscle de son visage se détendre ; mais il dit à voix basse :

— Je ne vous maudirai pas.

— Et, à l'heure de la mort, ajouta Lina suffoquée, me pardonnerez-vous ?

— A cette heure de séparation... qui est aussi une mort, répliqua Rudolphe avec la même impassibilité douloureuse, je vous pardonne !

Lina ne le remercia point ; mais elle saisit la main qu'il avait laissée retomber et la couvrit de baisers ; il céda d'abord ; puis, faisant un effort pour la retirer ;

— Assez !... murmura-t-il d'un accent étouffé ; je ne puis vous écouter plus longtemps... L'heure est venue.

— Quelle heure, Rudolphe, et que voulez-vous dire ?

— Adieu, madame...

Il montrait à la jeune femme la porte de son appartement ; elle hésita une minute ; mais, voyant le front de Müller s'assombrir, elle céda et sortit.

Resté seul, le pasteur étendit les bras vers la porte par laquelle il l'avait vue disparaître, et, répétant le mot d'adieu, il se laissa tomber sur un fauteuil, la tête appuyée sur ses genoux.

Une voix qui prononçait son nom l'arracha à cet abattement. Il se redressa et aperçut Raphaël de Leuthold, qu'Andréas venait de faire entrer.

A la vue du comte, les traits de Müller se ranimèrent ; il se leva vivement et fit signe à Andréas de sortir.

— Enfin, vous voilà, monsieur, dit-il en revenant vivement vers Raphaël.

— Votre lettre ne m'a été remise qu'à l'instant, répliqua celui-ci ; je me suis aussitôt rendu à votre invitation.

Rudolphe alla fermer deux portes donnant sur l'appartement de Lina et sur le jardin. De Leuthold le regarda.

— On eût pu venir nous troubler, fit observer le pasteur; maintenant, je parlerai sans crainte.

— Je prévois vos reproches, Müller, reprit Raphaël sérieusement; mais, avant tout, je dois déclarer...

— Pas un mot, interrompit Rudolphe; il y a des plaintes qui rapetissent!... je n'en fais pas; des explications qui déshonorent... je n'en veux point.

Raphaël fit un geste de surprise.

— Cette résignation vous étonne, reprit le pasteur; je le conçois. Au premier instant, hier, tout a disparu pour moi dans un nuage de colère; je n'avais qu'un besoin, qu'une pensée, me venger! Cette nuit encore, je l'ai passée dans des tortures que je ne vous souhaiterais pas, monsieur, à vous qui m'avez fait tant de mal. Mais enfin la réflexion m'a mis en possession de moi-même, j'ai compris que ma souffrance ne devait pas être la mesure de la faute... j'ai pensé que le coup dont vous seriez frappé atteindrait Lina... et j'aime encore mieux son bonheur que tout le reste. Je ne vous ai donc pas fait venir, monsieur de Leuthold, pour une provocation, mais pour une demande.

— Je ne vous comprends pas, dit Raphaël.

Müller lui montra un siége, et tous deux s'assirent.

Il y avait dans le calme de ces débats quelque chose

de solennel et presque de terrible ; c'était comme la morne tranquillité qui précède l'ouragan. Rudolphe reprit :

— Si vous aviez rencontré dans le monde Lina maîtresse de sa main, monsieur, lui auriez-vous donné votre nom?

— Pourquoi cette question? bégaya Raphaël embarrassé.

— Répondez sans crainte, reprit Müller. Vous l'auriez fait sans aucun doute, puisque vous l'aimez, puisqu'elle vous aime... vous le feriez encore si elle était libre.

— Libre! répéta le comte.

— Mais, dans ce cas, monsieur, continua le pasteur gravement, songez bien à la tâche qui vous serait imposée! Elle n'aurait plus que vous au monde pour lui faire l'avenir et la consoler du passé; son bonheur pourrait seul vous absoudre devant Dieu... et devant moi! Si vous lui donniez la paix et la joie, oui, moi-même, je sens que je vous pardonnerais!

— Que dites-vous! s'écria de Leuthold; vous pourriez...?

— C'est moi qui vous interroge, monsieur, fit observer Rudolphe; veuillez me répondre. Il faut que

vous puissiez devenir le protecteur légitime de la femme que vous avez perdue.

— Et, pour cela, vous voulez mourir ! s'écria le comte en se levant.

— Ne craignez rien, dit Rudolphe, ce sera sans bruit, sans éclat; on ne vous accusera point de cette mort...

— Et vous avez cru que j'accepterais une pareille condition ?

— J'ai cru... que tu n'avais pas le choix, Raphaël, dit Müller en se levant à son tour. Il faut que l'un de nous deux meure, tu le sais ! Si c'est toi, qui réparera le crime ? que devient Lina, que tu as déshonorée... Lina, qui t'aime ? Elle et moi, nous n'en resterons pas moins séparés pour toujours ! Si c'est moi, au contraire, tout est bien. Lina peut encore être heureuse... Et ne dites pas que cette pensée vous épouvante, monsieur de Leuthold ; je ne vous croirais pas ! Vous avez, sans hésitation, brisé ma joie, flétri mon honneur et vous, seriez pris d'une pitié généreuse, quand il s'agit de ma vie ?... Ah ! vous raillez, monsieur ! promettez ce que je vous demande.

— Jamais ! s'écria Raphaël ; je ne puis consentir à un pareil sacrifice...

Müller le regarda en face.

— Tu mens! s'écria-t-il avec éclat; tu ne veux point faire de promesse parce que tu as peur d'un lien qui t'enlèverait ta coupable liberté. Il te faut cette femme pour maîtresse, non pour épouse, et tu veux pouvoir la rejeter quand le dégoût viendra! Ah! je vois clair dans ton âme!

— Nous ne pouvons nous entendre, dit le comte, qui reprit son chapeau pour sortir.

— Non! s'écria Rudolphe; car, lorsque j'accepte l'injure en silence, lorsque je consens à mourir pour qu'elle soit heureuse... à mourir sans être vengé!... tu recules, toi, devant la réparation de ton crime! Infâme! Ah! puisque ta vie ne peut être utile à celle que tu as perdue, je reprends mes droits; tu me rendras raison, Raphaël!

— Soit, dit celui-ci avec impatience, je serai à vos ordres.

— Sur-le-champ! reprit Müller, dans le jardin, sous cette fenêtre.

De Leuthold tressaillit.

— Y songez-vous, dit-il, ici? C'est impossible! choisissez un lieu de rendez-vous, et, dans une heure...

Rudolphe prit la main du comte, l'attira à lui, et, le regardant en face :

— Une heure ! dit-il d'un ton saccadé ; mais, toi, si habile à étudier les approches du dernier instant, tu ne vois donc pas que je ne puis attendre ?

— En effet, dit Raphaël, qui fut effrayé de l'altération de ses traits... vous semblez vous soutenir à peine...

— Tu n'as donc pas compris tout à l'heure, reprit le pasteur, dont une sueur froide inondait le visage, que, quand je te proposais ce sacrifice qui te permettait de réparer ta faute... il était déjà accompli !

— Comment ?

— Lina ne pouvait être libre que par ma mort...

— Et vous vous êtes empoisonné ? cria de Leuthold.

Müller fit un geste d'affirmation sinistre ; Raphaël voulut s'élancer au dehors pour appeler du secours ; mais il fut arrêté par un cri horrible poussé derrière lui.

Restée dans la galerie, Lina avait tout entendu, et secouait la porte refermée, en appelant Rudolphe d'une voix égarée.

Celui-ci entraîna le comte vers l'entrée qui donnait sur le jardin.

— Derrière l'orangerie, dit-il rapidement; dans un instant, je vous rejoins avec mes armes.

De Leuthold voulut répondre; mais il ne lui en laissa pas le temps, et, le poussant vers le jardin, il voulut courir lui-même vers le corridor qui conduisait à son appartement.

Dans ce moment, la porte de la galerie céda, et Lina se précipita sur son passage.

Les cheveux de la jeune femme, déroulés par suite des efforts qu'elle venait de faire, tombaient épars sur ses épaules; ses mains étaient sanglantes, ses yeux hagards. Elle courut à Rudolphe, les bras en avant, ne pouvant faire entendre que des cris inarticulés, et se jeta sur sa poitrine. Ébranlé par le choc, celui-ci tomba sur le canapé qui se trouvait derrière lui. Lina se laissa glisser à ses pieds et embrassa ses genoux.

— C'est faux... n'est-ce pas? bégaya-t-elle; j'ai mal entendu?...

— Laissez-moi, murmura Rudolphe, qui fit un effort pour se relever.

Mais elle le retint dans ses bras, contre son cœur, sous ses étreintes.

— Non, non, repirt-elle folle de douleur; tu ne sortiras pas... je m'attache à tes pas... Dis que tout ce

que j'ai entendu était un rêve... Tu ne peux pas croire que je vivrai sans toi... Sans toi, Rudolphe?... Mais je t'aime toujours.

Ce cri avait été poussé avec un tel élan, qu'il alla frapper au cœur du mourant.

— Vous ! dit-il, après m'avoir oublié...

— Non, interrompit Lina éperdue. Quand cet homme est venu vers moi avec des paroles inconnues et enivrantes, il m'a troublée, il a profité de ce trouble pour me forcer à l'écouter... puis il a employé la surprise, la violence !...

— Que dis-tu ?

— J'ai été associée à sa faute sans l'avoir voulu; on m'a crue complice quand je n'étais que victime !

— Se peut-il, Lina ?

— Mais ne le savais-tu pas ?... Mon oncle a dû tout éclaircir... Cet homme lui-même n'osera nier...

— Ah ! je te crois ! je te crois ! cria Müller, qui s'était penché vers la jeune femme et qui l'avait enveloppée dans ses bras.

Elle se dégagea avec un cri de folle joie.

— Mais alors tu ne mourras pas ! dit-elle en le regardant.

Rudolphe appuya la tête de la jeune femme sur sa poitrine.

— Presse-toi sur mon cœur, Lina, dit-il d'un accent qui devenait plus confus.

— Tu vivras pour me pardonner, répéta-t-elle.

— Je te pardonne !

— Pour m'aimer encore.

— Je t'aime !

Elle se redressa d'un bond, prit la tête de Müller à deux mains, le regarda fixement, poussa un cri et s'élanca vers la porte d'entrée en appelant au secours.

Wilhelmine accourut.

— Il se meurt ! un médecin, balbutia Lina.

— Le comte était là, répondit Wilhelmine.

— Qu'il vienne ! cria Lina égarée.

— Il est mort, dit Stankar, qui parut sur le seuil, des pistolets à la main.

Les deux femmes reculèrent.

— Mais j'ai frappé trop tard, reprit le forestier : en mourant, il m'a tout appris... Rudolphe ! qu'avez-vous fait, malheureux ?

— Ce que j'ai cru nécessaire, répondit Müller, dont les yeux se couvraient déjà d'un voile. Point de repro-

ches, major : tout devait finir ainsi. Pour accomplir la mission de pasteur d'hommes, il faut n'aimer personne à part, afin que notre cœur reste à tous... Je n'étais point né pour ces grands isolements ; on a voulu faire de Werther un Moïse, et le buisson de feu l'a dévoré... La foi m'avait donné un sceptre d'or pour conduire les hommes ; l'amour me l'a ravi pour y substituer un sceptre de roseau ! ne vous étonnez donc pas, amis, s'il s'est brisé entre mes mains et si ses débris m'ont percé le cœur !...

Ici, son accent faiblit ; il étendit les mains pour attirer Lina plus près de lui, murmura encore, pendant quelques instants, des paroles d'amour, de consolation ; puis sa voix toujours plus faible finit par s'éteindre.

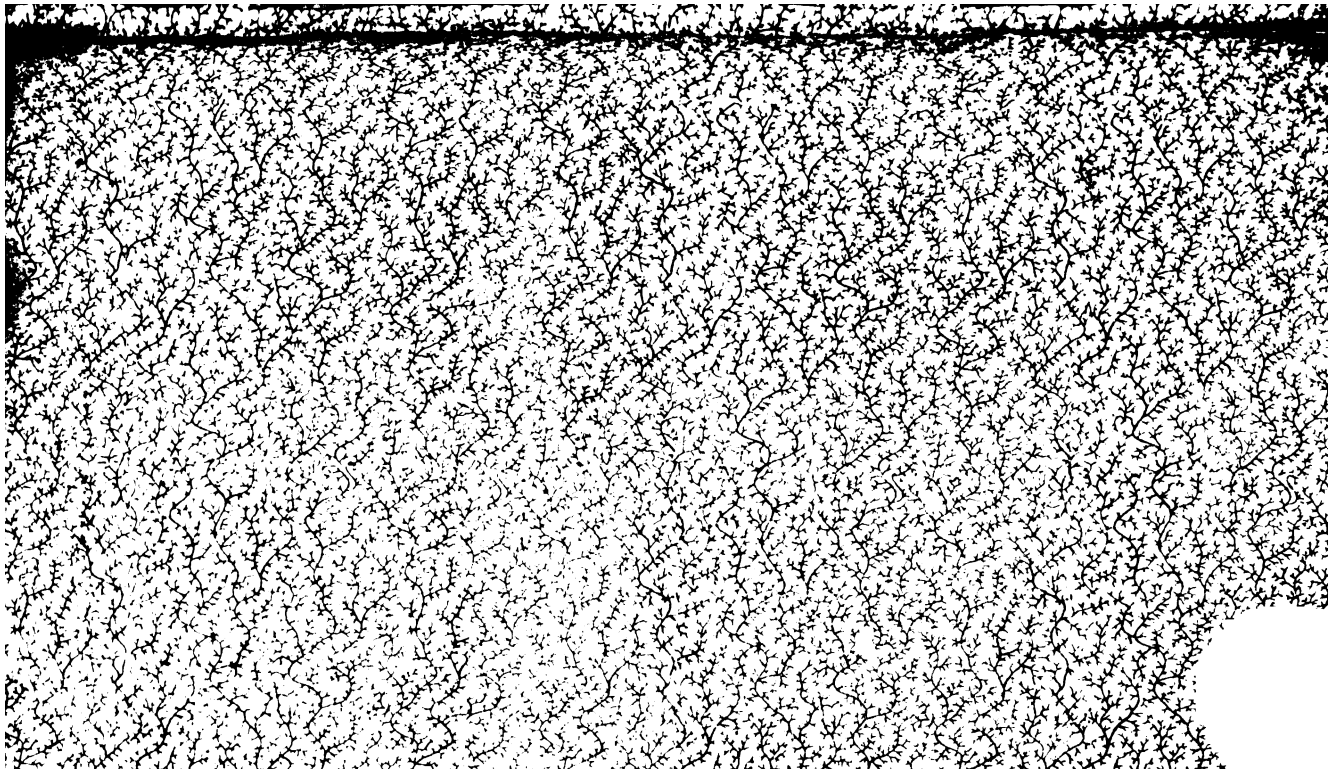
La jeune femme se redressa folle d'épouvante.

Un sourire épanouissait encore les lèvres de Rudolphe, mais ses yeux étaient fermés pour toujours.

FIN

TABLE

		Pages.
I.	— Une rencontre	1
II.	— Jorg et Herman	32
III.	— Les Sennhutten	47
IV.	— Le serpent dans l'Éden	68
V.	— Un helléniste	85
VI.	— La découverte,	96
VII.	— La nouvelle Ève	118
VIII.	— Les deux lettres	148
IX.	— L'aveugle	168
X.	— L'entrevue	188
XI.	— La Bible	203
XII.	— Le cimetière de Wort	223
XIII.	— Homme et prêtre	240
XIV.	— Conclusion	253

3

Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.